

Création vol 2 = 4 7/10

L'ÉCHO  
DU  
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE  
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU  
DES DIVERS SUJETS  
CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage  
de ces choses, dit : Oui, je viens  
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur  
Jésus !

APOC. XVII, 20.

---

---

TOME V<sup>e</sup>

---

---

LIMOGES  
ADRIEN BOISSIER, AVENUE DU CRUCIFIX.

1865

LIMOGES. — TYPOGRAPHIE DE SOURILAS-ARDILLIER.

# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE.



## REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

### CHAPITRE XVIII.

Le cas de Babylone démontre d'une manière frappante, ce me semble, comment un jugement qui est dit émaner de Dieu, peut en même temps être exécuté par les hommes. Au chap. xvii nous avons vu que Dieu se servira des dix cornes ou rois, dans les états desquels la terre Romaine se trouvera divisée à la fin de cette dispensation, — et qu'il donnera une prééminence particulière à ce qui est appelé « la bête », c'est à savoir, à la puissance qui sert de lien à ces autres parties autrement séparées et distinctes. Le grand chef impérial et les divers pouvoirs, distincts mais non plus indépendants — vassaux de celui-là — seront les instruments que Dieu emploiera pour infliger ses jugements à Babylone.

Maintenant, au chap. xviii, il ne paraît pas un mot de cela; et la différence entre les deux portions est si évidente, et si grande à

première vue, que certaines personnes ont avancé résolument que le jugement du chap. xvii était antérieur à celui du chap. xviii; que, dans le premier, la destruction de Babylone est le fait simplement de l'homme; mais que, dans celui-ci, son jugement est postérieur et procède directement de Dieu. Mais je ne voudrais pas fonder un enseignement sur cette explication, concevant au contraire que, dans le même jugement, vous pouvez avoir le côté de Dieu et le côté de l'homme, Dieu agissant providentiellement, et les hommes — comme le moyen qu'il emploie — frappant le coup. S'il y a réellement une distinction à faire, la « chute » vient avant la destruction finale. Il résulte pour Babylone de l'assaut des pouvoirs civils un avilissement total de sa condition; ensuite, c'est un appel pressant de Dieu à son peuple pour l'en faire sortir; puis enfin arrive la complète et éternelle destruction de Babylone, de la part de Dieu.

Si nous considérons Babylone dans l'Ancien Testament, nous voyons précisément que les prophètes ont parlé de sa destruction comme du jour du Seigneur contre elle. « C'est ici l'œuvre du Seigneur l'Eternel des armées, dans le pays des Caldéens » (Jérémie L, 25; vers. Ang.). En même temps, il est tout à fait certain que l'instrument par lequel Dieu a amené la ruine de Babylone, est le célèbre Cyrus, chef de l'armée Médo-Perse. C'est de la même manière qu'en Apoc. xvii nous sont



présentés les vrais instruments humains. L'influence de Babylone s'étendait bien au-delà, mais les dix cornes de la terre Romaine étaient les pouvoirs qui, en quelque sorte, rayonnaient de son centre même. Et c'est pour cela peut-être que Dieu fait voir dans ce chapitre que ces pouvoirs, qui semblaient si fortement attachés à Babylone dans un abject esclavage (le pouvoir impérial lui-même n'ayant guère été qu'une bête de somme pour elle), sont destinés à faire volte-face, à un certain moment désigné de Dieu, et à assouvir sur elle leur vengeance, leur dédain et leur haine. Ils ont des vues humaines, sans doute ; mais ils exécutent pour Dieu une œuvre de juste rétribution. Dieu leur aura mis au cœur de s'accorder pour donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que Ses paroles soient accomplies.

Mais au chap. xviii les instruments humains disparaissent, et lorsque cet autre ange descend du ciel, il ne dit pas un mot de ceux dont Dieu s'était servi, comme moyen, pour faire tomber Babylone ; ils sont omis, et c'est le Seigneur Dieu qui la juge. Dieu aurait pu détruire Babylone sans les dix rois tout aussi aisément qu'avec eux ; ils n'étaient nécessaires en aucune façon : mais il convenait au gouvernement que Dieu exerce sur la terre d'employer les dix cornes pour humilier Babylone à la fin, puisqu'auparavant elle avait régné sur les rois de la terre et commis

fornication avec eux. Ils pouvaient être, eux, des hommes méchants ayant de mauvais desseins : c'est pourquoi il est nécessaire qu'il soit directement montré aux saints que *Dieu Lui-même* est contre Babylone.

Considérons un peu maintenant ce nouveau point de vue, auquel nous ne trouvons plus sur la scène que deux parties : Babylone sur la terre, et Dieu dans le Ciel. Et le Seigneur Dieu se prononce contre l'orgueilleuse et royale cité qui fut la constante ennemie de Dieu et de son peuple — qui fut l'instrument de Satan pour séduire et entraîner ses victimes dans une alliance de méchanceté et dans l'idolatrie. Tel est le caractère sous lequel Babylone est ici envisagée. Et néanmoins c'est cette Babylone qui s'arrogeait la position et la fonction de faire connaître Dieu. Car la grande ville n'est pas une puissance athée; elle n'est pas, comme la Babylone ancienne, un étranger de dehors, et employé de Dieu, comme moyen, pour infliger le châtiment à son peuple d'Israël. Dans ma pensée, la Babylone de l'Apocalypse correspond aussi clairement que possible à la Babylone de l'Ancien Testament; mais elle s'applique aux sujets du Nouveau. Dans l'Ancien Testament, la pensée de Dieu avait essentiellement pour objet Son peuple et le pays : et il y avait aussi une ville sur laquelle son œil se reposait avec une affection

particulière, car il n'aimait pas seulement le peuple, mais il s'intéressait à ce qu'il avait donné au peuple. Mais cet état de choses a complètement cessé depuis que le Seigneur Jésus a été crucifié. Depuis lors jusqu'à maintenant, il n'a pas existé de lieu plus saint qu'un autre. Celle qui avait été la sainte ville se trouvait être maintenant le champ même qui était taché du sang du Seigneur Jésus-Christ. Mais l'œil de Dieu voyait que, dans la suite des temps, s'élèveraient une ville et un peuple de professants qui prendraient avantage de la révélation que Dieu avait donnée, et formeraient de l'état de corruption et de ruine du Christianisme un système à eux, empruntant tout ce qu'ils pourraient du Judaïsme et le mélangeant avec le mal des Gentils pour produire ainsi un système au plus haut degré haïssable pour Dieu et séduisant pour l'homme. Je n'ai donc aucun doute que, dans ce chapitre, c'est Rome qui est en particulier l'objet du jugement de Dieu ; non pas que Rome soit exclusivement ce qui est compris dans Babylone, mais parce que Rome en est le centre, parce que c'est, de toutes les villes, la plus coupable aux yeux de Dieu. Il ne s'agit pas de Rome sous sa forme païenne, ni de Rome telle qu'elle est de nos jours, encore qu'elle soit bien mauvaise et croissant, je crois, en méchanceté. Je crois que la Babylone de l'Apocalypse n'est pas simplement ce système qui s'oppose aujourd'hui

au Christianisme, mais la Babylone qui aura fait opposition au dernier témoignage que Dieu enverra — le témoignage de Dieu concernant son propre royaume même qu'il est près d'établir sur son peuple bien-aimé. Car Dieu ne renonce jamais à ses desseins. C'est une partie du caractère de Dieu de ne se repentir jamais de ses dons et de son appel. Là où il ne s'agit pas d'un dessein de miséricorde, mais d'une menace, Dieu peut fléchir, et il aime à le faire. Qu'il le fasse, nous le savons par l'histoire de Ninive (bien qu'un coup fut frappé plus tard et qu'un coup doive être frappé dans quelque temps futur). Il laissera les hommes dire qu'il a changé de pensée là où il s'agit de différer le châtement dû au péché; mais, d'un autre côté, là où il y a de la part de Dieu dessein de bénir un peuple, il n'y renonce jamais. Cela est digne de lui. Il est plein de miséricorde. Il pourra permettre que la prophétie envoyée contre Ninive par son serviteur Jonas ait l'air d'avoir été mise de côté; il ne se préoccupe pas de ce que les hommes *en* disent. Il veut bien leur laisser croire que, par grâce, il a changé de pensée et que la sentence de destruction a été détournée là où il y a eu humiliation et repentance devant Dieu. Mais la chose réjouissante que nous voyons est celle-ci : — que lorsque la chute de l'homme, la chute de l'Eglise et autres apostasies pareilles pa-

raissent avoir compromis le dessein béni que Dieu tient en réserve pour son peuple et pour sa propre gloire, — tout ce qui est de Dieu ne fait que se déployer avec plus d'éclat un autre jour.

Considérons Babylone dans son histoire passée et voyons comment ce nom était approprié pour exprimer le mal spécial qui devait surgir de la corruption du Christianisme. C'est en Gen. x qu'il est pour la première fois fait mention de Babel. Là, elle se trouve en connexion avec un homme plein de volonté, qui avait d'abord montré son adresse à l'endroit des animaux, et qui commença bientôt à tourner contre ses semblables toute l'habileté et toute l'expérience qu'il avait acquises dans une sphère moins élevée. Nimrod est le premier personnage avec lequel Babel soit associée ; c'est l'homme concentrant le pouvoir en lui-même. Mais au chapitre suivant (Gen. xi), nous avons une autre idée. Ce n'est plus seulement l'homme s'exaltant lui-même et en exaltant d'autres soumis à lui par la fraude ou par la force, mais c'est un grand effort des hommes *se rassemblant* entre eux pour bâtir quelque chose de permanent, de fort et de haut — une tour dont le sommet s'élève jusqu'aux cieux et qui leur attire un nom sur la terre. Ici donc, nous avons les deux pensées qui sont toujours plus ou moins directement liées avec Babylone. Elle

peut se présenter sous la forme individuelle d'un homme qui s'exalte lui-même, ou bien sous la forme collective d'hommes qui combinent quelque grande entreprise; ou, enfin, elle peut être un mélange de ces deux principes. Et c'est ce que vous trouverez plus clairement développé encore lorsque vous arriverez à l'histoire de la nation Juive. Dieu appela les Juifs comme peuple, et leur conféra des privilèges et des bénédictions particulières. Ils tombèrent dans l'idolâtrie, le péché de Babylone qui en était la grande et primitive source; et Babylone devient le principal instrument de jugement pour le peuple de Dieu, et la scène de la captivité de Juda. Là encore, vous avez Nébucadnetsar, la tête d'or de la statue, correspondant à Nimrod, et la grande ville qu'il bâtit correspondant à la tour de Babel — les deux idées impliquées dans ce nom se trouvant ainsi réunies comme en effet elles le furent bientôt au commencement, car Babel fut le commencement du royaume de Nimrod. Le cœur naturel convoite pour l'homme une élévation présente sur la terre, et une exaltation revêtue d'une sanction religieuse, mais tendant à un but d'idolâtrie.

Or, le Saint-Esprit, dans le Nouveau Testament, relève le terme « Babylone », et l'applique à la corruption qui devait se développer dans la Chrétienté professante. Lorsque Dieu sauve des âmes, il ne leur permet pas

de choisir leur propre voie dans le monde ; encore moins leur permettrait-il de choisir leur propre voie dans l'Eglise. Celui qui comprend bien la place qui lui appartient comme étant à Dieu, a sa volonté brisée. Il a reçu le privilège de traiter sa nature comme une chose morte et mauvaise ; non pas sur le pied d'un esclave, qui travaille pour un salaire et parce qu'il y est obligé, mais dans la liberté d'un enfant de Dieu, de quelqu'un qui a été béni de Dieu et qui a à cœur les intérêts de son Père. Or, ce n'est pas la volonté de son Père que, dans le temps actuel, il se mêle avec le monde ou qu'il s'y crée une place. De fait, dans la pensée de Dieu, le monde, pour le Chrétien, est quelque chose de trop inférieur, parce qu'il est pratiquement sous la puissance de l'ennemi. Il vient un temps où le monde sera placé sous l'autorité des enfants de Dieu, alors qu'ils jugeront le monde. Mais cela ne saurait avoir lieu jusqu'à ce que Satan soit ôté, et que le Christ soit publiquement exalté sur la terre aussi bien que dans le Ciel. Jusque-là, les saints sont appelés à attendre dans la foi et dans la patience. Et tel est l'argument sur lequel l'apôtre insiste en 1 Cor. vi. pour démontrer que les frères en Christ ne devraient rien avoir à faire à présent avec les jugements de ce monde. Y porter leurs différends était au-dessous de leur dignité comme enfants de Dieu. C'est en vain que l'on

essaierait de réformer le monde : une semblable idée n'entra jamais dans l'esprit de l'apôtre. Car la foi, en même temps qu'elle se réjouit dans la délivrance des pauvres pécheurs, considère le monde au point de vue de Dieu, c'est-à-dire, comme étant déjà jugé et n'attendant plus que l'exécution de la sentence à la venue du Christ.

Mais, si l'apôtre exhorte à la soumission envers les autorités qui existent, il ne dit jamais : Vous, frères, qui occupez des postes d'honneur sur la terre, vous devez continuer à y rester. Cela eût été annuler le but de Dieu dont les enfants ne sont pas du monde, de même que Christ n'est pas du monde. Car aujourd'hui Dieu n'entreprend pas de gouverner le monde, sauf par sa providence secrète, bien entendu. Lorsque le royaume de ce monde deviendra effectivement Sien, il commencera par juger les corrupteurs de la terre, et plus particulièrement toute iniquité commise sous le nom de Christ. Ce n'est pas ce que Dieu fait maintenant : il met plutôt à l'épreuve les âmes de ses saints, dans un lieu de tentation où tout est contraire à son nom. S'ils sont fidèles, ils souffriront persécution ; s'ils sont infidèles, le monde pourra faire grand cas d'eux ; ils pourront en partager les aises et les honneurs ; mais Satan se servira assurément d'eux pour faire demeurer les choses tranquilles — car rien n'apporte au mal une



sanction éclatante, autant que l'homme de bien qui se joint au monde et lui donne son appui. Souvenez-vous de Lot. Il siégeait à la porte de Sodome, là où s'administrait la justice. La position qu'il occupait là, était aussi déshonorante pour Dieu que misérable pour lui-même. A la fin, il fallut l'en arracher; mais avant même qu'il fût emmené de Sodome, les plaines bien arrosées du Jourdain avaient perdu leur valeur à ses yeux. Son âme juste s'affligeait des actions iniques des habitants, et bientôt il devint l'objet de leurs railleries : « Celui-ci, disaient-ils, est venu parmi nous pour y séjourner, et il a la prétention de s'établir juge ! » Ils voyaient l'inconséquence de sa position ; car les mondains sont prompts, en général, à discerner les manquements du croyant. Hélas ! il est facile de comprendre comment un homme peut être pieux, en somme, et se trouver désormais dans des circonstances où un Chrétien ne devrait pas être et, dans la mesure de son manquement, n'être pas un vrai témoin pour Dieu. Que je considère le Chrétien individuellement, ou bien l'Église, je vois que le but de Dieu est d'avoir, dans le monde, un témoignage à sa propre gloire ; d'avoir les siens, non pas occupés à renverser le monde, encore moins à rechercher les honneurs et les richesses du monde, mais disposés, par amour pour Christ, à renoncer à ce qu'ils aiment le mieux, parce qu'ils ne

regardent pas aux choses visibles, mais aux choses invisibles et éternelles. Voilà où Dieu met son triomphe; et c'est selon la mesure dans laquelle nous réalisons cela, que nous sommes de vrais témoins pour Dieu. De l'autre côté, si nous cherchons à gagner ou à retenir le monde avec Christ, nous voilà engagés dans le principe de Babylone.

Sans doute, les chap. xvii et xviii de l'Apocalypse vont beaucoup plus loin, et montrent qu'un vaste système religieux corrompu est le sujet dont ils traitent. Cela ressort clairement de la comparaison du chap. xvii. 1, 2, 3, avec le chap. xxi. 9, 10, 11. Au chap. xvii, il est écrit : « Et l'un des sept anges... vint, et me parla, disant : Viens ici, je te montrerai le jugement (c. à. d. la sentence) de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux ». Mais ensuite, au chap. xxi, 9, nous avons une autre scène. « Et un des sept anges.... vint, et me parla, disant : « Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. » Or, il est évident que le Saint-Esprit emploie la même forme de langage pour introduire auprès de nous ces deux femmes, dans le dessein, me semble-t-il, de nous faire saisir le rapport qui existe entre elles. Le même guide, un des sept anges qui avaient les sept coupes, vient prendre Jean, et lui montre au désert cette femme terrestre et corrompue; plus tard, dans la scène finale,

il l'enlève sur une montagne excessivement haute et lui montre une femme céleste. Comme la femme céleste est le symbole de l'Eglise céleste, ainsi Babylone symbolise un corps religieux corrompu. C'est celle qui prend la place de l'Eglise et celle de témoin pour Dieu sur la terre, en même temps qu'elle soutient toute sorte de commerce mauvais avec ceux qui sont exaltés ici-bas. Il y a d'abord, comme d'usage, ce qui est charnel et terrestre, puis ce qui est spirituel et céleste. Après que le faux système de l'homme et de Satan a disparu, le système véritable est déployé dans la gloire de Dieu.

Or, bien que nous puissions nous attendre à un développement ultérieur de Babylone, comme opposée à Dieu dans le témoignage final du royaume, témoignage qui sera rendu devant toutes les nations avant que vienne la fin, cependant je ne pense pas qu'il y ait de difficulté à discerner dès à présent où se trouvent de la manière la plus complète les traits de Babylone. C'est un système religieux qui gouverne nombre de rois; ce n'est pas un système qui soit à la merci des gouvernements séculiers. Cette dernière chose est bien un péché, mais ce n'est pas le mal dont il est parlé ici. Babylone est un système de corruption religieuse incomparablement plus ténébreux, plus profond, plus étendu — s'arrogeant exclusivement le nom d'Eglise de Dieu,

s'établissant au-dessus des rois, intriguant avec eux, mais en même temps maintenant sa suprématie sur eux tous; abrutissant les masses par le poison de ses excitantes faussetés; se parant de toute la splendeur que lui ont acquise ses prostitutions dans le monde; source de la pire idolatrie qui existe sous le soleil; et enfin manifestant un esprit sanguinaire de persécution contre les vrais saints et témoins de Jésus, sous l'effrayante prétention d'accomplir sa volonté, d'agir sous son autorité. Il est un système qui prétend à cette position, qui la prend comme donnée de Dieu, et dont le siège et le centre se trouvent au cœur même de ce qui fut jadis l'empire Romain — un système religieux qui affecte la domination universelle, et qui, dans le but de la réaliser, ou bien cherche à captiver par l'art de la séduction, ou bien étouffe toute opposition dans le sang de ses victimes, les prétendus hérétiques. « Par tes breuvages empoisonnés toutes les nations ont été séduites. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre » (Vers. 23, 24). Pour toute personne non prévenue, qui lit avec calme cette description de Babylone et se demande quel est dans la Chrétienté le corps professant où les idoles abondent ainsi, où il y a tant d'autorité sur les rois de la terre, le corps professant qui est si indulgent pour

les méchants, si cruel pour les justes — pour toute personne non prévenue, il est impossible de ne pas voir et de ne pas répondre (1).

Quant aux Eglises Grecque et Orientale, quant aux Eglises établies d'Angleterre, d'Ecosse, et autres Eglises nationales réformées, elles sont plus ou moins dans un état de complète subordination vis-à-vis du gouvernement qui a affaire avec chacune d'elles. Il peut y avoir, et je crois qu'il y a, du mal à cela. Mais il est deux manières par lesquelles un système religieux peut agir contrairement à Christ : ou bien par un coupable asservissement au monde, ou bien par une suprématie sur lui plus coupable encore — en un mot, en étant l'esclave du monde ou le maître du monde. Dans le temps actuel, il n'y a qu'un seul système religieux qui prétende avoir les rois à ses pieds, et ce système est l'Eglise de Rome, qui, par conséquent, correspond à Babylone. C'est une grande

(1) Les efforts faits par le célèbre et subtil Bossuet pour détourner de la Rome Christianisée ou papale l'application de Babylone telle qu'elle est décrite en Apoc. XVII et XVIII, ne sont pas seulement faibles; mais, dûment passées au crible, ils font ressortir la vérité avec plus d'évidence encore. Son argument est celui-ci : que l'Eglise étant mariée à Christ, l'Eglise coupable serait une adultère plutôt qu'une prostituée. A quoi nous répondons que le mot fornication n'est pas seulement un terme générique, ainsi que chacun peut le voir tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, mais que, si même on en fait la plus rigoureuse application, le terme « prostituée » décrit *le plus exactement* le péché actuel, parce que l'Eglise est maintenant fiancée à Christ, et non pas mariée. Selon l'Apocalypse, le mariage n'est consommé qu'*après* le jugement final de Babylone, au chap. XIX.

erreur que de croire que nous en avons fini avec elle, ou que son jour est passé. Rome peut encore obtenir un triomphe passager. Ses émissaires sont activement répandus sur la surface du monde, et les fondements du Protestantisme sont minés de toute part. Ceux qui s'attendent à voir le Christianisme, dans l'état actuel des choses, renverser ses adversaires sur la terre, sont, selon moi, en grand danger de se trouver déçus dans l'espoir anti-scripturaire d'obtenir une Eglise aussi grande ou plus grande dans le bien, que celle de Rome ne l'est dans le mal. Car il surviendra encore une lutte terrible, et Rome, dans ma prévision, acquerra une influence universelle et étouffera toute voie qui lui sera contraire, excepté les soupirs des quelques témoins dont il est ici parlé, témoins qui meurent par elle, ou bien qui sortent du milieu d'elle. Dieu les entendra; mais pour ce qui est de tout témoignage ouvert ou public à Lui-même, il sera étouffé par Babylone. Et quant à la destruction de Babylone, ce n'est pas par le moyen de l'évangile ou par la force de la vérité qu'elle sera effectuée, mais par la volonté et la colère des hommes. Partout où le Romanisme emporte la victoire, l'incrédulité en est la conséquence infaillible; aussi Babylone prépare-t-elle toujours la voie au dernier effort de la Bête contre l'Agneau. Mais avant que la fin arrive, la Bête obtient

tout à fait la haute main, et Babylone devient sa pâture et celle des dix cornes.

Est-ce là ce qui nous est présenté ici? L'homme est laissé de côté; il n'est pas une seule fois fait allusion aux dix cornes dans le chapitre XVIII, bien qu'il soit fait allusion aux rois de la terre. Voici la différence : dans « les rois de la terre », sont compris, me semble-t-il, tous ces gouvernants de la Chrétienté avec lesquels Babylone avait vécu dans les termes d'une coupable intimité, ou qui avaient soutenu avec elle de mauvaises relations. Les dix cornes sont les chefs de l'empire dans son état final de division et les instruments actifs de sa dévastation, comme cela nous est déclaré au chapitre XVII. Les rois de la terre sont ceux qui mènent deuil sur elle, et non ceux qui la brûlent. Ici, au chapitre XVIII, son heure est venue, et c'est le Seigneur Dieu qui la juge.

Remarquez bien quelle est ici la voix qui vient du Ciel : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies. » (Vers. 4). Recevoir de ses plaies n'est pas le motif divin pour se séparer d'elle. Les hommes se préoccuperaient passablement de ce sujet-là ; mais la grande chose que Dieu attend de son peuple, c'est qu'ils ne participent pas à ses péchés. Je désire placer cette question devant chaque Chrétien individuelle-

ment : Jusqu'à quel point avons-nous sympathie avec la pensée de Dieu concernant Babylone et ses péchés? Jusqu'à quel point sentons-nous le mal qui est en elle et le jugeons-nous?

Babylone n'a pas recherché le ciel, mais la terre; elle n'a pas recherché les souffrances de Christ et les gloires qui doivent suivre, mais elle a aspiré à s'asseoir en reine et à ne point voir de deuil. Babylone est satisfaite d'une exaltation mondaine. Si vous marchez évitant une recherche semblable, Babylone n'a pas d'attraits pour vous. Et le danger actuel de chaque âme, par rapport à Babylone, c'est d'en venir graduellement à se soucier, comme Chrétien, de ce que l'homme apprécie sur la terre et de se l'accorder. Dans ces dernières années, il s'est opéré un grand changement dans les pensées des Chrétiens, en ce qui regarde la jouissance réelle de la prospérité et du plaisir en ce monde. Mais il y a dans tout cela un étonnant danger; car quelle en est la pensée de fond? L'élévation, le progrès, l'exaltation de l'homme — l'homme montrant ce qu'il peut faire et améliorer. Et l'on cherche à rattacher à tout cela le nom et la sanction de Christ! Hélas! c'est là Babylone la grande (Vers. 9-19). En elle nous voyons le but auquel tend le désir du cœur, qui est de jouir, tout en professant d'être à Christ, de *tout* ce qui est dans le monde : la



convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Je ne m'étonne point qu'un homme inconverti cherche à rendre le monde agréable : c'est ce que Caïn a cherché; et aujourd'hui il y a telle marche dont on peut dire que c'est marcher dans la voie de Caïn. Il y a ceux qui confectionnent toutes sortes d'instruments de musique, et ceux qui travaillent sur airain et sur fer. Il est vrai que ces choses ont pris naissance à une époque bien primitive du monde; mais toutefois ce n'est pas pour rien que l'Esprit de Dieu nous déclare qu'elles se trouvaient dans la famille de Caïn, et non dans la famille de Seth. Tout fils d'homme est tenu responsable devant Dieu, qu'il soit ou non converti, de reconnaître sa position de rejeté à cause de sa qualité de pécheur : il n'a pas le droit d'étouffer sa conscience dans les plaisirs et la gloire du monde. Mais si mauvais que cela soit, le chose que Dieu hait le plus, et qu'il jugera publiquement de la manière la plus terrible, même dans ce monde, c'est de rattacher le nom de Christ à la satisfaction des convoitises mondaines. N'est-ce pas le désir même de beaucoup de chrétiens d'endosser la grandeur et les richesses du monde? Je ne doute pas qu'on ne désire cordialement voir des âmes converties, mais on aimerait les voir apporter avec elles leur influence terrestre. Voilà l'esprit de Babylone. Ce que le

Seigneur attend de nous, c'est que nous accomplissions la volonté de Dieu, que nous souffrions pour elle, et que nous la prenions patiemment. Tout ce que le cœur de l'homme convoite, sera trouvé enlacer la volonté de l'homme. Il n'est pas une seule place de distinction ou de gloire dans le monde, qui n'oblige celui qui l'occupe à faire l'abandon d'une bonne conscience envers Dieu. En d'autres termes, vous ne pouvez à la fois être membre du monde et agir fidèlement comme membre de Christ. Si vous estimez le monde et que vous désiriez le suivre, vous présenterez toutes sortes d'excuses et raisonnerez en faveur d'un compromis; mais cela ne fera que montrer jusqu'à quel point le levain de Babylone a affecté votre âme.

Dieu rassemble les âmes autour de Jésus — c'est-à-dire de Jésus rejeté et monté au ciel. C'est pourquoi l'Eglise est établie sur ces deux vérités fondamentales. Elle a la croix, et elle est unie à Christ dans la gloire céleste, par le Saint-Esprit envoyé ici-bas. Or, la croix et la gloire céleste ne peuvent se mélanger avec le monde. Voilà la chose même qui met mon cœur à l'épreuve. Si Christ est mon objet, je n'aurai pas besoin du monde; je porterai — peut-être faiblement — mais toutefois je porterai mon regard en haut, vers le ciel; et là je trouverai l'objet — l'unique objet — par lequel Dieu veut

me fortifier, me donnant de vouloir souffrir dans la conscience que j'ai Christ dans la gloire. Là où l'Eglise cherche quelque chose d'autre, l'estime et la gloire du monde, par exemple, ou même l'amélioration de la société, elle renie la gloire qui lui est propre.

Le papisme s'est mépris sur le véritable caractère de l'Eglise; il a suivi le système Juif et pensé qu'on devait apporter de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des choses délicates pour honorer le Seigneur (Voyez vers. 12-14). Mais Dieu est plus sage que les hommes, et montre que toute cette prétention à l'honorer n'est que pure imposture, et que ce qu'au fond les hommes recherchent, c'est de s'honorer eux-mêmes. Ils recherchent ce qui offre de l'attrait et fait d'eux-mêmes un objet d'attraction, en même temps qu'ils cachent leur véritable but sous le prétexte du nom de Christ. C'est là ce que Dieu jugera, et ce qui infectera la Chrétienté tout entière avant que ce jugement vienne. Vous me demanderez peut-être comment cela peut-il être possible, lorsqu'on voit se former un si grand nombre de sociétés, et une énergie si active — tant religieuse que morale — se déployer contre les diverses formes de mal public par tout le monde. Ce n'est pas ce que je vois, *moi*, que je vous déclare, mais ce que montre la Parole de Dieu — la prépondérance universelle, avant qu'arrive la fin,

d'un système corrompu qui a évidemment son centre à Rome, encore qu'il étende plus loin son cercle, embrassant toutes les institutions religieuses quelconques (1) qui, si opposées au papisme qu'elles paraissent aujourd'hui, ne lient pas les âmes avec le ciel. Il n'y a pas de sécurité pour aucun de ceux qui bâtissent sur la terre. Les saints célestes seront retirés avant que le jugement tombe sur Babylone. Ce n'est pas à eux qu'il est fait allusion dans cette parole : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple. » Cela est dit du peuple terrestre de Dieu (2) pour un peu plus tard. Mais en même temps, ce principe trouve sa pleine application ; car l'essence même de Babylone est l'union du monde avec le nom de Christ. « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai.

Le seigneur ne tiendra point pour innocent celui qui a la conscience de ce qui est dû à Christ, et n'y marche pas. A quiconque est dans ce cas je voudrais dire : Voilà où vous en

(1) Babylone n'est pas seulement « la grande prostituée » mais « la mère des prostituées et des abominations de la terre ». Il y a en religion plusieurs sortes de corruption, parentes par nature, bien que Rome soit prééminente, « la mère et maîtresse » des autres, ainsi qu'elle le prétend.

(2) Il suit de là qu'il n'est pas besoin d'adopter l'idée bizarre de Vitringa, d'après laquelle le verset 6 serait adressé aux rois, ni de détruire la distinctive vocation pratique de l'Eglise en supposant qu'elle est le vengeur des fautes de Babylone. La justice rétributive de Dieu adressera d'une manière mieux appropriée Son appel à son peuple, les Juifs, qui sont destinés à être les témoins de son gouvernement en justice ici-bas.

viendrez ; vous cheminerez pour un temps et serez troublé par la vérité, car elle vous condamnera ; mais sous peu vous trouverez que vous en avez perdu le goût, vous vous en fatiguerez et même vous tournerez contre elle, et dès lors vous serez moralement mûr pour Babylone quand elle se présentera devant vous. En ce qui me concerne personnellement, la question pour Dieu est de savoir si je suis coupable de l'esprit de Babylone. Si quelqu'un marche dans sa voie, il participe à son péché. Et qui s'oppose à la vérité autant que ceux qui la corrompent ? Qui hait autant que ceux qui sont condamnés d'eux-mêmes.

Il y a maintenant une grande œuvre en train, non-seulement pour dissoudre et détruire ce qui est ancien, mais pour unir et amalgamer en vue de diverses fins ; et ainsi que cela s'est vu dans la Babylone du commencement (Gen. xi), cette œuvre sera trouvée, dans le cours des temps, servir le dessein de cette grande cité avant que le Seigneur Dieu la juge pour toujours.

Je crois, sur le fondement de divers passages des Ecritures, qu'il y aura un mélange étonnant du Christianisme avec le Judaïsme ; et ce dernier, jugé par la nouvelle et pleine révélation qui est donnée de Christ dans le Nouveau Testament, ne vaut pas mieux que le paganisme (Gal. iv). Nous savons avec

quelle tendresse le Saint-Esprit supportait la faiblesse, les scrupules, l'attachement aux anciennes habitudes religieuses chez des Chrétiens qui avaient été Juifs auparavant (Rom. xiv); mais il en était bien différemment quand des docteurs cherchaient à imposer des ordonnances juives aux convertis d'entre les Gentils. Le même Esprit traitait un rite emprunté par les Gentils aux Juifs, *comme étant en principe la même chose que l'ancienne idolâtrie païenne.* « Mais maintenant, ayant connu Dieu, ou plutôt ayant été connus de Dieu; comment retournez-vous de nouveau aux faibles et misérables éléments auxquels vous voulez encore de rechef être asservis? Vous observez des jours, et des mois, et des temps et des années. » Le papisme est aujourd'hui la plus saillante et la plus haïssable illustration de cet amalgame; mais des abominations plus grandes apparaîtront encore. Le Sacramentalisme et le Rationalisme, dans ces pays protestants comme dans d'autres, se provoquent l'un l'autre à des excès sans exemple. De plus, où vit-on jamais une pareille indifférence publique, recherchant du loisir pour le commerce au-dehors et le développement social au-dedans? On en verra le résultat dans les dernières phases de Babylone et de la Bête.

Dans le tableau qui est devant nous, nous avons les lamentations des rois, des marchands

et de tous ceux qui avaient eu affaire avec le trafic impur de Babylone. Le ciel, et spécialement les saints (car c'est ainsi qu'on devrait lire), et les apôtres et les prophètes sont appelés à se réjouir du jugement de Dieu. « Dieu a vengé votre sang », ou, littéralement, jugé votre jugement, « sur elle ». Dans l'acte et la parole de l'ange puissant, qui termine le chapitre (vers. 21, etc.), ce n'est pas seulement la violence et la totalité de sa ruine qui sont présentées, mais la raison de cette ruine par rapport aux nations : — « car par tes breuvages empoisonnés, toutes les nations ont été séduites. » Le dernier verset ajoute une autre et terrible chose — Babylone ayant hérité du sang que la coupable Jérusalem a répandu. « Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre. »

Plaise au Seigneur qu'au lieu de regarder seulement le dehors et de nous occuper à condamner les autres, nous prenions grand soin de préserver nos propres âmes des souillures de Babylone ! Puissent nos affections rester vraies envers Lui, qui seul peut réellement nous garder des séductions de l'ennemi ! Nous sommes fiancés à Christ comme une vierge chaste. « Petits enfants, gardez-vous des idoles ! »

## CHAPITRE XIX.

Nous touchons à une portion plus brillante et plus heureuse de ce livre. Les jugements providentiels de Dieu, soit qu'ils aient été exercés secrètement comme dans les sceaux, soit qu'ils aient servi à appeler les hommes à la repentance comme dans les trompettes, ou soit qu'ils aient exprimé ouvertement la colère de Dieu comme dans les coupes, les jugements, disons-nous, ont eu leur cours et ont été pleinement exécutés. Et maintenant que Babylone qui s'était donnée comme représentant Dieu dans sa grâce et sa vérité, s'était arrogé exclusivement le nom d'Eglise, d'épouse de Christ, a été mise de côté pour toujours, un terrible et pesant fardeau se trouve écarté à la joie des cieux qu'il affligeait et pour la bénédiction de la terre qu'il corrompait depuis longtemps.

Dieu était ainsi rendu libre, s'il nous est permis de tenir un tel langage, d'accomplir les choses magnifiques qu'il s'était proposées en faveur de sa créature pécheresse et perdue,



et tout cela, comme ce devait être, par le moyen et à la gloire de l'Agneau. Nous trouvons donc au commencement du chapitre qui nous occupe, deux choses qui se lient. La première est une invitation à se réjouir. « La grande prostituée » avait été un obstacle insurmontable à la bénédiction, non pas simplement parce que tout en elle était mauvais, mais parce qu'elle faisait profession de tout ce qu'il y avait de saint et de vrai, tout en s'employant activement à corrompre la grâce et la vérité jusque dans leur source; elle reniait Christ d'une manière complète et systématique, quoique étalant partout le symbole extérieur de sa croix. Pour elle, c'était en vain que le caractère de Dieu s'était manifesté en Christ d'une manière éclatante; c'était en vain que Dieu avait prononcé contre l'homme et le monde, et introduit une nouvelle création dont le Chef occupait déjà sa place dans la gloire céleste. Elle associait Christ avec la chair et la terre, et c'est en elles qu'elle cherchait et plaçait ses trésors. Vainement Dieu avait manifesté la lumière et l'incorruptibilité par l'évangile; elle plongeait les hommes dans des incertitudes et des erreurs plus profondes que jamais, leur enseignant que tous les dons de Dieu, et le salut, et lui-même, peuvent être achetés avec de l'argent, et berçant ainsi traitreusement les âmes d'un faux espoir que tout irait bien

pour elles ; et que le jugement du Seigneur était encore fort éloigné. C'est ainsi qu'elle avait arrêté pour le monde, autant qu'il était en son pouvoir, le courant de la bénédiction. Mais le juste jugement de Dieu a maintenant fondu sur elle et il y a de la joie dans les cieux.

Au chap. xviii la désolation était générale. Les rois de la terre qui avaient commis fornication avec Babylone étaient en lamentation ; les marchands qui s'étaient enrichis par elle menaient deuil. De fait, des hommes de toute condition avaient été enlacés dans ses pièges et tous étaient dans la désolation à cause de la ruine de cette cité. Mais les cieux étaient appelés à se réjouir, et nous avons dans le chapitre xix la réponse à cette invitation : « J'entendis comme une grande voix d'une foule nombreuse dans le ciel ; » remarquez qu'il n'est pas dit précisément : J'entendis une grande voix d'une foule nombreuse, mais « *comme* une grande voix, » etc. Le mot *comme* a souvent été laissé de côté, mais je crois qu'il doit figurer ici dans le texte, comme c'est le cas un peu plus loin, au 6<sup>me</sup> verset, où il est dit : Et j'entendis *comme* la voix d'une grande foule et *comme* la voix de grandes eaux, etc. « Et sa fumée monte aux siècles des siècles. » C'est là, pour ce qui concerne Babylone, son triste *amen* à la joie qui éclate dans les cieux.

Mais nous possédons quelque chose de plus précis qu'un son vague de louange et d'allégresse provenant des cieux : nous savons qui le fait entendre. Les vingt-quatre anciens qui sont en communion avec les pensées de Christ nous apparaissent ainsi que les quatre animaux qui, depuis le commencement, ont été associés avec les jugements providentiels de Dieu, ou, du moins, avec la plupart d'entre eux. Les anciens et les animaux « tombèrent sur leurs faces et rendirent hommage à Dieu qui est assis sur le trône disant : Amen ! Alleluia ! » Ce n'est pas encore le Seigneur Jésus-Christ lui-même qui a pris sa place sur son trône, mais ils adorent « Dieu qui est assis sur le trône, etc. » « Et une voix sortit du trône » (car dans ce moment aucune bouche ne peut demeurer fermée), disant : Louez notre Dieu *vous tous* ses esclaves, petits et grands. Et j'entendis comme la voix de grandes eaux et comme la voix de grands tonnerres, disant : Alleluia ! car le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues et sa femme s'est préparée. »

C'est ici que nous trouvons la seconde partie. Non-seulement le jour de la prostituée est passé, mais, de plus, le moment de la pleine bénédiction de l'Épouse est venu.

Il est important de remarquer qu'il ne s'agit pas ici du temps où le Seigneur vient pour recueillir son église ; il est question d'une scène qui se passe dans les cieux et non de la réunion du Seigneur Jésus et de ses saints en l'air. Quelques versets plus loin, nous voyons le ciel ouvert, et Christ en sort suivi de ses saints. Rien ne peut prouver d'une manière plus claire qu'ils y avaient été déjà introduits. Il faut qu'ils se soient trouvés dans le ciel avant, pour pouvoir apparaître dans le cortège de Christ lorsqu'il en sort pour exercer le jugement. Je le demande, comment se trouvent-ils là ? Il n'est pas dit que c'est à ce moment qu'ils ont été introduits dans la maison du Père. Du reste, tous les personnages qui viennent de nous être présentés nous sont connus, mais le fait que nous devons considérer est nouveau : il s'agit des noces de l'Épouse dans les cieux — des noces de celle pour laquelle Christ réserve la gloire la plus brillante. Elle se prépare ; et c'est alors qu'est annoncé, non pas simplement le chant de triomphe à cause du jugement du mal, mais bien le mariage de l'Agneau. « Réjouissons-nous et tressaillons de joie. » Remarquez qu'il n'est pas dit : Qu'elle se réjouisse et qu'elle tressaille de joie, mais « Réjouissons-nous. » C'est là une grâce qui s'étend à d'autres. « Et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur. »

Quant à l'autre femme, elle avait aussi une sorte de fin lin et ses perles et ses autres atours (chap. xviii, 12). Mais il n'est nulle part dit de Babylone qu'il lui a été donné : nous ignorons de quelle manière elle s'est procuré ces choses ; elle peut les avoir volées ou les avoir acquises d'une manière deshonnête ; mais de la femme de l'Agneau, il est dit qu'il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur. Le fin lin est la justice des saints (vers. 8.)

« Et il me dit : Ecris : Bienheureux et saints ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. » Il y a évidemment une solennité particulière dans la position de ce récit, car, après ces paroles, nous sommes, pour ainsi dire, invités à nous arrêter, à écouter et à considérer : « Ce sont ici les véritables paroles de Dieu. » A celle qui a suivi l'Agneau dans la souffrance et le mépris ici-bas est maintenant accordée la plus grande plénitude de joie. Mais les noces de l'Agneau sont seulement annoncées ici et non pas décrites. Le livre de l'Apocalypse n'a pas pour objet de nous décrire la maison du Père ni les scènes qui s'y passent. Dieu n'est jamais appelé notre Père dans ce livre parce que ce qui nous y est révélé ce n'est pas l'intimité de l'amour de Dieu pour nous, mais plutôt la justice de ses voies, — l'établissement du royaume et la fin de toutes choses alors qu'Il

sera tout en tous. A la vérité, un jugement impitoyable doit fondre sur tout ce qui est mal; mais nous avons déjà vu cela, et lorsqu'arrive la part de Dieu et qu'il est question de la pleine bénédiction de l'Eglise, nous devons être satisfaits d'un simple avis. — L'Epouse s'est préparée. Après ces mots, les noces sont laissées là, relativement cachées; nous avons bien le son vague et lointain de ce qui se passe, mais c'est là tout. Il nous est parlé des invitations qui sont faites pour ce banquet, comme nous voyons au verset 9. « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. »

Et maintenant, je voudrais, avant de poursuivre notre étude, vous prier de vous arrêter un instant pour considérer ce sujet. Dites-moi si c'est aller au-delà de la vérité que de supposer que l'Epouse, la femme de l'Agneau, est une catégorie de saints différente de celle des bienheureux qui sont conviés aux noces? Quelles sont les personnes que le Seigneur a en vue dans ces deux symboles distincts? Quant à l'Epouse, la femme de l'Agneau, on n'éprouve généralement aucune difficulté. Presque tous reconnaissent en elle l'Eglise que le Nouveau Testament présente continuellement comme l'épouse céleste du Seigneur Jésus-Christ. Le chap. v aux Ephésiens fait ressortir cette relation dans laquelle elle est avec le Seigneur; ainsi que le déve-

loppement en sa faveur de la plénitude des affections de Christ. Il est aussi à remarquer que le Saint-Esprit ne parle pas de ces relations comme devant exister plus tard, mais comme étant déjà établies maintenant. « Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle. » Cela est vrai à partir du moment où Dieu commença à former l'Eglise sur la terre par la présence du Saint-Esprit envoyé du ciel.

L'Eglise est toujours considérée comme un corps réel parce que, là où est l'Esprit, là est l'Eglise. Le Saint-Esprit a été envoyé ici-bas, et c'est sa présence personnelle qui forme l'Eglise. C'est là la raison pour laquelle les saints qui délogent pour être avec le Seigneur, ne sont pas précisément appelés *l'Eglise*. Il est bien certain qu'individuellement ils sont membres de l'Eglise, mais les Ecritures qui parlent de l'Eglise, ne la voient comme corps de Christ que dans son existence ici-bas. D'ordinaire, les gens parlent d'Eglise visible et d'Eglise invisible, d'Eglise militante et d'Eglise triomphante, et ils pensent que lorsque des chrétiens quittent ce corps pour être présents avec le Seigneur, c'est là et alors qu'on a plus particulièrement l'Eglise, et sa plus véritable saison. Toutefois, la Parole de Dieu ne s'exprime jamais de la sorte, mais elle affirme l'Eglise de ceux qui sont appelés, savoir toute réunion de personnes ici-bas qui sont baptisées d'un seul Esprit pour être

un seul corps. Sans doute que lorsque tous les membres sont réunis, de fait dans les cieux, c'est là l'Eglise, et c'est ainsi qu'il en est parlé en Eph. : vi, 27, et peut-être dans quelques autres passages. Mais, en général, dans les portions des Ecritures qui traitent de l'Eglise, ce terme signifie l'assemblée réelle de Dieu sur la terre à un temps donné. Le Saint-Esprit y est, et partout où Il se trouve Il unit les âmes pour ne former qu'un seul corps. C'est là une vérité puissante dont les conséquences sont des plus importantes ; car nous sommes, je le répète, placés, dès maintenant, dans cette relation avec Christ. Nous ne possédons pas simplement l'espérance d'être bientôt l'Epouse de Christ, nous lui sommes fiancés déjà. Les noces auront lieu bientôt, quand tous les membres seront réunis. Mais ce qui est infiniment précieux pour nous maintenant et d'une grande importance pratique, c'est que nous sommes déjà introduits dans cette position d'union avec Christ. Ce n'est pas seulement que l'affection sur laquelle le mariage repose existe dès à présent ; il y a plus que cela : le Saint-Esprit se trouve sur la terre pour rassembler les saints et les unir à Christ dans le ciel, les rendant aussi réellement un avec Lui qu'ils le seront jamais. Lorsque Christ viendra, tous les obstacles disparaîtront ; tout ce que Satan emploie pour nous faire oublier notre relation



avec Christ sera mis de côté, et nos corps vils seront rendus conformes au corps glorieux du Seigneur. Mais il est important de nous rappeler que notre unité avec Christ, comme son corps dépend de l'action du Saint-Esprit qui nous unit maintenant à Christ dans le ciel. Nous sommes actuellement *un* avec Lui. Il semble donc que le Saint-Esprit nous enseigne dans notre chapitre, que l'Épouse n'assiste pas seule aux noces, et qu'il s'y trouve aussi des invités : ce sont ceux que nous voyons conviés au banquet des noces de l'Agneau. Il peut vous revenir à la mémoire que Jean-Baptiste, parlant de lui-même, s'appelle l'ami de l'Époux, et je présume que ceux qui sont invités au banquet des noces de l'Agneau sont précisément ceux qui, dans d'autres passages, sont qualifiés du titre d'amis de l'Époux. Ce ne sont pas des anges, car l'expression « appelés ou conviés aux noces » ne serait pas employée à l'égard des anges. Ils ne sont effectivement jamais désignés dans l'Écriture sous le nom d'appelés, parce que les anges élus sont toujours demeurés dans leur état primitif; et l'appel de Dieu ne s'adresse qu'à ceux qui sont dans une basse condition afin de les en retirer. Nous avons tous été habitués, je présume, à croire que si quelqu'un est maintenant un croyant ou un enfant de Dieu, il fait inévitablement partie de l'Église, et qu'il n'existe qu'une seule et

même bénédiction pour tous les saints de tous les temps. Ici, nous trouvons le contraire positivement et nettement établi, et constaté par l'Écriture. Nous y voyons un banquet de noces dans lequel une place toute spéciale de joie et de bénédiction est réservée exclusivement à celle qui est appelée l'Épouse, la femme de l'Agneau; composée peut-être, il est vrai, de myriades de personnes, mais reconnues ici comme ne faisant qu'un dans la bénédiction, et désignées par un seul et même terme, celui d'*Épouse*, pour faire voir qu'elles ont toutes la même portion d'amour et de félicité. Mais cela ne peut pas se dire de tous les saints, car il y en a qui occupent une position différente : ils assistent comme convives et non comme épouse au banquet de l'Agneau.

« Et il me dit : Ce sont ici les véritables paroles de Dieu. » Cet avertissement solennel me paraît très frappant, en ce qu'il semble prévoir l'oubli dans lequel les hommes allaient le laisser tomber. Jean allait rendre hommage à l'ange ! l'autre extrême, hélas !

Au commencement du livre, nous avons vu un avertissement analogue. Voici quelles sont les paroles que le Saint-Esprit y a placées : « Bienheureux est celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites. » Il savait que bon nombre de personnes en feraient

peu de cas et que n'étant pas compris, ce livre serait considéré, comme aride et inutile. Bien malheureuses sont les âmes qui peuvent s'écrier : « Il n'y a rien ici pour moi. » Il n'est pas de livre dans la Bible où le Saint-Esprit recommande plus à notre attention, dès ses toutes premières lignes, les enseignements que Dieu nous donne, comme celui de l'Apocalypse. Et ce qui rend la chose encore plus remarquable, c'est que le même avertissement se trouve répété à la fin, après que toutes les voies de Dieu ont été déroulées devant nous. « Et il me dit : (chap. XXII) Ces paroles sont certaines et véritables. . . . Et voici je viens bientôt : bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre, » non pas de quelques-unes de ses parties seulement, mais bien du livre entier. Cette déclaration a la portée la plus étendue : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. Nous le voyons, le Saint-Esprit prend une peine toute particulière pour nous mettre en garde contre l'incrédulité de nos cœurs, aussi bien que contre notre idolâtrie (vers. 10).

L'avertissement que nous rencontrons au verset 9 du chapitre qui nous occupe, semble destiné à nous prévenir contre les idées confuses et erronées qui, de nos jours, ont tant de crédit même parmi les chrétiens. « Ecris : Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. Et il me dit :

Ce sont ici les véritables paroles de Dieu. » Outre l'épouse, il y a d'autres personnes bienheureuses qui se trouvent là. Maintenant, si je jette un regard sur le XII<sup>m</sup>e chap. aux Hébr. je découvre parmi les bénis, d'autres classes que celle qui compose l'église des premiers-nés. » Mais vous êtes venus à la montagne de Sion et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste ; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle. » Je ferai remarquer, en passant, que telle doit être la division de ces différentes catégories. Les mots « assemblée universelle » doivent se rattacher aux « myriades d'anges » (vers. 22) et non « à l'église des premiers-nés. » La chose est rendue claire pour tout lecteur qui a soin de ne pas perdre de vue que la conjonction « et » se rencontre avant chaque nouvelle division. C'est là un fait admis par les personnes qui n'ont aucune prétention à ce qu'on appelle la lumière dispensationnelle, c'est-à-dire par des hommes qui donnent simplement leur opinion quant à la vraie construction de la phrase. Cela admis, remarquez ce qui se présente ensuite : « Vous êtes venus..... à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux ; et à Dieu, juge de tous ; et aux esprits des justes consommés. » Je n'ignore pas que certaines personnes ne voient dans tout cela qu'une seule et même chose ; elles disent que la Jérusalem céleste,

la montagne de Sion, etc., et les esprits des justes consommés ne sont rien autre que l'Eglise des premiers-nés. Mais, examinez de nouveau attentivement le passage et dites-moi s'il est possible d'admettre, pour un seul instant, une telle pensée. Il est question de Dieu Lui-même, et de Jésus le Médiateur, et de myriades d'anges. Quelqu'un oserait-il affirmer que tout cela ne constitue qu'un seul et même sujet? Et cependant on pourrait tout aussi bien le dire, si les autres sujets qui figurent dans cette scène ne sont pas positivement distincts.

Mais examinons quel peut être le véritable sens de ces versets : « Vous êtes venus à la montagne de Sion; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste. » Lorsqu'il était fait allusion à la montagne de Sion, il était naturel qu'un Juif reportât ses pensées sur la cité terrestre qui s'élevait sur les pentes de cette montagne célèbre : mais, dit le Saint-Esprit, ce n'est point là votre portion. Vous êtes venus à la Jérusalem céleste (1); non pas à la cité de David, mais à la cité du Dieu vivant. Ensuite sont mentionnées les « myriades d'anges, » et c'est ce qui est appelé « l'assemblée universelle. »

(1) Elle n'est pas envisagée ici au même point de vue que dans l'Apocalypse, où elle symbolise l'Eglise même dans la gloire; elle représente plutôt la demeure bienheureuse des saints célestes comme c'est aussi le cas, je pense, en Hébr. xi. 10. 16. Dans la dernière, la gloire est objective, et subjective dans la première.

Nous avons donc, dans ce passage, plusieurs objets faisant partie de la gloire millénaire et auxquels il est dit que les saints sont déjà parvenus, du moins en esprit. Il y a la montagne de Sion; il y a la cité céleste, image de la gloire qui sera prochainement manifestée, la cité qu'attendaient Abraham et les autres patriarches. Viennent ensuite les légions d'anges; et enfin l'église des premiers-nés, non pas simplement la scène locale de la gloire céleste, mais bien l'assemblée entière des héritiers qui sont écrits dans les cieus en contraste avec le premier-né terrestre, Israël. Après cela, nous sommes élevés jusqu'à Dieu, Juge de tous. Le Saint-Esprit nous a fait monter graduellement depuis la montagne de Sion, et maintenant il nous fait redescendre, ayant vu Dieu dans son caractère de juge, jusqu'aux esprits des justes consommés. La place que ces justes occupent est vraiment remarquable. Si nous avions eu à faire un tel classement, il est probable que nous aurions parlé d'eux plus tôt; mais la raison pour laquelle le Saint-Esprit les place à la fin est, sans doute, qu'il avait en vue de corriger les tendances judaïques de ceux auxquels Il s'adressait, et de donner la prééminence à ce qui est céleste. En conséquence, ayant vu à leur place le siège céleste de la gloire et l'Eglise, nous trouvons Dieu lui-même comme *Juge* de tous, et en dernier lieu ces

saints qui avaient connu Dieu comme agissant dans ce caractère ici-bas. Ils sont, à cause de cela, appelés les esprits des *justes consommés*. Ce sont, je n'en doute pas, les saints de l'Ancien Testament (Comp. avec xi, 39, 40) car ce sont eux, et non pas l'Eglise, qui peuvent, avec le plus de justesse, être désignés sous le nom d'*esprits des justes consommés*. Ils étaient alors dans l'état de séparation (l'âme se trouvant séparée du corps) et y sont encore maintenant. Cela ne sera jamais vrai de l'Eglise considérée comme un tout. Lorsque viendra le moment où l'Eglise devra quitter ce monde pour aller à la rencontre du Seigneur, une partie sera trouvée sur la terre, mais non pas du tout dans la condition d'*esprits*; il y aura ceux qui seront vivants et qui demeureront jusqu'à la venue du Seigneur. De l'Eglise, il est dit : « Nous ne dormirons pas tous. » Il n'est donc pas possible que cette description puisse jamais s'appliquer à l'Eglise comme telle.

Nous avons eu déjà l'Eglise séparée et distincte des esprits des justes consommés. Il n'est pas plus positif que ce sont des saints, qu'il ne l'est qu'ils ne sont pas l'Eglise. Apportons la lumière que nous recueillons de ce passage à notre étude du XIX<sup>me</sup> de l'Apoc. Nous y lisons que l'Épouse s'est préparée, et nous ne sommes pas surpris d'y lire aussi, comme un symbole distinct dans le même

bercle : « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. » Mais qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Je n'affirme pas, remarquez-le, que ces invités dont parle notre chapitre soient les saints de l'Ancien Testament. Il se peut qu'il en soit ainsi, mais je ne désire pas aller au-delà de la lumière que j'ai reçue de Dieu. Car il est possible que le banquet des noces s'étende à travers le millénium, et cela affecterait extrêmement le caractère des invités. Quoi qu'il en soit, le XII<sup>me</sup> aux Hébr. nous présente une classe de personnes qui occupera une position bénie dans la résurrection, mais tout-à-fait distincte de l'Eglise. Et ici, en Apoc. : XIX, la scène qui nous apparaît se passe dans le ciel, et l'épouse, la femme de l'Agneau, s'y trouve : et, en outre, j'entends une voix qui dit : « Bienheureux sont ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. » Ils sont bienheureux, ils sont appelés. Ils étaient autrefois pécheurs, mais ils ont été retirés de cette situation par la grâce de Dieu. Et maintenant ils assistent comme invités (1) aux noces de l'Agneau.

(1) La note suivante, que je transcris de Daubuz, intéressera certainement beaucoup de lecteurs : « Autre chose est d'être les époux et autre chose d'être invité à un festin de noces. Cela est évident ; et le Saint-Esprit distingue fort bien entre ces deux sortes de personnes. L'Épouse, à qui le *fin lin* est donné, se composant des personnes auxquelles une justification parfaite et les effets qui en découlent sont attribués, implique des personnes ressuscitées auxquelles Christ a ratifié son contrat antérieur.



Mais une autre scène vient se présenter à nos regards. Il ne s'agit plus de ce qui se passe en haut : le ciel s'ouvre : « Et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable ; il juge, et combat en justice. » Ce n'est point une porte ouverte dans le ciel, ni le prophète enlevé là-haut comme au chapitre IV. ; il ne s'agit pas non plus de quelque chose qui s'y soit passé. Mais maintenant le ciel s'ouvre et nous voyons paraître le symbole de la puissance venant pour soumettre la terre et portant déjà les insignes de la victoire. Le cheval figuré toujours la puissance en rapport avec la terre ; la couleur de celui qui nous apparaît est celle de la prospérité : c'est un cheval blanc. Personne, je présume, n'a l'esprit assez égaré pour supposer que lorsque cette

Mais ceux qui ne sont qu'invités au festin ne sauraient être les mêmes personnes que les époux. Ceux qui sont honorés du *fin lin*, et déclarés par là pleinement justifiés et saints, doivent naturellement être heureux, mais cette déclaration de bonheur est faite aussi à l'égard d'une autre classe de personnes. Qui sont-elles donc ? Les nations converties, tous les hommes convertis qui, n'ayant pas goûté la mort, ni paru devant le tribunal de Dieu, jusqu'à ce que la Mort et le Hades soient détruits, sont encore dans cette vie-ci et dans un état d'infirmité quant à leur chair, n'étant pas impeccables sans doute, mais richement assistés par de très grandes et extraordinaires effusions de la grâce. Cependant, le Saint-Esprit ne les déclare pas *saints*, expression qui à cette place aurait eu le sens de sainteté parfaite ; il les dit simplement *bienheureux* : tandis que ceux qui ont part à la première résurrection sont à la fois *bienheureux* et *saints*. Cette bénédiction et ce bonheur consistent comme on le voit chap. XXI, 24, en ce qu'ils marchent à la lumière de la Nouvelle Jérusalem, » etc. (comm. Perp. p. 869). On peut différer quant à la mesure d'adhésion à donner à ces pensées, mais qui n'en reconnaîtra l'intérêt et la finesse ?

vision recevra son accomplissement il s'agira réellement de chevaux. C'est simplement un symbole qui passa devant les yeux du prophète pour figurer certains faits qui recevront bientôt leur accomplissement. Ce qui devait être démontré, c'est que les cieux allaient s'ouvrir en victoire sur la terre. Le Seigneur Jésus lui-même, est présenté comme le cavalier. Il est celui qui dirige la puissance victorieuse. « Et celui qui était monté dessus appelé fidèle et véritable ; il juge et combat en justice. » (vers. 11.) C'est là le sujet de ce chapitre. Dans le chapitre suivant, ce n'est pas un cheval qui nous apparaît, mais bien un trône, symbole d'un tout autre caractère. Le trône implique l'idée de gouvernement et non celle de conquête : le cheval signifie conquête et non pas règne. Ici le Seigneur Jésus se montre comme faisant éclater sa puissance pour détruire ses ennemis ; de même qu'au chap. xx nous avons le tableau de son règne. « Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; » c'est-à-dire que son jugement est exercé avec une intelligence divine. « Et sur sa tête il y avait plusieurs diadèmes — ou couronnes royales. Et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul. » (vers. 12.) Il ne sort pas uniquement revêtu d'une certaine gloire qui lui a été conférée, il vient exerçant sa propre puissance divine. Il est parfaitement vrai qu'il a un nom qui

lui a été donné, comme nous le voyons, en Philip. II. » C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. » Mais ici, ce n'est pas, je crois, le nom de Seigneur, lequel nous confessons tous, mais plutôt « un nom que nul ne connaît que lui seul. » Il possède une gloire qui lui est essentiellement propre et distincte de celle qu'il reçut comme récompense, et qu'il ne lui est pas possible de partager avec qui que ce soit, une gloire qui est à lui en vertu de son propre droit, comme personnellement Dieu. Le nom du Seigneur est mentionné ici pour faire connaître ce qu'il est réellement dans sa propre nature. Et c'est sous ce rapport qu'il est dit de sa personne en Mat. : XI « Personne ne connaît le Fils sinon le Père. » Cette déclaration est remarquable ; son but est de nous mettre en garde contre le travail de notre imagination. Partout où il est question de son Fils, Dieu se montre toujours jaloux à cet égard. Lorsqu'il est parlé du Père voici ce qui est ajouté : « et celui à qui le Fils voudra le révéler » ; mais il n'est jamais dit que le Père révèle le Fils à qui que ce soit. « Personne ne connaît le Fils sinon le Père » — et nous nous arrêtons-là. Ne pouvons-nous pas dire que Dieu veut ainsi nous prévenir contre la familiarité avec laquelle l'homme cherche à analyser la personne du Seigneur Jésus-Christ ? Il n'est

rien d'aussi offensant pour Dieu qu'une irrévérence pareille. L'humanité et l'humiliation du Seigneur Jésus sont clairement démontrées dans les Écritures, mais il n'est pas une des personnes de la sainte Trinité dont la gloire divine soit plus puissamment maintenue que celle du Fils — peut-être aucune qui le soit autant. C'est une chose remarquable que, tandis que des expressions à peu près analogues sont employées, d'abord à l'égard de Dieu comme tel, Rom. I. 25, puis à l'égard de Dieu comme le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, 2 Cor. xi. 31, et ensuite de Christ Lui-même, Rom. ix. 5, il est remarquable, dis-je, que dans ce dernier cas il soit ajouté quelque chose de plus touchant le Seigneur Jésus. Il est dit du Père, qu'il est béni éternellement; et de Christ, qu'il est « Dieu sur toutes choses béni éternellement » Le Saint-Esprit savait que les hommes étaient prêts à outrager la personne du Fils et à porter envie à sa gloire; Il prévoyait que là même où ils feraient profession de le connaître, ils seraient disposés à le crucifier de nouveau; et c'est pour cela qu'il n'est rien que le Saint-Esprit maintienne avec plus de force que la gloire du Seigneur Jésus, comme de son côté aussi, l'adversaire fait de Christ l'objet de ses constantes attaques. Voilà quelle est la clef de la plupart des questions de doctrine qui s'élèvent comme des difficul-

tés parmi les enfants de Dieu. Lorsque nos âmes sont profondément pénétrées de la pensée de Dieu de glorifier Christ et s'y tiennent fermement, Satan déploiera en vain toute sa puissance. Si la personne et la volonté de Christ sont pleinement discernées, toutes les difficultés disparaissent, qu'il s'agisse de doctrine ou de pratique. Aussi Satan voudrait-il nous empêcher d'en juger d'après leur rapport avec Christ; il s'efforce de fermer nos yeux sur la gloire et la volonté de Christ; et lorsqu'il y parvient, nous sommes capables de tomber dans tous les pièges: car la même puissance d'aveuglement qui détruit l'homme du monde, agit aussi à l'égard du chrétien pour rendre ténébreuse sa marche et l'arrêter.

Mais revenons à notre sujet. Le verset 13 nous apprend que le Seigneur « était vêtu d'une robe teinte dans le sang, » Il ne s'agit pas maintenant pour lui de souffrir, mais d'exercer la vengeance. Il vient pour exécuter le jugement de la justice et se revêt alors d'un titre bien connu. « La Parole de Dieu, » tel a été le nom particulier qu'il a pris lorsqu'il était question de manifester la grâce et la vérité, et dont il s'est servi pour nous rassembler autour de lui et nous placer dans une même position avec lui. Ici encore, Il est la Parole de Dieu comme manifestant le jugement divin. Je ne pense pas que ce soit

à ce nom que le Saint-Esprit fait allusion dans le verset précédent. Il me semble que le nom écrit qu'aucun homme ne connaît que lui-même est, avec intention, laissé dans l'obscurité, et cela pour que nous ne perdions pas de vue la gloire divine et parfaite qui est essentielle au Fils de Dieu.

Nous apprenons maintenant que ce n'est pas seul que le Seigneur Jésus vient. Lorsque le ciel s'ouvre et que Christ paraît, il est suivi de nombreuses armées. « Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. » (vers. 14). Remarquez les mots « qui sont ; » parfois les traducteurs ne les ont pas insérés dans le texte, mais ils doivent néanmoins s'y trouver. « Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. » Je ne doute nullement que les anges se trouveront dans le cortège de Christ ; il est même des portions des Ecritures où il n'est question que des anges comme accompagnant Christ ; voyez par exemple 2 Thes : I ; 7. Dans notre chapitre, au contraire, il est parlé des saints et non des anges. C'est ainsi que fait le Seigneur : il ne raconte pas les choses comme pourraient le faire les hommes. Il a toujours un objet en vue, et c'est pour cette raison qu'il rappelle telle ou telle portion de la vérité qui se rapporte d'une manière spéciale au sujet qu'il

traite. Ainsi, en Mat. XXV, où le Fils de l'homme est vu assis sur le trône de sa gloire, les saints anges sont mentionnés comme étant avec lui. Et pourquoi cela? Parce que les anges ont une relation toute spéciale, toute particulière avec le Seigneur Jésus, envisagé comme le chef de la gloire humaine. (Voyez Mat. XIII, 41; XVI, 27; Luc IX, 29.) Supposons, un instant, que la reine d'Angleterre entreprenne un voyage pour des affaires politiques, elle serait, nous le savons, accompagnée de ses ministres d'Etat. Si, au contraire, elle se proposait de faire la revue de ses troupes, la présence de ces fonctionnaires ne serait plus requise, mais il faudrait alors qu'elle fût accompagnée des grandes autorités militaires. Si les affaires des hommes marchent ainsi avec ordre, à combien plus forte raison y a-t-il un ordre convenable dans les choses de Dieu. Le Seigneur est appelé Fils de l'homme en rapport avec sa gloire terrestre : et lorsqu'il prend en main le gouvernement du monde, il a avec lui ses anges, qu'il emploie comme les ministres de sa puissance. Mais ici son nom n'est pas celui de « Fils de l'homme, » Il est appelé « la Parole de Dieu » et il n'est point fait mention des anges en rapport avec ce nom. En tant que la Parole de Dieu, Christ fait connaître Dieu. Ici Il est l'expression de Dieu dans l'exercice du jugement. Précédem-

ment il l'avait montré en grâce, et c'est ce que nous avons dans l'Évangile de Jean. Le Seigneur Jésus est donc toujours l'expression des pensées et des voies de Dieu, soit qu'il s'agisse de la grâce parfaite ou du jugement parfait.

Les armées qui sortent avec lui du ciel sont donc les saints. Le chapitre même décide la question, à ce qu'il me semble, car nous apprenons par le verset huitième que le fin lin dont ils sont revêtus (et c'est le même mot qui est employé), c'est la justice des saints. Il se peut que d'autres s'y trouvent, mais il n'en pourrait pas être fait mention convenablement, je pense, là où le Seigneur porte le nom de *Parole de Dieu*. Tandis que la mention des saints célestes est de la plus haute importance, précisément pour cette raison, que ce chapitre nous présente la relation la plus intime des saints avec Christ. Vous y trouvez l'Épouse de Christ, les noces de l'Agneau et la consommation de la joie de l'Église dans les cieux, joie à laquelle aucun étranger ne participe.

Mais maintenant, Dieu va abattre toute l'iniquité de l'homme et de Satan sur la terre; en conséquence, la Parole de Dieu descend du ciel, et ceux qui *L'ont suivi* pendant sa rejection doivent aussi l'accompagner dans ses jugements. Il est dit au chap. XVII, v. 14 :  
« L'agneau les vaincra.... ceux qui sont avec



*lui* sont appelés et élus et fidèles. » Ces paroles annonçaient que lorsque viendrait le moment du combat, le Seigneur ne paraîtrait pas seul, mais que les saints seraient avec lui, — les appelés et élus et fidèles ; et conformément à cette déclaration, ils sont ici, « Les armées qui sont au ciel le suivaient vêtues de fin lin blanc et pur. » Sûrement ils ne seront pas seuls à former le cortège, mais il est important de voir que ce sont là les saints.

Mais poursuivant la description qui nous est donnée, voici ce que nous lisons : « Une épée tranchante sortait de sa bouche afin qu'il en frappe les nations ; et c'est lui qui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur du Dieu Tout-Puissant. vers. 15. » C'est là un récit bien simple des divers jugements que le Seigneur exécutera lors de sa venue. Il y a d'abord la puissance de sa parole symbolisée par l'épée tranchante sortant de sa bouche. Si quelqu'un doit être détruit, la parole seule du Seigneur Jésus suffit pour cela. « Il a dit, et la chose a eu son être. » Le jugement a été exécuté. Mais, en outre, « Il gouverne (les nations) avec une verge de fer. » C'est là le jugement auquel il est fait allusion en Apoc. II, lorsqu'il est promis à ceux de Thyatire qui vaincraient qu'ils partageraient avec Christ le jugement sur les nations. « Et

il foulait la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu Tout-Puissant. » C'est là le jugement impitoyable que nous avons vu au chap. XIV. Il s'agit de la vengeance exercée contre tout mal d'un caractère religieux, iniquité à laquelle est toujours réservé le coup le plus sévère de Dieu. « Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs, (vers. 16) » le même titre que nous avons vu au chapitre XVII, vers. 14.

Mais, tandis que les invitations se faisaient pour le banquet des noces de l'Agneau, il se préparait un autre banquet bien différent : le grand souper de Dieu. Ce ne sont plus des bienheureux qui sont conviés par la grâce de Dieu. Un ange, obéissant à la parole qui lui a été adressée, et servant d'instrument à la puissance de Dieu, se tient debout dans le soleil — symbole de la puissance suprême — car il ne s'agit pas ici de quelque chose qui doive se passer secrètement. Il n'y a plus lieu à avoir patience : désormais tout est parfaitement connu. Il ne s'agit pas non plus d'un jugement partiel, mais bien d'un jugement complet et final. « Et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, afin que vous mangiez la chair des rois et la chair des chiliarques et la chair des puissants et la chair des chevaux

et de ceux qui sont montés dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands (vers. 17, 18.) » C'est, je crois, le même genre de contraste que nous avons signalé au chapitre XIV, où nous avons remarqué les prémices au commencement du chapitre, et ensuite la moisson avant que le chapitre finît. Dans tout le chapitre qui nous occupe maintenant, nous avons le banquet de l'Agneau dans le ciel, et le grand souper de Dieu qu'il fera pour ceux qui font leur proie de corps morts.

« Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées assemblées pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant eux les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête et ceux qui avaient rendu hommage à son image. (vers. 19, 20.) » Vous remarquerez qu'un des deux personnages dont il est question est ici appelé le faux prophète. Il a apparemment perdu sa puissance terrestre, et, en conséquence, il n'est pas présenté maintenant comme la seconde bête sortant de la terre avec des cornes semblables à celles d'un agneau, c'est-à-dire comme l'imitateur de la puissance de Christ. C'est simplement le faux prophète. Quelle qu'ait été sa puissance, elle se trouve maintenant abolie, et il

apparaît dans son caractère ecclésiastique comme docteur de mensonges, c'est-à-dire en opposition énergique à la vérité de Dieu. Babylone avait disparu, mais il existait encore cette inique puissance ecclésiastique qui avait opéré avec la bête; toutes deux sont ensemble les objets du même effroyable jugement de la part de Dieu. « Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. »

Deux hommes ont été choisis entre tous les autres pour jouir d'une grâce et d'une gloire toutes spéciales. L'un d'eux faisait partie du monde antédiluvien au moment où il se hâtait vers sa fin: « Il marcha avec Dieu; mais il ne parut plus parce que Dieu le prit. » Lorsque le monde eut vieilli dans le péché et que le peuple de Dieu se fut éloigné de lui, Dieu intervint encore pour montrer que, quels que soient les temps et le développement du mal, il est toujours possible à ses serviteurs de marcher avec Lui. Ainsi, lorsque Israël se fut avili dans le péché, Dieu plaça son serviteur au milieu de ce peuple méchant et corrompu, et c'est dans un tel entourage qu'Elie rendit un témoignage que Dieu couronna par un enlèvement glorieux: car lui aussi fut retiré au ciel sans passer par la mort.

Notre chapitre nous présente un terrible contraste avec les exemples que nous venons de citer; il nous fait voir deux individus mis

à part de tous les autres, tous deux aussi bien remarquables pour Satan que Hénoch et Elie l'avaient été pour Dieu. Et ces hommes qui, l'un et l'autre, ont été à la tête d'une puissance corruptrice (l'un de la puissance ouvertement blasphématrice de la bête, l'autre d'une énergie plus subtile et plus corrompue, celle du faux prophète qui, d'une manière toute spéciale, s'était opposée à la personne du Seigneur Jésus-Christ) se trouvent à la fin réunis pour une même condamnation. Si Dieu était intervenu pour enlever au ciel, par une faveur signalée, deux hommes vivants, il intervient aussi maintenant pour précipiter en enfer deux individus qui ne sont point passés par la mort. Ils avaient été à la tête du mal; ils avaient persécuté les saints et les avaient vaincus aux yeux des hommes! mais à présent leur jour est venu. « Et la bête fut prise et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles. » Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. »

Le Seigneur juge aussi leurs adhérents, mais non pas d'un châtement aussi terrible. Ils sont réservés pour le jugement d'un autre jour, il faut qu'ils apparaissent et qu'ils se tiennent devant Dieu. En attendant, ils sont frappés « par l'épée de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux sont rassasiés de leur chair. » Mais pour ce qui est

des deux personnages dont nous venons de voir la condamnation. Dieu ne voulait, pour ainsi dire, avoir plus rien à faire avec eux; ils avaient été les chefs les plus méchants de l'iniquité du monde, et, en conséquence, le jugement s'exerce sur eux sommairement et pour toujours. Je ne connais pas dans les Ecritures de jugement aussi effroyable. Penser que ces deux hommes doivent être précipités en enfer avant Satan lui-même! Et, pensée solennelle! le temps de cette crise approche rapidement. Il est difficile pourtant de se persuader que tel sera bientôt le sort des chefs de ces pays de l'Occident. Ils se trouveront réunis pour un combat près de Jérusalem; car de même que la Chrétienté prit naissance à Jérusalem, de même elle y trouvera sa fin terrible. Et comme l'empire romain apparaîtra de nouveau, de même le chef de la puissance politique sera trouvé soutenant le chef religieux de l'Orient, et en même temps soutenu par lui. Telle est la crise qui attend le monde comme Dieu nous le montre clairement dans sa parole. Et j'ai la ferme conviction, sans prétendre fixer l'époque, que déjà même la chose est en train. Il est facile de voir comment l'Orient tend de jour en jour à prendre la première place dans les préoccupations des puissances occidentales, et quelle extension rapide prennent ses rapports avec l'Occident. Ce sont là des

faits qui se passent sous nos yeux, mais beaucoup de personnes savent que ces mêmes choses ont été affirmées longtemps avant que ces faits se fussent accomplis (1). Il en a autrefois été question, et cela avec la même assurance, devant plusieurs de ceux qui lisent ces pages. C'est ainsi que ce qui se passe dans le monde vient d'une manière remarquable à l'appui de la prophétie. Ce ne sont pas les circonstances qui nous permettent de juger sainement, la Parole de Dieu suffira seule pour pénétrer nos âmes d'une conviction inébranlable : car, soit que les événements doivent se passer sous nos yeux ou non, il est une chose certaine, c'est que nul homme n'a cru Dieu et a été confus. « Les jours et la parole de toute vision sont proches. »

Que le Seigneur nous accorde de nous rappeler qu'il y aura dans le monde une puissance trompeuse par laquelle les hommes seront séduits. Les hommes peuvent se figurer, et se figurent avoir assez d'intelligence pour discerner et repousser la bête et le faux prophète. Mais cela prouve seulement combien ils connaissent peu l'influence et l'action de Satan. Aujourd'hui sa puissance la plus dangereuse ne gît pas dans ce qui paraît ouvertement mauvais, mais dans ce qui revêt

(1) Ces lignes furent écrites en 1858. J'ai à peine besoin de faire ressortir quelle nouvelle force ces considérations reçoivent de la dernière guerre d'Italie et de la paix qui a suivi.

des apparences honnêtes et justes. C'est le cas encore, et ce l'était lorsque Christ se trouvait ici-bas. L'homme possédé d'une légion de démons reçut la délivrance et la bénédiction. Mais quant aux Gadaréniens, que firent-ils? Ils supplièrent le Seigneur de se retirer de leurs quartiers.

Permettez-moi de vous demander s'il est quelque chose que vous préférez à Christ? Il se peut que vous ne manifestiez pas une inimitié ouverte contre Lui. Peut-être aussi, écoutez-vous l'Évangile, mais l'avez-vous reçu? Si non, où en êtes-vous? Si quelqu'un écoute l'Évangile sans le recevoir, il le rejette. Dieu ne nous permet pas de penser que nous avons quoi que ce soit à faire avant de le recevoir. Dieu, lui, a tout fait. De sorte qu'il est positif que si je ne l'accepte pas, je le rejette, et Christ est prié de se retirer. Veuille le Seigneur vous accorder de ne pas vous trouver dans un état semblable de culpabilité et de misère.

---

Quand on marche avec le monde, on peut dire, je ne veux pas avoir de rapports avec un tel; il est querelleur, désagréable, vain, orgueilleux, ou rapporteur. Mais si l'on vit avec des chrétiens, il n'y a pas moyen de leur tourner ainsi le dos. On s'aime encore comme formant ensemble une seule famille — la famille de Dieu, et il faut de la patience, du support, etc. C'est là ce qui fait la grande difficulté des saints qui demeurent dans la même maison.



## REMARQUES SUR 2 TIMOTHÉE.

Quelques remarques sur la seconde épître à Timothée peuvent, je pense, avoir leur utilité au moment actuel. J'y comprendrai, comme jetant beaucoup de lumière sur la seconde, une courte comparaison avec la première quant à son caractère général.

L'une et l'autre de ces épîtres contiennent, circonstance qui est évidemment du plus profond intérêt, les communications confidentielles de l'Apôtre à quelqu'un à qui il pouvait, plus qu'à aucun autre, ouvrir tout son cœur, et avec qui il pouvait s'exprimer librement. Mais elles sont d'un caractère fort différent, et d'autant plus que Paul pouvait y exprimer tous ses sentiments personnels. Mais, indépendamment de l'intérêt qui s'attache à elles par suite de cette considération, l'enseignement général que l'Esprit nous donne en elles est plein d'importance. La première, comme on s'en aperçoit bientôt, porte généralement l'empreinte de la tranquillité qui caractérise un développement paisible de ce qui existait, en général, comme cela avait été établi d'abord. La seconde se rejette sur les devoirs et le zèle individuels parce que ce qui avait été établi n'était pas demeuré conforme à ce que c'était dans l'origine. La première maintient la vérité dont on

était en possession, mais n'en traite que peu : certains individus devaient être empêchés d'enseigner quelque doctrine différente ; quelques-uns, soupirant après la loi, s'étaient déjà écartés et détournés à un vain babill. Mais, en général, l'Apôtre pouvait parler de l'Eglise comme étant, ce qui demeure toujours vrai quant à la responsabilité de la position dans laquelle elle est, la colonne et le soutien de la vérité, et sans que sa vue suggérât un pénible sentiment de désaccord entre le fait et la responsabilité. Plusieurs étaient tombés individuellement dans les rêveries et les fables du Judaïsme gnostique, mais l'assemblée n'en était pas moins de fait, comme elle l'est toujours quant à la responsabilité de sa position, la colonne et l'appui de la vérité. Elle n'avait pas été infidèle à son caractère. L'Eglise, et l'Eglise seule, jusqu'à ce que le jugement de Dieu l'ait mise de côté, soutient la vérité devant le monde, quoique la grâce soutienne l'Eglise ; les hommes peuvent travailler à son service, mais c'est l'Eglise qui la soutient par sa profession. Cette pensée ne fait pas souffrir pour le moment le cœur de l'Apôtre, et donne lieu seulement à la déclaration prophétique qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieraient de la foi. Timothée devait en faire souvenir les frères, afin qu'ils fussent sur leurs gardes quand cela arriverait, — mais le corps de l'épître suppose l'Eglise, en général, tranquille sous ce rapport, quoiqu'il apparût des dangers à l'horizon, comme on le voit en Act. xx, et traite, la vérité étant supposée se maintenir, de l'ordre qui convient à la maison de Dieu — de la manière dont il faut que Timothée se conduise dans l'Eglise qui est la colonne et l'appui de la vérité. Elle règle

l'ordre de la maison dans les divers détails pratiques de son administration sur la terre, depuis les anciens qui devaient présider en elle, jusqu'au soin des veuves et au devoir de l'Eglise envers elles, prenant aussi en considération les liens de famille et les obligations qui en découlent. C'est l'ordre tout entier de l'Eglise sur la terre, et son administration convenable. L'Eglise est considérée comme dans ce monde, non comme le corps de Christ : elle est la maison du Dieu vivant, une assemblée ici sur la terre, le vaisseau de la vérité ici-bas, celle qui l'y maintient. L'Apôtre avait soin d'exercer encore lui-même sa surveillance administrative, mais en attendant il instruisait Timothée sur la manière dont il devait se conduire, en tenant son attention fixée sur les choses divines, et l'exhorte à combattre le bon combat de la foi en vue de l'apparition du Seigneur Jésus-Christ. En un mot, ce que nous présente cette épître (1 Tim.), c'est la vraie administration, l'administration normale de l'Eglise sur la terre, l'apparition du Seigneur étant l'objet de son attente comme le terme de sa responsabilité. Envisagée comme un tout, l'Eglise est ce à quoi le mystère de piété était confié, et c'est elle qui le maintient sur la terre : le danger de tomber dans le légalisme et l'ascétisme gnostique lui est signalé, mais l'Eglise n'en maintient pas moins encore, comme telle, la vérité, et a seulement à être convenablement administrée.

On se souviendra que, quoique recevant des instructions concernant l'ordre et l'administration de l'assemblée, Timothée avait été laissé à Ephèse pour veiller à ce qu'il ne fût prêché aucune doctrine différente (1 Tim. I, 3). Or, cette pensée se montre tout

le long des deux épîtres ; l'Apôtre appliquant, d'ailleurs, la vérité à des sujets pratiques, et faisant voir que c'est la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ. Dans la seconde épître, l'assemblée est encore là ; mais elle est considérée comme une grande maison, dans laquelle doivent se trouver des vaisseaux à déshonneur. Ici, comme dans les écrits de Jean, la vérité prend une place préminente — c'est-à-dire, le maintien de la vérité ; la fidélité individuelle à la vérité, et la piété individuelle. Paul s'attend à trouver du dévouement et du courage dans l'individu, dans l'homme de Dieu. Ce ne sont pas les privilèges de l'Eglise qui occupent son esprit ; il peut insister sur la foi juive (la vérité en leur temps) de la mère et de la grand-mère de Timothée (et sa mère avait épousé un Grec), et sur celle de Timothée, comme courant toutes dans le même canal divin, et découlant de la même source divine.

L'assemblée apparaît ici avec un double caractère. Elle est semblable à une grande maison, ayant des vaisseaux à déshonneur aussi bien que des vaisseaux à honneur ; et, dans les temps fâcheux, elle aurait la forme de la piété ; mais en renierait la puissance. Pour ce qui concerne les faits à l'occasion desquels les pensées de l'Apôtre prirent cette direction, ils sont manifestes. Paul avait été abandonné par les saints ; il s'attendait à quitter bientôt l'assemblée, et savait ce qui arriverait après son départ, et il donne des avertissements à ce sujet. « Tous ceux d'Asie s'étaient détournés » de lui, et il était heureux d'avoir un seul frère qui se préoccupât de lui dans sa prison ! Le Seigneur n'avait eu personne. Les frères, quelques-uns pour des motifs mondains, d'autres, sans doute,

pour le service, mais, dans tous les cas, tous, excepté Luc; l'avaient quitté. Ils n'avaient pas eu à cœur de se tenir près de lui dans son témoignage. Ils n'avaient pas quitté Christ quant à la foi, mais ils n'avaient pu tenir ferme dans une position aussi exposée que celle de Paul. C'est ainsi qu'à sa première défense dans son procès « personne n'avait été avec lui, » « tous l'avaient abandonné : » « mais il savait en qui il avait cru. » C'est à Christ qu'il avait remis le soin de son bonheur, et Il le lui conserverait parfaitement sûr. Une couronne de justice lui était réservée; il avait combattu le bon combat, il avait gardé la foi. Ce qui caractérise cette épître et lui donne pour ainsi dire son ton, c'est donc une forte foi individuelle avec le sentiment que l'assemblée avait failli et ne s'était pas tenue sur le terrain sur lequel son aîné à lui marchait. Néanmoins, c'est un courage personnel sans nuage qu'il s'attend à trouver.

Mais nous pouvons nous occuper d'abord de l'état de l'assemblée sur la terre, et ensuite du devoir de l'individu.

L'assemblée ne se maintenait pas à la hauteur de sa vraie position. C'est Paul qui représentait la fidélité de l'Eglise dans cette position. Je doute fort que Timothée fût en ce temps-là à Ephèse (Tychique y avait été envoyé); mais l'Épître aux Ephésiens nous présente, dans tous les cas, ce que j'entends par la hauteur de la vraie position de l'Eglise. Nous savons comment Paul fut converti par la révélation d'un Christ céleste, accompagnée de la déclaration que tous les saints étaient un avec Lui-même; comment le fait que les hommes, Juifs aussi bien que Gentils (car il était un exemple de ce qu'était un

Juif), étaient des enfants de colère, que l'homme était éloigné de Dieu, mort dans les offenses et dans les péchés, que c'était un Christ ressuscité que lui, Paul, connaissait, et qu'il ne le connaissait pas selon la chair, et que tout ce qui était en Christ était une nouvelle création; un second Adam; nous savons, dis-je, comment tout cela caractérisait l'enseignement de l'Apôtre. Et nous savons aussi comment l'élévation de sa doctrine qui jugeait tout ce qui tenait à la chair et faisait voir ce que l'Eglise était réellement, réveillait l'opposition de la religion charnelle et de l'orgueil de l'homme. Il avait été d'abord dans les chaînes pour cela, et maintenant il était près de mourir; mais il avait gardé la foi, « il ne tenait pas sa vie pour précieuse à lui-même ». Mais ici la masse des saints restait en arrière; cette doctrine exigeait trop d'eux contre le monde et excitait trop le monde contre eux, et c'est pourquoi ils reculaient: Paul était abandonné aussi bien que persécuté. Tel est l'état de choses qu'il avait devant lui. A cet égard il ressemblait extrêmement au Seigneur: placé, pour ainsi dire, entre deux mondes, dans l'un desquels son service était fini, tandis qu'il n'était pas encore passé dans l'autre. Timothée prit sous certains rapports, vis-à-vis de Paul, la place de Jean relativement au Seigneur sur la croix. Il y avait dans le service du ministère une puissance qui n'élevait pas seulement au-dessus du péché (Christ, cela va sans dire, en était absolument exempt), mais au-dessus de la nature, là même où elle n'était pas péché, mais où son action eût été un obstacle et ainsi aurait été une chute, et était incompatible avec une consécration sans partage au service du Seigneur. « Femme,

qu'y a-t-il entre moi et toi ? » C'est ainsi que comme un de ceux qui l'écoutaient voulait, avant de le suivre, prendre congé de ceux de sa maison, le Seigneur dit : « Nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est propre pour le royaume de Dieu » ; il faut qu'on baises son père et sa mère. Paul parle et agit de cette manière : « Nous ne connaissons désormais personne selon la chair ; » il ne prit pas conseil de la chair ni du sang. Après avoir accompli son service, le Seigneur dit : « Femme, voilà ton Fils ; Fils, voilà ta mère. » L'apôtre pareillement revient ici aux pensées et aux sentiments de la nature, c'est-à-dire, aux relations humaines, aux rapports d'affection et de bienveillance. Il ouvre son cœur à Timothée, il se souvient de ses larmes, et éprouve le désir de l'avoir pour être rempli de joie : il avait servi Dieu dès ses ancêtres ; il se rappelle la piété et la foi de la mère et de la grand-mère de Timothée, il sent aussi son isolement, et peut parler de son manteau, de ses livres et de ses parchemins. En esprit, il passe de son ministère, dans lequel il était soutenu au-dessus de tout ce qui appartient à la nature, aux sentiments tendres et bienveillants (mais qui appartiennent à l'ordre naturel,) et recommande solennellement à la sollicitude vigilante et attentive de Timothée, et au sentiment de sa responsabilité à cet égard, la charge qui allait lui être confiée. Lui qui avait représenté l'Eglise dans son caractère le plus élevé, et qui la soutenait par son énergie spirituelle, était maintenant en prison. Quel intérêt touchant en tout cela, surtout lorsqu'il s'agit d'un pareil serviteur de Dieu ! Mais, de plus, l'Eglise avait perdu le caractère dans lequel l'élévation d'esprit qui lui avait été

donnée de Dieu avait trouvé sa sphère. Il avait sa propre place de la part de Dieu. Il était un architecte, et, quoiqu'il pût signaler prophétiquement ce qui allait survenir, et donner à ce sujet des avertissements précis, on peut bien se demander comment il aurait pu, tel qu'il était, selon que Dieu l'avait donné, travailler dans cet état de choses en déclin — l'Eglise dont la corruption marchait si rapidement — qui ne garda pas, nous pouvons le dire, un seul jour après la mort de l'Apôtre, la conscience de la hauteur de sa position, ou la doctrine nette de la justification en tant que ressuscitée avec Christ. Elle descendit à cette position de convention qu'elle occupe dans le monde. Sans doute que la connaissance de Christ dans cette position la rend incomparablement supérieure au monde ; pour ne rien dire du salut des individus. Mais comment Paul eût-il pu descendre jusque-là ? Son ministère eût été plus qu'inutile : il aurait été en lutte avec toute l'Eglise, lorsqu'elle était en voie de tomber — et non de se ranimer — ou bien il aurait sanctionné, par impuissance d'y porter remède, un état qu'il désapprouvait. Non ; Dieu dispose tout d'une manière parfaite. Au moment où l'Eglise se change en une grande maison et que tous ont abandonné l'Apôtre, l'Apôtre, rappelé par Dieu, abandonne le service qui n'a plus d'application ; après avoir combattu le bon combat et achevé sa course ; et il laisse à Jean, dans sa chère Ephèse si singulièrement bénie, le soin de constater l'abandon qu'elle avait fait de son premier amour, et d'assurer le maintien de la fidélité et de la marche chrétienne individuelles là où le corps avait failli. En attendant, il insiste auprès de Timothée sur le devoir d'une fidélité



dévouée et courageuse, ce qui est toujours notre devoir dans la place où nous sommes, quel que soit l'état de l'assemblée, et il montre comment les saints peuvent y marcher en commun. Ce que j'ai à étudier, maintenant, c'est cet état de l'assemblée sur la terre dans ses éléments, sa forme, et la marche que nous devons y tenir.

La vie et l'incorruptibilité, selon la grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant que le monde fût, la puissance de la mort étant annulée, voilà ce dont son esprit est occupé maintenant. Celui qui accomplit la promesse faite à la semence de David était ressuscité d'entre les morts. Nous avons à souffrir, à endurer des maux, des difficultés de tout genre, à ne pas avoir honte du témoignage, ni de voir ceux qui le rendent jetés en prison; un jour approche qui mettra tout au clair: Christ jugera en son apparition et en son règne. Remarquez qu'il n'y a rien ici de relatif à l'enlèvement ou aux privilèges de l'Eglise: je dirai un mot de cela plus loin. Quel est donc l'état de l'assemblée? Quels sont les principes qui la gouvernent? Je crois voir dans la doctrine d'Hyménée et de Philète la forme de la descente de l'Eglise à son état mondain: si la résurrection est déjà arrivée, nous sommes établis ici dans notre dernier état. Cela n'avait pas été réduit en système, et n'existait que sous la forme qui faisait disparaître l'attente du Seigneur et les espérances célestes; car si la résurrection était passée, Christ, en délivrant les siens, les avait établis ici-bas, satisfaits de leur demeure mondaine; de sorte que si ce n'était pas l'éternité, c'était du moins le germe d'une espèce de millénium spirituel sans Christ. L'Eglise n'était plus

ici-bas une étrangère, et un pèlerin; une épouse qui attend l'époux; elle était établie dans une place permanente; une place acceptée sur la terre. C'était là un triste écart de la position première; et un écart probablement inaperçu; mais inaperçu parce qu'on avait perdu le sentiment de ce que l'Eglise était. Que, par là, fût gâté le caractère de l'assemblée sur la terre en tant que rassemblement en un reconnu des enfants de Dieu, qui avaient été dispersés, manifestation des élus de Dieu (« sachant, frères bien-aimés de Dieu, votre élection », déclin déjà entrevu en 1 Cor X), et corps de Christ, c'est ce qui ressort avec évidence de ce qu'était le sceau du solide fondement de Dieu : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Ils n'étaient pas manifestés publiquement et d'une manière distincte. On ne pouvait plus dire : « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés; » « en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous, » etc. Cette forme de la vérité a disparu; le Seigneur lui-même, et lui seulement, sait quels sont ses élus. Et la même pensée est empreinte sur le revers du sceau; la responsabilité sous laquelle se trouve l'homme d'agir conformément à sa profession, de telle sorte qu'elle soit évidemment réelle: si un homme prononçait le nom de Christ (il se pouvait qu'il y en eût quantité qui le fissent); il devait se retirer de l'iniquité. Cet état de choses amène aussitôt la forme qu'il devait prendre. Dans une grande maison il faut vous attendre à trouver des vaisseaux à déshonneur aussi bien que des vaisseaux à honneur. Ce qui, lors de sa formation, avait été le corps de

Christ assis dans le ciel (et y avait été assis en Lui), et la propre habitation, l'habitation convenable de Dieu par l'Esprit sur la terre, était à présent une grande maison où il fallait s'attendre à trouver des vaisseaux à déshonneur. Mais, tout en étant en lui-même un moyen de nature à montrer aux saints la conduite à tenir, cet état de choses devait se développer dans les derniers jours, en un système terrible d'iniquité ouverte. Il surviendrait des temps fâcheux : Les hommes (car il n'y avait pas de motif réel pour les appeler saints ou chrétiens, — quelles que fussent leurs prétentions, le Saint-Esprit ne les appellerait pas ainsi, mais bien hommes), seraient égoïstes, etc., ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance. Ce n'était pas l'Eglise laissant entrer le mal ou perdant peu à peu son vrai caractère céleste. Pour bien dépeindre cet état, il faudrait envisager les coupables du côté opposé à l'idée de l'Eglise. Les hommes, ce qui était réellement la volonté et l'esprit des hommes, seraient sous le nom du christianisme, aussi mauvais que l'avaient été les païens, auraient leur volonté engagée dans le mal et revêtiraient la forme de la piété, en en reniant la puissance. Telles étaient les formes prédites d'avance sous lesquelles le mal devait se produire, et que Paul plaçait comme choses actuelles, comme pensées pour tous les temps, sous les yeux de Timothée, comme étant la sphère de sa propre activité, — tant l'Eglise se départit vite de sa fidélité, — quant à la forme extérieure, une grande maison ; et ensuite vient l'activité de ces amis du plaisir, sans aucune trace de piété réelle, tout occupés à égarer les âmes insensées sous les formes de la piété.

Voyons maintenant dans quel esprit doit marcher le saint enseigné de Dieu et vigilant, quelles directions divines nous sont données. Le premier trait qui nous frappe et qui est le plus marqué, c'est la manière dont l'Apôtre insiste sur le courage spirituel. Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, d'amour, et de conseil. Timothée devait prendre part aux souffrances de l'Évangile selon la puissance de Dieu, ne pas avoir honte du témoignage, ni de l'opprobre qu'il amenait sur ceux qui étaient fidèles. Il devait être fort dans la grâce qui est dans le Christ Jésus : la foi individuelle devait croître dans la mesure selon laquelle le mal croissait et les saints déclinaient ; il devait combattre selon la règle. Il y avait une puissance au-dessus de toute la puissance du mal : si Paul était lié, la Parole de Dieu n'était point liée. Dieu poursuit son œuvre en dépit de tout ; Il est au-dessus de toutes les circonstances qui nous affectent. Nous ne sommes pas assez pénétrés de la pensée que les œuvres qui se font sur la terre, c'est Lui-même qui les fait : notre part est de nous confier en Lui. C'est ainsi que Paul avait marché, endurent tout dans l'énergie de l'amour. Remarquez ici comment il est semblable à son Maître ; il emploie le langage dont Christ, à qui il en rapporte la puissance, aurait pu lui-même se servir. « C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus avec la gloire éternelle. » De même, Timothée devait accomplir pleinement son service ; s'il souffrait avec Christ, il règnerait avec lui. La recommandation suivante est de retenir ferme la vérité selon le modèle enseigné par l'Apôtre — la première doctrine ensei-

gnée. Timothée devait conserver le modèle des saines paroles qu'il avait entendues de Paul, dans la foi et l'amour qui sont dans le Christ Jésus. C'est dans les épîtres que nous trouvons d'une manière certaine les paroles de Paul, et nulle part ailleurs. Il n'existe pas de progrès pour la vérité révélée, mais il y a à en faire dans son intelligence; elle a été présentée sous une forme positive, et nous avons à la retenir ferme sous cette forme : (1) c'était un dépôt de doctrine qui lui avait été confié. Ceci est de toute importance en nos jours. Ce que l'on allégué du développement de la doctrine, de l'influence exercée sur les Apôtres par leur siècle et sa manière de penser, donne un caractère souverainement important à cette recommandation de retenir ferme le modèle de la vérité tel qu'il a été donné par l'Apôtre. De fait, le développement fut le premier pas dans l'erreur; la philosophie s'introduisit bientôt dans le christianisme à Alexandrie, et la simplicité, la perfection divine et la pureté de la vérité furent perdues. La plénitude de la grâce, et notre caractère de sauvés, maintenant que nous croyons, brillaient distinctement dans cette vérité.

Un autre principe important posé dans cette épître quand règne la forme de la piété avec reniement de sa puissance, c'est la foi basée sur l'autorité des docteurs alors envoyés de Dieu et des Saintes Ecritures.

(1) L'Apôtre nous donne là une direction très importante dans la pratique, — la vérité ayant été présentée sous une forme expresse selon la sagesse divine : la retenir dans cette forme. En dehors de l'Écriture, il n'existe pas de formulaire apostolique, comme c'est bien connu. Les symboles n'ont paru que des siècles après l'Écriture.

Elles suffisent pour rendre l'homme de Dieu accompli. Voilà un autre trait caractéristique du vrai chrétien dans les temps fâcheux des derniers jours : il reconnaît l'autorité des écrivains apostoliques, et l'inspiration et la suffisance des Ecritures pour rendre sage à salut, « accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre. » Une chose qui se rattache à cela, c'est la place que prend *la vérité*. La vérité est quelque chose de réel ; il faut la retenir ferme à tout prix. « La vérité, » nous dit le Seigneur, « vous affranchira », « sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité. » De même ici, les femmelettes ne peuvent parvenir à la connaissance de la vérité, les séducteurs résistent à la vérité. Ils détourneraient bientôt leurs oreilles de la vérité. Timothée devait enseigner avec douceur, dans l'espérance que Dieu donnerait repentance pour reconnaître la vérité. Ainsi, l'autorité apostolique *directe* et connue pour telle, autorité qu'aucune tradition ne saurait fournir, car par son moyen je ne puis dire de qui j'ai appris la vérité qui est présentée de sorte qu'elle ait pour moi l'autorité apostolique — vérité telle que la formulent les expressions fournies par l'Apôtre ; — en un mot, les Ecritures, vérité connue, et fermeté à s'y tenir, — voilà ce qui caractérise le disciple approuvé, quand le déclin et l'infidélité sont survenus.

En outre, la constance à endurer les souffrances, la fidélité, la persécution comme mise en contraste avec les aises et la simple profession, caractérisent d'une manière pratique le sentier divin, et non pas l'incertitude quant au salut et le labeur pour l'obtenir. Nous sommes sauvés et appelés d'une sainte vocation, selon le dessein de Dieu, avant que le monde commencât. La mort est abolie, en sorte que nous ne

sommes point sous sa crainte. La vie et l'incorruptibilité sont mises en évidence. Nous nous trouvons dans la brillante et heureuse liberté d'être sauvés pour lesquels la puissance de la mort est détruite. Tout cela devait être pleinement maintenu. D'un autre côté, l'Évangile amenait avec lui des souffrances. Timothée devait y prendre part selon la puissance de Dieu; Paul souffrait pour l'Évangile, et Timothée devait endurer les souffrances comme un bon soldat et être libre des embarras du monde. C'est ainsi que Paul endurait tout pour l'amour des élus. Mais ce n'était pas seulement ceux qui travaillaient dans le ministère qui devaient souffrir. Il y avait une autre source de persécution, non pas le christianisme en lui-même, mais le soin mis à vivre pieusement dans le Christ Jésus. La forme de la piété en compagnie d'une grande abondance de mal régnerait; mais la vraie piété, la poursuite d'une vie pieuse, le refus de s'unir au courant de la profession religieuse du monde seraient persécutés. L'Église professante se trouvant dans un état pareil, l'assemblée en général serait une grande maison, et des vaisseaux à déshonneur y seraient admis. Ceci mène aux directions ecclésiastiques, pour les appeler ainsi, que l'Esprit voulait donner. L'insouciance quant à la doctrine, l'abandon de la vérité ayant définitivement prévalu; l'Église professante étant tombée dans un état mondain charnel, dans lequel était perdu le sentiment que, déjà ressuscités en Christ, nous attendions une résurrection pour nous retirer de tout l'ensemble de la condition actuelle; et ce qui portait le nom de christianisme en étant venu à reconnaître la position de l'homme *de ce côté-ci de la mort*, quelle conduite le chrétien

devait-il tenir ? il devait se purifier de ceux-là de manière à être un vase convenable pour le service du Maître. Il ne pouvait ; c'est évident, abandonner la profession du christianisme, tout corrompu qu'il était ; il ne devait pas non plus sanctionner la corruption, et il ne pouvait y remédier pour ce qui concerne la profession publique. Non, le mal demeurait — les imposteurs iraient en empirant. Timothée devait *se purifier* d'eux ; mais sa conduite devait être également exacte : évitant les convoitises, il devait poursuivre la justice, la foi, l'amour et la paix. Fallait-il donc qu'à cause du mal il s'isolât dans sa marche, en poursuivant la piété et la grâce ? Nullement ; il devait reconnaître et distinguer ceux qui invoquaient le Seigneur d'un cœur pur. Si on demande comment cela est possible, je répons que l'Apôtre nous dit de le faire ; il ne suppose pas que nous ne le pouvons : cela devait être fait. Je puis ne pas être capable de discerner si telle personne réalise ce caractère ; c'est très possible ; je n'ai point à la juger, mais, dans ce cas, elle n'est pas de ceux qui me sont signalés comme étant ceux avec lesquels je dois marcher. Cette direction est très simple. L'Eglise professante est caractérisée comme une grande maison qui contient des vaisseaux à déshonneur. Dans un état de choses pareil, je ne dois pas prendre mon parti du déshonneur, ni songer à réformer la maison, ou à la quitter ; ce à quoi je suis appelé, c'est à me purifier de ceux qui sont tels, et à reconnaître ceux qui invoquent le nom du Seigneur, le confessent et l'adorent d'un cœur pur, — à marcher avec eux.

Il reste quelques points de détail que nous pouvons signaler, mais qui se rattachent plus spécialement au



ministère. Je commence par la recommandation de conserver le modèle des saines paroles, d'éviter les disputes sur des questions soulevées sans profit, de tenir à la vérité elle-même, d'éviter les contestations même en combattant pour la vérité. Il fallait aussi éviter les discours vains et profanes — ceux qui les tiennent iront plus avant dans l'impiété. Ici, il ne s'agissait pas de disputes sur des questions sans profit, mais d'erreur, comme nous le voyons par le cas cité par Paul. Ces hommes devaient être évités; nous n'avons pas à disputer de paroles, ce qui est sans profit. Dans toutes ces choses à fuir, à éviter, il s'agissait de demeurer dans la simplicité de la vérité : mais, quant à la profession chrétienne corrompue, aux formes de la piété, et à l'impiété, nous devons nous en détourner complètement. Il fallait fuir, éviter les premières, c'était quelque chose d'individuel; pour ce qui est des dernières, il fallait les laisser, s'en détourner. D'un autre côté, Timothée devait être vigilant, soigneux de se montrer ouvrier approuvé de Dieu, ouvrier qui n'avait pas à avoir honte, exposant justement la Parole de la Vérité; il fallait la bien exposer, disséquer, et en faire une juste application, aussi bien qu'une saine explication conformément à la pensée de Dieu. Ensuite il devait confier à des hommes fidèles ce qu'il avait entendu de Paul; non pas établir des hommes en de certaines charges, mais confier la vérité à des hommes, à des hommes fidèles. La vérité, et la vérité rattachée à la vraie piété, à la piété sans hypocrisie, et une position de souffrance dans le monde à cause d'elle en contraste avec une église qui y a ses aises, voilà donc le grand sujet des pensées de Paul tout le long de cette épître. Mais

toutes ses directions sont d'un caractère individuel. Timothée ne devait pas s'imaginer qu'il pouvait réformer le corps ; il devait fuir, éviter, se détourner, etc. et poursuivre la piété avec ceux qui cherchaient réellement le Seigneur d'un cœur pur (non pas avec ceux qui faisaient simplement profession.) Il fallait à tout prix retenir ferme le témoignage et la vérité. Nous voyons comment l'abandon de la vérité fut vite le moyen qu'employa l'ennemi pour introduire l'impie et la mondanité. Même quand il est question de la forme de la piété, c'est parmi des femmelettes, qui ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité, qu'elle se propage. Cela les faisait connaître. Finalement, le Seigneur serait fidèle, il ne pouvait se renier lui-même.

J'ai une autre remarque à faire ici. Le vrai point de départ de l'épître c'est la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus. C'est de vie, non pas de vie ecclésiastique, qu'il est question. Il en est de même de la plénitude de la grâce, comme nous l'avons fait remarquer (I, 9) ; mais, d'un bout à l'autre, elle insiste sur la responsabilité personnelle ; et, en conséquence, elle nous place en présence, non d'espérances et de privilèges, mais du jugement, je veux dire même en tant que chrétiens ; Paul désire que le Seigneur fasse trouver miséricorde à Onésiphore en ce jour-là. Timothée est adjuré devant Dieu et le Seigneur Jésus qui jugera les vivants et les morts à son apparition et en son règne. Ainsi la couronne est une couronne de justice ; il faut que l'on combatte selon les lois, et après avoir travaillé premièrement, jouir des fruits. Le Seigneur, le juste Juge, donnera à Paul la couronne de juste ; pareillement, quant à tous les

autres, elle est réservée à tous ceux qui aiment Son apparition. Mais il venait de parler de l'apparition du Seigneur, comme du temps où il doit juger. Et il en est bien ainsi, d'abord les vivants, et après les morts. Comment aimer cette apparition ? Ceci suppose, premièrement, la plus complète association avec Christ, et notre pleine acceptation, le jugement ayant été mis de côté pour nous. Mais, de plus, l'amour de son apparition suppose que sa réalisation en ce moment même ne réveille en nous le sentiment de rien qui aurait à être jugé, qui serait de nature à nous empêcher d'aimer ce qui mettra de côté le mal. C'est pour nous le temps de la gloire. Quand il sera manifesté, alors nous serons manifestés avec Lui en gloire. Mais c'est aussi le temps où le mal est mis de côté ; de sorte que, si nous avons toléré en nous quelque chose qui ne soit pas convenable pour l'apparition de Christ, si nous ne sommes pas de tout cœur à l'établissement et à la manifestation de sa gloire, nous ne saurions aimer réellement son apparition. Ceci donne, au milieu du déclin général, un caractère solennel mais très précieux à l'enseignement de l'épître. On peut dire véritablement que tout son contenu suppose une grande proximité personnelle avec le Seigneur, une proximité proportionnée au déclin général.

Puissions-nous nous juger ainsi nous-mêmes, et ainsi tenir ferme près de ce bien-aimé Sauveur !

## RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

Ps. XVIII — XXIV.

Le Psaume XVIII est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. C'est pour ce peuple qu'il invoque la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux Chrétiens. Le principe général et précieux qu'il renferme, c'est l'assurance que Dieu entend le cri de détresse de l'âme qui se confie en Lui. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple : « Cet affligé a crié, et Jéhova l'a entendu. » Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume XXXIV, de la tendre compassion de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhova prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange, à cause de l'exaucement, Jéhova s'étant fait connaître comme un « rocher » et un « libérateur » ; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat de ce qui va suivre.

« J'invoquerai Jéhova » (v. 3), car Il est le Dieu de son peuple, et c'est son nom seul qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri de détresse dirigé vers Lui au milieu des ennemis et dans l'angoisse de la mort. « De son palais, Jéhova entendit ma voix »; ainsi le palais de Jéhova se trouve en rapport avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestre. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport; l'obéissance à la loi, comme objet de sa vie, est exaucée au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Dieu, dans la détresse, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le XVII<sup>e</sup> s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est dans le ciel, et la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un cœur qui se repose en Jéhova; le second, un cœur juste devant Dieu, dans ce monde, et attendant la justice (XVII, 16).

Le Psaume XVIII s'occupe de l'obéissance aux statuts de Jéhova, du cri de détresse, dans l'angoisse de la mort, puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'Il est entouré de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. » Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort, du cri de détresse entendu par Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résul-

tat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa semence. C'est l'action du gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, parfaite en Christ (v. 25, 26). Mais cela, pleinement manifesté lorsque les ennemis de Christ seront foulés à ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous des affections bénies.

Le Seigneur entend notre cri de détresse ; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir l'exclure, sont précisément une occasion de la montrer. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause, et ainsi, non-seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. « Je veux t'aimer, ô Jéhova ma force ; » le cœur s'adresse à Dieu lui-même ; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous : « Jéhova, mon rocher et ma forteresse et mon libérateur, mon Dieu, ma roche où je me réfugie, mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite. » Le cœur s'élargit, en pensant ce que Dieu a été pour lui. Tel Il est en vérité. Quoique nos délivrances puissent être différentes de celle qui est racontée dans ce Psaume, toutefois nous nous trou-

vons souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les actes du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent, en nos cœurs, de saintes affections, de la confiance, de la piété. Nous le louons, non-seulement parce qu'Il nous a sauvés pour toujours, mais encore à cause de la connaissance journalière de son amour et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui. « Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant bien-aimé, car toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir? » Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, malgré le châtement, tandis qu'ici l'épreuve arrive au milieu d'une marche intégrale; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu, dans le même cas.

Toutefois, au Psaume XVIII, c'est le cri d'un cœur saint et calme, se confiant en Dieu et abondamment récompensé pour sa fidélité; le cœur est attiré vers Dieu.

Dans les Psaumes XVI, XVII, XVIII, nous avons trouvé Christ lui-même; il y est parlé de sa position personnelle, de la joie qui Lui est proposée, dans le ciel, et de son triomphe final, sur la terre, comme ayant souffert quoique légalement juste.

Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Ps. XIX), le témoignage de la création,

particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhova, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. L'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important que les Juifs auraient dû comprendre; Paul qui le comprenait, par le Saint-Esprit, leur citait le Psaume XIX dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue, il en comprend le caractère universel, et il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu, dans les derniers jours (Ps. CXLVIII).

En outre, l'homme pieux connaît, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoique, pour Israël, cette loi fût celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu, pour la conscience. Je dis « la conscience, » parce que la loi n'est pas la révélation des richesses de la grâce, ou de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais qu'elle est le témoignage de la parole divine, pour l'homme, pour la conscience de l'homme, même dans un sens tout-à-fait général. Il n'est pas dit, en cet endroit : la loi de Dieu, mais : « la loi de Jéhova, » d'un Dieu connu par une alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon sa volonté, maintenant que



le mal est connu. Mais telle n'est point la pensée de l'homme ; même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu ; c'est pourquoi l'âme est éclairée par elle. On a la conscience de cela ; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoï qu'elle puisse l'avoir perdue de vue) et est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui en découle. Comme parole de Dieu, cette loi a une puissance vivante pour celui qui vit ; mais lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et donne aux yeux la lumière ; elle nous fait voir clair, lersque nous sommes obscurs dans nos cœurs et dans notre vie spirituelle.

Le Psaume XIX met cela en connexion avec l'état du cœur. Le serviteur de Dieu s'en rapporte non-seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même ; c'est l'effet du sentiment de la présence de Dieu, dans la conscience, de la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance, le cœur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ce jugement est pur, aucune tâche ne saurait s'y trouver, et c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Jéhova, ceci est inclus dans ses jugements annoncés aussi bien que dans ses jugements exécutés ; Il montre par ses châtiments, la manière dont Il juge les choses) et, en général, tous ses jugements, de quelque manière qu'Il les montre, sont justes et vrais ; mais, en outre, ils sont, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel ; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le cœur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du

Seigneur ; alors les jugements qu'il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement ; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, n'est point suffisante : nous avons besoin de la sagesse et de la prudence capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du cœur ; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse, en paix, le monde, et le cœur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le cœur sait qu'elle est : le serviteur de Jéhova est éclairé par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature et la conscience d'une relation avec Dieu ; car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons, avec Lui, des relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses. Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire sentir combien peu l'on se connaît soi-même et quelle défiance il faut avoir de soi. « Les fautes d'erreur, qui les discernera ? » « Purifie-moi des fautes cachées. » Quoique trouvant mes délices en la parole et l'appré- ciant, quand j'y pense, il se peut qu'en bien des choses, je n'aie pas jugé mon propre cœur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la parole ; car il y a des degrés dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées, et d'être gardé des fautes d'orgueil qu'on commet sans se sou-

cier de Lui. Alors on sera sans reproche, gardé près de Dieu, loin des idoles et de la vanité. Car des péchés peu apparents et qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, font oublier Dieu et renier la vérité. Je ne parle pas ici de notre vérité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin le désir vrai du cœur est indiqué au v. 14 : « Aie pour agréables, devant toi, les paroles de ma bouche et la méditation de mon cœur, ô Jéhova. » La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, en la présence de Dieu seul, la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler d'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit *avec Lui*, dans une connaissance réelle de la vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui, comme rocher et comme rédempteur.

Les Psaumes XX et XXI nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention : le Psaume XX nous montre le profond intérêt du cœur à examiner l'Oint de Dieu, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute, mais le fond en est vrai pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhova, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation (1). Cependant le Messie est contemplé au milieu

(1) Angl. Il y a foi en Lui, dans cette relation.

des angoisses de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété et dans la dépendance de Jéhova. Rien ne saurait mieux présenter Christ dans sa position d'homme sur la terre. L'Oint de Jéhova est exaucé et délivré; le cœur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi); il voit l'Oint de Jéhova exaucé par une vie à jamais glorieuse, en la pleine lumière de la face de Dieu, qui le remplit de joie, puis étendant sa main sur ses ennemis, afin de les exterminer. Cependant ici encore, (comme dans Jean xvii, où nous voyons, en même temps, qu'il est un avec le Père) le Messie reçoit toutes choses de Jéhova, comme un-homme, et c'est ainsi qu'il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhova; sa piété, la confiance en Jéhova. Cette liaison entre Lui et Jéhova, voilà ce qui occupe les fidèles, ainsi profondément attachés au Messie; et c'est là effectivement ce qui caractérisait Christ, nullement préoccupé de sa propre gloire, cherchant uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhova s'associe entièrement à Lui (Ps. xxi, 9), comme aussi le fidèle de son côté; et de même que le Messie est exalté par Jéhova, en dépit de ses ennemis, de même aussi la gloire de Jéhova est exaltée, en faisant cela, car le résidu, intéressé à la délivrance de Christ, chante et célèbre le pouvoir de l'Eternel (v. 13). Cette liaison entre la cause du Messie et celle des fidèles qui Lui sont profondément attachés, ce rapport entre le Messie et Jéhova, caractérisant la piété des fidèles, est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre, vis-à-vis de ses disciples, parce qu'il voulait

leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu : « Mon Père, disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. » Il possédait toutes les qualités morales de Messie, Fils de Dieu ; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est oublié Lui-même, pour descendre sur la terre, prendre la forme d'un serviteur, la ressemblance d'un homme, et traverser toutes les épreuves de ce monde de douleurs. Dans cet amour, nous voyons sa gloire.

La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons donner à cette vérité plus de profondeur, par la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

En commentant le Psaume XXII, nous n'avons pas à développer ici la doctrine bénie qu'il contient, en introduisant, sur une base toute nouvelle (la mort de Christ et la rédemption), la grâce qui, s'élevant

au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ Lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété.

Nous trouvons ici la cause du cri suprême de Christ, qu'il ne pouvait faire entendre, avant d'avoir bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence et la rage l'entourent, les taureaux de Baschan le cernent, des lions dévorants et rugissants; loin de lui opposer un mépris orgueilleux, Il doit subir l'adversité avec l'humilité, la douceur qui lui sont propres, et connaître la faiblesse de la nature humaine, mais non pas le péché, sauf en le portant pour nous. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son cœur se fond, comme de la cire, au-dedans de Lui, sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue reste attachée à son palais; Il est dans la poussière de la mort. Mais c'est Jéhova qui l'a fait descendre jusque-là; et au milieu de la poussière de la mort, dans cet état même, Il regarde à la vraie source de toutes choses, aux pensées et aux décrets de Jéhova. Agir ainsi, être sensible au caractère des ennemis, en comprenant qu'ils sont les instruments de nos souffrances, mais regarder à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre les actes de violence qui avaient fait descendre, dans la

poussière de la mort, le Seigneur débonnaire et muet comme un agneau devant celui qui le tond, outre les injures et les mauvais traitements qu'avait dû supporter Celui dont la seule présence renversa ses ennemis, il y avait encore le caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. « Des chiens l'entouraient, » des créatures sans cœur, sans conscience et sans honte, dont le plaisir consistait à outrager Celui qui ne leur résistait pas, et à insulter le juste. Ils étaient aussi pervers que violents, « ils regardaient, ils jouissaient de sa vue. » Exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de son opprobre, que le Seigneur a dû souffrir de leurs lâches insultes !

Ils s'amusaient à partager entr'eux ses vêtements, ils jetaient le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié, pas un secours ! En cette heure d'angoisse, Il regarde à Jéhova, Il le supplie de se tenir près de Lui ; car s'Il manque de force, Jéhova en a pour venir à son aide.

Nous arrivons au moment suprême de cette heure solennelle. Au milieu des plus grandes douleurs qu'il ait à souffrir, de la part des hommes, dépourvu de tout secours, Christ regarde à Jéhova, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et du Messie ; mais, oh mystère des mystères ! ici même, point de délivrance, et il ne reste que l'infinie perfection de l'Être béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son œuvre, par laquelle, en ce moment décisif de l'histoire divine, la question du bien et du mal a été définitivement résolue, en vue de l'éternité.

Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ; abolit l'inimitié et déchirât le voile qui le cachait Lui-même à Israël, afin que, dans le plein résultat de l'amour divin, pour la justice, « la grâce régnât, par la justice, pour la vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, » pour tous ceux qui croient, tant Juifs que Gentils, et à l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Toutefois Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Psaumes que dans les Évangiles. Ici, c'est comme Fils qu'il parle (sauf lorsqu'il est abandonné) : « Père, pardonne-leur, » et plus tard : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Là, au contraire, il dit : « Ne te tiens pas loin de moi, ô Jéhova; » Il a recours au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond : le résidu est rassemblé, puis tout Israël, les nations milléniales et « le peuple qui naîtra, » tous ceux enfin qui jouiront du fruit béni de l'œuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour comprendre les Psaumes, même lorsqu'il est fait allusion à la croix, comme dans celui-ci, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ, témoignées par sa confiance en Jéhova, comme faisant Lui-même partie du peuple d'Israël; « car c'est d'Israël, selon la chair, que le Christ est venu, qui est Dieu au-dessus de tous, béni éternellement. » Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contrastent même avec ceux des fidèles, circonstance éminemment propre à produire l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu



était, si cela eût été possible pour Jésus : « Je suis un ver et non plus un homme, l'opprobre des gens et le méprisé du peuple. » Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, confié, en sortant du sein maternel (v. 10) à Jéhova, son espoir dès le ventre de sa mère, Lui qui avait recherché la volonté de Dieu et glorifié son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était proportionnée à l'amour dont Il jouissait, dans lequel Il vivait, et à sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhova. En premier lieu, sa confiance est parfaite; Il ne dit pas : Jéhova; car il n'y avait pas alors de relation en activité, comme avec son Père, en Gethsémané; mais Il dit : *Mon Dieu, mon Dieu*. Quels que soient son abandon et sa détresse, sa foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul Dieu qu'Il reconnaisse, demeurent inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est absolument parfait; voilà, en second lieu, ce que nous trouvons ici. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât, dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, loin de faiblir, ne fait que s'élever : « Et pourtant tu es le saint, toi qui sièges au milieu des louanges d'Israël. » Que Dieu l'abandonne, le juste ne doute pas cependant de sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus

complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots : « Ma bonté ne va pas jusqu'à toi. » Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait Lui-même entrepris ; nous le voyons, homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle ; lorsqu'au milieu de ses angoisses, Dieu, l'unique ressource sur laquelle Il compte et peut compter, ne répond pas à son cri.

Nous, nous pouvons répondre à cette demande de Jésus : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Nous pouvons y répondre, nous qui croyons en Lui et qui l'adorons à jamais. Mais il importe infiniment de savoir non-seulement que Christ a, *par Lui-même*, nettoyé nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais aussi qu'Il a souffert personnellement, en étant abandonné de Dieu, qu'Il a senti, comme homme, quant à Lui-même, toute la douleur de cet abandon ; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau, et plus que jamais, dans la lumière resplendissante de la face de son Père ; c'était la conséquence de la rédemption qu'Il avait opérée, du plaisir que Dieu prenait nécessairement en Lui et de la grâce qu'Il trouvait devant Dieu, après l'avoir parfaitement glorifié, lorsque le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, la grandeur jalouse de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent,

dis-je, à cette joie dans laquelle Il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'Il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle Il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une œuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette œuvre, Il fut seul; mais Il y était pour nous en même temps que pour la gloire divine; Il nous introduit dans la bénédiction, comme étant celle dont Il jouit en conséquence de son œuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume xxii, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré « d'entre les cornes des buffles » le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté et est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très-instructif que voici : Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; conséquence de sa propre relation personnelle, c'est là le nom qu'Il révéla à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, Il ne se nomme directement « le Christ », bien qu'Il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'Il prend Lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est de cette dernière manière que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent : « Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement, » Il répond : « Je vous l'ai déjà dit. » Mais, révélé à nous-mêmes, Il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours : « Père » et « mon Père. » En parlant avec ses disciples, Il se nomme « le Fils

de l'homme. » Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit : « Mon Dieu, mon Dieu. » Il est homme, Dieu s'occupe de lui en jugement, mais, quoique abandonné, homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et Il dit : « Mon Dieu. » Alors Il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, celui de Dieu et celui de Père. Homme, Il a subi toute l'épreuve de Dieu, par rapport à tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'Il exige, Il l'est nécessairement, pour nous, quoique, selon ses propres conseils, trouvant en nous les délices de Son amour, parce que nous sommes en Christ, mais Il l'est aussi d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'Il est, comme Dieu, Il l'est comme notre Dieu ; car Il est pour nous, par le moyen de Christ, éprouvé sur la croix, le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Christ Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, de même que sur Christ, en vertu de ce qu'Il a glorifié Dieu dans la perfection même qui luit maintenant sur nous. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, le Fils unique dans le sein du Père. Mais à cela, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part. La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que son Père. Mais Christ, fait péché pour nous, était, comme homme, responsable devant Dieu, sous tous les rapports sous les-

quels Dieu ; selon ses attributs, s'occupait du péché. Mais Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit : « J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même — et Il était à l'étroit, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre selon la perfection de Dieu, en justice ; or cet amour ne pouvait se répandre ainsi, là où il y avait le péché ; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix et de la perfection de Christ, lorsqu'Il fut fait péché pour nous.

Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé ; son nom, le nom de Dieu qui devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire : « C'est pour cela que mon Père m'aime. »

Mais cet amour du Père est un degré supérieur dans la relation de Christ avec Dieu. Christ entra, comme homme, dans la joie de l'amour de son Père. C'était le cas lorsqu'Il était exaucé, mais il y entra pleinement et d'une manière évidente, lors de sa résurrection. Il fut ressuscité par la gloire de son Père ; alors Il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. Vu la mort, il ne peut pas en avoir d'autre. « Va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Ici, Christ emploie les

deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique à nous, parce que tout ce que Dieu est, Il l'est, en justice, pour Lui, homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père. Or, en vertu de son œuvre, accomplie pour nous, Il nous place dans la position où Il est Lui-même ; Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, à sa faveur et à son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume XXII ; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'Il est « retiré d'entre les cornes des buffles », est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père ; quoique dans la gloire, Il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en son amour, attaché à ces excellents de la terre, une fois entré dans la joie et dans la bénédiction, par une œuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, Il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position que Lui. Il les rassemble ; puis après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'Il va prononcer, Il élève sa voix, comme homme, au milieu de l'assemblée, pour bénir et célébrer l'Éternel. Comme nous devrions suivre sa voix, avec des cœurs débordants d'actions de grâce ! Quant à celui qui n'est pas sûr d'être accepté et agréable, et qui n'a pas la joie d'être enfant de Dieu, en vertu de la rédemption, celui-là ne peut pas chanter avec Christ. « Je te célébrerai au milieu de l'assemblée ». Qui est-ce qui chante avec Christ, sinon celui qui a appris ce chant, celui qui peut célébrer Dieu, comme ayant échappé au jugement et étant entré

dans la lumière et la joie de l'acceptation ? Le chap. 1 de l'Épître aux Ephésiens (3, 4) nous montre cette place que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, avec Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'œuvre de Christ. Remarquons seulement qu'il ne s'agit que de grâce, non de jugement, bien qu'elle soit fondée là-dessus, et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Le Psaume XXIII a été dicté, par l'Esprit, de manière à s'appliquer à Christ mourant, aux saints qui suivent ses traces ou au Résidu délivré. Ni les souffrances de Christ, ni celles des fidèles ne sont considérées ici comme venant de Dieu ou des hommes, mais comme des occasions de montrer la sollicitude et les soins de Jéhova. « L'Éternel est mon berger, » voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée sous son regard et sous sa protection, avec l'expérience qui en résulte et l'assurance constante que procure l'amour de Jéhova. Cette assurance, que le cœur éprouve, ne provient pas de ce qu'Il donne, mais de Lui-même. « L'Éternel est mon berger, je ne manque de rien. » Sa puissance, sa grâce, sa bonté, son intérêt pour le fidèle : toutes ces choses donnent une assurance immuable et constante, quelles que soient les circonstances extérieures. Puisque c'est Jéhova Lui-même qui s'est chargé d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien ? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'Il emploiera ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance et notre

sûreté. Les conséquences naturelles de sa sollicitude, sont des pâturages herbeux auprès des eaux tranquilles, la jouissance paisible des secours assurés de sa bonté.

Mais, en réalité, l'homme, en particulier le résidu et Christ Lui-même, sont au milieu d'épreuves, des angoisses, de la mort et d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée ? — Jéhova la restaure. Dans la vallée de l'ombre de la mort, si la mort étend son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre — Jéhova est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Que des ennemis puissants, inexorables nous menacent et nous effrayent — devant Lui, la puissance n'est que faiblesse. Il dresse une table devant ses bien-aimés, ceux-ci s'asseyent en repos et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester que Jéhova, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément Christ n'était pas une brebis : mais Il frayait le sentier que les brebis doivent suivre, et Il se confiait en Jéhova. Il est le berger de Jéhova pour ceux qui sont à Lui, Il nous aime, comme Jéhova l'aima et eut soin de Lui. C'est donc l'amour fidèle de Jéhova, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le résultat naturel et propre de cet amour est des pâturages herbeux auprès des eaux tranquilles ; mais dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, ce résultat est une force infallible qui soutient.



C'est pourquoi le cœur, se confiant en la stabilité de Jéhova, compte sur l'avenir, car l'avenir est aussi certain que le passé : « Le bien et la grâce m'accompagnent tous les jours de ma vie, et mon habitation est dans la maison de l'Éternel, pour toute la durée des jours. » La confiance est placée dans le Seigneur Lui-même, c'est pourquoi les circonstances, la puissance du mal, les difficultés que rencontre ainsi l'homme mortel, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhova, intéressée, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle, au travers de toutes ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, immuable et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme fidèle, lorsque la terre n'appartient pas au Seigneur et que le pouvoir du mal, la mort et des adversaires puissants s'y opposent. Jéhova est le sûr asyle de la foi.

Ps. XXIV. Lorsque la terre appartient au Seigneur, qui est-ce qui montera à la montagne de l'Éternel et qui subsistera dans le lieu de sa sainteté ? Ici, remarquons-le, l'accès est ouvert à tous ; mais Jacob a la place d'acceptation dans la proximité de Jéhova. Toutefois la bénédiction et l'acceptation, en grâce, de la part de Dieu qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Ce caractère de pureté est nécessaire ; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhova. Christ Lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhova (XXIV 7:40).

Le Psaume XXIV clôt la série des Psaumes qui parlent de l'association de Christ avec les excellents, les saints qui sont sur la terre. Nous y avons vu Christ dans le sentier de la vie avec les saints; Christ dans le sentier de la justice, au milieu d'un monde inique; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël et devenant, identifié avec Israël, l'objet de l'intérêt de Jéhova; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ entrant, en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhova; quoiqu'il soit Lui-même le vrai Berger (Jean X); enfin Christ, entrant, en triomphe, dans le temple, comme le Roi de gloire, l'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique l'Etre béni, ainsi présenté, soit un modèle pour nous, sous bien des rapports, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du cœur, a lieu, en le voyant véritablement homme, frayant le sentier, devant nos yeux, et engageant; par cette vue, toutes les affections de l'âme.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos cœurs, dans un sentier qui est toujours plein d'afflictions et essentiellement pareil à celui du Résidu; aussi longtemps que le mal régnera ici-bas. En jetant un dernier coup d'œil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans les pensées qu'ils contiennent.

Les Psaumes III à VII renferment des principes généraux qui indiquent que la justice ne règne pas encore par le jugement, fait mentionné d'avance dans les deux premiers Psaumes. L'homme juste est au milieu des méchants, le jugement est à venir, et les conseils de Dieu, concernant le Messie, sont annoncés, non encore accomplis, au Psaume VIII. Les Psaumes IX et X renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours. Dans les Psaumes XI à XV, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu qui regarde à Jéhova, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes XVI à XXIV ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de sa présence, nous trouverons, dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints, aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme qui est dans la liberté. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu, sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint-Esprit, dans le Résidu et en toute âme, travaille en vertu de ce sacrifice, et afin de le faire connaître d'une manière complète.

## MEDITATIONS SUR DES SUJETS INTERESSANTS.

### I. A QUOI DOIT VISER LE MINISTRE.

Le but et la fin de Dieu doivent être les nôtres. Avec nous les moyens ne doivent jamais remplacer la fin. Quelle force et quelle puissance dans ces paroles : « Je suis né pour cela, et c'est pour cela que je suis venu au monde, afin de rendre témoignage à la vérité! » Paul dit qu'il travaille à présenter tout homme parfait en Christ. Quel but que celui-là!

A mon avis, la responsabilité vis-à-vis de la vérité concernant l'Eglise, loin d'avoir été affaiblie par l'œuvre admirable d'évangélisation qui a miséricordieusement surgi dans ces derniers temps, s'est plutôt considérablement accrue. Le but que poursuit un homme empreint tous ses actes d'un certain caractère. Un but, d'une nature basse ne saurait jamais élever, mais un but élevé a puissance pour retirer d'une très basse position; et s'il est digne, il en sera comme du sentier du juste, et deviendra plus positif et plus clair à mesure qu'il sera poursuivi davantage. Aucun ministre de l'Evangile ne doit se contenter pour un croyant quelconque d'une condi-

tion inférieure à ce qui est propre à satisfaire le cœur de Christ, non-seulement eu égard à l'enfance d'une telle âme, mais à sa fertile maturité. « Pais mes brebis », voilà ce qu'exige une sincère affection pour Christ; mais si l'organisation qu'il a donnée pour maintenant à l'Eglise, et sa gloire future en elle sont dédaignées ou désapprises, les secrets les plus précieux de son amour ne sont-ils pas, par cela même, supprimés ou méconnus? Celui qui, dans son ministère envers les saints du Seigneur, se propose la fin et le but que Dieu a en vue pour eux, et ne se propose rien de moins que cela, tout en ayant de plus en plus le sentiment de la responsabilité du service, sait aussi qu'il n'a besoin que de dispenser honnêtement et fidèlement ce qui lui a été confié, et que les besoins seront abondamment satisfaits.

La vérité est tellement tombée par les rues en ces jours-ci que chacun doit tenir à être apprécié pour la vérité, et non pas simplement pour la justesse d'une position. La vérité étant pleinement révélée par notre Seigneur Jésus-Christ, il n'y en aura pas une autre révélation; et si on en présente quelque partie sous un faux jour, il en résultera une évangélisation imparfaite, car l'Evangile consiste en ce que « la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Sommes-nous assez attentifs à la responsabilité sous laquelle nous sommes de veiller à ce que la vérité de Dieu, tue si longtemps, mais maintenant pleinement déclarée par notre Seigneur Jésus-Christ, ne souffre pas des tentatives que nous faisons pour l'exposer dans sa plénitude et sa grandeur? Comme les actes et les intentions de notre Seigneur sont tristement dénaturés dans les publications religieuses du jour les plus

répandues ! Aussi n'hésité-je pas à dire que si quelqu'un ne voit pas comment il est appelé à défendre Christ en ce temps-ci, je vois peu d'utilité à obtenir qu'il approuve ma position. S'il s'agissait de justifier Dieu, nous devrions nous retirer sur-le-champ d'une œuvre pour laquelle nous sommes tout à fait incompetents ; mais le Seigneur Jésus l'a justifié en déclarant la vérité, et ce à quoi nous sommes appelés, c'est uniquement à donner notre pleine et entière adhésion à ce qu'il a fait. Si « l'Esprit de vérité » travaille dans une âme, elle sera exercée au sujet de la vérité ; et dans l'enseignement des âmes combien il importe d'être assuré qu'elles apprennent la vérité, que, par là, l'Esprit les conduit en elle.

Il n'y a que la vérité complète qui puisse nous préserver d'abandonner notre vraie position ; plus nous la connaissons pleinement et mieux aussi notre position nous est connue ; car la vérité n'est autre chose que la pensée et le jugement de Celui auquel nous sommes d'autant plus liés que nous le connaissons mieux, puisque nous trouvons ainsi combien il est absolument pour notre bénédiction. Plus une ligne de vérités se propage, plus il est nécessaire qu'on insiste sur toutes les autres, ou bien cette symétrie morale qui appartient au corps de Christ sur la terre en souffrira. Que le Seigneur nous garde dans l'amour de la vérité. — manifestation de Lui-même ! Il ne m'aime que bien peu celui qui ne tiendrait pas à en savoir le plus possible à mon sujet, ou bien il faut que je sois un être bien indigne.

— Quel privilège que Dieu nous admette à répandre les semences de la vérité dans le cœur des siens ; et combien nous devrions nous réjouir de chaque

progrès que fait une âme dans l'intelligence de la vérité de notre Dieu.

« C'est le Dieu qui est notre Dieu pour toujours et à perpétuité ; il nous accompagnera jusqu'à la mort. »

## 2. — LE BONHEUR D'ADORER LE VRAI DIEU.

Si nous sommes dans le secret du cœur fidèles à notre Dieu, c'est une chose merveilleuse de voir comment il permet que nous suivions souvent nos propres voies, afin que nous en découvriions la folie sans perdre notre confiance en lui. David est l'homme selon le cœur de Dieu, parce que Dieu fut toujours son Dieu. Il tomba dans bien des erreurs et commit bien des fautes, mais dans toutes ses extrémités Dieu fut toujours sa ressource : si j'ai un faux Dieu, je n'ai aucune ressource réelle ; c'est pourquoi, aussi longtemps que l'âme est véritablement zélée pour la vérité de Dieu et la maintient, bien qu'il puisse lui arriver souvent de vaciller dans la vie pratique, pourtant elle reviendra toujours à Lui, comme l'aiguille aimantée en revient toujours au pôle : elle ne se représente point sous un faux jour la nature de Dieu, et le cœur retourne à lui de ses propres égarements.

Pierre peut faillir, mais sa foi en Dieu ne faillira point ; et, par elle, il est restauré. Si c'est un véritable Christ que l'âme possède, quelque nombreuses que puissent être ses vacillations, c'est là, néanmoins, qu'à la fin, elle doit graviter. Et voilà pourquoi il

est si nécessaire qu'on se fasse une juste idée, qu'on ait une juste intelligence de Christ. Si nous ne l'avons pas, nous sommes comme les disciples quand ils étaient sur la mer, et que Christ était sur la terre. Si nous possédons cette vraie intelligence, bien que peut-être nous soyons incrédules comme eux, nous avons, en tout cas, l'assurance qu'il est dans la nacelle avec nous. C'est pendant que nous courons dans la lice que nous découvrons les nombreux obstacles que notre nature oppose à nos progrès ; et à mesure que nous les découvrons, si nous sommes réellement désireux de ne point nous ralentir dans notre course, nous prions pour les surmonter et en être débarrassés. Mais pour *cela*, il faut que l'œil soit fixé sur le but. S'il en est ainsi, plus notre course sera rapide, plus, peut-être, sera grand notre écart, parce que nous serons exposés d'autant plus aux embarras occasionnés par notre activité naturelle, qui entrave constamment l'Esprit. Nous connaissons la fable du soleil et du vent. Le vent peut avoir pour effet de nous faire envelopper de nos manteaux, mais lorsque le soleil brille, nous les mettons vite de côté. Il en est de même de toute entrave morale, de tout fardeau naturel. L'œil sur Christ rend toujours témoignage de notre position, et donne le seul véritable moyen de sortir de toute voie fausse.

L'âme qui regarde à ses difficultés les surmonte rarement. C'est en fixant nos regards en haut, ou plutôt en y tenant notre cœur, que nous remportons la victoire ; et c'est une chose étonnante comme les mêmes difficultés nous apparaissent dans des proportions bien différentes, dans un temps, et dans un autre, simplement parce que le cœur est avec le



Seigneur, (et quand nous sommes avec Lui nous avons sur nous l'armure) ou qu'il est occupé de ses épreuves. Nos ennemis sont toujours moralement diminués par notre puissance pour leur faire face. Si nous avons de la puissance et que nous le sentions, nous allons à leur rencontre avec calme et confiance. Dans votre enfance, un oiseau peut-être vous a rempli de frayeur; et pourquoi n'en avez-vous pas peur maintenant? Parce que vous sentez que vous avez immensément plus de puissance que lui. Ce qu'il nous faut, c'est le sentiment de la puissance, et il ne s'obtient qu'en nous tenant près du Seigneur. Nous tenir près de Lui, c'est le tout. « Fortifie-toi dans le Seigneur et dans la puissance de sa force. » « Celui qui me mange vivra par moi. » Ne désespérez jamais! Si vous ne voyez pas où vous manquez, vous ne saurez pas où vaincre. Nous manquons dans notre point faible; mais c'est là où il y a faiblesse que la force de Christ est nécessaire. Par conséquent, nos diverses épreuves sont bien appropriées pour faire ressortir notre faiblesse, afin que nous puissions être revêtus de la force de Christ, de sorte que même nos fautes travaillent ensemble pour notre bien.

Si nous ne pouvons pas vaincre où nous sommes, nous ne saurons vaincre *nulle part*.

Il n'y a pas de crainte que nous ne puissions surmonter, à moins que nous ne soyons dans une position fautive; et *alors*, la victoire consisterait à en sortir.

## 3. NOTRE ŒUVRE NOUS ÉPROUVE.

Ce doit avoir été pour le Nazaréen un exercice d'âme fort pénible, lorsqu'il avait souillé son nazaréat, de tout recommencer de nouveau. N'importe combien ses cheveux étaient longs ou beaux, il fallait les raser.

Il en est de même pour nous aujourd'hui. Si nous avons fait l'œuvre du Seigneur d'une façon mélangée, il faut que tout parte; le Seigneur sauvera les âmes sincères, mais il faut que le vaisseau soit mis en pièces.

Je crois que souvent là où l'on a vu beaucoup de bénédiction apparente, il y a eu à l'œuvre une mauvaise influence secrète, et que Satan a déçu les âmes et les a empêchées de voir ce qui souillait toute l'œuvre; au moyen de l'état apparent qui annonçait, semblait-il, progrès et bénédiction. Parfois, en effet, l'ennemi s'abstient d'une opposition générale, afin de mûrir, sous le manteau du progrès spirituel, un plus fatal obstacle à la vérité, qu'il ne ferait par une hostilité ouverte. Lorsque le cas est tel, le vrai moyen d'amener réellement la bénédiction, c'est de « recommencer. » Plus d'un reconnaîtra combien il y a du mal en lui-même, qui ne voudra pas reconnaître que son œuvre se soit ressentie de ses fautes; et c'est une chose remarquable que nos fautes doivent sûrement transpirer dans notre œuvre; c'est-à-dire que notre œuvre sera pour nous une source de souffrance ou d'affliction dans le point même où nous avons manqué dans le service, en conséquence de

notre faiblesse à insister auprès des âmes sur la ligne de vérité qui aurait prémuni contre la chute. Qu'une congrégation de saints soit instruite seulement dans ce qui tient aux sentiments, aux affections ou à la beauté morale des croyants, et, tôt ou tard, leur docteur aura à souffrir sûrement lui-même, de leur part, de ce manque de conscience qu'il aura négligé. Sa faiblesse ou son péché se trahiront en eux. Dieu n'exauce pas la prière « Je te prie qu'Ismaël vive devant toi ! » Une pareille prière ne faisait que montrer combien Abraham était en ce temps éloigné de Dieu. Il nous faut prendre garde de ne pas donner des encouragements à une âme avant que la foi soit à l'œuvre en elle ; car si nous le faisons, nous ruinons l'âme pour la foi.

« Persévérer dans les bonnes œuvres » est merveilleusement efficace ; et être fidèle dans les petites choses garantit qu'on sera fidèle dans les grandes. Si dans toutes les occasions, petites ou grandes, nous savons être fidèles, nous glorifierons toujours le Seigneur et sa grâce, et nous ajouterons à notre repos et à notre joie en Lui.

#### 4. LA VÉRITABLE ACTION DE LA PAROLE.

Nous savons qu'il est possible de prendre plaisir à écouter les paroles de l'Éternel comme une chanson agréable, et néanmoins de ne pas vouloir les suivre ; car le cœur va après la convoitise. Tous, je pense, nous savons en quelque mesure ce que c'est, et il

nous faut être aussi soigneux d'adopter la vérité que nous entendons, que d'en jouir ; c'est-à-dire, qu'il faut que nous ayons conscience d'être soumis à ses droits sur nous. C'est là proprement la recevoir dans « un cœur honnête et sincère. » La vérité comprise et reçue nous touche le plus là où nous en avons le plus besoin, ainsi que, dans une chambre, la chaleur ira toujours à la partie la plus humide ; et par conséquent, si j'ai reçu la vérité, il faut que je la sente agir sur mon âme en ce en quoi je suis le plus en défaut, et où naturellement son action m'est le moins agréable. Si je laisse la Parole éprouver ma partie faible, alors je reçois instruction, quoiqu'il soit possible que je ne sois pas très heureux pendant que la chose se fait ; mais le bonheur qui en résulte est d'un ordre différent et plus élevé. Il nous faut bien prendre garde de ne pas nous contenter de l'exposition exacte de la vérité de Dieu, indépendamment de ce qu'elle demande de *nous-mêmes*, car on peut fort bien en voir la beauté, et être pénétré d'admiration pour elle, tout en manquant complètement à se l'approprier.

La Parole de Dieu est « l'épée de l'Esprit. » La foi est le bouclier qui vous protège contre votre adversaire ; mais être protégé contre ses assauts, ce n'est point l'avoir subjugué. La foi peut me protéger contre mes ennemis, mais elle ne m'en débarrassera point.

Quant à cela, rien que la Parole de Dieu ne saurait le faire, et il faut que je puisse appliquer la parole convenable à sa vraie place. Non-seulement le Seigneur Jésus se protégea (sa foi le protégeait toujours), mais il confondit et mit en fuite le malin par la Parole de Dieu.

Accoutumez-vous à éprouver toutes choses par la Parole de Dieu ; mettez à cette épreuve toute action et tout jugement, et vous trouverez qu'il se fait bien des choses qui manquent de la sanction de l'Écriture, et, d'un autre côté, qu'un grand nombre que l'on déclare faire pour Dieu, se poursuivent d'une façon non scripturaire. C'est ici un temps où l'on retient le nom des vérités, mais où leur portée véritable, leur sens réel est souvent corrompu ou ignoré. Qu'est-ce, par exemple, qu'un chrétien ? La définition que l'on donne ordinairement de ce terme approche-t-elle d'une manière quelconque de sa définition scripturaire ? La parole est la pierre de touche, aussi bien que l'épée, mais si elle nous éprouve et nous sonde, elle nous ranime aussi et nous fortifie.

##### 5. — TENIR LA LIGNE.

Il n'y a rien d'aussi difficile que de tenir la ligne — toutefois si nous en sortons, il nous arrive comme à un train de chemin de fer — tout est en danger et en confusion. La ligne de l'un peut ne pas être celle de l'autre. Chacun a à fournir une carrière qui est ouverte devant lui selon son individualité particulière, et ce qui serait convenable pour quelqu'un ne le serait pas pour un autre ; mais avec la Parole de Dieu dans nos mains, si nous la lisons par l'Esprit de Dieu, il est facile de dire quand quelqu'un est hors de la ligne. Je remarque, lorsqu'il en est ainsi, que l'âme est souvent comme Pierre en Jean XXI, très active au

travail de « pêcher » et « nue » aussi ! Il y a beaucoup de précipitation et d'agitation, et un constant désir de se justifier : — mais si on est sur la ligne, tout va sans effort dans le calme et la tranquillité.

Rien ne nous gardera sur la ligne, si ce n'est la présence d'un *Christ ressuscité* marchant avec nous dans un monde qui l'a rejeté. Je crains que nous ne sachions beaucoup mieux ce que c'est que marcher en cherchant à être utile, que marcher dans la conscience de l'influence qu'ajoute la présence de Christ. Nous pouvons savoir si quelqu'un est sous l'empire de sa présence, parce qu'une telle personne manifeste involontairement les intérêts qui sont chers au Seigneur. Si je suis sous l'influence de quelqu'un que je révere, j'adopte et manifeste imperceptiblement, et toutefois d'une manière bien nette, le sujet principal de ses pensées et de ses voies. Si je ne le faisais pas, on pourrait dire avec vérité que je ne le révere pas et que sa présence n'a pas sur moi d'influence particulière. L'influence qu'exerce la présence personnelle est d'une nature si particulière, qu'aucun art ne saurait produire quelque chose qui lui ressemble. Si la personne est absente, ni mémoire, ni effort d'esprit, ne saurait rappeler cette influence; mais du moment que la personne réparaît, toute l'influence revient. Nous pouvons bien rappeler les paroles d'un ami absent, mais non l'intérêt particulier que nous inspirait sa présence. Maintenant — comme les disciples qui allaient à Emmaüs — vous pouvez bien sentir votre cœur brûler au-dedans de vous, pendant que les Écritures vous sont ouvertes; mais la reconnaissance de la présence de Christ aura un effet qui dépassera infiniment ce que peut produire

la plus admirable explication de l'Écriture. Ils retournèrent à cette même heure de la nuit vers leurs frères à Jérusalem. Tel fut le fruit de l'énergie qu'ils recueillirent du fait béni qu'ils reconnurent la présence du Seigneur. Je déplore pour moi-même de mieux connaître la joie que goûte le cœur à voir le Seigneur lui ouvrir l'Écriture, que celle qui provient du bonheur de le reconnaître actuellement. Lui, le Seigneur ressuscité, par rapport à toutes les choses d'ici-bas.

#### 6. — CHRIST OU SES DONNÉS ?

Le kikajon attire les affections de Jonas ; mais sa disparition révèle toute l'insoumission que sa présence avait voilée ou supprimée pour un moment. Si nos cœurs sont plus occupés des dons de Dieu que de Dieu lui-même, nous trouverons, tôt ou tard, que les dons nous ont cachés à nous-mêmes, et que nous n'avons pas cru (la croissance est le développement de la nature de Christ en détail) comme nous l'aurions fait si le Seigneur eût été la ressource de nos cœurs. Satan accusait Job de penser davantage aux dons qu'à Dieu, et quoique Job fût tourné vers Dieu, il eut toutefois à découvrir son propre néant dans la présence de Dieu ; non pas pour être plus misérable, mais pour que sa dépendance de Dieu fût établie d'une manière plus absolue, et qu'il fût indépendant de lui-même et de toutes choses excepté Dieu. Quand les dons disparaissent, vous découvrez si c'est sur Dieu ou sur les dons que votre cœur est arrêté. Le

premier ne saurait disparaître ; et si je le connais, comme le connaissent Abraham ou Marie, je puis, quoique tout dépouillé, avoir confiance en Dieu pour rendre les Isaac ou ressusciter les Lazare.

Je rencontre souvent des âmes qui ont appris la grâce de Dieu, marchent dans la pleine paix de leur acceptation et même le servent avec dévouement, mais dont les affections sont très peu concentrées en lui. La meilleure preuve que je l'aime, que mon cœur est arrêté sur lui, c'est que j'aime *comme* lui. Le cœur qui a appris la grâce de Dieu en notre Seigneur Jésus-Christ, apprend pour la première fois qu'il peut et doit se confier pleinement en un homme véritable, et que, s'il le faisait, il serait constamment heureux et n'aurait jamais de déception ; mais, en général, c'est lentement et de différentes manières qu'il a à l'apprendre. Rien ne convient si parfaitement au cœur de l'homme, et n'est aussi propre à le satisfaire comme cette sympathie et cette amitié. Rarement il y atteint en quelque perfection parmi les hommes : il peut et doit y arriver avec le Seigneur ; mais pour cela, le cœur a besoin d'apprendre d'une manière ou d'une autre que cela ne se trouve pleinement nulle part ailleurs. Quelquefois il nous est permis d'en trouver une ressemblance dans la nature humaine, si seulement on l'emploie comme une image de ce que Dieu est ; c'est-à-dire que le cœur apprend par les affections humaines, qui lui tiennent de si près, la variété et l'activité de l'amour de Dieu. Envisagée à ce point de vue, l'amitié humaine est pour moi ce que son chariot est pour l'enfant qui apprend à marcher ; mais si, d'un autre côté, je me nourris tellement de l'amitié humaine que je sois en



quelque mesure indépendant de la sympathie et de l'affection de Dieu, il est de toute évidence que le kikajon même qu'Il peut m'avoir envoyé est un obstacle à ma pleine bénédiction; et il faut qu'il l'ôte. Néanmoins, tout ce temps-là (quoique j'aie remplacé l'affection du Seigneur par une affection inférieure), je me suis tellement accoutumé aux délices de l'amitié même d'un ordre inférieur, et il sait cela, qu'il faut que mon cœur recherche l'affection la plus élevée, c'est-à-dire Dieu lui-même — celle qui était « vraiment veuve » espérait en Dieu. Il y a dans l'humanité une lacune qui ne saurait jamais être remplie, une souffrance que ni temps ni soins ne sauraient adoucir. Le Seigneur sait parfaitement ce qu'est la souffrance humaine; il ne rencontra jamais que souffrance dans le cœur de l'homme, car la joie vient de Dieu; et le dessein de son amour qui surpasse toute intelligence est d'abattre notre nature pour nous remplir de la plénitude de Dieu. Il regardera à votre douleur; où exprima-t-il autant de sentiment que pour Marie quand il se dirigeait vers le tombeau de Lazare? Ce dont nous devrions être profondément affligés, c'est de voir combien nous dépendons d'autres choses à côté de Dieu. C'est réellement en cela que consiste le seul obstacle à notre plein soulagement.

#### 7. L'EFFET DE L'ASSOCIATION.

En toute association, et il en est d'autant plus ainsi que l'association est plus intime, la tendance de la

nature humaine est plutôt de descendre moralement que de monter ; de là grand dommage, grande perte pour celui qui s'allie avec quelqu'un qui lui est moralement ou spirituellement inférieur. De pareilles associations ne peuvent exister longtemps sans affecter l'élément le plus élevé ou le plus bas ; et la raison de la tendance du plus élevé à s'abaisser — c'est qu'il y a en nous un mal sympathique à quelque mal que ce soit avec lequel nous sommes mis en contact, et que ce contact doit avoir lieu du moment qu'il y a communications sur le pied de l'égalité. Par pied d'égalité, je veux dire où je puis largement me confondre en m'accommodant à un état de choses au-dessous de ce que je pourrais approuver avec mes lumières. Quand cette inégalité existe relativement aux choses de Dieu — une association pareille est, de tous les cas, celui que nous devrions le plus supplier le Seigneur de nous épargner, car indépendamment du sacrifice de la vérité, il faut que les idées de l'ordre le plus élevé et les sentiments sur le sujet le plus précieux demeurent non partagés ; et la conséquence en est invariablement, ou bien que les deux parties déclinent graduellement, ou que l'une d'elles se relève et sent tous les jours davantage que rien n'est approprié et ne répond chez l'autre à l'activité et aux aspirations les plus nobles de l'âme. Nous devrions nous bien pénétrer de cela relativement à tous les genres d'association, qu'il s'agisse d'association spirituelle, ou de l'ordre naturel, car conjurer des inégalités pareilles n'est point faire preuve d'élévation d'esprit ; c'est parfaitement le contraire : plus je connais le Seigneur ou sa vérité, moins je dois m'occuper de moi ; mais je dois être d'autant plus jaloux de sa gloire.

Mais lors même qu'on chercherait toujours à les conjurer, il n'est que trop vrai que ces inégalités existent et qu'on s'y engage constamment ; bien plus — je remarque que souvent le Seigneur nous permet de faire des choses et de contracter des alliances qui manifestent le véritable état de notre âme, ou du moins répondent à une ligne non encore soumise en nous. Un homme d'une spiritualité de sentiments élevée ne trouvera pas beaucoup d'intérêt dans quelqu'un dont les sentiments sont d'une nature inférieure. Si j'y en trouve, quoi que je puisse penser ou imaginer de mon état à cet égard, ma compagnie révèle mes dispositions véritables, et parce que je ne me juge pas moi-même en raison de mes goûts réels, le Seigneur permet que je m'unisse à ce qui indique véritablement mes prédilections, et par là amène la discipline qui m'est nécessaire. Le Seigneur avait dû voir Pierre portant l'épée, et cependant il ne le reprit jamais pour cela, jusqu'à ce qu'il eût commis un acte manifeste, et Pierre aurait pu alléguer qu'Il lui avait dit de la prendre ; mais il était nécessaire pour Pierre que son acte propre montrât combien il était peu en communion avec l'esprit de son Maître. C'est bien humiliant que l'état de nos âmes soit tellement bas qu'il faille que le Seigneur en agisse ainsi avec nous. Mais c'est peut-être la seule manière de nous convaincre de la subtilité de nos cœurs.

Lorsqu'on a contracté irrévocablement une association inégale (car il ne nous est pas toujours possible, ou même permis, de revenir sur une fausse démarche), la position, lors même qu'elle ne soit pas effectivement mauvaise, est toujours dangereuse, et l'unique moyen d'éviter une chute, à laquelle il y

aura tendance constamment, c'est de s'appuyer sur le Seigneur, et de rechercher sa force pour conserver, d'une manière inébranlable, la mesure de lumière que nous avons reçue. La lumière est très-généreuse et expressive, et toujours prête à communiquer sa vertu pour aider quiconque se trouve dans les ténèbres. Si je possède la lumière et que je marche dans la lumière, je connaîtrai la manière douce, insinuante, et pourtant directe et efficace, dont la lumière aborde les ténèbres; mais si je revêts les ténèbres afin de ménager les ténèbres, il n'y a pas de doute que ma lumière se changera en fatales ténèbres. Rien de plus difficile que de conserver, vis-à-vis d'un chrétien qui vous est inférieur en lumière et en connaissance de la grâce du Seigneur, (bien que peut-être au-dessus de vous, quant à la pratique) cette puissance de témoignage à la vérité qui ferait sentir à sa conscience que votre présence agissait sur lui, et que, d'un autre côté, vous ne lâchez pas la vérité de Dieu afin d'être en communion avec quelqu'un qui est au-dessous d'elle. C'est une chose bien propre à atteindre profondément notre cœur (mais ne reculons pas devant cette pensée) que souvent la lumière soit absorbée par nous-mêmes, pour ainsi dire; et lorsqu'il en est ainsi, il n'y a ni émanation, ni témoignage de sa puissance. « Si donc tout ton corps est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout éclairé, comme quand la lampe t'éclaire de son éclat. » Je comprends par ce passage que si je suis moi-même parfaitement sous l'influence de la lumière (c'est-à-dire, si la lumière a pris possession de moi), alors les autres la verront comme on voit l'éclat d'une lampe. Ce qui explique comment nous

manquons constamment à faire rayonner la lumière avec puissance, c'est qu'il n'en est pas ainsi de nous. N'étant pas nous-mêmes sous son influence, elle ne rayonne pas de nous comme la brillante lumière d'une lampe. Je puis ajouter, comme conclusion en terminant, que l'élément inférieur cède à l'élément supérieur, si ce dernier demeure fidèle à lui-même quoique l'action de celui qui est dans les ténèbres doive être nécessairement accompagnée de plus ou moins de peine et de difficulté; mais l'élément inférieur corrompt le supérieur, du moment que ce dernier s'abaisse jusqu'à la communion avec lui. Pussions-nous chercher à marcher avec le Seigneur dans son élévation, et ne pas l'obliger, pour nous faire rentrer dans l'ordre, à descendre à notre niveau.

#### 8. LE SERVICE LE PLUS ÉLEVÉ; CE QU'IL REQUIERT.

Je remarque que certains chrétiens, lorsqu'ils abandonnent une partie de la lumière qu'ils ont reçue, tombent, en proportion, dans le formalisme et l'esprit légal. On a recours à l'activité charnelle pour compenser la perte d'une marche spirituelle conséquente. Ceux qui allaient à la bataille donnaient de cinq cents, un, aux *sacrificateurs*; et ceux qui n'y allaient point (ceux, ne puis-je pas dire, qui n'avaient pas été exercés spirituellement), donnaient de cinquante, un, aux *lévites*. (Nomb. xxxi). Ils donnaient plus et recevaient moins. L'exercice spirituel nous met en état d'user, en sacrificateurs pour Dieu, des dépouilles

gagnées dans le combat ; tandis que la même portion du butin attribuée à celui qui était resté à la maison (l'âme non exercée), ne le conduisait jamais au-delà du service de lévite.

Le genre de service le plus élevé est compris dans ces paroles : « M'aimes-tu ? — Pais mes brebis. » Quand nous aimons quelqu'un, c'est merveilleux comme nous découvrons vite et parfaitement ce qui peut lui plaire, et combien il nous est agréable de lui faire plaisir ; mais nous n'atteignons ce résultat qu'en étudiant son cœur et ses goûts. Nous n'imposons pas nos propres préférences à celui à qui nous avons le désir de plaire, ou, si nous le faisons, nous montrons clairement par là que nous sommes plus occupés de nos goûts que des siens ; et on peut voir que nous cherchons (peut-être sans intention, mais pourtant dans tous nos actes, car les actes d'un homme révèlent son cœur) à produire une impression, c'est-à-dire à être reconnus comme faisant et accordant des faveurs, plutôt que comme ayant réellement le désir de nous consacrer ainsi à rendre service et causer de la satisfaction à celui qui nous intéresse tant. Ainsi, si je ne sais pas quel est le désir du Seigneur, de fait, quelle est sa pensée ? je ne saurais jamais y répondre de manière à le réjouir ; mais plus je le connaîtrai, plus aussi je l'étudierai dans le but de faire ce que l'amour inspire.

Si on a suivi de près l'activité des hommes religieux de cette époque, on sentira combien il est difficile de soumettre le service simplement à cette épreuve : « Procède-t-il de l'amour pour Christ, et mon amour s'exprime-t-il en harmonie avec le caractère de sa pensée au moment actuel ? » Cette

pierre de touche m'oblige à me placer à un point de vue, et à adopter une manière d'agir, complètement différents de ceux de tous les grands ouvriers populaires du jour. Je me trouverai d'un côté, tandis qu'ils seront de l'autre; mais ma consolation sera que j'exerce mon cœur dans son amour pour mon Seigneur et Maître. Le but avoué que l'on poursuit en ce jour c'est le bien et la bénédiction de l'homme, et non point que le Souverain Pasteur des brebis obtienne du cœur de ses serviteurs un témoignage d'amour et d'obéissance. Sans doute la véritable bénédiction de l'homme ne peut jamais procéder que de Christ; et je puis alléguer que, si c'est elle que je cherche, je dois prouver par là mon amour pour le Seigneur. Dans un sens, cela est vrai; mais mon tort, c'est de faire d'un résultat mon *but*, au lieu d'avoir pour but la source même de toutes les parties du résultat, savoir le cœur de Jésus.

Rien ne saurait former le saint si ce n'est Christ, et la foi en lui tel qu'il est. Quiconque ne fait pas de cela son affaire capitale, doit devenir latitudinaire, et on verra que ce sont les hommes simplement qu'il cherche et non pas Christ. Un seul homme fidèle à Christ et vaillant pour lui, fera plus de bien réel qu'un million de latitudinaires, même dévoués. Voici la grande pierre de touche en cette affaire : « Cela s'accorde-t-il avec la pensée de *Celui que j'aime*? » Je ne me mets pas en peine de la pensée d'aucun autre. Si je puis répondre à *celle-là*, je suis heureux, et je suis utile.

Suis-je jamais peiné de mon peu d'utilité? Certainement je le suis. Mais si je demande quel est mon chemin? Dois-je chercher à satisfaire mes pro-

pres, sentiments en travaillant ; ou bien, faire exactement ce que Christ peut déterminer pour moi ? Est-ce que j'accomplis avec efficacité et comme il le désirerait, le peu qu'il met à ma portée ? Et s'il faut que je réponde honteusement « Non », comment puis-je attendre qu'il m'introduise dans une sphère où je pourrais me voir plus utile, mais où il ne serait pas la fin que je poursuivrais. Je crois que c'est selon la mesure dans laquelle Christ est en nous, que nous servirons d'une manière agréable au Seigneur. Je ne saurais dire où ni comment, mais la veuve qui mit deux pites, surpassa tous les autres. C'est le motif et non point l'acte qui détermine la condition. Dans un sens, le Seigneur n'a pas pour nous d'occupation plus élevée que celle de le servir. Que cet honneur est grand ! Mais, dans un certain sens, il n'a jamais besoin d'un serviteur ; c'est-à-dire qu'il peut aisément se pourvoir de serviteurs pour les choses générales ; mais il a très peu de serviteurs de confiance : quant à des serviteurs de ce caractère, il en cherche, et avant d'être tels il faut qu'ils soient élevés dans sa pensée. C'est là, je crois, l'occupation la plus haute que notre nature est portée à peu apprécier, ainsi que le firent peut-être Moïse au pays de Madian, Josué dans sa retraite, ou Paul en Arabie. L'œuvre et le service sont aujourd'hui de grands pièges. Le vase de parfum est trop souvent donné au peuple au lieu de l'être à Christ.

Qu'est-ce qu'un « Père ? » (4 Jean II, 13). Quelqu'un qui connaît « Celui qui est dès le commencement » — Christ. C'est là le point le plus haut, le plus grand à atteindre. Que notre but soit d'apprendre Christ afin qu'il puisse nous employer *comme il*



*voudra*. Alors notre service aura véritablement un caractère sacerdotal, sera très agréable à Christ et l'honorera le plus.

### 9. — PRENDRE UNE POSITION, OU ÊTRE AFFERMI.

Un sujet intéressant, c'est de rechercher comment une âme est affermie. Je crois qu'il y a ce que j'appellerais un affermissement général et aussi un affermissement particulier. Rom. I, 41, montre clairement que Paul comptait que son ministère serait tellement en aide aux saints qu'ils seraient affermis. C'est là ce que j'appellerais être affermi d'une manière générale ; mais je ne doute point qu'il n'existe un affermissement particulier par rapport à chaque vérité spéciale reçue.

Nous pouvons observer que beaucoup de jeunes chrétiens passent par une période plus ou moins longue de vacillation, d'hésitation, et que cette indécision ne provient pas tant de l'incrédulité à la vérité, que de l'incertitude à l'égard de la question comment nous devrions agir, quand l'épreuve arrive ; car ce sont les tentations dans le sens général du mot qui mettent à l'épreuve la foi et la puissance de la vérité sur nos âmes. Si nous résistons à l'assaut comme Samson résista au jeune lion, nous sommes affermis d'autant, et nous prenons une position ; c'est notre impuissance à résister ainsi qui est, j'en suis convaincu, la raison secrète pour laquelle il y en a si peu qui soient réellement capables de prendre une

position. Pierre est exhorté à fortifier ses frères quand il sera lui-même converti. Prendre une position serait ce que j'appellerais être affermi d'une manière générale ; et tel est le sens de 1 Pierre V, 40, où il s'agit des souffrances provenant de la persécution, et dont l'âme devait sortir, non-seulement affermie contre la souffrance, mais aussi dans un sens plus général et plus étendu : « Lorsque vous aurez souffert un peu de temps, vous rendra lui-même accomplis (proprement vous mettra ensemble), vous *fortifiera* » etc.

Mais il me semble que le mot « affermir » est plus fréquemment employé par rapport à quelque vérité, quelque pratique, ou quelque épreuve particulière contre laquelle vous pouvez vous élever, et qui, lorsque vous êtes au clair à son sujet dans la puissance de l'intelligence de l'Esprit, vous communique une force qui vous met en état de demeurer ferme. Il est possible que cette question vous ait troublé ; mais à présent que vous êtes convaincu, et, par conséquent, affermi, vous recevrez de la force de la vérité ou de l'épreuve qui vous remplissait d'agitation et d'incertitude quand c'était une question indécise. Et ce n'est pas cela seulement, mais le fait même que vous êtes affermi sur un sujet particulier communique nécessairement à votre *caractère* de la fermeté et de la fixité. Son effet n'est en aucune manière limité à la vérité ou à la vue exacte de la question, ou à l'intention de l'épreuve qui y a donné lieu ; mais cet affermissement sur un point particulier communique à tout le caractère une décision dont le mot « affermir » suggère particulièrement l'idée.

Vous verrez même de vieux chrétiens dans un état de confusion et d'incertitude, parce qu'ils sont trou-

blés par quelque question de doctrine ou de pratique qui a surgi, ou par quelque épreuve; et jusqu'à ce qu'ils soient au clair là-dessus, leurs cœurs ne sont pas « affermis. »

Il y a, comme je l'ai dit, un affermissement dans la vérité, comme elle fut reçue au commencement dont l'Apôtre parle en Rom. XVI, 25 : « Or, à Celui qui est puissant pour vous affermir selon mon Evangile ; » mais dans tous les autres passages, quoique l'effet dût être de produire l'affermissement général, sa nécessité, néanmoins, provenait de quelque cause spéciale. Pierre devait évidemment affermir sur le point particulier dans lequel il avait failli lui-même. En 1 Pierre V, 10, c'étaient la souffrance et le poids de la persécution qui rendaient nécessaire l'affermissement et le produisaient. Chez les saints de Thessalonique c'était aussi en rapport avec le trouble et l'agitation auxquels la persécution donnait naissance, et les questions qui s'étaient élevées relativement au jour du Seigneur.

Le moyen le plus béni pour apprendre, c'est d'abord d'être affermi sur son titre, si je puis m'exprimer de la sorte, car jusque-là on ne saurait prendre de position ; et après cela, d'aborder toujours toute question, tout ce qui peut être de nature à troubler, avec la détermination d'être affermi à ce sujet : car il ne saurait y avoir ni force, ni bien-être, ni témoignage, jusqu'à ce que vous soyez capable de prendre une position sur la difficulté qui vous occupe pour le moment.

#### 40. ÊTRE OCCUPÉ DE LA PAROLE DE DIEU, OU DE SES EXPÉRIENCES.

Nous pouvons observer que quelques-uns sont plus occupés de la Parole de Dieu, et d'autres des expériences qu'ils font de Lui et de sa présence.

Sans vouloir déprécier le moins du monde la dernière manière d'agir, je dirais que la première est plus sûre. En effet, quand l'âme perd le sentiment de la présence de Dieu, comme cela arrive souvent, elle tombe dans les ténèbres et dans l'accablement; tandis que si elle est tenue devant le Seigneur par sa Parole, elle a toujours la conscience de son appui.

« Il a mis sa parole au-dessus de tout son nom ». (Vers. angl.) Si la parole occupait véritablement mon âme, elle m'introduirait toujours dans le sentier des sympathies de Christ, et ainsi il me serait révélé *lui-même*. La parole me conduit à son côté, et alors je monte du désert appuyé sur mon bien-aimé. Je puis avoir des sentiments très sincères, mais les sentiments ne sont pas l'essentiel pour le combat ou l'accroissement, quoique ils soient les conséquences du progrès et de la victoire. On ne saurait se reposer sur eux au-delà du présent, et un changement dans les circonstances les affecterait aussitôt.

La *foi*, elle-même, n'est pas une épée, bien qu'elle soit un bouclier, et nous trouverons, en conséquence, que la foi sans l'épée, pour la défendre, ne sera pas suffisante pour soutenir l'âme dans l'épreuve. Mes sentiments peuvent être parfaitement vrais et honorer le Seigneur, mais ils appartiennent plutôt à la salle du festin qu'au soldat ou à quelqu'un qui a

besoin d'avoir des pieds semblables à ceux des biches, afin de pouvoir marcher sur les lieux élevés. Quelquefois nous cherchons la joie de la salle du festin sans voir que, non-seulement nous avons tout titre pour y entrer, ce que la robe de nocés exprime, mais que nous sommes revêtus de toutes les armes de Dieu de manière à ne pas être repoussés ni délogés. Je dois voir que j'ai été rendu convenable pour l'hôte; je dois porter le costume auquel il a pourvu pour moi, savoir, l'intelligence joyeuse de la manière dont Il m'accepte : « rendus agréables dans le bien-aimé ; » mais si je me trouve en pays ennemi (comme c'est le cas pendant que nous sommes laissés ici-bas,) il faut aussi que je voie que l'ennemi de l'hôte sera impuissant dans ses attaques contre moi. Quoique en pays ennemi, l'armée d'occupation peut festoyer avec le général; mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne monte pas bien la garde; au contraire, en de pareilles circonstances, il faut que la garde soit d'autant plus attentive et vigilante, de peur qu'il n'y ait quelque surprise. En d'autres termes, quoique je sois préparé à jouir de mon Seigneur dans une condition digne de lui-même, je dois aussi être pourvu et armé contre toutes les attaques par lesquelles Satan essaierait de troubler mon bonheur; et cela ne peut se faire que par la Parole qui, en habitant richement en nous, produira à la fin dans nos cœurs une douce mélodie.

L'étude de l'Écriture, qui est réellement fortifiante, est celle qui ne s'occupe pas d'idées abstraites, mais bien d'une *personne*. L'énonciation d'un précepte ou d'une idée par une *personne*, qui en est elle-même la

témoin, non-seulement fortifie la conviction, mais communique de la force pour la retenir.

L'âme adopte progressivement la vérité en puissance, non pas tant en vertu de la force de raisonnement ou de l'autorité avec lesquelles elle a été présentée, que par suite de la manière dont la personne qui la lui a présentée l'a imprimée sur elle. Vous ne pouvez demeurer (mentalement et moralement) avec un plus grand que vous sans contracter sa ressemblance.

Souvent une glace qui a recouvert un certain temps une gravure, présentera l'esquisse du tableau pendant un jour ou deux, après quoi l'image s'effacera, la ressemblance dépendant uniquement de l'association avec l'original, qui devrait être toujours gardée. C'est là une faible image de ce que produirait sur nous l'association avec la Personne dans l'étude de la Parole.

---

## REMARQUES DÉTACHÉES.

---

### I.

Je crois que les Eglises se sont perdues dans la masse du hiérarchisme ecclésiastique populaire; mais je crois également que l'Eglise visible, comme on l'appelle, s'y est perdue aussi.

Il y a pourtant une différence, parce que les églises étaient la forme administrative, tandis que l'Église, comme un corps sur la terre, était l'unité vitale.

Voici ce que je sentis dès le commencement et par quoi je commençai : reste le Saint-Esprit, et par conséquent le principe essentiel de l'unité avec cette présence; car (ce fait est tout ce qui nous concerne maintenant) « *où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux.* »

Lorsque cela sera réellement recherché, il y aura certainement bénédiction par la présence de Jésus; nous l'avons éprouvé d'une manière très douce et très miséricordieuse, nous qui nous sommes réunis à part.

Lorsqu'on se préoccupera de faire voir la position et l'unité, il y aura toujours gâchis et chute : Dieu ne prendra pas une telle position avec nous.

Il nous faut entrer dans sa pensée pour avoir sa force. Sa pensée est maintenant la chute de l'Église. Mais il sera là avec nous.

J'ai toujours dit cela. Je sais que quelques-uns en ont été peints, même parmi ceux que j'aime particulièrement; mais je suis sûr que c'est la pensée du Seigneur. J'ai dit : Nous sommes les témoins de la faiblesse et du pauvre état de l'Église.

Nous ne sommes pas plus forts ni meilleurs que les autres (Dissidents, etc.), mais seulement nous reconnaissons notre mauvais état, notre état ruiné, *et par conséquent*, pouvons trouver la bénédiction. Je ne mets pas de limite à ce que l'Esprit peut faire pour nous dans cette humble condition, mais je prends la place où il peut le faire.

Par suite, je ne crois pas qu'il existe de gouvernement de corps, avec autorité; là où on prétendra à cela, il y aura de la confusion. Il a été dit ici (Plymouth), et on l'a dit constamment et ouvertement, que ce devait être un modèle, de telle sorte que tous dans les lieux éloignés passent s'y référer. Ma conviction profonde est que la conscience avait complètement disparu de là, sauf chez ceux qui étaient entièrement misérables.

Je ne poursuis donc la position originelle de l'Eglise, que pour ce qui est de croire que partout où deux ou trois seront assemblés en son nom, Christ s'y trouvera, et que l'Esprit de Dieu est nécessairement l'unique source de puissance, et que ce qu'il fait sera bénédiction par la Seigneurie de Christ. C'est là (la présence de l'Esprit et la Seigneurie de Christ) ce qui pourvoit aux nécessités de tous les temps. Si on entreprend aujourd'hui davantage, il y aura de la confusion.

La condition originelle est reconnue, comme un pécheur ou comme un homme mutilé reconnaît l'intégrité et un corps intact. Mais là vient un point fort important. Je ne saurais suppléer à ce qui manque par un arrangement humain, ou la sagesse humaine. Il faut que je sois dépendant.

Je dois refuser de reconnaître tout ce qui n'est pas de l'Esprit, et dans ce sens repousser tout ce qui — non pas est au-dessous de la position originelle, car cela, je le suis complètement — mais tout ce que l'homme a fait pour y suppléer, parce que agir ainsi c'est ne pas reconnaître le manquement ni l'Esprit de Dieu. Je voudrais toujours reconnaître ce qui est de l'Esprit de Dieu en qui que ce soit. *La règle me paraît ici très simple.*



Je ne doute pas que l'autorité qui s'exerçait dans la dispensation ne soit désorganisée ; mais le Saint-Esprit est toujours compétent pour agir dans les circonstances où se trouvent les enfants de Dieu. Le secret consiste à ne pas prétendre aller au-delà. La vie et la puissance divine sont toujours là ; et j'use des membres que j'ai, en confessant pleinement que je suis dans cet état imparfait.

Nous devons nous souvenir qu'il faut que le corps existe, quoique non pas dans un état d'union, et même d'une manière locale. En conséquence, je puis alors reconnaître les dons de ceux qui se réunissent et trouver ma garantie dans le fait des deux ou trois unis pour la bénédiction promise à cela

Ensuite s'il existe des dons, ils ne peuvent être exercés que comme membres du corps, parce qu'ils sont tels ; non point en vertu d'une union extérieure, mais en vertu de la puissance vitale de la Tête par le Saint-Esprit.

L'expression de « corps visible » nous égare un peu, je le crains. Evidemment l'opération collective du corps se trouve dans le corps réel vivant, ici bas sur la terre, mais c'est là que les membres doivent agir, de sorte que je ne pense pas que cela souffre de difficulté.

Je crois que si nous agissions sur le principe de 1 Cor XII, 14, au-delà de ce qu'il y a pouvoir de réaliser, nous ferions un gâchis.

Mais alors le corps, quel que soit son état de dispersion, continue nécessairement d'exister, parce que son existence dépend de celle de la Tête et de son union avec elle. En cela le Saint-Esprit est de toute nécessité au-dessus de tout.

Le corps existe en vertu du fait qu'il y a un Saint-Esprit. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi nous sommes appelés pour une seule espérance de notre vocation ; à la vérité c'est le point même qui est nié ici.

Puis Christ nécessairement nous nourrit et nous chérit comme sa propre chair, comme membres de son corps ; et continue ainsi « jusqu'à ce que nous arrivions », etc. (Eph. iv). De là, je comprends que nous ne saurions nier le corps et son unité (quelles qu'en soient l'infidélité et la condition), et, pour autant que le Saint-Esprit est reconnu, son opération en lui, sans nier le droit divin du Saint-Esprit, l'autorité souveraine de Christ sur l'Eglise et le soin qu'il prend d'elle.

Ici je trouve qu'il est question non pas de la conduite de l'Eglise mais de celle de Christ, et de la vérité de la présence du Saint-Esprit sur la terre, et de son droit quand il y est ; et pourtant la reconnaissance de la Seigneurie de Christ. Et c'est jusque là que je reconnais les autres.

Si un ministre de l'Eglise nationale a des dons, je reconnais cela comme ayant lieu par le Saint-Esprit. Christ engendrant ou nourrissant les membres de son corps. Mais je ne puis aller avec ce qui est mêlé à cela parce que ce n'est pas du corps, ni de l'Esprit. Je ne puis toucher à ce qui est impur, je dois séparer la chose précieuse de la méprisable.

Mais je ne puis abandonner Eph. iv, tant que je reconnais la fidélité de Christ. Or, si nous nous réunissons ; bien plus, quand nous nous réunissons, tout ce que j'attends c'est que ce principe soit reconnu, parce que c'est reconnaître le Saint-Esprit lui-même, et cela est tout pour moi.

Nous nous réunissons et nous rendons culte ; et en ce moment-ci , nous qui sommes séparés , nous réunissons en différentes chambres , pour pouvoir , de la manière la plus vraie et la plus simple , rendre culte dans notre faiblesse . Alors , quoi que ce soit que le Saint-Esprit donne à qui que ce soit , il est souverain pour nous en nourrir ; peut-être ne donnera-t-il rien en fait de discours ; et il faut que ce soit fait dans l'unité du corps .

Si vous étiez ici , vous seriez dans l'unité du corps , comme l'un de nous . Cela , Satan ne peut le détruire , parce que c'est en rapport avec le droit et la puissance de Christ .

Si on se met à faire une imitation de l'administration du corps , ce sera sur le champ du papisme ou de la dissidence .

Et voici ce que je vois quant à la visibilité du corps ; elle se rattache à ce principe d'une importance infinie , la présence et l'action du Saint-Esprit sur la terre .

Ce n'est pas simplement une chose sauvée dans les conseils de Dieu , mais une chose animée , vivante , ici-bas , en vertu de son union avec la Tête , et de la présence du Saint-Esprit en elle . C'est une chose réelle , actuelle , le Saint-Esprit agissant ici-bas . S'il y en a deux de fidèles en cela , ils y seront bénis .

S'ils disaient « Nous sommes le corps » ne reconnaissant pas tous les membres , dans quelque condition qu'ils se trouvent , ils cesseraient moralement d'en faire partie . Je les reconnais eux , mais je ne reconnais en rien leur condition . Ce principe est de toute importance .

Christ a donc rattaché son opération pratique aux

deux ou trois; et les reconnaît par sa présence. Il a pourvu à ce qu'elle fût maintenue parmi eux. Aussi, dans tous les états possibles de ruine, ne peut-elle point cesser jusqu'à ce qu'il cesse, lui, d'être la Tête, et que le Saint-Esprit cesse d'exister comme le Guide et le Consolateur descendu ici-bas.

Dieu sanctionna ce que Saül établit; il n'a jamais sanctionné qu'on abandonnât le Saint-Esprit. Les « deux ou trois » prennent bien décidément, comme principe d'union, la place du temple, qui était le lieu de la présence de Dieu. C'est ce qui fait toute la différence. De là quand Israël fut divisé, les justes recherchaient le temple comme centre d'unité, et ici pour nous, David, c'est Christ par le Saint-Esprit.

D'un autre côté, on ne peut pas agir sur le principe du gouvernement de l'Eglise, sauf en tant que l'Esprit est toujours puissance.

## II.

Je soupçonne que bien des frères ont eu des espérances qui ne m'ont jamais entraîné, et qui ont été pour leur esprit une cause de perplexité quand elles ne se sont pas réalisées. Je n'ai jamais senti, par exemple, que mon témoignage fût l'aptitude du Saint-Esprit à gouverner un corps visible. Non, certes, que j'en doute; mais je doute de la justesse de son application aujourd'hui, comme matière de témoignage. Cela ne nous convient point.

Ma confiance repose dans la certitude que Dieu nous bénira et nous maintiendra, si nous prenons la place dans laquelle nous sommes véritablement.

Cette position est celle de la ruine générale de la dispensation. Cependant je crois que Dieu a pourvu au maintien de son principe général (sauf la persécution), c'est-à-dire, le rassemblement d'un résidu dans la consolation de l'amour en un état d'union par la puissance et la présence du Saint-Esprit, de telle sorte que Christ puisse là chanter des louanges. Tout le reste est un ministère pour former, entretenir, etc. Parmi d'autres choses, le gouvernement peut avoir sa place ; mais il est bon de se souvenir, qu'en général, le gouvernement a rapport au mal, et qu'en conséquence il est en dehors de la bénédiction positive, et a, dans l'Église, la portée la plus basse.

De plus, quoiqu'il y ait un don de gouvernement, en général, le gouvernement est d'un ordre différent du don. Le don sert, remplit un ministère ; à peine peut-on dire cela du gouvernement. Ils peuvent être réunis, comme dans l'énergie apostolique ; les anciens étaient plutôt le gouvernement, mais ils n'étaient pas des dons.

C'est particulièrement, je crois, l'ordre de la partie gouvernementale, qui a failli, et que nous devons laisser en dehors, au moins pour ce qui est de faire du gouvernement d'une manière formelle. Mais je ne crois pas que Dieu n'ait pas pourvu en conséquence à un tel état de choses.

Je crois que les frères sont, dans la pratique, extrêmement sortis de leur place et de la conscience de leur position, et qu'ils ont montré leur faiblesse, et maintenant le Seigneur les enseigne. Pour ma part, lorsque je vis que tout était en ruine autour de moi, ma consolation fut que, où deux ou trois sont réunis

au nom de Christ, il y serait. Ce n'était point le gouvernement ni quelque chose d'autre que je cherchais. Maintenant, je crois que Dieu est fidèle, et capable de maintenir la bénédiction.

Je crois que les grands édifices et les grands corps ont été une faute : et même, je l'ai toujours pensé. En outre, je crois que maintenant (quoique cela ait été toujours véritable dans la pratique), la manière dont il faut agir avec le mal, c'est par la conscience en grâce. Saint-Paul a toujours agi de cette manière, quoiqu'il eût la ressource d'une commission positive. Et je crois que deux ou trois réunis, ou un nombre plus considérable, avec quelques frères ayant un don de sagesse en grâce, peuvent, en trouvant la pensée du Seigneur, agir en discipline ; et c'est là, avec les soins pastoraux, le principal moyen pour tenir les saints réunis, qui nous est présenté en Math. XVIII. Il est fait allusion à cet accord comme étant le signe de la puissance du Saint-Esprit.

Je ne doute point que quelques-uns soient capables de mettre au clair la conscience des autres. Mais c'est sur la conscience du corps qu'il faut agir, c'est elle qu'il faut bien assurer. C'est là ce qui caractérise toute action salutaire de ce genre, lors même qu'il puisse y avoir la ressource de la présence du pouvoir apostolique ; mais elle ne saurait annuler la déclaration « si deux ou trois sont d'accord, ce sera fait. »

De sorte que je ne vois pas la plus petite nécessité de la soumission au Papisme : c'est-à-dire de l'unité charnelle par l'autorité de la chair ; non plus que la nécessité de rester seul, parce que Dieu a pourvu à un rassemblement des saints, fondé sur la grâce et

formé par l'opération de l'Esprit, rassemblement qui, sans doute, peut faillir par manque de grâce, mais qui a son libre cours dans tous les dons qui restent, et dans lequel la présence et l'opération du Saint-Esprit sont manifestées; mais qui doit être maintenu sur le principe de la condition réelle de l'Eglise, sans quoi il dégènererait en une secte organisée par l'homme, avec quelques idées nouvelles.

Là où l'on se confiera en Dieu dans la position et en vue de la position dans laquelle nous sommes, et où il nous suffit de le trouver infailliblement présent avec nous, je suis convaincu qu'il suffira pleinement à tous nos besoins, et sera fidèle à y subvenir.

S'il est besoin quelque part d'un frère qui ait plus de sagesse que ceux qui sont réunis là, ils sentiront humblement leur besoin; et Dieu leur enverra qui il faudra, s'il trouve ce moyen convenable.

Il n'y a pas d'autre remède au manque de grâce que la bonté Souveraine qui mène à une humble confession. Si nous dressons notre autel, il servira de murailles (Esdras. III, 3). Dieu prendra soin de la visibilité, comme il a fait toujours; on parlera de la foi du corps, et l'unité dans l'amour manifestera la puissance du Saint-Esprit dans le corps.

Jen'ai aucun doute que Dieu ne fournisse pour nos besoins, tout ce que nos besoins requièrent dans la position où il nous a placés dans l'intelligence de ses pensées. Si nous songions à rétablir l'Eglise, je dirais, Dieu nous en garde. Je préférerais être près de la fin pour vivre et mourir pour elle dans le service là où elle est aussi chère à Dieu : c'est là mon désir et ma vie.

Sur le devoir des Femmes de se couvrir dans l'Eglise.

1 Cor. XI, 5, 6.

J'ai été frappé de la grande et particulière signification que renferme l'ordonnance concernant le devoir des femmes de se couvrir dans l'Eglise. (1 Cor. XI, 5, 6.) Il faut évidemment la considérer tout d'abord comme exprimant cette soumission que la femme doit à l'homme, son chef, ou la soumission que l'Eglise doit au Seigneur. L'autorité, ou sur la tête un vêtement qui la couvrit, était le signe de cette soumission; et c'est pourquoi c'était convenable à la femme dans la congrégation. Mais il y a plus encore, car l'Apôtre ajoute que « si la femme n'est pas couverte, qu'on lui coupe aussi les cheveux; » et il déclare que le fait d'être découverte était « la même chose que si elle était rasée, » et c'eût été une honte pour elle, soit d'avoir les cheveux coupés, soit d'être rasée. Mais en quoi consistait la honte dont le fait d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée eût été l'expression pour une femme? Pour déterminer ceci, il faut, je pense, recourir à la loi, sous laquelle nous trouvons deux occasions où la femme était rasée ou découverte. Premièrement, lorsqu'elle était soupçonnée d'infidélité par son mari; (Nomb. V, 18.) en second lieu, lorsqu'elle venait d'être faite captive et qu'elle pleurait la maison de son père, n'étant pas



encore unie au Juif qui l'avait faite prisonnière à la guerre. (Deut. XXI, 10-13.)

Le fait d'être rasée exprimait donc que la femme ne jouissait pas, soit de la pleine *confiance*, soit de la pleine joie d'un mari. Or, la femme ne doit pas se montrer maintenant avec de pareilles marques sur elle. L'Eglise ne doit pas apparaître comme si elle était *souppçonnée* par Christ, ou si elle se sentait encore une malheureuse captive; ce serait sa honte. Mais sa tête couverte montre qu'elle n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces conditions, mais, fait voir d'un autre côté, qu'elle est *heureuse* dans la *confiance* de son Seigneur; et c'est là ce qui doit être. Ainsi, la femme couverte dans l'assemblée exprime les deux choses qui concernent l'Eglise. D'abord, sa *soumission* au Seigneur; secondement, son privilège d'être sous sa pleine *protection*, de posséder sa confiance, et d'être consolée par lui: Comme l'Eglise reconnaît la Seigneurie de Christ, mais en même temps, jouit de sa ravissante présence qui bannit tout sentiment de captivité, et que la tête découverte serait la dénégation de l'une et de l'autre, un *deshonneur* pour l'homme et une *honte* pour la femme, et serait, en conséquence, un faux témoignage rendu aux anges qui apprennent par l'Eglise ces profonds mystères de Christ. (Eph. III, 10; 1 Cor. XI, 10). Christ a été vu d'abord par eux. (1 Tim. III 16.) Ils ont suivi attentivement tout le cours de sa carrière, de la crèche à la résurrection; et maintenant c'est par l'Eglise qu'ils apprennent, et c'est aux voies de l'Eglise qu'ils sont attentifs: en sorte que si les femmes se présentaient dans l'Eglise la tête découverte, les anges n'y seraient pas bien enseignés.

ECCL. III, 4-8. La clé de ce passage, et du livre tout entier, se trouve, croyons-nous, dans l'expression « *sous le soleil*. » L'Esprit de Dieu nous a donné, dans cet intéressant petit livre, un commentaire sur tout ce qui se passe sous le soleil, un brillant tableau de la vieille création et de l'homme au milieu d'elle. « *Sous le soleil*, » il y a un temps pour tout. Dieu a fait une chose à l'opposé de l'autre. S'il y a la naissance, il y a la mort; s'il y a le rire, il y a les larmes; la souffrance fait face à la joie. Il en est ainsi « *sous le soleil* » : c'est la loi de la vieille création. Mais regardez Paul en Philipp. III. Avait-il « un temps pour toute chose ? » Non. « Je fais *une chose*, » dit-il. Et pourquoi ? Parce qu'il avait trouvé sa vie, sa sphère et son objet, « *au-dessus du soleil* » — dans cette « *nouvelle création* » dont Christ est la Tête, le Centre, et dans laquelle « *toutes choses sont de Dieu*. » Il n'arrive que trop fréquemment qu'on se sert de ce passage pour justifier la poursuite des choses terrestres, mais cela est fait invariablement par ceux dont le cœur est à ce présent siècle mauvais, et qui sont assez audacieux pour citer l'Écriture en défense de leur mondanité. Plaignons de telles personnes et prions pour elles.

---

— L'histoire de la Bible est l'histoire du péché originel : la doctrine de la Bible est la doctrine relative à la manière dont Dieu l'ôte pour toujours.

—

Vous ne verrez jamais un chrétien dans un bon état, qui ne garde son corps comme un sacrifice vivant pour Dieu.

## CANTIQUES.

---

1.

O Seigneur ! quand sera-ce  
Que de nos propres yeux  
Nous irons voir Ta Face  
Dans le séjour des cieux ?

2.

O Seigneur ! quand sera-ce  
Que tous nous partirons  
Pour la brillante place  
Où sont déjà nos noms ?

3.

(Là, rien que jouissance,  
Rien qu'unité, que paix ;  
Pour tous Ta ressemblance  
Et Toi-même à jamais !)

4.

Mais, Sauveur adorable,  
Lorsque nous disons : Viens !  
Ne sont-ils pas semblables  
Nos désirs et les Tiens ?

5.

Oh oui ! grâce infinie,  
Ce qui fait notre espoir,  
En diviné harmonie,  
Fait aussi Ton vouloir !

P. C.

## La Délivrance de l'Église.

---

1.

Dans la paix, Dieu Sauveur ! fermes dans l'espérance,  
 Nous attendons le jour de notre délivrance  
 Ton amour en nos cœurs nous soutient par la foi ;  
 Et tes soins paternels nous donnent l'assurance  
 Que nous pouvons toujours nous confier en toi.

2.

Ce jour-là, transmués, comme enfants de lumières,  
 Nous irons dans ton sein ; ô Seigneur, notre Père !  
 Les pécheurs endurcis, préférant le sommeil,  
 Resteront endormis sur la froide poussière ;  
 Mais pour nous, fils du jour, brillera le soleil.

3.

De ce monde ravis, nous aurons en partage,  
 Au séjour éternel, le céleste héritage :  
 Ici-bas nous goûtons de ses fruits précieux ;  
 Par le Consolateur nous en avons le gage,  
 Attendant le moment de l'avoir dans les cieux.

4.

Viens, Jésus ! délivrer ton Église chérie ;  
 Viens te la présenter dans la gloire infinie.  
 Nous voici déjà prêts, nous attendons encor :  
 Viens jouir du travail qui t'a coûté la vie,  
 Toi l'Époux, le Sauveur, et la Tête du corps.

M. C.

## REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

### CHAPITRE XX.

Les trois premiers versets de ce chapitre sont étroitement liés avec le chapitre précédent. Nous avons vu là, en effet, le jugement de la Bête et du faux prophète, ainsi que de leurs adhérents ; et nous trouvons ici ce que Dieu trouve convenable d'infliger, pour le moment, à celui qui est réellement l'âme, le chef invisible de tout ce mal — le diable. Il y a cependant cette différence que ce n'est pas Christ qui agit dans le cas de Satan. C'est l'éclat de sa venue qui a détruit la Bête et le faux prophète : ils furent pris et furent tous deux jetés vifs dans le lac de feu. C'est ce que nous apprenons encore par le ch. xx, v. 10, quand est venu le tour de Satan d'y être jeté aussi : il est précipité dans ce même lac où se trouvaient déjà la Bête et le faux prophète, et où ils seront tourmentés aux siècles des siècles. Mais pour le moment, l'heure de ce dernier et terrible jugement de Satan n'avait pas encore sonné ; l'épreuve que Dieu fait du monde n'était pas terminée, et c'est là, peut-être,

la raison pour laquelle Dieu n'intervenait pas par Christ personnellement, mais par le moyen d'un ange. Avant que Christ inflige à Satan le dernier coup, le coup qui l'écrase, un ange est employé pour restreindre son pouvoir et sa liberté durant une certaine période; et c'est ce que nous trouvons ici : Satan est lié pour mille ans. Plusieurs se sont prévalus du langage figuré de ce chapitre pour soulever des difficultés à son égard, comme aussi relativement à tout le reste du livre. Mais il ne saurait y avoir d'objection moins raisonnable qu'un pareil motif, car le langage figuré ou symbolique est employé dans l'Écriture depuis le premier livre jusqu'au dernier; de sorte que, si vous négligez une portion de la parole de Dieu pour cette raison, vous êtes en danger de la négliger tout entière. L'usage du symbole y est le cas le plus ordinaire. Prenez le langage dont Dieu se servit lui-même en Eden, les paroles que le Saint-Esprit employa pour la consolation et le salut des âmes dès le jour où l'homme fut constitué en état de chute par le péché. Même en ce moment là, nous voyons le langage de Dieu revêtu à un haut degré la forme métaphorique. Mais si une âme éprouvait des besoins, et avait le désir, par grâce, de comprendre Dieu, il y avait toujours une voie sûre. Dieu attendait patiemment et il enseignait et conduisait ses enfants. Sans

doute il y avait placé pour leur accroissement, mais il y avait aussi placé pour l'incrédulité, et le méchant cœur de l'homme pouvait découvrir aisément des difficultés auxquelles il se heurterait. Mais la foi trouve toujours le moyen de comprendre Dieu. Non qu'il n'y ait des choses dures pour des êtres tels que nous sommes ; mais la foi poursuit son sentier étroit à travers les obstacles et les dangers, parce que Dieu a dit, « ils seront tous enseignés de Dieu. » Toutefois, le langage, dans lequel il plut à Dieu de donner le jugement de l'ennemi et de faire pressentir un Rédempteur, est d'une nature si figurée qu'un Juif incrédule tel que Joseph a pu en dénaturer le sens, et l'appliquer simplement à l'horreur naturelle que les hommes éprouvent pour les serpents, et à leur penchant à s'en débarrasser partout où ils en trouvent. Une pareille idée ne provenait que de l'inintelligence de la pensée de Dieu et du fait que l'historien Juif ignorait l'Écriture et la puissance de Dieu. Et souvenez-vous que je n'emploie pas ici le mot « ignorant », eu égard à quelque manque de savoir humain, pas plus que ne le fait l'Écriture lorsqu'elle dit de certaines gens qu'ils sont « ignorants et mal affermis. » Ils pouvaient être aussi sages que Platon et aussi savants qu'Aristote, mais ils n'étaient pas instruits dans la volonté de Dieu et la connaissance de sa pensée. Or, voilà

la science que nous devrions apprécier et cultiver. — une science qui ne peut jamais s'apprendre dans les écoles de ce monde. Bien au contraire : si quelqu'un cherche le savoir humain comme moyen de comprendre les choses de Dieu, il s'égaré certainement, parce que cette science *en elle-même* ne procède jamais du Saint-Esprit. Sans doute, celui qui l'a acquise peut en faire usage pour Dieu. Mais la grande différence, c'est que l'homme de Dieu doit se servir de la science et de tout ce qui est de l'homme comme de choses à son service, tandis que l'esprit de l'homme, comme tel, fait de la science son maître et en devient l'esclave. De là le danger que toutes ces choses ne deviennent que des obstacles réels, même pour le chrétien, sauf pour autant qu'il est conduit par l'Esprit de Dieu. La seule voie possible pour arriver à l'intelligence de la parole de Dieu, c'est la soumission au Saint-Esprit ; et la pierre de touche, c'est Christ, parce que le but de l'Esprit est de le glorifier. C'est pour cela que la croissance dans les choses de Dieu ne peut jamais être séparée de l'état moral de l'âme. Il est vrai qu'un homme qui a beaucoup avancé dans la connaissance, peut tomber dans un mauvais état d'âme : mais, en général, une saine connaissance des choses de Dieu et une sage application de la vérité, une application selon la grâce, découlent de la communion avec Dieu.



« J'ai fait ces quelques remarques ne doutant pas que beaucoup de mes lecteurs n'en reconnussent la justesse par leur propre expérience; mais elles apprendront peut-être à quelques-uns pourquoi leurs progrès dans les choses de Dieu sont si petits et si lents. Le véritable moyen d'en accomplir de plus grands, c'est de chercher la gloire de Christ. Là où un homme a son cœur appliqué à cela, il faut qu'il apprenne, sans doute; mais tout est ouvert et plein de clarté devant lui, parce qu'il se trouve dans le courant du Saint-Esprit; dont l'office est de prendre les choses de Jésus, et de nous les montrer. « Quand il sera venu... Il me glorifiera : car il prendra du mien et vous le montrera. » En effet, c'est Christ, et non pas l'homme, qui est le but et la fin de l'Esprit.

Prenez le tout premier livre de la Bible, la Genèse, dans lequel tous s'accorderont à reconnaître un parfait modèle de simplicité — car c'est en effet le livre le plus simple, trésor de vérité profonde, qui ait jamais été écrit. Eh bien ! que trouvons-nous dans ce livre où Dieu nous plaçait comme à son école infantine ? N'est-ce pas le langage figuré qu'il nous présente presque dans toutes ses pages ? De sorte que, si je dois mettre de côté les écritures à cause de l'emploi qu'elles font du langage symbolique, il faut que je mette de côté la Bible tout entière, de la Genèse à l'Apocalypse.

La révélation de la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent était la chose même d'où dépendait le salut de la vérité bénie dont la foi s'est saisie dans tous les temps. La foi d'Abel, par exemple, qui trouvait son expression dans le sacrifice qu'il offrit, était fondée sur cette parole: Il croit que le Seigneur Jésus (quoiqu'il ne pût connaître ce nom) viendrait, qu'il serait brisé afin d'amener la destruction du serpent — en un mot, qu'il aurait à souffrir, que son talon serait brisé, quoiqu'en définitive il dût écraser celui de qui lui serait venue cette souffrance.

Cela montre que la foi est une chose tout-à-fait distincte de la capacité d'expliquer les figures d'un passage, dont le sens général et la certitude peuvent être vus clairement. C'est tellement vrai que, même aujourd'hui, si vous demandiez à un chrétien de donner l'explication de tous les détails de ce verset — ce qu'il faut entendre par la semence de la femme et celle du serpent, l'inimitié qu'il doit y avoir entre elles, la tête et le talon brisés — quoiqu'il soit parfaitement certain qu'il y est question de Christ, et qu'il en comprenne la signification générale, il trouverait pourtant beaucoup de difficulté à expliquer ce que chaque chose signifie. Mais c'est ici la bénédiction de la parole de Dieu, que ce n'est pas en ayant des vues claires, des pensées

distinctes sur des points obscurs qu'on est sauvé, mais que Dieu dirige les regards de toutes les âmes sauvées sur l'objet convenable. Leur cœur se repose sur un Christ qui a souffert pour elles et qui a complètement détruit le destructeur. Il se peut qu'elles ne soient pas capables d'exposer clairement leurs pensées aux autres; mais la foi de celui qui est enseigné, connaît la vérité, peut-être aussi bien que celui qui l'enseigne; quoique ce dernier puisse seul la développer avec une clarté de nature à convaincre. Nous voyons par là que lorsque Dieu emploie ces figures, la pensée générale est suffisamment claire; tandis que les expliquer en des paroles pourrait offrir d'insurmontables difficultés à une âme qui n'éprouve aucune incertitude quant à leur sens général.

Ici un ange descend du ciel. Dans la vision prophétique, cet ange a la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main (vers. 1.) On le voit saisir « le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan », l'ennemi bien connu de Dieu et de l'homme; suit alors l'usage fait de la clef et de la chaîne, la clef servant à l'enfermer et la chaîne à le lier solidement. Evidemment ce sont des figures, mais elles sont familières à l'esprit le plus simple. Il n'est personne, quelque ignorant qu'il puisse être à l'égard de certaines choses qui puisse se méprendre sur leur signification.

L'Esprit de Dieu se sert des choses les plus communes de la vie de chaque jour, pour décrire un acte de jugement qui va bientôt s'accomplir dans les voies de la providence de Dieu. Dieu a l'intention de réprimer Satan, et ne veut pas lui laisser la liberté de ses mouvements pour séduire le monde comme il fait aujourd'hui; mais ce ne sera que pour un peu de temps (vers. 2, 3). Satan n'est pas jeté tout de suite dans le lac de feu, mais est prisonnier dans le puits de l'abîme, expression qui désigne le lieu ordinairement sous le contrôle de Satan, mais qui sera alors celui de sa détention, (Comp. chap. ix, xi, et xvii.)

C'est une chose certaine d'après la parole de Dieu que Satan n'est pas encore lié, et qu'au contraire il va çà et là aujourd'hui, cherchant à séduire et à détruire les âmes. Le Nouveau Testament suppose toujours cela. Il ressort avec une parfaite clarté de tous ses enseignements et de toutes ses exhortations que Satan est un ennemi encore libre, et très actif dans sa rébellion contre Dieu, dans la propagation du mensonge parmi les hommes, et à causer partout la ruine et la mort: mais cette action aura un terme, lorsque la terre sera délivrée de ses artifices pour un certain temps. C'est là tout ce que j'ai à déduire du passage qui nous occupe. Je ne vais point examiner si les mille ans doivent être entendus dans le sens littéral.

ou dans le sens mystique, car ce n'est là qu'une question de détail et de degré. Mais il est incontestable que la période dont il s'agit a un commencement et une fin, et aussi qu'elle ne saurait avoir commencé encore, par la raison que Satan n'est point lié. Les épîtres du Nouveau Testament supposent partout que Satan poursuit la réalisations de ses desseins, fait obstacle à l'œuvre de Dieu, qu'il faut lui résister et qu'il rôde autour des chrétiens comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. De sorte qu'il y aura un changement immense, quand le temps de sa répression sera venu, et Dieu conduira les siens par d'autres parties de sa parole qui n'auraient pas d'application au passé ni au présent. Sous plusieurs rapports, les saints de cette période seront dans un état entièrement différent. En ce jour-là, Christ régnera sur la terre qu'il aura sous son autorité directe; et très assurément il résultera de ce fait un changement incalculable. En outre, Satan sera lié, et la discipline au moyen de la parole de Dieu ne sera pas nécessaire aux saints d'alors, comme elle l'est à ceux qui ont à faire face aux assauts de Satan et à ses accusations. Dieu en agira avec eux selon la condition dans laquelle ils se trouveront placés et aux besoins de laquelle sa parole pourvoit.

Laissez-moi répéter que c'est surtout l'in-

fluence des préventions avec lesquelles on aborde le livre de l'Apocalypse qui le fait paraître si difficile. On se dit qu'une foule d'hommes pieux et instruits se sont trompés dans l'interprétation qu'ils en ont donnée, et qu'il n'y a pas moyen pour les simples de l'étudier avec profit. Mais une telle pensée est déshonorante pour Dieu, car il a donné ce livre pour être compris par son peuple en général, et l'a parfaitement recommandé à ses serviteurs. Prévoyant même la déception dans laquelle on tomberait de toute part relativement à sa prétendue obscurité, il a fait des promesses spéciales de bénédiction à ceux qui liraient, entendraient, garderaient les choses qui y sont écrites. Mais pourquoi le Diable a-t-il pour but de détourner les gens de la lecture de ce livre? Pourquoi est-ce que, dans ce qui porte le nom d'églises chrétiennes, se lisent toutes les autres parties de la Bible, tandis qu'on y jette à peine un coup-d'œil au livre de l'Apocalypse! Les Apocryphes eux-mêmes sont lus par quelques-unes de ces églises, tandis qu'on ne fait usage çà et là que de quelques fragments des « véritables paroles de Dieu! » La raison en est qu'il n'y a pas, dans la Bible, de livre que Satan redoute davantage, et cela à juste titre. L'Apocalypse annonce, en effet, d'abord son humiliation certaine par le pouvoir angélique, et ensuite sa destruction subséquente. Les autres portions de l'Écriture

présentent) les succès partiels qu'il obtient pour un temps ; mais celle-ci appuie sur sa ruine ; aussi doit-il la redouter. D'un autre côté, si nous apprenons ici comment Dieu renverse Satan, nous y trouvons aussi pleinement révelée la « solennelle hauteur » à laquelle sa puissance s'élève avant la fin ; car c'est un principe du gouvernement divin que le mal ne soit jamais jugé jusqu'à ce qu'il ait rejeté toute la patience de Dieu, abusé de sa bonté, et soit devenu tout-à-fait intolérable. Si les chrétiens avaient compris qu'en les amenant à négliger ce livre, Satan avait pour but de leur cacher ses ruses, son pouvoir et sa ruine, ils auraient pu se mieux tenir sur leurs gardes. Mais c'est là la dernière chose qu'on veuille soupçonner ; car alors on se trouve immédiatement sur le terrain où l'Esprit de Dieu veut amener ; tandis que, si on regarde ce livre comme tellement obscur qu'on n'en saurait tirer aucune lumière pour la pratique, on demeure exposé dans cette mesure aux séductions de l'ennemi, quoique Dieu soit fidèle, qui ne permettra pas qu'on soit tenté au-delà de ce que l'on peut.

Le verset qui suit nous présente une autre chose : la portion des bienheureux. Que fera Christ, que feront ceux qui sont avec lui, maintenant que la victoire est gagnée ? « Et je vis des trônes, et ils étaient assis dessus,

et le jugement leur fut donné. » (vers. 4) Les deux personnages qui étaient à la tête du mal dans le monde, dans l'ordre civil et dans l'ordre ecclésiastique, avaient été sommairement jugés; puis la source secrète de tout avait été mise de côté « jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. » Mais maintenant, le Seigneur Jésus a pris le royaume du monde. Toutefois, la pensée du Saint-Esprit n'est pas tant de nous montrer ici le règne de Christ; parce que c'était là une vérité avec laquelle on était bien familiarisé, qui se rencontre partout dans l'Écriture, et qui était bien connue aux saints de l'Ancien Testament. En effet, ils attendaient si habituellement le Messie, et l'attente de son royaume était si générale et si puissante, même dans la masse inconverte d'Israël, que Satan en prit avantage pour amener le peuple à refuser la grâce de Christ venant en humiliation. Naturellement, le fait qu'il règne est bien impliqué par le passage comme le pivot central de la bénédiction; mais ce sont ceux qui appartiennent à Christ, ou au moins ceux qui ont souffert pour Lui, qu'il met spécialement en évidence avec la plus grande clarté.

Ce peut donc être la raison pourquoi la prééminence est donnée ici à ceux qui règnent avec Christ. Dieu s'intéressait profondément à ses saints: Ils étaient sous une terrible



épreuve et une rude tentation, et il veut faire voir que s'ils avaient souffert, ils devaient aussi régner avec Lui. C'est pour cela, à ce qu'il me semble, qu'il n'est pas dit ici : « Je vis un grand trône, » mais bien : « Je vis des trônes. » (1) C'est ainsi que le Seigneur Jésus-Christ avait dit lui-même aux disciples : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » Il ne parle pas d'une seule demeure qu'il y avait là pour lui particulièrement ; mais ses paroles sont : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit ; je vais vous préparer une place. » N'est-ce pas dans le même esprit que le prophète eut la vision de ces trônes ? Et ils n'étaient point inoccupés : « Je vis des trônes ; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné. » Ils se trouvaient dans l'exercice du jugement. Evidemment, c'est

(1) Daubuz signale une autre distinction bien digne d'être remarquée, mais ce qu'il dit à cet égard a besoin d'être rectifié. « Ces trônes, dit-il, dont le nombre n'est pas déterminé (comme au chap. iv), doivent être distingués soigneusement des vingt-quatre mentionnés là. » (Comme Perp. p. 925.) Je dis la même chose ; mais quand il continue d'enseigner que l'état de l'Eglise chrétienne, et son institution primitive et militante étaient ce que ces anciens couronnés signifiaient, je rejette une explication pareille, comme font presque tous les chrétiens. Toutefois, il est manifeste qu'il y a une différence notable entre cet état de choses et l'état millénial qui nous est présenté ici. La seule solution satisfaisante, j'en suis convaincu, dépend de l'enlèvement des saints célestes, antérieurement à l'accomplissement du chap. iv, et de l'intervalle qui s'écoule avant qu'ils apparaissent avec Christ en gloire, comme nous voyons dans les chap. xix et xx.

un accomplissement de la déclaration qui se lit en 1 Cor. vi. Là, s'adressant aux Corinthiens, l'apôtre leur dit : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? Ici ils nous apparaissent jugeant le monde. Mais il n'y a plus. Le Seigneur avait dit aux douze apôtres : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les 12 tribus d'Israël. Bien des personnes pensent que cela ne sera accompli que dans le ciel. Mais dans le ciel il ne saurait exister un pareil état de choses. Les douze tribus ne sont point en haut : elles n'existent comme telles que sur la terre. C'est ici-bas qu'on les trouvera comme un objet de gouvernement ; et c'est dans ce sens que parlent les prophètes. Qu'est-ce que les saints auront à juger dans le ciel ? Quand les glorifiés seront là, il n'y aura point d'hommes à juger en haut — tous y seront bénis. Ils se trouveront en dehors de la scène du jugement. Il est donc parfaitement clair que la scène décrite ici ne peut s'appliquer au ciel, et qu'elle suppose la terre comme la sphère du jugement. Ceux dont il s'agit règnent au-dessus de la terre. Je dis : « au-dessus de la terre » car il n'y a pas de raison pour croire que ce monde sera la demeure des saints de Dieu ressuscités. Il se peut qu'ils le visitent de temps en temps, comme nous savons que le Seigneur le fera ; mais la terre ne sera pas leur demeure propre. Aujourd-

d'hui même notre bénédiction est dans les lieux célestes en Christ ; évidemment il en sera beaucoup plus ainsi, lorsque nous serons glorifiés ; notre bénédiction est céleste dans sa source, son caractère, et sa sphère. Mais pendant que nous jouirons ainsi de la bénédiction dans les lieux célestes, la terre sera la province inférieure et sujette — pleine d'intérêt et de gloire pour Dieu, mais un domaine comparativement inférieur. Absolument comme un homme d'un rang élevé, qui possède un apanage, peut y avoir une grande résidence de famille ; mais cela ne l'empêche point d'avoir ses propriétés extérieures pour lesquelles il doit laisser sa maison afin de les visiter. Ainsi en sera-t-il plus tard. La gloire d'en haut sera le repos et le centre des saints célestes ; mais à côté de cela, ils jugeront la terre. En conséquence, nous lisons ici : « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné. C'étaient ceux que Dieu avaient destinés à être les assesseurs du Seigneur dans le jugement ou le gouvernement.

Mais ce n'était pas tout. « Et (je vis) les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu. » Remarquez ces mots, « les âmes de ceux » etc. Il en est plusieurs qui, en acor-dant, pour la plupart, que cette vision représente un jugement exercé par les saints

célestes sur des hommes se trouvant sur la terre, prennent les « âmes » dont il est parlé ici comme signifiant des personnes conformément à l'usage ordinaire de l'Écriture. Mais je ne crois pas que ce soit là la véritable explication. Pourquoi ne pas prendre ici le mot « âmes » comme désignant ceux qui se trouvaient dans l'état où l'âme est séparée du corps ? De cette manière l'apôtre Jean vit dans la vision, premièrement, des trônes avec des personnes qui y étaient assises ; secondement, un certain nombre d'âmes non revêtues de leurs corps, les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et en outre, troisièmement, une classe composée de ceux « qui n'avaient pas rendu hommage à la bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main. » S'il eût entendu parler de personnes dans la condition ordinaire, il eût dit : Je vis les âmes qui avaient été décapitées pour le témoignage de Jésus, etc., et non pas, « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités. » Précisément comme il a été dit de Jacob, « Toutes les âmes qui vinrent avec Jacob en Égypte... ces âmes furent en tout soixante-six. » Gen. XLVI, 26 ; vers. angl. (Comparez Apoc. VI, 9.)

Ici donc, Jean eut devant lui dans la

vision des hommes qui étaient déjà ressuscités des morts et assis sur des trônes. « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus. » La désignation de cette classe semble avoir à dessein une forme générale, et implique « les armées » décrites antérieurement (chap. XIX, 14). Ceux qui suivaient le Seigneur quand il venait du ciel pour combattre, sont maintenant ses compagnons dans son gouvernement de la terre. Ensuite, il vit la compagnie de ceux « qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu. » Ceux-là n'étaient pas encore ressuscités des morts, mais se trouvaient encore dans la condition d'esprits séparés de leurs corps. Mais il y avait une troisième classe — les personnes qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête, et ne s'étaient pas non plus soumises à ses prétentions, sous aucune forme ni à aucun degré. Les deux dernières étaient des classes distinctes, mais en rapport l'une avec l'autre, de personnes qui, lorsqu'elles apparurent d'abord, étaient dans la condition d'âmes séparées de leurs corps. « Et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans : » c'est-à-dire qu'elles furent réunies à leurs corps, car c'est naturellement ce que signifie l'expression « ils vécurent. » On aurait pu penser qu'ils avaient perdu leur bénédiction, ou au moins le privilège de régner avec Christ pendant

les mille ans. Il y avait des trônes; et des personnes dans leurs corps ressuscités qui les occupaient déjà. Qu'allait-il donc advenir de ceux qui, après la translation des premiers au ciel, avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu; et qui ne furent ressuscités des morts que longtemps après? Quelle portion devaient-ils avoir, et non-seulement eux, mais aussi cette classe qui, à une époque encore plus récente, refusa de rendre hommage à la Bête ou de recevoir sa marque? « Ils vécutent. » Ils apparaissent maintenant, juste avant le règne, réunis à leurs corps; et, ensemble avec ceux qui avaient été ressuscités antérieurement, et qu'on avait vus assis sur des trônes, ils régnèrent avec Christ mille ans (1).

(1) « Je ne puis consentir (dit le Doyen Alford), à enlever aux mots leur sens manifeste, et la place chronologique qu'ils occupent dans la prophétie en raison des difficultés que peut entraîner avec elle la doctrine du millénium ou de l'abus qu'on peut en faire. Ceux qui vécutent après les apôtres, et l'Eglise tout entière pendant 300 ans les comprirent dans leur sens littéral; et c'est un étrange spectacle aux jours actuels de voir les commentateurs qui sont les plus ardents à révéler l'antiquité, mettre complaisamment de côté l'exemple le plus incontestable d'unanime accord que l'antiquité primitive présente. Pour ce qui est du texte lui-même, impossible d'en tirer d'une manière tant soit peu légitime ce qu'on appelle l'interprétation spirituelle aujourd'hui en vogue. Si, dans un passage où se trouvent mentionnées deux résurrections où certaines *ψυχαι ἐσησαν* à la première, et le reste des *νεκροὶ ἐσησαν* seulement à la fin d'une période particulière qui a suivi cette première, — si, dis-je, dans un passage pareil, on peut entendre la première résurrection d'une élévation spirituelle avec Christ; tandis que la seconde signifie une sortie littérale du tombeau; — alors il faut renoncer à chercher quelque signification au langage, et à trou-

Voilà donc un jour brillant et d'un riche intérêt jeté sur l'Apocalypse. Ils y trouvent, en effet, des passages sur lesquels ce verset répand de la lumière, pendant qu'à leur tour ils en renvoient sur un verset qui reste inintelligible, tant qu'on ne voit pas ces distinctions. Considérons encore un peu plus les différentes classes dont il est question ici. « Je vis des trônes et ils étaient assis dessus. » Evidemment, ces premiers objets sont introduits d'une manière tout-à-fait brusque. Il ne nous est dit ni d'où ils venaient, ni qui ils étaient; probablement par la raison que le Saint-Esprit tient pour certain que nous en avons assez appris sur leur compte par les portions précédentes du livre. Juste un peu auparavant, ils étaient sortis du ciel ouvert. (chap. xix). Lorsque le Seigneur Jésus, monté sur le cheval blanc, en sortait

ver dans l'Écriture un témoignage positif à quoi que ce soit. Si la première résurrection est une résurrection spirituelle, alors la seconde l'est aussi, ce que, je suppose, personne n'aura l'audace de maintenir; mais si la seconde est à la lettre une résurrection, la première en est une de même, ce que je maintiens et reçois comme un article de foi et d'espérance, en commun avec toute l'Église primitive et avec bon nombre de commentateurs modernes des meilleurs. » (vol. IV, 2<sup>me</sup> partie.) J'ajouterai seulement quant à ce qui est dit de « la place chronologique, » que, comme ceux qui sont assis sur les trônes, ou le premier groupe de cette vision, ne sont pas représentés comme des âmes; on ne doit pas non plus les comprendre dans l'expression « ils vécurent. » Le fait qu'ils étaient vivants et destinés à régner avec Christ, ressortait assez clairement du fait qu'ils étaient assis sur des trônes. Cela est dit maintenant des martyrs postérieurs à leur enlèvement, et des confesseurs durant la crise finale. Ceux-ci rejoignent les autres dans la résurrection, et participent au règne, juste quand il commence.

en guerrier, les armées qui étaient là le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. J'ai déjà essayé de prouver que c'étaient là les saints qui avaient été enlevés au ciel à une époque antérieure, et qui, de temps à autre, nous ont apparu comme s'y trouvant depuis le commencement du chap. iv. On les a vus alors, et maintes fois dans la suite, sous le symbole des vingt-quatre anciens couronnés. On contesterait difficilement que ces anciens représentent les saints célestes. Je ne prétends pas décider s'il faut ou non voir en eux l'Eglise exclusivement. Très vraisemblablement ils comprennent l'Eglise à la fois et les saints de l'Ancien Testament; mais une chose au moins est très claire, c'est qu'il s'agit des saints célestes. Ils suivent Christ lorsqu'il vient du ciel pour faire la guerre avec la Bête, etc; et maintenant que Christ prend son trône — qu'il n'apparaît pas simplement sur un cheval blanc s'avancant pour vaincre et subjuguier, mais prend le trône pour régner triomphalement — on les voit aussi sur des trônes avec Lui. « Je vis des trônes, et ils étaient assis dessus; et le jugement leur fut donné. »

Tous les croyants savent que, dans un sens ou dans un autre, Christ doit s'asseoir sur son trône et juger; mais il peut y en avoir qui pensent que ce serait pour les chrétiens une position fort élevée que d'être assis avec



lui sur des trônes ; tandis que d'autres, qui ont quintessencié et réduit en vapeur, pour ainsi dire, l'enseignement positif des passages de l'Écriture qui traitent des espérances des saints et de l'avenir du monde, estiment qu'ils seront simplement à une vague distance du ciel, jouissant du bonheur éternel avec Christ, mais n'ayant avec la terre aucune espèce de rapport. Pour moi, je ne crois point que le gouvernement de ce monde soit en aucune manière la portion la plus haute de la gloire des saints ; mais il constituera un élément important de la gloire de Christ, et pour cette même raison ne sera pas sûrement au-dessous de la dignité de l'Église. Nul ne peut négliger ou nier cette vérité sans préjudice pour son âme ; et lorsqu'on la voit et qu'on la tient comme il faut, son influence sur la conduite pratique n'est pas peu considérable : car si je dois juger le monde alors, Dieu ne veut pas que je me mêle avec le monde maintenant. C'est là précisément le motif que l'apôtre Paul faisait valoir auprès des croyants de Corinthe, quand il les blâmait d'avoir recours aux tribunaux des hommes. Une pareille démarche était au-dessous de la vocation chrétienne. Il va sans dire qu'en parlant ainsi je n'entends en aucune manière mépriser les autorités qui existent. Un chrétien doit leur montrer du respect en tout temps et en toutes choses.

Il peut supporter d'être dans le monde l'homme de la plus humble condition, car il est le plus élevé ; son exaltation est d'une meilleure espèce et brillera de son éclat le plus vif quand ce monde aura été réduit à rien. Quelle merveilleuse chose que nous soyons déjà revêtus de l'onction royale avant que le jour de la gloire ait commencé à poindre ! pareils à David qui fut sacré roi de longues années avant qu'il fût réellement élevé au royaume. L'huile sainte, l'onction royale, était sur lui dans le temps même où le roi Saül le pourchassait dans les montagnes. C'est ainsi que dans un sens plus élevé encore nous sommes oints du Saint-Esprit non seulement pour que nous soyons rendus capables d'entrer dans les choses de Dieu, mais pour que nous soyons faits rois et sacrificateurs pour Dieu. La conséquence en est que Dieu n'attend pas seulement que nous lui rendions culte dès à présent comme sacrificateurs, mais que nous gardions dans toutes les circonstances le sentiment de notre dignité comme ses rois. (Comp. 1 Pier. II, 5, 9.) Que le monde raille et nous traite de fanatiques, il a fait bien plus à l'égard de Dieu lui-même. Hélas ! les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, et les chrétiens eux-mêmes se sont détournés, quant à ce point, de la vérité qui est selon la piété. Ils ont cherché à avoir en même temps le

monde et Christ. On peut objecter que c'est là tout au plus une espérance si exclusivement relative à l'avenir qu'elle ne saurait avoir d'application actuelle. Mais l'Esprit de Dieu s'adresse à nous comme possédant ce trésor dès à présent, comme ayant, en principe, tout ce que Christ va bientôt déployer en nous dans son royaume. C'est ce qui fait que nous sommes sous la responsabilité de marcher maintenant dans la foi à cette vérité. Il en a été ainsi dans le sens le plus élevé du Seigneur Jésus-Christ. Il savait qu'il était roi ; et lorsque Satan vint et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, offrant de les lui donner s'il voulait se prosterner et lui rendre hommage, le Seigneur rejeta tout absolument. Mais Satan a répété, pour ainsi dire, l'offre à l'Eglise ; et, à la longue, celle-ci l'a acceptée. En recherchant la gloire du monde, elle a cherché à être honorée là où Satan est le prince. Comment un chrétien peut-il lire sa Bible et ne pas reconnaître la vérité de cela ? Que fit le Seigneur Jésus quand les hommes voulurent le faire roi ? Il se retira loin d'eux. Devant Pilate, il admit qu'il était roi, mais il ajouta : « Mon royaume n'est pas de ce monde... Maintenant, mon royaume n'est pas d'ici. » Bientôt il en sera. « Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. » Et quand il passera entre ses mains, le règne

des chrétiens commencera. C'est sa volonté que ceux qui lui appartiennent participent avec lui au royaume. En conséquence, la foi attend cela; et en attendant, nous sommes présentement mis à l'épreuve, et comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses. Il semblera à plusieurs que réclamer aujourd'hui un aussi glorieux privilège, n'est que de la présomption. Mais il n'en est point ainsi. C'est de la foi, et elle a pour fruit une séparation toujours plus grande d'avec le monde. Le principe est la chose importante: car si un homme cherche à obtenir, ne serait-ce que la chose la plus simple de ce monde, qui soit pour lui un objet de désir — une distinction quelque insignifiante qu'elle soit, il y a là trace de l'œuvre de l'ennemi. Dieu attend de tous ses saints une sainte séparation d'avec le monde: ils ne sont pas du monde, de même que Christ n'en est pas. — Seulement, que cela se réalise en chacun selon la mesure de sa spiritualité et de son intelligence. Aussi, quand un chrétien commence sa marche de foi, Dieu ne lui dit-il pas tout d'un coup: Il faut que tu quittes ceci, que tu renonces à cela; Il laisse lieu à l'exercice de la grâce et aux progrès dans la vérité. Le jour que le salut entra dans la maison de Zachée, le Seigneur ne lui dit pas un mot de son odieuse position dans le monde, comme Juif collec-

teur d'impôts pour les Romains. Il ne nous est pas dit non plus que, du moment de sa conversion, Corneille dût quitter sa place de centenier de la cohorte italique : établir et imposer des règles d'une façon pareille, c'eût été détruire tout ce qu'il y a de précieux et de béni dans les voies de Dieu. L'Eglise n'est point gouvernée par un code de formes et de pratiques. Elle est conduite par la puissance du Saint-Esprit conformément à la Parole. Il en est d'elle comme d'un enfant : aux jours de ses tendres années, il parle comme un enfant, comprend comme un enfant, et pense comme un enfant. Qui désirerait trouver chez les petits enfants le langage et les manières des adultes? Il en est de même des petits enfants de l'ordre spirituel. Le Seigneur n'attend pas qu'ils marchent comme des hommes et des pères en Christ : Il laisse lieu à leur accroissement dans la grâce. Or, si un homme est dans un état d'âme mauvais, il se prévaut de la grâce et dit : Y a-t-il du mal en ceci? y a-t-il quelque commandement pour cela? Quelquefois une personne s'abstient d'actes mauvais, dans la pensée que si elle y persiste, elle est en danger d'être perdue. Mais ce qui a du prix aux yeux de Dieu, c'est qu'on obéisse avec simplicité, d'une obéissance cordiale, qu'on fasse la volonté de Dieu parce que c'est sa volonté, parce que c'est un plaisir de faire sa volonté, et que

cela le glorifie. Il nous sauve par sa grâce, et nous sauve de manière à ne pas voir une seule tache en nous. Et maintenant il nous dit : Si je vous ai sauvés et vous ai établis devant moi dans une telle certitude et une telle perfection de bénédiction, ce que j'attends de vous c'est votre cœur, sa confiance dans mon amour et ma sagesse, son culte et son obéissance.

Mais Dieu nous donne aussi la connaissance du royaume qui vient et auquel nous devons participer avec Christ notre Seigneur. Il est bon de se souvenir que le Saint-Esprit n'effectue point le royaume, et que ce n'est pas lui, mais le Seigneur Jésus seul, qui est le roi. La présence de Christ est donc essentielle au royaume, au moins pour ce qui est de sa pleine manifestation. Si Christ n'était pas là personnellement, ce serait un royaume sans roi ; et, en conséquence, il est dit : « Ils vécurent et régnèrent *avec Christ* mille ans. » Christ était lui-même présent, et c'est lui qui est le centre de toute gloire, de toute bénédiction, et de toute joie. Le chap. XIX nous avait montré Christ et eux sortant du ciel en vue du jugement, et là-dessus, au chap. XX, nous voyons le royaume établi en paix sur la terre.

Ce qui précède peut servir de réponse à la première question, qui a pour objet de savoir qui sont ceux que Jean vit tout d'a-

bord assis sur des trônes, et naturellement dans des corps ressuscités. Ce sont les saints célestes, comprenant l'Eglise, s'ils ne sont pas l'Eglise exclusivement. La question suivante est celle-ci : Qui sont ceux dont les *âmes* ne furent pas d'abord vues réunies à leurs corps? La réponse est facile. Si les chap. IV, V, de l'Apoc. nous présentent les saints glorifiés sous le symbole des vingt-quatre anciens, et correspondant à ceux que notre verset mentionne d'abord, le chap. VI nous introduit dans une scène tout autre. Il nous apprend que, postérieurement à la scène décrite dans les deux chapitres précédents, il y aura des saints appelés à souffrir et dont Jean vit alors les *âmes* sous l'autel. Ils avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu, et ils crient à Dieu, lui demandant de juger et de venger leur sang de ceux qui habitent sur la terre. Qui sont ces saints qui font appel à la vengeance de Dieu? On peut répondre de la manière la plus positive, qu'à coup sûr l'Eglise ne se trouve point dans leur nombre. Comment pourrait-elle y être, en effet, puisqu'elle avait été déjà enlevée au ciel? De plus, l'Eglise est-elle jamais présentée dans l'Ecriture comme appelant Dieu à juger et à venger le sang des saints répandu sur la terre? Ce serait en complète contradiction avec le dessein de Dieu dans

l'Eglise, et aussi dans le chrétien individuellement. Nous sommes l'épître de Christ, et expressément appelés à manifester la gloire de Dieu en Christ, et sa grâce envers le monde depuis la croix. Et de même que Dieu a permis que les hommes missent à mort son propre Fils, et que, bien loin de juger ce crime, il en a pris seulement occasion de montrer encore plus sa grâce, de même l'Eglise est appelée à souffrir, et s'il le faut, à se laisser mettre à mort pour le nom de Christ, sans songer à faire appel à la vengeance, ou même la désirer un seul instant. Voyez-en un exemple signalé dans la personne d'Etienne. Il était traité bien cruellement : on le jeta hors de la ville, et on le lapida. Mais il se met à genoux, et crie : « Seigneur, ne leur impute point ce péché. » Et c'est d'une voix éclatante qu'il intercèda de la sorte, car ce n'était pas une chose que son cœur ne sentait pas vivement ; et le Saint-Esprit désirait que ceux qui étaient autour de lui connussent le désir de son cœur à leur sujet, coupables qu'ils étaient de son sang. Etais-ce là un appel à la vengeance de Dieu ? Tout le contraire, précisément ; et il en a toujours été ainsi. Voyez les apôtres Pierre et Jean : après avoir été battus, ils se retirèrent de devant le Sanhédrin, se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.



Ouvrez encore la première épître de Pierre ; qu'y trouvez-vous, sinon ce principe : « Si, en faisant bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car vous aurez été appelés *d'cela*, » etc. Le monde ne pourrait pas subsister un jour sur une pareille base ; il tomberait en pièces si le mal ne devait pas être puni, et si ceux qui font bien et souffrent injustement ne devaient simplement que rendre grâces. Mais ces exhortations n'étaient pas destinées au monde ; et c'est là qu'on fait si fréquemment erreur. On oublie que l'Eglise était appelée à rendre témoignage du ciel, — à être l'expression de la pensée et de la grâce de Christ, tout en marchant sur le terre. C'est là notre *seule chose*, notre affaire ici-bas. Il va sans dire que cela ne fait pas obstacle à ce que nous nous proposons ce qui est honnête devant tous les hommes : il est bon que le chrétien le fasse ; mais qu'il prenne bien garde comment il le fait. Notre conduite dans les circonstances les plus ordinaires de la vie devrait être un témoignage à ce fait capital, que nous ne sommes pas du monde ; que nous ne cherchons pas à être honorés et considérés dans le monde, mais à glorifier Christ dans le ciel ; et qu'au lieu d'avoir pour but de coopérer à la réalisation des plans de l'homme, et d'être un ornement dans le monde, notre mission est de lui révéler

Christ et de faire sa volonté durant le peu de temps que nous sommes ici.

Mais revenons au sujet qui nous occupe. Nous avons vu que, quoique les anciens assis sur des trônes soient dans le ciel (Apoc. iv. v), il se trouve plus tard des saints sur la terre, de nouveaux témoins qui sont appelés à souffrir jusqu'à la mort pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus; mais qui, au moment où ils meurent, crient à Dieu de venger leur sang sur leurs ennemis. Et ce n'est pas mauvais de leur part; quoique une pareille pensée nous soit complètement étrangère, parce que telle n'est pas la volonté de Dieu à notre égard. Mais lorsque Dieu, après avoir achevé de former l'Eglise et l'avoir prise dans le ciel, se sera suscité de nouveaux témoins sur la terre, il commencera à en agir lui-même en jugement avec le monde; et, en conséquence, lorsque ces saints martyrs crieront à Dieu contre leurs adversaires, ils seront en pleine communion avec lui. Or, c'est ce que la foi cherche toujours — la communion avec Dieu dans ce qu'il fait ou va faire réellement. Aujourd'hui Dieu n'intervient pas pour juger le monde, aussi ses saints ne doivent-ils pas lui demander, comme le font ceux-là, d'exercer le jugement et la vengeance. Aujourd'hui il supporte avec une patience parfaite la méchanceté du monde, et pour cette raison un chrétien doit plutôt

demander à Dieu de faire tourner sa patience au salut des âmes. Mais quand le moment où doit s'accomplir la vision d'Apoc. vi, sera arrivé, Dieu fera tomber jugement sur jugement; et ceux qui en ce jour-là seront témoins pour Dieu, lui demanderont de juger, et le lui demanderont justement. Ce sont les Psaumes, en général si mal compris et si mal appliqués maintenant, mais parfaitement appropriés aux circonstances d'alors, qui leur fourniront le langage prophétiquement préparé de Dieu pour l'expression de leurs besoins les plus pressants, de leur désir et de leurs affections les plus intimes.

Il y aura donc, après l'enlèvement de l'Eglise, un état de choses bien différent de celui d'aujourd'hui. Dieu commencera alors d'agir en juge, et ceux qui seront réellement convertis, et auront sincèrement à cœur la gloire de Dieu, seront dans de grandes ténèbres comparativement à l'Eglise. Mais leur pieux témoignage n'en sera pas moins insupportable aux pouvoirs du monde, qui verseront leur sang comme de l'eau. Les martyrs crieront à Dieu en vue du jugement, et il les entendra. Voyez aux versets 9, 10, 11 du chap. vi. : « Et lorsqu'il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient maintenu. » Remarquez comment cela concorde

avec les deux classes mentionnées chap. xix, 4. « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu. » Considérez en effet la réponse qui leur fut faite. Elles crient : « Jusques à quand, ô Maître Souverain, saint et véritable » etc. « Et il leur fut donnée une robe blanche ; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps jusqu'à ce que leurs compagnons de servitude et leurs frères *qui devaient être mis à mort comme eux*, fussent accomplis. » Lorsque ceux qui passèrent les premiers par la souffrance après l'enlèvement de l'Eglise, eurent été appelés et mis à mort, il leur fut parlé d'une autre classe de saints qui devaient être tués postérieurement comme ils l'avaient été eux-mêmes, avant que le plein jugement s'exécute. C'est là exactement ce que nous trouvons ici. Il y a d'abord ceux qui sont assis sur des trônes, investis du pouvoir royal de juger : ensuite ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu ; et, en troisième lieu, leurs frères, qui, comme il avait été déclaré au chap. vi, avaient encore à être complétés. Ces derniers quand la Bête produisit son idolatrie, etc., et qu'il s'agit d'être mis à mort ou de l'adorer, refusèrent nettement : ils furent fidèles jusqu'à la mort. Eh bien ! ils sont ici. « Je vis... et ceux qui n'avaient pas rendu hommage

à la Bête ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main.» De sorte que l'Apocalypse nous fournit pleinement la réponse au sujet de ces trois classes. Les vingt-quatre anciens correspondent à ceux qui sont assis sur des trônes; la deuxième classe, les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, etc., nous est apparue au chap. vi; et la dernière partie du livre nous présente leurs frères qui devaient être mis à mort comme ils l'avaient été eux-mêmes, » et en vue desquels il leur avait été dit d'attendre. En Apoc. xiii, 7 nous lisons qu'il fut donné à la Bête de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. Il y a plus encore. La dernière moitié du même chapitre contient une autre partie du tableau et nous fait voir là comment ces saints ont été caractérisés en Apoc. xx comme ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête ni à son image, et n'avaient pas non plus reçu sa marque sur leur front et sur leur main. Au vers. 14, il est dit que la seconde Bête (chap. xiii) séduit « ceux qui habitent sur la terre à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la Bête; disant à ceux qui habitent sur la terre de faire une image à la Bête qui a la plaie de l'épée et qui vit. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la Bête, afin que l'image de la Bête parlât, et qu'elle

fit que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la Bête fussent mis à mort. » Ceci, très évidemment, appartient à la dernière ou troisième classe. Mais voyez encore chap. xv, 2 : « Je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la Bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant sur la mer de verre, et ayant des harpes de Dieu. » L'Apocalypse répond donc pleinement à la question : Qui sont donc ces saints ? Elle nous présente d'abord les saints ressuscités, qui avaient été enlevés au ciel, et qui en sortent avec Christ. C'est la raison pour laquelle ils sont vus séparés des deux autres classes. Ils apparaissent assis tout d'abord sur des trônes, parce qu'ils sont déjà changés à la ressemblance du corps glorieux de Christ. Quant aux autres, on ne les voit jusqu'à ce moment, que comme des âmes, et naturellement non glorifiés. L'Écriture parle de corps glorifiés, mais jamais d'âmes glorifiées. L'âme du croyant est avec Christ après la mort ; mais il faut qu'elle soit réunie avec le corps, avant qu'il puisse en être question comme se trouvant dans une condition glorifiée. Le seul état parfait, c'est lorsque nous porterons l'image du céleste : lorsque nous serons ressuscités ou changés à la ressemblance de Christ.

Si nous regardons à 1 Cor. xv, nous ver-

rons cela parfaitement clair. Il y est dit : « Le premier homme est de la terre — poussière ; le second homme est le Seigneur (venu) du ciel. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes. Et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Or, je dis ceci, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité. Voici, je vous dis, un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés.... et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible, » non pas simplement dépouille la corruption, mais « revête l'incorruptibilité », « et que ce mortel », non pas simplement laisse tomber cette enveloppe mortelle, comme on dit, mais « revête l'immortalité » — évidemment l'état glorifié — « alors la parole qui est écrite s'accomplira, La mort a été engloutie en victoire. » Or, ce n'est point quand un chrétien meurt et déloge pour être avec Christ, que la mort est engloutie en victoire, mais c'est lorsque Christ vient et que les morts sont ressuscités et les vivants changés. Ce qui s'est fait jadis pour Hénoc et pour Elie d'une manière individuelle, se fera

sur une grande échelle à la venue de Christ. Alors tous les saints vivants seront changés, et s'en iront pour être avec le Seigneur, sans passer par la mort. Ce sont ceux-là, ressuscités ou changés, qui, ayant été enlevés au ciel, en reviendront avec Christ, et qui sont vus assis sur des trônes. Mais qu'advient-il de ces saints de la terre, qui sont appelés après que les saints précédents ont été pris pour aller à la rencontre du Seigneur? L'Apocalypse nous montre leurs souffrances pour la justice et leur mort. Que deviennent-ils après? Déjà l'Eglise avait été ressuscitée et glorifiée, et ces martyrs sont mis à mort avant que le règne de Christ commence. Eux, qui ont souffert, ne doivent-ils donc pas régner? Doivent-ils perdre leurs bénédictions parce qu'ils ont résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché? Jamais cela ne pouvait être. « Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités... et ils *vécurent et régnèrent avec Christ* les mille ans. » Ils sont eux aussi ressuscités des morts, ils rejoignent les autres déjà glorifiés, et tous règnent ensemble avec Christ dans « le royaume. »

Je pense, mais je ne donne ceci que comme une opinion, que c'est à ce moment-là ou à peu près que leur résurrection a lieu. La Bête et le faux prophète ont été renversés; Satan a été jeté dans l'abîme, et le règne millénial de Christ et de ses saints ressusci-



tés est maintenant sur le point de commencer. Le Seigneur attend pour ainsi dire le tout dernier moment. Il ne veut pas qu'une âme de ses saints martyrs ne jouisse pas de cette récompense qui est leur récompense spéciale. La Bête avait persécuté jusqu'à la fin, et Dieu diffère jusqu'à ce moment-là, afin que quiconque a souffert avec Christ, soit compris dans le privilège d'être glorifié avec Lui. Si le récit de la résurrection avait été donné lorsque les saints ressuscités antérieurement eurent été transportés au ciel (c'est-à-dire avant Apoc. iv), il aurait pu y avoir doute et anxiété relativement au sort de ceux qui devaient souffrir après l'enlèvement de l'Eglise; et il est facile de comprendre pourquoi c'est ici que nous le trouvons. Dieu avait particulièrement pour but de consoler ceux qui devaient souffrir et mourir pour Christ à une époque plus avancée, et de leur faire voir qu'ils ne seraient pas oubliés par Lui. Ils ressuscitent maintenant pour rejoindre les saints déjà ressuscités; « et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans. Dieu ajourne leur résurrection jusqu'au moment où va commencer le règne de Christ, et alors ceux qui, dans l'intervalle, avaient souffert pour Lui, sont ressuscités. « Et le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est - la première résurrection. » « Le reste des morts », —quels

morts étaient-ce? Le commencement du verset 40 comprend, à mon avis, non-seulement l'Eglise, mais aussi les saints de l'Ancien Testament; c'est-à-dire, tous les saints célestes enlevés pour être avec Christ, quand il viendra pour les prendre à Lui dans l'air. Puis, nous avons eu la première compagnie de ceux qui ont souffert avant que la Bête eût atteint le faite de sa puissance, et enfin la dernière compagnie de ceux qui furent mis à mort parce qu'ils refusèrent de lui rendre hommage. C'étaient là les trois classes de saints maintenant également en vie et régnant avec Christ. Il faut donc que l'expression « le reste des morts » désigne les méchants morts, car la première résurrection comprenait *tous* les justes morts, et correspond, de fait, à ce que notre Seigneur a appelé « la résurrection des justes, » (Luc xiv, 14,) sauf qu'elle comporte plus de détails si elle ne comprend pas plus de personnes. Ainsi donc, il y a une résurrection qui appartient spécialement aux justes, sans que les passages qui en traitent disent un mot des injustes. Il y a aussi une résurrection des injustes; et lorsque l'apôtre Paul parle, Act. xxiv, devant Félix, il rend témoignage de sa foi à la résurrection, tant des justes que des injustes. Mais quand le Seigneur Jésus-Christ cherche à élever la conscience de ses disciples à ce qui est bon et a du prix devant Dieu, c'est à la résurrection des justes seuls qu'il fait allusion.

Mais ce n'est pas tout. Aux jours du ministère du Seigneur ici-bas il se trouvait aussi des gens qui tâchaient de tourner en ridicule la doctrine de la résurrection. Aussi lisons-nous que, dans une autre occasion, des Sadducéens vinrent à Lui, tirant une difficulté à l'égard de cette doctrine du fait d'une femme supposée avoir successivement épousé sept frères, tous morts l'un après l'autre, la femme, à son tour, étant morte aussi après eux tous. En la résurrection, demandaient-ils, duquel des sept serait-elle donc la femme? Le Seigneur fait voir sur-le-champ que la difficulté soulevée provenait de l'ignorance de l'Écriture et de la puissance de Dieu. En la résurrection on ne donnera ni ne sera donné en mariage, mais on sera comme les anges : (c'est-à-dire comme eux sous ce rapport, car les saints ressuscités jugeront les anges ; mais semblables quant à ceci, qu'il n'y aura pas de distinction de sexe — ni de mariage non plus.) « Et aussi ils ne peuvent plus mourir. » Mais il ajoute : « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts, » etc. Quelle manière de parler extraordinaire, si tous étaient ressuscités en même temps! « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là. » Pesez bien la force de cette proposition. La résurrection des saints a lieu en un siècle qui leur

est particulier, et auquel ceux qui en sont indignés n'ont point part. « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là (les autres morts ne sont ressuscités qu'après lui) et à la résurrection *d'entre* les morts. » La résurrection de Christ ne fut pas simplement une résurrection des morts, mais d'entre les morts. Il les laissa tranquilles dans leurs tombeaux. Quelques-uns des saints qui étaient morts, ressuscitèrent, il est vrai, avec Lui, ou plutôt sortirent avec lui de leurs sépulcres après sa résurrection; mais la grande masse des morts ne fut affectée en rien à cet égard par la résurrection de Christ. Il en est de même, en principe, de la résurrection des saints : ce doit être une résurrection *d'entre* les morts. Le reste des morts doit ressusciter à une époque : mais ceux qui en seront estimés dignes, auront part à ce siècle-là, et à la résurrection *d'entre* les morts. Ils ne mourront plus jamais. Dieu pouvait-il montrer d'une manière plus forte que par ce langage, que la résurrection de ses saints serait distincte de celle des autres hommes et la précéderait? Comparez aussi le langage de Saint-Paul, en Philip. III, 11 : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts. » Sans doute que les versions ordinaires disent « à la résurrection *des* morts », mais je n'hésite pas à dire que c'est une erreur

complète. Le véritable et unique sens du verset, d'après des autorités les meilleures, est, « Si, en quelque manière que ce soit, je puis arriver à la résurrection *d'entre* les morts », celle qui me tirera du milieu des morts. Il peut sembler à quelques-uns que ce n'est là qu'un petit changement; mais, si nous tenons à connaître la pensée de Dieu, cela fait une grande différence: Car, si c'est bien « la résurrection *d'entre* les morts » qu'il faut lire, cela implique que pendant que les autres morts restent dans leurs sépulcres, il y a une résurrection qui n'est point commune à tous les hommes bons et méchants, mais est seulement le partage des bien-aimés de Dieu. L'Apôtre estimait cette résurrection si brillante et si heureuse qu'il dit en effet: Je ne me mets pas en peine des tribulations et des souffrances que je puis rencontrer sur le chemin — pourvu seulement que je me trouve là; c'est ce que j'attends et ce que je désire, coûte que coûte. Car en disant, « Si en quelque manière que ce soit », il n'entendait pas exprimer l'ombre d'un doute quant au fait qu'il aurait part à la première résurrection; mais plutôt, qu'il attachait au prix une valeur telle, qu'il ne pensait pas aux souffrances du chemin qui menait au but. Maintenant, reportons sur l'Apocalypse la lumière qui jaillit de ce passage. L'expression « le reste des morts » fait allu-

sion aux méchants morts. On avait sous les yeux la résurrection de tous les saints délégués jusqu'à la manifestation du royaume. « Mais », ajoute le prophète, « le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis (vers. 5.) Ce passage n'offre réellement aucune difficulté; mais les gens ont leurs pensées, leurs opinions à eux, et ils ne peuvent faire accorder l'Écriture avec elles. Tandis que tout est aussi clair que possible, si on s'en tient à ce que déclare le Saint-Esprit. « C'est là la première résurrection. Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection. » (vers. 6.) Quelle admirable harmonie entre cette parole et ce que le Seigneur avait dit aux Sadducéens, « Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts! » Et aussi avec Saint-Paul : « Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts. »

« La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux. » Remarquez une fois de plus, la force des paroles du Seigneur dans l'Évangile : « Car aussi ils ne peuvent plus mourir. » Quant à ceux qui sont laissés dans les sépulcres pour n'être ressuscités qu'après les mille ans, ils sont destinés à mourir d'une autre mort bien misérable — la seconde mort. C'est de cette mort-là que doivent

mourir tous ceux qui n'auront pas eu part à la première résurrection. Leur mort sera la seconde mort — l'extinction de toute espérance de bénédiction, quand tout le reste est béni dans le ciel et sur la terre, la demeure à jamais sous la colère de Dieu. Ils sont jetés dans l'étang de feu. Mais pour ceux qui ont part à la première résurrection, « ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans; » et plus tard ils régneront par lui dans la vie aux siècles des siècles.

Les trois derniers versets que nous venons de considérer, forment une sorte de parenthèse dans le chapitre, quelque chose d'analogue à ce que nous avons vu dans le chap. XII. Là, en effet, après nous avoir décrit la guerre qu'il y avait eu dans le ciel, et le fait qui en avait été le résultat, comment Satan en avait été précipité, l'Esprit prophétique reprend, dans le verset 13, l'histoire à laquelle il avait été fait allusion auparavant (vers. 6.). Ici nous trouvons quelque chose de semblable, car le septième verset continue l'histoire qui avait été déjà commencée précisément à la fin du troisième, où nous avons eu l'emprisonnement de Satan dans l'abîme, et ainsi la répression pour un temps du pouvoir qu'il a de séduire les nations en révolte contre Dieu. Il est ajouté, qu'après cela il faut qu'il soit délié pour un peu de

temps. Le verset 7 nous présente par anticipation le récit de sa mise en liberté et des effets qu'elle produira. « Et quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison ; et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat ; et leur nombre est comme le sable de la mer. » (vers. 8.) Les versets 4-6 forment donc évidemment une parenthèse, — importante sans doute, mais toutefois une parenthèse, et ne font point partie de l'histoire régulière que nous avons ici. Il se peut qu'une des raisons pour lesquelles nous la trouvons à cette place, c'est de faire voir que, durant cette même période où Satan est lié, il y a le côté béni — non pas seulement le mal réprimé, mais Christ et ses saints régnant au-dessus de la terre. Il n'est jamais dit que nous régnerons sur la terre. En Apoc. v, 10, j'ai déjà montré que la version ordinaire de ce verset qui comporte cette idée, est un peu inexacte, et que le véritable objet de la pensée du Saint-Esprit est, non pas le lieu où les saints de Dieu habiteront alors, mais plutôt la sphère de leur règne. « Ils régneront sur (au-dessus de) la terre. » Ce changement a de l'importance, non pas tant comme fait isolé, mais parce qu'il se rattache à tout le plan de la vérité, et que c'est une partie de ce plan que les saints célestes ne doivent jamais



se trouver mêlés avec ceux qui sont sur la terre. La promesse de la première place dans la bénédiction terrestre appartient à Israël, et, en conséquence, cela ferait une confusion extrême, si les saints célestes, les saints glorifiés, se trouvaient mêlés avec les hommes encore dans leurs corps naturels dans ce monde. De fait, une des plus fortes objections que bien des chrétiens font au règne de Christ sur la terre, a pour base l'idée que la doctrine de l'avènement pré-millérial de Christ suppose que les saints glorifiés doivent être mêlés avec les personnes qui seront alors en vie ici-bas. Mais c'est là une grande erreur. L'Eglise aura sa gloire propre; mais il y aura, d'ailleurs, deux ordres ou sphères de bénédiction, et l'une d'un caractère plus élevé que l'autre. Toutes les choses qui sont dans les cieux seront réunies sous l'autorité de Christ; mais en outre, dans le même temps, toutes les choses qui sont sur la terre seront sous le même gouvernement. Tel est le caractère spécial du millénium. Il y aura en haut la portion céleste, et la portion terrestre en bas, réunies ensemble, mais non pas confondues. C'est ce qui est nettement enseigné en Eph. 1, 10, où l'apôtre dit que Dieu nous a fait connaître « le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps (savoir), de réunir

en un toutes choses dans le Christ; tant les choses qui sont dans les cieus, que celles qui sont sur la terre en lui ». Je n'ignore pas qu'il en est qui pensent qu'il s'agit là de la dispensation évangélique actuelle. Mais c'est sans fondement. L'Eglise n'est pas un rassemblement de toutes les nations, mais, au contraire, un corps élu tiré d'entre elles toutes. Elle n'a jamais été ni ne sera jamais un rassemblement en un de toutes les nations, de tous les peuples, de toutes les tribus, et de toutes les langues. De plus, c'est d'un rassemblement de toutes choses que parle ce verset. Il existe un rassemblement ensemble des enfants de Dieu, car Christ est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés; mais ici il est question de choses et non de personnes. Quand sera arrivé le moment où l'administration glorieuse dont l'Apôtre parle doit être introduite, toutes choses seront placées sous l'autorité de Christ. En droit, Christ a bien toutes choses sous son autorité maintenant, mais il n'en est pas encore ainsi comme fait réalisé et manifesté.

Daniel ne dit pas que tout doit être mis sous l'autorité du Fils de l'Homme, et le Saint-Esprit ne révèle pas non plus dans l'Ancien Testament ce secret de la volonté de Dieu : il y est parlé de la grandeur du royaume sous tous les cieus. Mais le Nouveau Testament nous en dit davantage : il nous

apprend que, dans le même moment où toutes les choses qui sont sur la terre seront mises sous le gouvernement de Christ, toutes les choses qui sont dans les cieux y seront mises aussi. Et ce ne sera pas simplement par sa providence, comme c'est le cas aujourd'hui, que Christ gouvernera, mais personnellement et d'une manière directe. Naturellement le Seigneur est au-dessus de Satan, le Dieu et le prince du monde actuel. Il agit maintenant par sa providence, et, en outre, il a pleinement et personnellement droit à toute gloire, céleste et terrestre. Mais le temps, où il veut faire valoir son droit, et prendre en mains le gouvernement de toutes choses, est encore à venir. S'Il l'avait aujourd'hui d'une manière immédiate, toute méchanceté serait réprimée, personne ne pécherait sans être frappé du jugement; et on ne verrait pas non plus le juste souffrir, ni le méchant prospérer. Tout cela prouve que, dans le sens plein et réel du mot, le Seigneur Jésus-Christ ne règne pas encore, quelque véritable que soit son règne pour la foi. Voyez, par exemple, au Psaume xcvi : « L'Eternel règne. » On cite cette parole comme si elle s'appliquait au temps où le Saint-Esprit la faisait écrire, ou du moins au temps actuel. Mais celles qui suivent réfutent cette manière de voir, parce que lorsque l'Eternel régnera dans le sens que

l'entend le Psaume, la terre se réjouira, etc. Tandis que nous savons parfaitement par Rom. viii, pour ne pas parler de l'expérience de tous les jours, que la terre gémit dans la misère, et que toute la création soupire et est en travail jusqu'à maintenant, ce qui est tout le contraire de se réjouir. Mais quand les Psaumes recevront leur plein accomplissement, toute la création sera délivrée et tressaillera d'allégresse sous le règne de Jéhova. Certes, la foi a raison de dire que l'Eternel règne aujourd'hui; mais Il n'exerce pas encore sur la terre son pouvoir royal. Quand Il commencera à le faire, tous les adversaires devront être renversés, et par conséquent il devra y avoir le jugement. La Bête et le faux prophète furent mis de côté, ainsi que nous voyons chap. xix, et alors vient le règne. Et quoique tous ne doivent pas être convertis, il ne sera pas toléré de péché manifeste. Il se peut que ce ne soit qu'une « obéissance feinte » qui sera rendue par une portion considérable de ceux qui se trouveront sur la terre, mais ce n'en sera pas moins encore, sous quelque rapport, de l'obéissance, même de la part des « enfants de l'étranger. » Tel est le vrai caractère du règne millénial. Ce sera un temps, non pas où il n'y aura pas de mal, mais où le mal sera supprimé par la présence du Seigneur; où la gloire céleste sera en relation immé-

diète avec la terre délivrée et joyeuse ; où le peuple terrestre sera restauré dans son pays propre, converti, et confessant Ce bien-aimé qu'avaient crucifié leurs pères, car ces mêmes circonstances auxquelles je fais allusion sont décrites, au moins pour ce qui concerne la terre, en Zacharie XII-XIV. Dans le dernier chapitre, l'Éternel est « roi sur toute la terre : en ce jour-là il n'y aura qu'un seul Éternel, et son nom ne sera qu'un. » Voilà précisément le millénium. Toutes les nations montent pour confesser l'Éternel : si quelque-une d'elles s'y refuse, elle sera châtiée. L'Esprit de Dieu signale d'une façon particulière le châtiment dont seront frappées les nations qui ne monteront point pour célébrer la fête des tabernacles : la pluie leur sera retenue. En Egypte, où on ne se ressentirait pas d'une privation pareille, la punition sera d'une autre nature, ce sera, « la plaie dont l'Éternel frappera les nations, » etc. La prophétie nous montre donc clairement la gloire terrestre sous le règne de Christ. Ephés. I ne nous a pas montré simplement la gloire céleste, mais la réunion sous Christ de toutes choses, tant des choses qui sont dans les cieux que de celles qui sont sur la terre. Non pas qu'elles doivent être mises toutes au même niveau, mais elles feront toutes partie d'un seul et même système, comme

ayant un seul et même chef au-dessus de tout, à savoir Christ. Mais l'Eglise n'est pas comprise dans aucune de ces deux catégories de choses. Nous ne sommes confondus ni avec l'une ni avec l'autre : au contraire, il est fait mention de nous comme ayant obtenu en Christ un héritage sur toutes choses. L'Eglise ne doit pas être seulement un peuple glorieux sur lequel Christ doit régner. Nous sommes héritiers de Dieu, et co-héritiers de Christ — non pas simplement héritiers sous Christ, mais *avec Lui* — conformément au type si remarquable qui en fut donné dès le commencement de l'histoire de l'homme, où, tandis qu'Adam avait la gloire d'être chef sur ce bas monde, sa femme participe à l'empire, en vertu de son union avec Lui. L'Eglise est l'Eve spirituelle du Seigneur Jésus, l'épouse du dernier Adam. Ceci peut expliquer un peu la force des expressions d'Eph. i, 10, 23, et nous montre l'importance du jour que nous contemplons en Apoc. xx. Car « les mille ans » correspondent à cette même période où l'administration sera dans les mains du Seigneur Jésus, où Il sera exalté et manifesté comme Chef sur toutes choses, et où l'Eglise participera à tout avec lui.

Une autre remarque que je voudrais ajouter, c'est que le Nouveau Testament seul nous donne la période du règne, et en précise la

durée comme devant être de mille ans. Presque toute la prophétie s'y rapporte, mais ce n'est qu'ici que nous apprenons quelles limites lui sont assignées, et dans quelle relation il doit être avec l'état éternel qui lui succède.

Dans un sens, Christ régnera, et les saints aussi, aux siècles des siècles. La chose est positivement ainsi enseignée, indépendamment du temps, par exemple en Rom. v, 17, où il est dit : « Ceux qui... régneront en vie par un seul, Jésus-Christ. » Cette parole ne se rapporte pas particulièrement au règne millénial, qui n'est qu'une partie du privilège de régner en vie par le Christ Jésus. Notre vie en Christ étant une vie éternelle implique, selon moi, que, dans un certain sens aussi important que réel, il y aura une manière de régner glorieusement avec Christ, qui durera éternellement. Mais, d'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'un royaume donné à Christ, que Christ remet avant la fin à Dieu le Père, ce règne spécial pour un temps limité a aussi une portée sur les saints célestes. Naturellement la gloire proprement divine de Christ est distincte de ces gloires-là et ne saurait être communiquée à personne. Mais Dieu a parlé d'une récompense spéciale — la récompense des souffrances endurées pour Christ : « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui ; » « Si, du moins,

nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui. » Tout cela a trait au règne millénial. Christ sera alors publiquement exalté dans le monde, au lieu même où Il fut méprisé et rejeté, et les saints seront publiquement exaltés avec Christ sur la scène même de leur opprobre et de leur souffrance, où ils avaient suivi Christ d'un pas bien faible et bien chancelant, sans doute, mais où ils s'étaient tenus attachés au nom de Jésus malgré la persécution et l'opprobre. Mais outre ces récompenses spéciales, il y a la gloire, la félicité, et la joie qui ne passeront jamais.

Le millénium sera un temps où bien des âmes seront amenées à la connaissance du Seigneur. Ce sera la grande moisson de la bénédiction : le temps célébré avec tant de ravissement dans les Psaumes et les Prophètes, où la connaissance de l'Éternel couvrira la terre comme les eaux couvrent le fond de la mer ; ce qui n'implique pas nécessairement que tous ceux qui connaîtront la gloire de Jéhova, connaîtront sa *grâce*, et seront convertis. Toutefois, beaucoup seront amenés au Seigneur, Mais il sera aussi donné en ce même temps une vraie et réelle connaissance de Dieu, car le Saint-Esprit sera répandu d'en-haut d'une manière spéciale dont le jour de la Pentecôte ne fut, comparativement, que comme la pluie de la première saison,



tandis que ce sera alors comme la pluie de la dernière. La Pentecôte fut la figure anticipée de la plénitude de bénédiction à venir — plus grande au moins en étendue, — qui sera réalisée dans le millénium.

Or, les saints de « ce jour-là » ne connaîtront jamais la souffrance comme un privilège — ne sauront jamais ce que c'est que suivre Christ dans l'opprobre, et qu'être rejeté avec Lui. En conséquence, ils ne régneront pas dans le royaume. Tous les saints, à partir du commencement et jusqu'au millénium, auront souffert plus ou moins avec Christ. Mais l'Eglise ayant connu prééminemment la communion de ses souffrances, aura une gloire toute spéciale : tandis que les saints qui seront amenés à la connaissance du Seigneur après que le millénium aura commencé, et qui n'auront jamais connu les souffrances de Christ, ne participeront pas au royaume. Les saints antérieurs au millénium auront place et part dans l'économie de la gloire, et ils seront changés parce que la corruption ne peut jamais hériter de l'incorruptibilité. Aussi, quand ils sont introduits là où Dieu fait toutes choses nouvelles, portent-ils, sans qu'il puisse exister à cet égard le moindre doute, la ressemblance de Christ, par la raison qu'ils font partie du dernier Adam ; et comme ils sont en connexion avec Christ, et qu'ils ont sa vie,

cette vie aura tout son efficace tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'âme ; ils seront changés en sa ressemblance. Il est vrai que pour ce qui concerne les saints de la période milléniale, nous n'avons pas de déclaration positive sur le moment où ce changement aura lieu. Toutefois, nous pouvons, ce me semble, déduire de principes généraux, que ce sera dans l'intervalle qui s'écoule après que le millénium a pris fin, et avant que les nouveaux cieux et la terre nouvelle apparaissent avec leurs bienheureux habitants. Mais ce silence de l'Écriture a donné lieu à ce que quelques-uns se soient laissés entraîner à l'idée étrange que les saints de la période milléniale resteront dans leur corps naturel, prenant et donnant en mariage durant toute l'éternité ! Une pareille idée ne trouve aucune espèce de fondement dans la parole de Dieu. On l'a déduite de l'idée qu'il fallait toujours interpréter l'expression « aux siècles des siècles » « à toujours » « éternellement » dans les versions françaises comme si elle devait, nécessairement et dans tous les cas, signifier l'éternité. Or, dans quelques passages, elle a en effet cette signification, mais elle ne l'a pas dans d'autres. Supposé que Dieu parle d'un état de choses terrestre, et qu'il emploie l'expression « régner aux siècles des siècles », comme c'est le cas en Dan. vii et Luc. i, on ne sau-

rait la prendre d'une manière absolue. La portée des mots doit être limitée par le sujet dont Dieu parle. C'est ainsi que, dans les choses humaines, si un homme achète une maison « pour toujours, » cela ne veut pas dire qu'il l'achète pour toute l'éternité, mais pour tout le temps que le monde existera sous sa forme actuelle : son droit subsiste aussi longtemps que la terre elle-même, en tant que laissée entre les mains de l'homme. C'est dans le même sens que Dieu se sert de l'expression « aux siècles des siècles » (à toujours, éternellement) en parlant des choses de la terre et de son peuple terrestre. Seulement, le cas est beaucoup plus fort que dans les transactions humaines ordinaires, car une révolution peut laisser de côté et même détruire tous les actes d'acquisition pareils, tandis que le royaume de Christ devant lequel toute autorité contraire doit s'incliner et disparaître, est ce qui garantit à Israël, etc., l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. L'expression « régner sur la maison de Jacob » ne peut donc qu'être modifiée par cette idée-ci — aussi longtemps que la maison de Jacob existe comme telle. Mais quand c'est en rapport avec les nouveaux cieux et la terre nouvelle, et dans sa pleine signification, que cette expression est employée, Israël n'est plus trouvé dans son existence nationale

terrestre et de semblables distinctions s'évanouissent quand des hommes sont ressuscités d'entre les morts ou changés. S'agit-il de vie éternelle, ou d'éternelle punition, il nous faut prendre l'expression dans son sens le plus étendu, parce que ces choses ne se rapportent pas à la terre, elles appartiennent à l'état de résurrection. S'agit-il, au contraire, de choses terrestres, elle doit être prise dans son sens restreint. Mais s'applique-t-elle aux choses en dehors de ce monde, il faut la prendre absolument dans toute son étendue. Or, en Dan. **vii, 27**, il est dit que « le royaume sous tous les cieux », (vers. abgl.) qui est donné au peuple des saints du Souverain, est un royaume éternel. C'est là, je pense, la même période que celle qui est appelée ici les mille ans. Dans le Nouveau Testament, le Saint-Esprit nous donne le développement complet de toutes les voies de Dieu, et nous fait voir que ce qui peut avoir semblé aux saints de l'Ancien Testament être un état de choses absolument éternel, est limité et qualifié par des révélations ultérieures qui nous y révèlent deux stages, pour ainsi dire, au lieu d'un. Ainsi, le royaume terrestre dont il est parlé en Daniel doit être « éternel » dans ce sens qu'il ne sortira jamais de dessous la domination de Christ, et ne lui sera jamais retiré et donné à un autre, comme les empires précédents ont été retirés.

à leurs chefs respectifs), mais restera en ses mains, et dans les mains des saints du Très-Haut, aussi longtemps que Dieu aura un royaume terrestre. Lorsque l'état de choses terrestre prend fin, et que le royaume est remis, le règne de Christ se poursuit éternellement, quoique d'une autre manière, car dans l'état éternel il ne s'agira plus évidemment du fait que tous les peuples, toutes les nations, et toutes les langues doivent Le servir.

Ce chapitre passe rapidement sur l'état millénial, pour ce qui concerne les hommes qui seront alors sur la terre; et si on désire considérer la partie terrestre des mille ans, c'est à l'Ancien Testament qu'il faut recourir. Là il en est parlé constamment comme de « ce jour-là » — le jour où les Gentils seront introduits et bénis — où le nom de Dieu sera exalté — où tout train de guerre aura disparu; le jour où le désert se réjouira et fleurira comme le jardin d'Eden, et où ceux dont l'Eternel aura payé la rançon viendront en Sion avec chant de triomphe et une joie éternelle sera sur leur tête — où la douleur et le gémissement s'enfuiront. Telles sont les descriptions que le Saint-Esprit nous donne de la bienheureuse période du royaume. Plusieurs ont été disposés à prendre dans un sens figuré ces tableaux prophétiques du millénium; mais il faut bien qu'ils admettent que ces images peuvent être beaucoup plus pleinement ac-

complies qu'ils ne le supposent. En d'autres termes, je vois dans les brillants récits que nous trouvons dans les prophéties de l'Ancien Testament touchant le millénium, des emblèmes d'une riche et abondante bénédiction qui doit se répandre réellement sur la terre. Sans doute que ces figures peuvent avoir aussi une signification spirituelle ; mais tout en admettant cela, nous ne voulons point enlever aux mots leur sens simple et naturel. Ainsi, par exemple, l'Écriture parle du loup et de l'agneau et d'autres animaux qui aujourd'hui se dévorent les uns les autres, comme vivant alors paisiblement ensemble. Rien n'empêche de faire une application figurée de ces termes et de s'en servir pour décrire ce qui sera moralement vrai des hommes — quoique, pour ce qui me concerne, je ne croie pas que ce soit là leur portée réelle. Car pourquoi Dieu ne ramènerait-il pas les créatures qu'il a faites et auxquelles il porte beaucoup plus d'intérêt qu'on ne le suppose, à une condition pour le moins aussi bonne que celle dans laquelle elles furent créées ? Pourquoi Dieu ne supprimerait-il pas toutes les tristes conséquences que le péché a amenées, physiquement aussi bien que moralement ? Les effets du péché d'Adam se sont étendus bien au-delà de sa propre race : tout ce qui avait été placé sous sa domination est tombé dans le désordre et dans la ruine. Et cette

idée de l'état de ruine où toutes choses se trouvent, n'est pas simplement un fruit de l'imagination, non plus que cette manière de présenter la prophétie de l'Ancien Testament. C'est la doctrine clairement et positivement établie dans le chap. viii de l'Épître aux Romains. Il est écrit là que « la création a été assujettie à la vanité, non de sa volonté, mais à cause de celui qui l'a assujettie. » Ce passage dit la chute de celui qui avait été établi sur la création : il tomba, et la création qui avait été assujettie à Adam, tomba en même temps que lui. C'est lui qui l'assujettit à la vanité ; la misère et la mort entrèrent par lui. Car il n'y a pas de raison pour supposer que la mort eût plus régné sur la création purement animale du monde adamique, que sur l'homme, si le péché ne fût pas entré. Je n'ignore pas que les savants de ce monde parlent souvent de débris fossiles qui prouveraient que des animaux sont morts avant la création de l'homme. Je n'entre pas dans de pareilles recherches, mais je dirai seulement que sous Adam il n'y avait pas le même état de choses. Supposé maintenant que les faits signalés par les géologues, et les inductions qu'ils en tirent, soient véritables, comme l'Écriture garde un silence absolu à l'égard des animaux qui ont pu avoir été formés et détruits sur la terre avant qu'Adam eût été créé, je désire faire de

même dans l'explication que j'essaie d'en donner. Il est des questions qui n'ont aucune importance morale, et dont en conséquence un chrétien n'a pas à s'occuper. Mais j'ajoute que ces théories, lors même qu'elles soient vraies, ne sont pas le moins du monde en contradiction avec l'Écriture; car il n'existe pas le plus petit indice que l'homme ait été en rapport avec l'état de choses antérieur à Adam, et l'Écriture le passe sous silence, ayant hâte, ce semble, d'arriver à ce qui se rattache immédiatement à lui. Aussitôt que la race humaine se trouve sur la terre, les voies morales de Dieu se développent graduellement. Mais bientôt l'homme tomba, et la création fut dégradée par la chute de son chef. La mort, pour ce qui est du monde adamique, entra par la désobéissance d'Adam — la mort directement quant aux hommes, et comme conséquence, ses ravages s'étendirent à toute la création animale inférieure.

Quand le second Adam, exalté au-dessus des cieux, viendra de nouveau, Il n'aura pas simplement une domination comme celle que possédait le premier Adam. Toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre seront soumises à son glorieux pouvoir. Pas un lieu, pas une créature dans tout l'univers de Dieu, qui n'éprouve les effets de cette puissance glorieuse par laquelle Il peut même



s'assujettir toutes choses. Ainsi, si jadis l'homme tomba, introduisant le péché, la mort et la misère, et si tous les efforts de sa race pour remédier au mal, au-dehors et au-dedans, n'ont été que des palliatifs et non une véritable cure, le Seigneur Jésus sera le bon, le souverain, le tout-puissant Médecin qui guérira tous les maux et toutes les souffrances de la création. Et Dieu aussi aura de la joie — sa propre joie — en soulageant toute la misère amenée par le péché, conformément à son estimation de la valeur de son Fils. Et si, jusques alors, tout n'a fait que remplir pour l'homme la coupe de malheur, quel temps béni ne sera-t-il pas celui où Dieu reprendra l'histoire à l'inverse, et où son propre Fils, tant méprisé et rejeté jadis, occupera le trône de sa double gloire, sa gloire céleste, et sa gloire terrestre ! Ce temps où la méchanceté sera supprimée, et la justice exaltée à toujours, non pas simplement par la puissance et la gloire, mais par Celui qui avait d'abord porté en grâce le poids de toutes les douleurs, et souffert sur la croix toutes les conséquences de la malice, conformément à la parfaite sainteté de Dieu ! Quelle douceur aussi dans la pensée que Dieu fera voir là qu'il n'y a pas un mal, pas une dégradation, pas une angoisse, pour lesquels Il n'ait pas en son Fils et par Lui une réponse appropriée et glorieuse ! Car Il

déployera alors toute sa puissance pour glorifier son Fils en présence de toute chair, de ceux-là mêmes qui envoyèrent après Lui ce message : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » Mais lorsque Ce Bien-Aimé reviendra après avoir reçu le royaume, et qu'il régnera comme le Fils de l'Homme ressuscité et exalté, toute la création éprouvera les réjouissants et bienheureux effets de la suprématie et du gouvernement du Seigneur.

Le Seigneur veut qu'Israël occupe sur la terre une position élevée, et que, eux, qui ont été si particulièrement ses ennemis acharnés, ils entonnent le cantique de louange avec leur Messie que jadis ils rejetèrent, mais qui, désormais, est au milieu de l'assemblée. C'est alors qu'ils reprendront le Psaume c, le Psaume d'actions de grâces, et inviteront tous les pays à venir et à célébrer l'Eternel, et même à entrer dans ses parvis avec des louanges. Quel contraste avec tout ce qui s'est passé jusqu'ici, et se passe encore maintenant ! Combien c'est différent de la haine que les Juifs ont toujours montrée pour quiconque voulait porter le message de grâce aux Gentils ! Quand Paul, en effet, leur raconte comment le Seigneur lui avait dit, pendant qu'il priait dans le temple de Jérusalem : « Va, car je t'enverrai au loin, vers les nations » — ils l'écoutèrent jusqu'à

ce mot ; mais c'était plus que leur cœur orgueilleux ne pouvait supporter, aussi élevèrent-ils leur voix, disant : « Ote de la terre un tel homme, car il ne convient pas qu'il vive. » Mais combien la grâce aura changé, et élargi le cœur étroit de ceux d'Israël, quand ils sortiront eux-mêmes pour porter les invitations de la miséricorde aux Gentils qui les avaient accablés d'outrages dans toutes leurs fatigantes pérégrinations sur la terre, et qui avaient foulé aux pieds Jérusalem durant tous les temps que Dieu leur avait assignés !

Les Juifs, comme Caïn, ont sur eux la marque de l'Eternel, afin qu'ils ne s'éteignent pas entièrement, nonobstant le meurtre dont ils se sont rendus coupables. Mais dans le dernier jour le Seigneur leur donnera la repentance, et à partir de là ils seront les hérauts convenables et bénis de sa grâce jusque dans les parties de la terre les plus lointaines.

Ce temps de bénédiction sous le Messie est ce que nous trouvons si fréquemment et avec tant de détails dans les écritures de l'Ancien-Testament. Les Evangiles, aussi, s'ouvrent en nous montrant les saints juifs nourrir des espérances pareilles. Mais à mesure que les choses se dessinent d'une manière plus décidée dans le sens de la rejection de Christ, il y rayonne une nouvelle mesure de lumière, jusqu'à ce qu'à la

fin, la rédemption étant accomplie, le Saint-Esprit fut envoyé du ciel, et manifesta pleinement la pensée de Dieu. C'est alors que la distinction entre le royaume et l'état éternel fut clairement établie et mise dans tout son jour. (1<sup>er</sup> Cor. xv, 24-28.) Il fut montré que le règne terrestre de Christ qui, d'après l'Ancien Testament, aurait pu paraître d'une durée sans limites, aura, en réalité, un terme quand Il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance.

Beaucoup de personnes croient que l'état de choses que le millénium verra réalisé, doit être amené progressivement par la prédication de l'Évangile et les autres moyens d'action actuellement en œuvre. Sans doute, ils comptent que Dieu bénira cette activité dans une mesure plus grande encore que ce n'est le cas aujourd'hui, car il n'est pas de chrétien, peut-être, qui voulût affirmer que les apparences actuelles autorisent une attente semblable. Mais on pense que s'il y avait un nombre plus considérable de serviteurs de Dieu, qu'il plût à Dieu de bénir en tout lieu la Parole pour la conversion des multitudes, et qu'un esprit d'amour, d'union, et de dévouement prévalût davantage parmi ceux qui aiment le nom de Christ, ce qui en résulterait serait le règne de Christ sur la terre.

Mais, voudrais-je demander, comment

savons-nous qu'il doit y avoir un millénium? Vous répondez: Par la parole de Dieu. Et de quelle manière le millénium doit-il être amené? L'humilité devrait répondre: Il nous faut aussi apprendre cela de la parole de Dieu. Nous reconnaissons tous que la terre doit être remplie de la connaissance de l'Eternel comme les eaux couvrent le fond de la mer. — De quelle manière cela doit-il être effectué? C'est une chose remarquable que dans le passage même (Es. xi, 9) où ces paroles se trouvent, le Saint-Esprit donne à entendre que le jugement doit précéder ce temps de bénédiction. (Voyez vers. 4). Nous y apprenons que la connaissance de l'Eternel doit se répandre de toute part et devenir universelle à la suite de l'intervention par laquelle il aura frappé la terre par la verge de sa bouche et aura fait mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres — le passage même que l'apôtre Paul applique à la destruction de l'Antichrist, l'homme de péché en 2 Thess. ii, 8. Le Seigneur le consumera par le souffle de sa bouche et l'anéantira par l'apparition de sa venue.

Il est donc parfaitement vrai, et reconnu de tous, qu'il doit y avoir un temps millénial de bénédiction sur la terre; et voici la réponse à la question concernant la manière dont ce temps doit être amené: la même portion de l'Ecriture qui nous révèle ce

changement béni, nous déclare que c'est le Seigneur qui l'effectue lui-même, en venant et frappant le méchant ; en d'autres termes, c'est par le jugement qu'il est amené, et non point par la prédication de l'évangile. L'évangile est de toute importance pour appeler les âmes de la terre au ciel ; mais ce n'est pas par lui que Dieu veut en agir avec le monde et le remplir de bénédiction. Il est le moyen par lequel se fait le rassemblement de l'Eglise tirée du monde pour Christ. Lorsque le jugement aura eu pleinement son cours, le Seigneur enverra ses serviteurs. Le Seigneur prononcera la parole, et grande sera la compagnie de ceux qui la publieront. « La loi sortira de Sion, et la parole de l'Eternel sortira de Jérusalem. » La dispensation actuelle est une dispensation qui a pour objet de rassembler, en séparation d'avec le monde. L'Evangile doit bien être prêché à tous, mais ce n'est point dans la vaine espérance que tous doivent jamais y croire. Aussi, le Seigneur, en Marc xvi, tout en ordonnant à ses disciples d'aller par tout le monde, et de prêcher l'Evangile à toute la création, prend-il soin d'ajouter : « Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé et celui qui n'aura pas cru sera condamné. » Il les prépare à ne compter pour leur message que sur un accueil partiel et individuel. De cette manière ils ne devaient pas se sentir découragés.

et abattus s'il ne se trouvait çà et là que quelques personnes qui reçussent la parole de vie. Peut-être n'y aurait-il qu'un Denys, l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. Et qu'étaient ces quelques personnes relativement aux multitudes qui entendirent l'Apôtre sur la colline de Mars ? C'était un sujet de joie et d'actions de grâce, d'apprendre que quelque âme avait cru à la vie éternelle, car c'est ainsi que Dieu préserve ses serviteurs de l'abatement. Il est bon de savoir que tous ne vont pas recevoir l'évangile, mais que Dieu accomplit ses propres desseins. C'est pourquoi, quand le Seigneur bénit la parole, et réveille çà et là la conscience d'un pauvre pécheur, il y a lieu de se réjouir. Mais nous savons que pour ce qui est du monde considéré comme un tout, le mal croîtra et « les hommes méchants et les imposteurs iront en empirant, séduisant et étant séduits. » Comment cela peut-il arriver, si la bénédiction millénaire doit être le résultat de l'œuvre d'évangélisation à laquelle travaillent aujourd'hui les chrétiens ? Mais le Seigneur doit frapper la terre de la verge de sa bouche et faire mourir le méchant par le souffle de ses lèvres, qui est dit être comme un torrent de soufre ! (Es. xxx, 33.) Est-ce là l'Évangile ? C'est tout le contraire, précisément — une figure de jugement de destruction. L'évangile déli-

vre de Tophet, mais ce jugement du Seigneur y précipite d'une manière irrévocable. C'est donc, évidemment, un jugement qui procède de la main de Dieu lui-même, et non point un jugement que l'homme, et bien moins encore l'Eglise, doive frapper. Ce n'est pas l'affaire de l'Eglise de précipiter dans Tophet. Nulle puissance, si ce n'est celle de Dieu, ne peut livrer à l'enfer.

Mais il y a une autre chose qui caractérise le millénium — Satan lié dans l'abîme. L'Eglise peut-elle lier Satan? Et quelqu'un affirmera-t-il que Satan peut être absolument empêché de séduire aujourd'hui le monde? Or, jusqu'à ce qu'il soit lié, il ne saurait y avoir de bénédiction universelle pour le monde; et tout chrétien est obligé de reconnaître que c'est Dieu seul qui peut lier ou briser Satan. Il peut bien pour le faire se servir d'un ange, ou s'associer les saints, ainsi que nous lisons en Rom. xvi, 20 : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » : car l'Eglise est unie à Christ, et sera alors réellement avec Lui, à qui, comme la semence de la femme, il appartient de briser la tête du serpent; mais la puissance qui le fait est en Christ, et non dans l'Eglise. Quand ce jour de jugement sera venu, Christ renversera tous les adversaires ainsi qu'il est dit. « Il frappera les nations, et les gouvernera avec une verge de fer. » (Apoc.



XIX.) Nous ferons la même chose en vertu de notre association avec Christ. (Apoc. II); et dans le règne de paix (Apoc. XX, 4, 6), nous Lui serons encore associés. C'est par l'Église, dans sa condition céleste, et non pas pendant que nous sommes sur la terre, que Satan sera ainsi brisé.

Mais il est parfaitement clair, d'un autre côté, que le millénium n'est pas exclusivement le règne des saints glorifiés : la terre, comme telle, avec ses habitants, sera introduite dans la délivrance et la bénédiction. Nous avons vu cela en Eph. I, 10, où se trouve la vraie clé du caractère de cette période merveilleuse — l'union de la gloire céleste et de la gloire terrestre sous une seule et même Tête, en qui, nous aussi, le corps, avons été faits héritiers. Il y aura sur la terre les Juifs et les Gentils bénis comme tels dans leurs corps naturels, tandis que les saints glorifiés seront les instruments de la bénédiction pour la terre.

Maintenant, la terre est un séjour misérable, et les hommes savent à peine jusqu'à quel point ils sont devenus des rebelles par le péché. Mais outre cela, il y a un ennemi invisible, un sombre et infatigable adversaire de Dieu et de l'homme, qui a à ses ordres ses armées de mauvais anges qu'il emploie comme instruments de sa séduction. Tout cela passera ; et ces mêmes lieux qui sont

remplis maintenant de mauvais esprits, les lieux célestes, (non pas, naturellement, le lieu où Dieu habite dans la gloire inaccessible, mais les cieux inférieurs qui sont en rapport avec la terre) seront une portion de l'empire de l'Eglise dans la gloire, et les saints célestes serviront de canaux et de moyens de joie et de bénédiction pour le monde, autant que les mauvais esprits sont maintenant les principaux agents de toute sa misère. Ils pourront bien, après le millénium, sortir pour un peu de temps de leur prison pour engager les nations éloignées de la terre dans une dernière conspiration contre le Seigneur, mais ils ne recouvreront jamais leur premier accès dans les lieux célestes où leur influence était le plus subtile et le plus dangereuse.

C'est alors que brillera pour le monde le jour de la plus grande gloire. Il va sans dire que je ne parle pas de la croix; car, entre toutes les gloires qui seront jamais données à Christ, aucune ne saurait être comparée à la gloire si réelle et si profonde de sa mort. C'est elle qui a, pour ainsi dire, rendu possible à Dieu de déployer sa miséricorde conformément à son propre cœur; et, en conséquence, parmi toutes les joies et toutes les bénédictions milléniales, il ne s'en trouvera pas une seule qui ne découle de la croix de Jésus. Et plus encore, car elle a des conséquences éternelles, et non pas pour

le millénium seulement. Toutefois, quelle que soit son importance, et quoiqu'il doive être un temps de bénédiction merveilleux, le siècle à venir, ou millénium, sera encore imparfait; car il y aura encore sur la terre des hommes dans leur corps naturel; et bon nombre d'entr'eux seront inconvertis. Conformément à cela, ce même chapitre nous montre qu'après l'expiration des mille ans, « Satan sera délié de sa prison, et sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler pour le combat; et leur nombre est comme le sable de la mer. » (vers. 7, 8). Ce trait-là ne se trouve point dans l'Ancien Testament; car comme il ne donne pas à entendre que le règne doive prendre fin, il ne nous mentionne pas non plus la période où Satan sera délié. Les termes, dans lesquels le jugement qui tombe sur le méchant est mentionné là, pourraient s'entendre d'un seul coup qui termina l'affaire. Nous apprenons d'Esaië que le lieu de la punition de l'armée superbe (vers. ang. *de ceux d'en haut*) sera en haut, comme les rois de la terre seront punis sur la terre. Il est évident que par l'expression « l'armée superbe » l'Esprit de Dieu ne fait pas allusion aux grands de la terre (car il la place en contraste avec les rois de la terre), mais aux puissances de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. (Comp.

Eph. vi, 12.) C'est exactement ce que nous trouvons, quoique avec plus de détails, en Apoc. xii, xix, xx. Les rois de la terre reçoivent leur châtement sur la terre, tandis que Satan et ses favoris, l'armée superbe, souffrent en haut. Satan est précipité sur la terre, et ses anges sont précipités avec lui. Leur place ne se trouve plus dans le ciel. Les détails ne sont point donnés jusqu'à l'Apocalypse. Ce jour verra le jugement de tous les ennemis en haut ou en bas. Que tel soit le caractère du jour millénial, n'exige pas de preuve.

(Dans le chapitre suivant (Es. xxv, 6,) il est dit : « Et l'Eternel des armées fera à tous les peuples en cette montagne un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés (un banquet, dis-je,) de choses grasses et moëlleuses, et de vins sans aucune lie, bien purifiés. » C'est un temps de bénédiction comme on n'en a jamais connu auparavant. Et la bénédiction n'est pas limitée, comme c'est le cas maintenant à un certain nombre de personnes recueillies d'une masse considérable, mais « L'Eternel des armées fera à tous les peuples en cette montagne, » etc. « Cette montagne » signifie la Palestine, parce que elle sera pour toute la terre le lieu où l'Eternel sera exalté. Il va sans dire que c'est dans un sens moral et non dans un sens matériel qu'il faut prendre tout ceci.

Remarquez, ce que nous trouvons dans le verset suivant. « Et Il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples. » Le Seigneur détruira les ténèbres qui sont aujourd'hui sur la face de toutes les nations, « et la couverture qui est étendue sur toutes les nations. » Mais cette ère sera aussi caractérisée par la résurrection. « Il engloutira la mort en victoire, » paroles par lesquelles le Saint-Esprit fait évidemment allusion à la première résurrection mentionnée dans l'Apocalypse. Alors seulement la victoire est complète. (Comp. 1 Cor. xv.) « Et le Seigneur l'Éternel essuiera les larmes de dessus tout visage, et il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre; car l'Éternel a parlé. » C'est le temps de la bénédiction pour le peuple Juif. « Et l'on dira en ce jour-là : Voici, c'est ici notre Dieu; nous l'avons attendu, aussi nous sauvera-t-il. » Ici, ce sont bien incontestablement des personnes sur la terre qui ont besoin d'être sauvées. L'Église est sauvée déjà, et nous n'attendons point la venue de « ce jour-là » pour que notre Dieu nous sauve. Ceux-là seront sauvés au jour de la gloire; nous sommes sauvés, nous, au jour de la grâce. « C'est ici l'Éternel; nous l'avons attendu, nous nous égaierons et nous réjouirons de son salut. Car la main de l'Éternel reposera sur cette montagne, mais Moab sera foulé sous

lui comme on foule la paille pour en faire du fumier. » Nous avons là un des ennemis d'Israël foulé, car ce doit être un jour de jugement aussi bien que de bénédiction. Dans le chapitre suivant (xxvi) il est écrit, « En ce jour là ce cantique sera chanté au pays de Juda : Nous avons une ville forte, » etc. Et dans sa dernière partie à laquelle je désire renvoyer le lecteur à cause de son importance, Israël dit : « Nous avons conçu, et nous avons été en travail... nous ne saurions en aucune manière délivrer le pays, » etc. « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra, ils se relèveront. « Tes morts » c'est à dire, le peuple Juif qui est regardé figurément comme étant mort; absolument comme en Ezéchiel où ils sont représentés non seulement comme morts, mais comme dans leurs sépulcres. Mais, de même que le Seigneur fait passer son vent sur ses ossements desséchés, de telle sorte qu'ils vivent; de même ici, « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra. « Il n'est pas dit simplement *Ton* corps mort, mais *Mon* corps. Je les reconnais — ils sont à Moi. Jéhovah se les approprie, Il les reconnaît pour siens, quelque morts qu'ils aient pu être. On ne les aura plus dans cet état; ils se relèveront. « Réveillez vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous habitants de la poussière; car la rosée est comme la rosée des herbes, et

la terre jettera dehors les trépassés. Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme la porte sur toi. » Ceci ne ressemble pas à l'Eglise. Les saints célestes n'entrent point dans leurs cabinets sur la terre, mais ils sont enlevés pour être dans la maison du Père dans le ciel. Mais ici il est question du peuple Juif. L'Esprit prophétique s'occupe de les consoler, et leur annonce qu'ils se relèveront de leur état dégradé, « car la rosée est comme la rosée des herbes. » « Va, mon peuple, cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée. » L'indignation dont Dieu a été indigné si longtemps contre son peuple, se changera désormais en indignation contre leurs ennemis. L'Assyrien dont Dieu s'est servi jadis comme d'une verge pour châtier Israël, doit maintenant subir lui-même sa sentence finale. « Car, voici, l'Eternel s'en va sortir de son lieu pour visiter l'iniquité des habitants de la terre commise contre lui; alors la terre découvrira le sang qu'elle aura reçu, et ne couvrira plus ceux qu'on a mis à mort. » Et toutefois, c'est bien ici évidemment, le temps où Dieu introduit le millénium, et nullement celui où il est passé. L'Eternel sort de son lieu pour punir les habitants de la terre. Y a-t-il là quelque chose qui ressemble à l'évangile, puisque au lieu de proclamer la rémission de leurs pé-

chés, Il vient pour les punir? certainement non. De plus, ce en ce jour-là, l'Eternel punira d'une dure et grande et forte épée le Léviathan, le serpent tortu, le Léviathan, dis-je, serpent tortu, et il tuera dans la mer (vers. ang. le Dragon) qui est dans la mer. Sans aucun doute, il y a là une allusion générale au méchant, Satan, l'ancien serpent. Seulement, il n'est pas envisagé ici comme quelqu'un qui occupait une place en haut; mais comme défait et rejeté ici-bas. Il n'est pas parlé de lui d'une manière aussi détaillée que dans l'Apocalypse, qui nous donne la pleine lumière de Dieu sur ce sujet, et sur tous ses détails.

Une autre chose que nous apprenons de notre chapitre (Apoc. xx) c'est qu'à la fin du millénium, Dieu fera voir que le jour de la gloire (les mille ans, qui forment une partie du jour du Seigneur quand Satan est lié, et que le Seigneur Jésus, règne d'une manière manifeste) ne convertira pas plus les âmes par lui-même, que ne l'ont fait le jour de la grâce et la publication de l'évangile jusqu'aux extrémités de la terre. Car si au jour de la grâce, le salut d'une seule âme exige la puissance immédiate de Dieu, naturellement il ne faudra pas moins que la même puissance ici-bas au jour de la gloire. Tandis que le Seigneur sera là, le mal sera tenu bas; il n'y aura pas de chef pour gui-



der l'homme dans son mal. Mais du moment qu'il est permis à Satan de sortir de son lieu et d'exercer sa puissance, on a la preuve manifeste que le cœur de l'homme n'est point changé. Il s'en va aux quatre coins de la terre pour séduire les nations, et il les rassemble pour leur ruine. Ces nations sont appelées d'un nom symbolique qui est une sorte d'allusion aux ennemis d'Israël mentionnés en Ezéch. xxxviii, xxxix. Mais ce ne sont pas les mêmes, et il faut les en distinguer soigneusement, car, en Ezéchiel, Gog est à la lettre un individu — le prince des vastes territoires et des peuples du nord-est, connus de nos jours comme l'empire de Russie. Gog sera alors le chef de cette contrée que l'Écriture appelle « le pays de Magog. » C'est là le véritable sens des mots rendus dans nos versions par « prince des chefs » et qui doivent être traduits par « prince de Rosh. » Mais à l'époque où les Écritures furent traduites en Latin (version qui eut une grande influence sur celles qui suivirent), l'empire russe n'existait pas et ne pouvait être connu sous ce nom, le nord de l'Europe étant alors habité seulement par des hordes errantes de barbares appelés sarmates, scythes, etc. Ainsi, quand Jérôme, qui corrigea la vieille version latine, arriva au terme hébreu « Rosch », il crut qu'il devait être pris, non comme le nom

d'un peuple, mais comme un nom commun signifiant « chef » ou « prince » juste comme il en est arrivé des Franks, dont le nom, outre qu'il est devenu celui de la contrée, qu'ils avaient conquise il signifiait aussi « hommes libres. » De là vient probablement que dans nos versions « Rosh » a été traduit par Chef, ce que l'Hébreu pouvait également bien supporter, si le contexte n'exigeait pas un nom propre. C'est pour cela, je suppose, que les traducteurs, ne connaissant pas de meilleure manière de le rendre, s'arrêtèrent à la vague expression de « prince des chefs de Mésec et de Tubal. » Cependant, c'est une chose bien connue que des personnes instruites qui n'avaient pas de lumière sur la prophétie, ou n'en avaient que partiellement — que des savants qui examinaient ce sujet il y a cent ans déjà, arrivaient à la conclusion qu'il fallait entendre par là la Russie. Mais ce qui est d'une importance beaucoup plus grande, c'est que la version Grecque, ou celle des Septante, qui a été faite deux siècles avant l'ère chrétienne, a laissé ce mot tel qu'il est dans l'original, Rosh; ils ne savaient pas quel lieu ou quelle race ce nom désignait, mais voyant que Mésec et Tubal étaient donnés comme des noms propres, ils comprirent de la même manière le mot précédent. Gog doit donc être réellement « le prince de Rosh, de Mésec et de Tubal » qui

seront tous trouvés dans l'empire russe. Ezéchiel fait voir alors que, à l'époque où Dieu restaure Israël et le plante dans son propre pays, la Russie doit être le dernier grand ennemi qui monte pour l'attaquer, et trouve sa propre ruine, qui lui vient de la main de Dieu, sur les montagnes d'Israël. Sa prophétie ne porte pas, je pense, sur les événements actuels, sauf en tant qu'ils sont un acheminement à celui-là, bien moins encore doit-on la confondre avec le rassemblement de Gog et de Magog décrit dans les versets 8, 9 (Apoc. xx.) Impossible que les deux passages aient trait au même événement. En effet, le prophète Juif parle d'une vaste confédération qui est antérieure au millénium, ou du moins a lieu dans ses tous premiers jours ; tandis que celle dont il s'agit dans l'Apocalypse ne se forme qu'après que les mille ans sont écoulés. Je pense qu'ici Gog et Magog sont purement et simplement des expressions symboliques qui ont, il est vrai, leur fondement dans le prophète de Chébar, mais qui en sont entièrement distinctes. La prophétie d'Ezéchiel reçoit son accomplissement lorsque Israël est restauré. (Voyez ch. xxxvi, xxxvii). Gog, monte quand le peuple habite dans ses villes sans murailles, et il pense en faire pour cette raison aisément sa proie. Mais l'Eternel intervient. Gog est détruit, et Israël vit et

prospère paisiblement dans son pays. Ici (Apoc. xx), ce sont des symboles empruntés aux circonstances de l'Ancien Testament, mais appliqués à des temps bien postérieurs. Le dernier ennemi qu'Israël eut à combattre avant le millénium était le véritable Gog, Gog dans le sens littéral, la dernière rébellion qui a lieu après lui tire son nom de cet effort bien mémorable des nations extérieures à la Palestine. D'innombrables essaims de peuples venus des quatre coins de la terre, sous la conduite de Satan, répéteront (ce qui ne sera plus jamais répété) ce que le chef russe aura fait avant elles. Ils monteront sur la largeur de la terre, et ils environneront le camp des saints et la ville bien-aimée. Il va sans dire que c'est du peuple et de la ville terrestre qu'il s'agit; car Israël sera alors un corps de saints, un peuple saint, et Jérusalem sera la ville bien-aimée, non pas de nom seulement, mais, en réalité, alors, la ville du grand Roi. Ces nations monteront et les environneront, et Dieu sera forcé, s'il m'est permis de parler de cette manière, de les détruire pour toujours. « Et du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora. » (vers. 9). Le feu est constamment la figure du jugement de Dieu. C'est ainsi qu'ils périssent. Leur chef n'est point atteint par ce jugement, un sort pire lui est réservé. « Et le diable qui les avait

séduits fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où aussi sont la Bête et le faux prophète et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles. » Ceux qui le suivaient sont détruits par un jugement divin sur la terre, mais le diable, qui les avait entraînés par ses impostures, est jeté dans l'étang de feu et de soufre. —

Mais il y a encore une autre scène — la plus solennelle de beaucoup pour l'homme, et où tout est réellement solennel. « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui est assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel ; et il ne fut point trouvé de lieu pour eux. » (vers. 11.) Remarquez cela. Il est beaucoup de personnes qui supposent que c'est là le temps de la venue du Seigneur, et qui, en conséquence, placent le millénium avant Sa venue. Mais cette opinion ne peut soutenir la lumière de l'Écriture. Sans recourir à des preuves en dehors de ce chapitre, je voudrais prendre une autre voie qui est courte et simple, et à mon avis, parfaitement concluante sur cette question. Quand le Seigneur Jésus vient, il vient à la terre depuis le ciel. Telle est généralement, autant que je puis le savoir, la foi de tous ceux qui ont sur ce point des pensées précises. Or, ce n'est point ce que nous trouvons ici ; car le Seigneur est assis sur un grand trône blanc,

et au lieu de sa venue du ciel à la terre, c'est la disparition de la terre et du ciel à la fois qui nous est présentée. Impossible qu'il s'agisse de la venue du Seigneur à la terre, car il n'existe plus de terre à laquelle il puisse venir. Tout le système de la terre et du ciel, tels qu'ils sont maintenant, aura disparu de la scène — aura été, non pas anéanti, mais détruit; car il y a une grande différence entre ces deux idées. Toutefois, la terre n'est plus trouvée occupant sa place; elle a disparu. Le grand trône blanc n'est donc point en aucune façon sur la terre; car la terre et le ciel se sont enfuis de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et il ne fut point trouvé de lieu pour eux. Et de peur qu'on ne pensât que leur fuite n'était qu'une simple figure de langage, il est ajouté qu'il ne fut point trouvé de lieu pour eux. Ainsi que c'est annoncé en 2 Pierre III, ils seront dissous, et leurs éléments se fondront par l'ardeur du feu. Remarquez donc qu'au moment où Christ est vu assis sur le grand trône blanc, la terre et le ciel se sont enfuis. Quelle conséquence devons-nous tenir de cela? Ou bien que le Seigneur Jésus-Christ doit être venu auparavant, ou bien qu'il ne viendra jamais sur la terre; car ce ne serait nullement la même chose que de supposer qu'il viendra seulement sur la terre nouvelle après que tout

jugement, même celui des méchants morts, sera passé. Or, nous savons que « le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils » — « établi de Dieu juge des vivants et des morts. » La foi générale des chrétiens est qu'il viendra sur cette terre-ci. Un jour qui est encore futur, Ses pieds se tiendront debout sur la Montagne des Oliviers qui est vis-à-vis Jérusalem du côté de l'Orient, et qui, dès ce moment-là, doit être non pas détruite, mais fendue par le milieu en témoignage de cet événement solennel. Toutes ces circonstances ne sauraient s'appliquer à ce que St-Jean nomme les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Lorsque le grand trône blanc apparaît, la terre n'est plus là; et, par conséquent, il faut que la venue de Christ à la terre ait eu lieu antérieurement à cette dernière scène du jugement. De fait, aussi, nous avons eu déjà la description de la venue du Seigneur dans le chap. xix, et celle de son règne dans la première partie du chap. xx. Ceci donne d'une manière très précise le caractère du grand trône blanc. Rien de plus simple, si vous prenez les choses dans l'ordre dans lequel Dieu les arrange. Mais l'homme est toujours intraitable; et ainsi il efface la venue de Christ du chap. xix où elle est présentée, et l'imagine dans le chap. xx, 11, où elle n'est point, ni ne saurait être.

Remarquez encore que le jugement du grand trône blanc n'est pas un jugement général, pas plus que la résurrection mentionnée ici n'est une résurrection générale. De fait, l'idée d'une résurrection commune aux justes et aux injustes est pure imagination. Je tiens, que toute âme d'homme, c'est-à-dire, de ceux qui sont morts, doit se trouver dans l'une ou l'autre résurrection. Mais l'Écriture nous montre que la résurrection des justes est une chose entièrement différente de celle des injustes, et a lieu dans une tout autre époque ; elles n'ont rien de commun, si ce n'est que, dans les deux cas, l'âme et le corps doivent être réunis pour toujours. Il n'existe pas de passage en faveur d'un relèvement commun à tous. On en allègue pourtant quelques-uns pour fournir une apparence de preuve. Le Seigneur dit en Jean v, 28 : « L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront Sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront mal fait en résurrection de jugement. » Mais ces paroles ne montrent pas qu'ils ressusciteront dans le même temps. L'heure vient en laquelle l'une et l'autre de ces classes se relèveront ; mais au lieu de dire qu'ils doivent se relever tous dans une résurrection commune, Christ s'attache à faire voir que ceux qui ont pratiqué le bien doi-



vent sortir de leurs sépulcres pour une résurrection de vie, et ceux qui ont mal fait pour une résurrection de jugement. Il y a donc deux résurrections, et non une seule résurrection commune à tous. Le passage même qu'on cite à l'appui d'une résurrection générale, enseigne, de fait, le contraire. L'évangile de St-Jean montre qu'elles sont distinctes l'une de l'autre quant à leur caractère respectif; son Apocalypse montre qu'elles le sont quant au temps où elles ont lieu.

On dira peut-être que ces paroles, « l'heure vient », impliquent que tous doivent être ressuscités à peu près dans le même temps. Mais le mot « heure » est employé dans l'Écriture (et même partout ailleurs) dans un sens très large. Il pourrait comprendre mille ans, ou plus encore; de sorte que, si l'une des deux résurrections avait lieu au commencement, et l'autre à la fin du millénium, ce pourrait encore être la même « heure. » « L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue ils vivront ». (Jean, v, 25). Cela a trait à l'œuvre qui s'est poursuivie depuis que Christ était sur la terre jusqu'au moment actuel. « L'heure » comprend là près de deux mille ans; et certainement ce n'est pas trop d'en inférer que dans le verset 28 « l'heure » pourrait embrasser, si c'était nécessaire, une période aussi longue. C'est à

L'Écriture qu'il appartient de décider. Le même Jean, qui nous montre le relèvement de toute chair hors de sépulcre, divisé en deux résurrections, en contraste l'une avec l'autre, d'hommes caractérisés par des qualités morales opposées, nous montre avec non moins de clarté et de certitude l'intervalle qui sépare ces deux résurrections. Le chapitre de l'Apocalypse que nous examinons maintenant répond à cette question, et prouve qu'il y aura entre les deux un intervalle de mille ans au moins. Mais ce n'est pas tout. Ces résurrections ne sont pas seulement distinctes l'une de l'autre par le temps où elles ont lieu, il y a encore dans leur nature une différence profonde, fondamentale. L'Évangile de Jean déclare que la première est une résurrection de vie, et la seconde une résurrection de jugement. Dans la première sont les justes; tous ceux qui sont jugés dans la seconde sont les méchants. Nos traducteurs l'appellent la résurrection de « condamnation », quoique le véritable sens du mot soit « jugement. » C'est le même terme qui est employé auparavant dans un verset ou deux (vers. 22, 27.) « Le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils.... Et il lui a donné autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. » Et il est nécessaire de se bien mettre dans l'esprit que, si Christ donne

sa vie comme Fils de Dieu, il vient comme Fils de l'homme pour exécuter le jugement dans son royaume. Il donne sa vie pour celui qui croit, et il exécute le jugement sur l'incrédule. Ainsi, il y a deux résurrections correspondant à ces deux titres. Il y a la résurrection de vie, ou la résurrection du croyant, c'est l'application à son corps de cette puissance de vie qu'il possède déjà dans son âme. Mais ceux qui ont repoussé Christ, que leur est-il réservé? La résurrection de jugement. Ils ont méprisé Christ maintenant, impossible qu'ils évitent alors la résurrection de jugement.

Revenant à Apoc. xx, n'est-ce pas ce que nous avons ici? D'abord nous y avons vu la résurrection de vie, de « ceux qui ont pratiqué le bien. » « Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection. » Qu'a-t-il été dit à leur sujet? « Ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans. » C'est une résurrection de vie. Mais regardez aux autres, aux méchants, « ceux qui ont mal fait, » « Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. » Qu'avez-vous ici? « Le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que, » etc. Ils ressuscitent donc. « Et je vis les morts, petits et grands, se tenant devant Dieu. » Il n'y a là que des morts — et de quelle manière différente ils apparaissent devant le

trône! « Et les livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert, qui est celui de la vie: et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres. » (vers. 12.) Or, je crois pleinement que toutes les œuvres des saints de Dieu seront examinées; ce qu'ils auront fait dans le corps viendra en évidence. Nous recevrons louange ou blâme selon notre fidélité ou notre infidélité; quand le Seigneur Jésus prendra place sur le siège du jugement, que nous nous tiendrons devant Lui et que nous serons manifestés. C'est Saint-Paul qui nous dit cela. (Rom. xiv; 2 Cor. v.) Mais dans Saint-Jean, le but du Saint-Esprit est de placer les deux résurrections en contraste l'une avec l'autre. En conséquence, il n'est pas dit un mot, dans le récit de la première résurrection, de notre comparution devant Christ afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, soit bien soit mal; mais nous y sommes représentés comme jugeant les autres. Telle est la manière dont est décrite la résurrection de vie. « Je vis des trônes; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné. » Naturellement, ils rendent compte pour eux-mêmes au Seigneur, et reçoivent en conséquence; mais le Saint-Esprit a ses raisons parfaitement sages pour ne faire ici aucune allusion à cela. C'est une résurrection de vie dans l'Evangile, et c'est

aussi une résurrection de vie dans l'Apocalypse. Mais lorsque vous en venez au reste des morts qui n'ont pas pratiqué le bien, quand ils sont ressuscités et qu'ils se tiennent debout devant le trône, c'est tout le contraire d'une résurrection de vie. Ils n'ont fait que le mal, et quand le livre de vie est ouvert, il ne doit s'y trouver aucun nom, car ce n'est point une résurrection de vie mais une résurrection de jugement. Ils doivent être jugés selon leurs œuvres écrites dans ces autres livres, et leurs œuvres appellent à grands cris le jugement. Leurs œuvres sont toutes et toujours mauvaises ; ils sont jugés d'après elles, et quel est le résultat ? Il pouvait y avoir de la différence entre eux sous plusieurs rapports : il y avait des grands et des petits, mais ils étaient pareils en ceci — ils n'étaient point écrits dans le livre de vie ; et quiconque n'y était pas trouvé écrit, était jeté dans l'étang de feu. Pas un mot touchant ceux qui y étaient écrits. C'est la résurrection de ceux qui n'avaient point de part dans ce livre, et ils sont jetés dans l'étang de feu. C'est comme si Dieu disait, les livres de leurs œuvres appellent le jugement : n'y a-t-il rien à dire pour la défense de ces misérables ? En conséquence le livre de vie est ouvert, mais ils ne s'y trouvent point : la dernière espérance s'est évanouie, et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre, il était jeté dans l'étang de feu. »

(vers. 15.) C'est la résurrection de jugement, il n'y a là ni vie ni miséricorde. Ceux qui avaient eu part à la résurrection de vie, étaient ressuscités longtemps auparavant, et ne viennent jamais en jugement : il est dit en effet (Jean v. 24) « Celui qui entend ma parole, et croit, en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en *jugement* (le même mot que dans les versets 22, 27, 29), mais il est passé de la mort à la vie. »

Rien de plus certain que cette résurrection est distincte de l'autre, qu'elle est d'un caractère différent, et qu'elle en est séparée par un long intervalle. La résurrection de vie avait eu lieu depuis longtemps, et maintenant arrive la résurrection de jugement. « Et la mer rendit les morts qui étaient en elle. » Les profondeurs que l'homme ne pouvait explorer qu'imparfaitement, ne peuvent plus cacher ceux qui y furent engloutis ; et le monde invisible lui-même, sur lequel il n'exerce aucun contrôle, est aussi forcé de lâcher ses misérables habitants : « Et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres. »

(vers. 13.) Et leurs œuvres les condamnent. Le livre de vie ne renferme pas un mot à leur sujet, et ils sont jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort, l'étang de feu. Ils sont relevés de leur première mort pour être jetés à toujours dans ce lieu de tourment, d'où il est impossible d'échapper.

— L'autre passage de l'Écriture, d'une extrême importance, souvent cité à l'appui d'une résurrection générale, est celui de Daniel. Qu'y trouvons-nous? Il est écrit chap. xii, 1 : « Or en ce temps-là Micaël, ce grand chef, qui tient ferme pour les enfants de ton peuple (c'est-à-dire le peuple de Daniel, les Juifs.), tiendra ferme ; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là. » Evidemment, ce n'est point là le millénium. « Et en ce temps-là, ton peuple, *c'est à savoir*, quiconque sera trouvé écrit dans le livre, échappera. » Ce n'est pas là non plus le temps où l'Église est délivrée ; car nous avons été délivrés depuis longtemps par la croix du Seigneur Jésus-Christ. Mais depuis la croix de Christ, le peuple Juif n'a eu en partage que la misère : cette croix était leur crime. N'avaient-ils pas crié, « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » ? Le temps de leur plus grande souffrance doit précéder immédiatement l'heure de leur délivrance. (Jér. xxx, 7.) Notre délivrance, comme la leur, est accomplie au moyen des souffrances d'un autre ; mais ce n'est qu'*après* que nous sommes délivrés que nous sommes appelés à souffrir. Il en est tout autrement pour les Juifs. Ils ont encore à passer par une effroyable tribulation, la pire de toutes celles qu'ils aient eu jamais à traverser ; mais immédia-

tement après arrive leur délivrance finale — « En ce temps-là ton peuple échappera, » etc. Ils n'échapperont pas seulement en tant que peuple, mais ils seront sauvés et convertis individuellement, selon le dessein de Dieu — « Quiconque sera trouvé écrit dans le livre. » « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » Voilà le verset qui a été généralement appliqué à la résurrection; mais je suis convaincu qu'il ne s'applique point au relèvement du corps. C'est une figure qui à la vérité, est prise de lui, et qui suppose cette grande vérité connue, mais c'est la même sorte d'expression, et ayant trait à un sujet et à un but analogues, que celle que j'ai fait remarquer en Esaïe xxvi, 19, où Israël était désigné comme « mon corps mort, » était invité, comme un habitant de la poussière, à se réveiller et à se réjouir avec chant de triomphe. Il est dit de même ici : « Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » Cela ne cadre avec aucun système d'interprétation, s'il faut l'appliquer littéralement à la résurrection corporelle des bons et des méchants dans le même moment. Vous remarquerez que cela



se passe avant le millénium. C'est évidemment antérieur au temps de la délivrance et de la bénédiction. Il y a un temps de détresse, immédiatement après lequel le peuple de Daniel est délivré; et ceux qui auraient pu être oubliés (dormant, pour ainsi dire, parmi les Gentils), apparaissent de nouveau, mais non pas tous pour la même destinée, les uns pour les opprobres, et les autres pour la vie éternelle. (Comp. aussi, Es. LXVI, 20, 24.) Cela ne répond point au dessein de ceux qui citent ce passage; car leur idée est qu'il y a d'abord le millénium, et ensuite la résurrection des bons et des méchants; tandis que la résurrection dont il s'agit ici, littérale ou figurée, précède le millénium, et est suivie du temps de la plus grande détresse qu'Israël ait jamais connue. Aussi, ma conviction est-elle qu'elle se rapporte aux Juifs. D'abord, au verset 1, ceux qui doivent échapper sont mentionnés en rapport avec la Palestine. Ensuite, il est annoncé que plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre, sortiront de leur dégradation, se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, etc. Parmi ces Juifs qui doivent s'avancer hors de tous les lieux où ils sont comme cachés, ensevelis sur la terre, les uns se montreraient des rebelles, et seraient traités en conséquence; tandis que les autres apprendront que l'Eternel a opéré en leur

faveur pour l'amour de son nom. Nous pouvons rapprocher cela d'Ezéch. xxxviii où les os secs représentent la maison d'Israël. Il ne peut rester aucun doute dans tout esprit sérieux relativement à ce passage, le Seigneur lui-même l'ayant interprété comme une figure de la résurrection à venir d'Israël. « Mon peuple, voici, je vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres. » Et si en Daniel il est dit que les uns doivent avoir la vie éternelle, Ezéchiel déclare que l'Eternel mettra son Esprit en eux. C'est une restauration spirituelle; aussi bien qu'une restauration nationale. Le passage de Daniel se rapporte donc à une résurrection figurée d'Israël; où quelques-uns se réveilleront de leur mort morale.

Nous pouvons maintenant revenir à Apoc. xx avec une conviction plus affirmée que la doctrine d'une résurrection générale est une erreur complète, et que la parole de Dieu enseigne une résurrection pour les justes et une autre pour les injustes. Celle dont il est question à la fin de notre chapitre, est uniquement la résurrection des méchants morts; c'est une résurrection de jugement. J'en appelle à vous-mêmes: pouvez-vous faire reposer sur vos œuvres le salut de vos âmes? J'admets que nos œuvres seront examinées et que nous recevrons conformément à ce qu'elles auront été; mais ce n'est point

la même chose que d'être jugés selon nos œuvres. Dans le premier cas la personne est acceptée, mais ses œuvres sont passées en revue pour la louange ou pour le blâme; dans l'autre, la personne est jugée selon des œuvres complètement mauvaises. En effet, l'homme naturel, l'homme inconverti, n'a pas de vie pour Dieu; il ne peut donc se trouver en lui que de mauvaises œuvres pour lesquelles il doit être jugé. Il n'en est point ainsi du croyant. Sans doute qu'il se trouve en lui des œuvres quelquefois bien mêlées, et même pires quelquefois; mais il a une position au-delà de toutes ces œuvres, quelque pénibles, quelque tristes qu'elles soient, Il possède la nouvelle nature que Dieu a donnée et qu'il ne veut pas retirer. Ses œuvres seront examinées, et elles auront une influence très grande sur la position que le Seigneur lui assignera dans son royaume. Il ne s'agit jamais de récompense, mais uniquement de la grâce et de la puissance de Christ, dans l'affaire du salut ou de la perdition. Quand vous parlez de récompense, c'est une dette à acquitter pour une œuvre faite; mais l'Écriture ne présente jamais le salut comme une récompense des œuvres. Il est l'œuvre de Christ — le fruit du travail et des souffrances d'un autre, dans la jouissance duquel Dieu nous place par un effet de son amour souverain. Et lorsque

nous nous trouverons devant le tribunal de Christ, ce ne sera point comme si notre comparution devait avoir pour issue l'acquiescement ou la condamnation : ce serait nier notre justification et la valeur de Son œuvre propre. Toutes nos voies seront manifestées à la lumière de Dieu, et le Seigneur nous mènera en triomphe à travers elles toutes ; mais Il ne passera pas sur une seule chose qui aura été faite contre Lui. Et de même qu'un chrétien peut aujourd'hui faire devant Dieu l'examen de ses voies, passer condamnation sur elles, et rendre grâces à Dieu pour sa discipline fidèle, il en sera de même, et d'une manière plus brillante, plus bénie, et plus parfaite encore, devant le tribunal de Christ. Il ne sera pas question alors d'être sauvé seulement, mais de justifier la gloire et la bonté de Dieu. Et certes ce n'est pas là une chose que nous ayons à redouter : c'est ce dont nous aurons à rendre grâces durant toute l'éternité. Après le bonheur d'adorer Dieu et de le servir fidèlement par grâce, la meilleure chose, même dès à présent, n'est-elle pas, en effet, de nous juger nous-mêmes ? Nous n'aurons pas une parole à dire pour notre défense, mais le Seigneur aura beaucoup à dire en notre faveur. Il manifestera tout ce que nous aurons fait, et nous recevrons en conséquence. Pour les choses mauvaises nous souffrirons une perte, pour les

bonnes nous obtiendrons une récompense. Mais ici, quelle différence ! Les morts qui se tiennent debout devant le trône ; ils n'ont pas de vie — rien que des œuvres mortes. Ils n'avaient point Christ, que peuvent donc mériter leurs œuvres ? Ils sont jetés dans l'étang de feu. La Mort et le Hadès ne sont plus désormais nécessaires ; ils sont personnifiés comme ennemis de Dieu et de l'homme, et comme tels ils sont, dans la vision (vers. 14), jetés aussi dans l'étang de feu.

Il est difficile de lire, dans l'Hébreu, quelques passages dans lesquels se rencontre une série de noms propres, sans être frappé du sens qu'ils présentent, si on considère les mots, non comme des noms propres, mais comme ayant une signification, et, en conséquence, formant ensemble une phrase.

C'est ainsi que le passage 1 Chron. I, 4-4 (les dix premiers noms) a été traduit de cette manière :

Adam *homme*, Seth *étant devenu*, ou *constitué*, Enos *misérable*, Kénan *pleureur*, Mahalaléel *le béni-Dieu*, Jéred *descendu*, Hénoch *consacré*, Métusélah *sa mort envoyer*, Lémec *au pauvre*, Noé *consolation*.

L'homme (étant) placé comme un misérable pleureur, le Dieu-béni descendit : — (lorsqu'il y eut été) consacré, sa mort envoya consolation au pauvre.

CHAPITRE XXI. — Le vie —

La division de ces chapitres eût été plus heureuse, si le chap. xxi, vers. 1 à 8, eût fait partie de la série d'événements qui a été donnée au chap. xx, car c'en est la suite non-interrompue. Il y a une terminaison bien marquée de la chaîne, avec le verset 8 de ce chapitre. De là à la fin, y compris même les cinq premiers versets du chap. xxii, nous avons une autre portion dont les détails se lient entr'eux. Les huit premiers versets se rattachent à une époque tout à fait différente de celle qui suit. A partir du verset 9 du chap. xxi, vous revenez au millénium, au lieu que les précédents versets du chapitre sont le récit le plus complet que la Parole de Dieu fournisse sur les nouveaux cieux et la nouvelle terre, dans le sens propre de ces expressions. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont subséquents au règne de mille ans, ainsi qu'au grand trône blanc, et

tout naturellement aussi, à la dissolution des cieux et de la terre qui existent maintenant, lesquels sont encore là quand ce trône est élevé. Puis, lorsque cette rapide description de l'état éternel est terminée, l'Esprit de Dieu ajoute un très important appendice, si l'on veut bien me permettre ce mot, sur l'état des choses durant le millénium, appendice dont les détails n'avaient pas été donnés lorsque cette époque millénaire a été mentionnée dans la succession historique d'Apoc. xix, xx, xxi, 1-8.

Mais quelques personnes objecteront peut-être à cela, et nous diront : Sur quelle autorité vous fondez-vous pour diviser ainsi les chapitres ? Pourquoi ne pas prendre le chap. xxi tout entier (ainsi que l'ont probablement compris ceux qui ont fait la division) comme s'appliquant à un seul et même temps ? Pourquoi ne pas supposer que ce qui est dit de la nouvelle Jérusalem au vers. 10, se rapporte à la même date que ce qui en est dit au vers. 2 ? La réponse est toute simple. Dans l'état éternel, Dieu est en relation avec les hommes ; toutes les distinctions de temps ont pris fin ; il n'y a alors ni rois, ni nations. Et cette relation, nous la trouvons en exercice dans les huit premiers versets. Prenez, pour exemple, le vers. 3. « Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est

avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu ». Tandis que si nous jetons un coup d'œil sur la dernière partie du chapitre, nous voyons qu'il s'agit encore la de nations et de rois terrestres. « Et les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre lui apporteront leur gloire » etc. Lorsque commencera l'éternité, Dieu aura fini d'en agir avec les choses qui sont selon l'ordre du monde — comme les rois, les nations, ou autres semblables arrangements pris par sa providence en vue du temps. Tout cela implique le gouvernement, et le gouvernement suppose un mal qui demande à être réprimé. Conséquemment, ce n'est pas l'état éternel que nous avons dans la dernière partie de notre chapitre, mais un état de choses antérieur, les premiers versets (1 à 5) du chap. xxii étant la suite de cette description. Il y est fait mention d'un arbre : « et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ». Ce qui signifie qu'au temps dont parle le verset, il n'y a pas seulement des nations, mais des nations qui ne sont pas relevées du besoin de guérison; et Dieu pourvoit à ce que leur condition réclame. Voilà ce qui doit convaincre tout esprit non prévenu, que l'Esprit de Dieu, au chap. xxii, ne fait pas allusion à ce qui suit le dernier jugement, alors que



tout ce qui tient au monde aura entièrement pris fin, mais qu'il revient à un état préalable dans lequel Dieu gouverne encore. Il est à remarquer aussi que, dans la partie relative au millénium (c'est-à-dire à partir du vers. 9 du chap. xxi), nous avons des noms d'économies, tels que le nom de Seigneur Dieu Tout-Puissant, et celui d'Agneau; il n'en est pas ainsi dans le chap. xxi 1 à 8, passage qui nous dévoile l'éternité, où Dieu sera tout en tous.

Mais une remarque qui peut aider à convaincre de la vérité de ma manière d'envisager ce passage, c'est que, dans ce livre, les tableaux rétrospectifs sont habituels à l'auteur inspiré. Je dis cela pour montrer qu'en cherchant à établir mon opinion quant à l'ordre selon lequel je conçois que ces événements sont arrangés, je ne soutiens pas du tout un fait qui serait sans précédents. Prenez, par exemple, le chap. xiv. Là, nous avons vu une septuple série bien régulière d'événements, dans le cours desquels la chute de Babylone occupe la troisième place. Après ce jugement vient celui des adorateurs de la Bête; ensuite, le Saint-Esprit déclare bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, puis, la venue du Seigneur en jugement, présentée de deux manières: 1° comme faisant la moisson; 2° comme foulant la cuve — la moisson figurant un jugement où il se fait

une distinction : la vengeance, un jugement de pure vengeance. La Babylone a sa place très clairement assignée. Mais longtemps après, dans la prophétie, lorsque l'Esprit de Dieu nous a donné les sept coupes de la colère de Dieu, Babylone apparaît de nouveau. La chute de Babylone a lieu sous la septième coupe. Et cela est important ; car alors le Saint-Esprit revient en arrière pour décrire le caractère et la conduite par lesquels Babylone s'était justement attiré une si terrible visitation de la main de Dieu. Dans ce cas, le Saint-Esprit, au chap. xiv, nous a conduits jusqu'à des événements subséquents à la chute de Babylone, et même jusqu'à la venue du Seigneur en jugement ; puis, il revient en arrière pour nous exposer des détails concernant Babylone et son association avec la Bête et les rois de la terre, etc.

Or, il me semble que cela est parfaitement analogue à l'ordre des événements du chap. xxi. Il y a une analogie frappante dans la manière dont Babylone et la Jérusalem céleste sont introduites ; et, bien que, sans doute, il existe entre les deux choses en elles-mêmes le contraste le plus fort et le plus accentué, il est cependant assez manifeste, selon moi, que le Saint-Esprit les avait l'une et l'autre à la fois dans sa pensée. Ainsi, en Apoc. xvii, 1, il est dit : « Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes, vint et me parla,

disant : Viens ici, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur plusieurs eaux. » Telle est la déclaration, à l'endroit où la vision revient en arrière pour donner la description de Babylone et de sa sentence. C'est exactement de la même manière que nous sommes introduits dans la contre-partie de cette vision au chap. XXI, lequel nous reporte en arrière à l'épouse, la femme de l'Agneau. « Et un des sept anges qui avaient les sept coupes qui avaient été pleines des sept dernières plaies, vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. » De même que Babylone avait eu sa place précise dans la série historique des événements, et que cette série ayant été complètement déroulée, le Saint-Esprit s'était arrêté pour mettre à découvert, d'une façon rétrospective et en plein, ces voies morales qui avaient, pour ainsi dire, forcé Dieu à la juger, — de la même manière exactement, l'épouse de l'Agneau, la nouvelle Jérusalem avait été vue sous ces deux caractères dans l'esquisse finale de l'histoire jusqu'à la fin. Et maintenant, le Saint-Esprit revient en arrière, décrivant la même nouvelle Jérusalem dans son rapport avec le règne millénial et les rois et nations qui seront alors sur la terre. Nous avons vu, chap. XIX, 7, que l'épouse, la femme de l'Agneau, s'était préparée. Au chap. XXI, 2, il

est parlé de la nouvelle Jérusalem comme descendant du ciel d'auprès de Dieu, encore fraîche de la beauté de ses épousailles après que plus de mille ans ont passé. Mais maintenant, au chap. xxi, 9, ressort le très important fait que l'épouse, la femme de l'Agneau, est la ville, la sainte Jérusalem. Et un des sept anges... vint et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra (non pas comme au Texte Reçu, la grande cité, mais) la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu. Jean était appelé pour voir l'épouse, et, regardant, il vit la Jérusalem céleste. Ainsi, si nous avons eu au chap. xix l'épouse dans sa relation avec l'Agneau, et ensuite comme la sainte ville, la Nouvelle Jérusalem, dans sa relation avec l'état éternel, les versets 9 et suivants de ce chapitre (xxi) nous montrent que pendant l'intervalle qui s'écoule entre les nocés de l'Agneau et les nouveaux cieux et la nouvelle terre de l'état éternel, l'épouse occupe une place extrêmement bénie aux yeux de Dieu et des hommes. C'est la manifestation millénaire de l'Eglise.

Ces quelques remarques préliminaires pourront frayer la voie, et prouver que je n'avance rien qui ne puisse être démontré, en prenant les huit premiers versets comme

la suite propre des événements trouvés dans les chap. xix et xx, et le restant de ce chapitre, à partir du verset 9, comme une description rétrospective de l'état millénial. Il y a évidemment les raisons les plus fortes en faveur de cette interprétation, et il me semble véritablement que toute autre est hors de question, si l'on tient dûment compte du contexte. Impossible qu'une personne instruite et non prévenue, qui considère attentivement les circonstances ici décrites, puisse supposer que ce qui suit le verset 9 se lie chronologiquement avec la section qui précède immédiatement. Ce sont, comme nous l'avons déjà remarqué, deux états de choses inconciliables.

Qu'est-ce que le Saint-Esprit fait voir à l'Apôtre, après le jugement dernier et la disparition des cieux anciens et de l'ancienne terre? « Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus. » Il ne faut pas donner à ces mots simplement une portée préparatoire et morale. Le prophète Esaïe avait parlé dans ce sens. En Esaïe LXV, de nouveaux cieux et une nouvelle terre sont annoncés: mais de quelle manière différente! Là, il faut, en effet, prendre le langage dans un sens figuré. « Car, voici (vers. 17), je m'en vais créer de nouveaux cieux, et une nouvelle terre;

et on ne se souviendra plus des choses précédentes, et elles ne reviendront plus au cœur. Mais plutôt vous vous réjouirez, et vous vous égaieriez à jamais en ce que je vais créer : car voici, je vais créer Jérusalem pour n'être que joie, et son peuple pour n'être qu'allégresse. Je m'égaierai donc sur Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de voix de pleurs, ni de voix de clameurs. Il n'y aura plus désormais aucun enfant né depuis peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse ses jours; car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune, mais le pécheur, âgé de cent ans, sera maudit. » Voilà, évidemment, un très-brillant changement, mais c'est un état terrestre. Il y a des enfants et des vieillards; et bien que la description établisse à dessein un contraste entre les choses d'alors et toutes celles que le monde a vues jusqu'ici, il s'agit cependant d'un état de bénédiction qui se rattache au temps : ce n'est pas l'éternité. L'apôtre Jean nous montre, dans l'Apocalypse, un nouveau ciel et une nouvelle terre, non dans un sens relatif, mais dans le sens le plus absolu. Dans l'Ancien Testament, les nouveaux cieus et la nouvelle terre ont une limite, parce qu'ils se rattachent à Israël sur la terre. C'est ainsi qu'il est dit du Seigneur qu'il « régnera sur la maison de Jacob à

toujours, et qu'il n'y aura pas de fin à son royaume. » Cela est une espérance propre à l'Ancien Testament, quoique l'expression en soit trouvée dans le Nouveau, et le passage signifie naturellement que le Seigneur régnera sur la maison de Jacob aussi longtemps qu'elle existera comme telle sur la terre. Lorsque la terre disparaîtra et qu'Israël cessera d'être une nation, il sera, sans nul doute, béni d'une autre et meilleure manière; mais il n'y aura pas alors de règne de Christ sur lui comme peuple terrestre ici-bas; de sorte que ce royaume, quand même il n'a pas de fin aussi longtemps que la terre subsiste, doit nécessairement être limité à la durée de la terre. C'est ainsi que je comprends les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont il est parlé en Esaïe. Le Nouveau Testament emploie cette expression dans une acception pleine et absolue, comme signifiant un état sans fin; mais dans l'Ancien Testament, elle se lie aux relations terrestres dont le Saint-Esprit parlait alors. Ce qui rend la chose encore plus claire, c'est que le verset suivant (Esaïe LXV. 21), continue et dit : « Même ils bâtiront des maisons et y habiteront; ils planteront des vignes et ils en mangeront les fruits. Ils ne bâtiront pas des maisons afin qu'un autre y habite..... mes élus jouiront longtemps du travail de leurs mains. Ils ne travailleront plus en vain et

n'engendreront plus pour être dans l'anxiété, car ils sont la postérité des bénis de l'Éternel » etc. (Vers. 14 Ang.) Or, cela est très réjouissant. Et encore : « Le loup et l'agneau paîtront ensemble... On ne nuira point et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté, a dit l'Éternel. » Si beau et si brillant que soit ce tableau de ce que le Seigneur peut accomplir, il est cependant en rapport avec la terre et un peuple terrestre. Ce n'est pas un état éternel, mais un jour excessivement glorieux, dans lequel la mort sera l'exception, et la vie la règle. Je dis que la mort sera ainsi rare, au moins dans la Terre Sainte, à cause de ce verset : « Celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune ; mais le pécheur, âgé de cent ans, sera maudit. » Ce qui signifie que si quelqu'un meurt à l'âge de cent ans, il sera encore, comparativement, un enfant ; et que si même la mort survient à cet âge, c'est seulement comme résultat d'une malédiction expresse de la part de Dieu. C'est ainsi qu'il en sera durant le millénium ; et c'est la réponse à une question fréquemment adressée : Que deviendront les justes pendant ce merveilleux règne ? Si la première résurrection a déjà eu lieu alors, et que dans la seconde il n'y ait que les méchants, que les morts, qui ressuscitent, quelle peut être la destinée de ces justes qui



vivent au temps du millénium ? La vérité est qu'il n'y a pas de preuve dans l'Écriture que des justes meurent dans le cours des mille ans. Ce qui est dit implique le contraire. Si donc il n'en meurt pas dans le cours du millénium, il n'y en a pas à ressusciter à sa fin. En conséquence, la résurrection de la fin ne demeure que pour les méchants, pour les morts seulement. Les justes seront ressuscités avant le millénium, les méchants après. Les justes qui vivent pendant le règne de Christ ne sont pas du tout appelés à mourir, pour autant que l'Écriture nous renseigne à leur sujet. Nous pouvons être sûrs que ces saints du millénium seront changés en la ressemblance de Christ. Ils seront transportés dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Nous ne sommes pas appelés à conjecturer sur la manière dont ces faits s'accompliront. Il nous suffit de savoir que, quoique ils ne soient pas présentés comme passant par la mort durant le millénium, et que, par conséquent, ils n'aient pas besoin d'être ressuscités, cependant, lorsque la nouvelle terre apparaît, des hommes sont trouvés en elle, et bien distingués de la nouvelle Jérusalem, qui est le symbole des saints célestes glorifiés. Je crois que le verset 3 garantit ce que j'avance. « Voici l'habitation de Dieu (ou la cité qui descend) est avec les hommes, » etc.

Une autre preuve qu'Esaië ne parle pas de l'état éternel ici décrit, est celle-ci : Quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre sont vus par le prophète du Nouveau Testament, il est rapporté que les premiers s'en sont allés et que la mer n'est plus. Or, il n'en est pas ainsi dans la prophétie d'Esaië. Là, c'est plutôt l'esprit ou le gage des nouveaux, qui venait dans les anciens, — l'ombre de ce qui devait arriver, et non l'image même ou l'accomplissement des choses. Prophétiquement ils sont dits être « nouveaux », à cause de la grande joie et de la bénédiction que Dieu accordera à son peuple d'Israël et à leur pays. Dans l'Apocalypse, « la mer n'est plus. » Dans l'Ancien Testament, au contraire, « l'abondance de la mer (est-il écrit) se sera tournée vers toi.... Car les îles s'attendront à moi, et les navires de Tarsis les premiers » (Esaië LX). Il n'y a pas de raison de douter que ce chapitre parle du même temps que le chap. LXV « Car ta lumière est venue, et la gloire de l'Eternel s'est levée sur toi. » Ce passage, ainsi que plusieurs autres, prouve qu'il doit encore y avoir la mer au temps dont parle Esaië : les îles et les navires l'impliquent nécessairement, et « les îles éloignées » sont introduites entre les deux déclarations concernant les nouveaux cieux et la nouvelle terre en Esaië LXV et LXVI.

Ici, dans l'Apocalypse, ce n'est pas seulement la dispensation actuelle, mais le ciel et la terre d'à-présent qui s'en sont allés, et ont fait place à « toutes choses faites nouvelles ». Sans doute, le nouveau ciel et la nouvelle terre seront formés du premier ciel et de la première terre. Tout comme le corps de résurrection sera formé du corps d'humiliation actuel, par la puissance de Dieu, ainsi la terre et les cieux actuels sont destinés à une transformation de même nature. Après leur dissolution, ils reparaitront dans la forme du nouveau ciel et de la nouvelle terre. « Plus de mer » serait chose impossible sans un miracle, aussi longtemps que la vie, dans sa condition présente, doit être maintenue. Mon lecteur sait que la mer est absolument nécessaire pour animer la nature telle qu'elle est ; sans elle, l'homme ne pourrait pas exister. Et tout le règne animal et même le règne végétal, sans parler du vaste monde des eaux, ne le pourraient pas davantage. Mais lorsque le temps aura pris fin, lorsque aura cessé la vie naturelle qui est soutenue par Dieu — lorsque le millénium aura achevé de rendre le plus éclatant témoignage à ce fruit aussi bien qu'à tous les autres fruits de Sa sagesse, de Sa bonté et de Sa puissance — alors suivra un état de choses entièrement nouveau, un état de choses parfait et éternel. Il y aura de nouveaux cieux et une

nouvelle terre, car les premiers cieux et la première terre auront passé et la mer ne sera plus.

Mais cela n'est pas tout. Dans ce tabernacle et cet ordre de choses que Dieu aura formés, distingués d'une manière si remarquable de tout ce qui aura existé auparavant et même de ce qui accompagne le règne de Son propre Messie, Jean voit « la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Et j'entendis une grande voix du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront Son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu » (Vers. 2, 3). A mon sens, la nouvelle Jérusalem est le tabernacle de Dieu. C'est là que, d'une manière toute particulière, Dieu habite. Et ce tabernacle de Dieu descend du ciel pour être avec les hommes. Les saints célestes composent le tabernacle de Dieu, tandis que ceux qui sont vus dans la nouvelle terre sont simplement nommés « les hommes ». Ils ne sont plus désormais Juifs et Gentils, comme dans le millénium; cette différence aura passé avec « les premières (ou vieilles) choses. C'en sera fait de toute distinction qui aura été en rapport avec le temps. Lorsqu'un saint est ressuscité ou changé, il cesse d'être Juif ou Grec : il est

un homme, toutefois portant l'image du céleste. De même ici, Dieu a affaire avec les hommes; « et il habitera avec eux et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. » Au lieu de la contempler à distance, Dieu ne viendra pas seulement visiter la scène que sa main aura formée pour les hommes, comme c'était autrefois le cas au jardin d'Eden; mais il habitera éternellement au milieu d'eux. « Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car les premières choses sont passées » (Vers. 4). Il n'y a pas de doute que les figures employées pour décrire cet état de choses sont tirées d'Esaië — figures que l'Esprit de Dieu avait primitivement appliquées à la bénédiction millénaire. Esaië prédit une condition glorieuse mais terrestre, que Dieu amènera à réalisation en faveur des justes durant le millénium. En ce temps-là, la bénédiction sera la règle; la douleur, l'exception. Le Saint-Esprit reprend maintenant des termes semblables, mais avec des différences frappantes, et les applique dans un sens infiniment plus profond, et qui réellement ne peut pas se qualifier.

Et si nous considérons un moment 2 Pierre III, nous y trouverons, je crois, un lien entre Esaië et l'Apocalypse. Il est écrit

en 2 Pierre III. 10 : « Or, le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont elles, seront brûlées entièrement.... Les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. » Or, il me paraît bien clair que c'est là ce qui a lieu à l'époque du grand trône blanc. Car du moment que le Seigneur prend place sur ce trône, la terre et le ciel s'enfuient de devant sa face et il n'est plus trouvé de lieu pour eux. Cela forme une partie du « jour du Seigneur », jour qui comprend tout l'intervalle depuis le moment où le Seigneur intervient pour juger le monde, entrer dans sa grande puissance et dans son règne, jusqu'au moment où il remettra le royaume, après le millénium et l'exécution des jugements qui le doivent suivre (1). « Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et piété; attendant et hâtant la venue du jour de Dieu.

(1) Je ne crois pas que le jour du Seigneur, dans le sens où Pierre emploie l'expression, soit seulement l'époque de la venue du Seigneur, mais plutôt la période entière qui comprend Son règne et le jugement. D'où il suit que le millénium, aussi bien que la dissolution finale du ciel de la terre d'à-présent, peuvent arriver et arrivent en effet dans la limite de Son jour, tandis que sa venue peut précéder l'un et l'autre. Il ne faut pas identifier le jour du Seigneur avec la venue du Seigneur.

dans lequel, les cieux étant en feu, seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite ».

Or, c'est là l'état de choses décrit, avec des détails plus complets quant au temps, etc. par l'apôtre Jean. Le nouveau ciel et la nouvelle terre, c'est ce que nous trouvons au commencement du chap. xxi; ce sont les nouveaux cieux et la nouvelle terre « dans lesquels la justice habite ». La justice est là chez elle parce que Dieu y habite, et la chose ne peut être ainsi rapportée que parce que la justice est le trait dominant. Il est clair que le Saint-Esprit, dans Pierre, fait allusion au passage d'Ésaïe, ainsi qu'il est dit : « Nous attendons, selon sa promesse; » mais encore lui donne-t-il une signification plus étendue et plus profonde. Et Jean, le dernier des écrivains du Nouveau Testament, reprend la même pensée et met chaque détail à sa place. Il nous montre que si le millénium peut présenter un accomplissement partiel de ces expressions, ce n'est qu'après le millénium que leur pleine force ressortira, alors que toutes choses étant conformes à la pensée et au conseil divins, Dieu se reposera, et que les hommes — non pas seulement Israël, mais des hommes rachetés et glorifiés — seront son peuple et qu'il sera leur Dieu.

Mais il faut encore que je cite un autre passage pour rapprocher les uns des autres les passages divers qui traitent de l'état éternel. En 1 Cor. xv. 23, nous lisons que chacun doit ressusciter en son propre rang : « Christ ; les prémices (Lui qui est déjà ressuscité) ; puis ceux qui sont de Christ, à sa venue ; ensuite, la fin, quand il remettra (c'est ainsi qu'on doit lire) le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. » Voilà la tâche que Christ remplira pendant le millénium : il abolira toute domination contraire, s'assujettissant à Lui-même tous les adversaires, et toutes choses à la gloire de Dieu le Père, car c'est là le but suprême de son exaltation, ainsi que nous le voyons en Phil. II. « Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort ». Cela est en parfaite harmonie avec Apoc. xx, xxi, où nous avons d'abord le règne de Christ, puis la mort détruite, et ensuite le nouveau ciel et la nouvelle terre, ou le temps auquel, en 1 Cor. xv, 24, Christ est dit remettre le royaume à Dieu le Père. Non pas que Christ cesse de régner dans un sens divin ; mais le règne spécial de Christ, comme homme, finira — c'est-à-dire son acte de régner pendant une période donnée sur un peuple terrestre et sur le monde en



général, règne auquel les saints célestes dans la gloire auront part avec Lui. Un tel acte aura un terme. A la fin, tous les justes se trouveront dans un état de résurrection ou de changement; tous les méchants, les morts, seront jetés dans l'étang de feu, et alors le royaume finira. Sa remise à Dieu le Père ne touche en aucune manière à la gloire personnelle du Seigneur Jésus. Le royaume que Christ possède pendant le millénium, n'est pas ce qu'il a comme Dieu, mais comme homme ressuscité — comme Celui qui a été humilié, mais ensuite exalté. Ce royaume, Il le remet à Dieu le Père (Lui-même aussi comme homme prenant une place de subjection dans la gloire, ainsi qu'autrefois sur la terre il le fit dans la grâce), afin que Dieu — Père, Fils et Saint-Esprit — soit tout en tous; c'est-à-dire, Dieu, comme tel, occupant une place de suprématie dans toute l'éternité. Mais, bien que le règne médiatorial de Christ doive avoir un terme, il n'en est pas ainsi du règne divin; c'est pourquoi nous, qui sommes participants de la nature divine, nous sommes dits régner aux siècles des siècles (Apoc. xxii). C'est ainsi qu'en Rom. v, il est écrit: « Nous régnerons en vie par un seul, Jésus-Christ. » Il est évident que le fait de notre participation à la nature divine n'affecte en rien la gloire incommunicable de la Divinité. Mais il demeure vrai que nous

avons une vie éternelle, et que son caractère d'être sans fin, découle du fait qu'elle nous est donnée par Celui qui, bien que véritablement homme, est une personne divine, par Celui qui est le vivant, et qui a été mort, et voici, qui est vivant aux siècles des siècles.... L'expression : « régneront en vie par un seul, Jésus-Christ », indique un règne qui n'est pas plus limité par rapport au temps, que par rapport à la sphère.

Vous remarquerez que, dans cette dernière partie de l'Apocalypse, c'est Dieu qui est l'objet prééminent, en parfaite harmonie avec ce que nous avons vu en 1 Cor. xv. 28. « Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris, car ces paroles sont certaines et véritables. » (Vers. 5). Celui qui parle est celui qui est assis sur le trône. Vous ne voyez pas qu'il soit fait mention de l'Agneau. C'est, dans le sens le plus complet possible, la gloire de Dieu que nous avons ici. « Et il me dit : C'est fait : Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. » Sans doute, Christ est aussi l'Alpha et l'Oméga, ainsi que nous le voyons au chap. xxii, 13 ; mais ici ce n'est pas le Seigneur comme tel qui agit et parle, c'est Dieu. « A celui qui aura soif, je donnerai, moi, gratuitement, de l'eau de la fontaine de la vie. Celui qui vaincra héritera de toutes cho-

ses, et je lui serai Dieu et il me sera fils. » (Vers. 6, 7.) Rien ne saurait être plus clair que ceci, à savoir, que c'est Dieu comme tel qui parle d'un bout à l'autre du passage. « Mais quant aux timides, et aux incrédules, et à ceux qui se sont souillés avec des abominations, et aux meurtriers, et aux fornicateurs, et aux empoisonneurs et aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort. » (Vers. 8.) Parole d'avertissement terrible au plus haut degré, surtout dans la forme où elle est employée ici. Considérez-en bien la force. C'est alors que Dieu sera tout en tous — Dieu qui est amour. Mais il n'est pas amour seulement : cela est une pensée fautive, infidèle ; Il est lumière aussi bien qu'amour. Il appartient à Dieu autant de se révéler en sainteté, que de se révéler en grâce ; c'est la même portion de la Parole, qui nous enseigne l'une et l'autre de ces vérités. Et ici nous en avons la preuve finale. En amour, Il descend pour habiter avec Son peuple. Son peuple, ce peuvent être des hommes, mais ce sont des hommes qui ne connaissent plus la faiblesse, ni la souffrance, car Dieu lui-même a essuyé toutes larmes de leurs yeux. Mais Il est lumière ; et c'est pour cela qu'en présence des choses faites nouvelles, des choses où la justice habite en paix, où il n'y a plus aucun

mal ou péché, mais une séparation complète du mal à jamais par la puissance de Dieu ; c'est pour cela, dis-je, qu'alors précisément la part des méchants est dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Remarquez bien que ceci est l'état éternel. Souvenez-vous que c'est pour l'état éternel qu'est prononcé le jugement, la condamnation sans fin de ceux qui auront rejeté Christ, pris position sur leur misérable moi. Telle est la sentence, rendue de la part de Dieu Lui-même. Leur part est dans la seconde mort, où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point, comme le Seigneur Jésus l'exprime d'une manière si touchante. Il n'est pas de déclaration plus solennelle que celle d'Apoc. xxi. S, non-seulement à cause de son caractère, mais à cause de la place qu'elle occupe. Lorsque Dieu prendra son repos dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre — lorsque Dieu descendra pour habiter avec les hommes, parce qu'il n'y aura plus de mal pour empêcher qu'il demeure avec eux — c'est alors que se présente l'effroyable scène du tourment sans espoir et sans fin qui attend le mal. Voilà ce que Dieu nous enseigne dans le tableau qu'il trace de l'état éternel. Il n'y a pas seulement le côté glorieux, mais il y a une place pour l'étang de feu, au sujet duquel, en outre, il n'est jamais donné à entendre qu'il aura une fin.

« Mais maintenant, après nous avoir conduits jusqu'à « la fin » dans le sens le plus absolu du mot, le Saint-Esprit nous ramène en arrière. Nous avons vu, au moment où commence cet état éternel, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari. Mais quelle est sa relation avec la terre millénaire? Si nous n'avions que les révélations antérieures, nous ne pourrions pas répondre à cette question d'une manière positive. L'épouse, la femme de l'Agneau, a trouvé dans le ciel la consommation de sa joie; ensuite, comme la nouvelle Jérusalem après le millénium, elle entre en sa place par rapport aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre; mais quelle est sa relation vis-à-vis de ceux qui seront ici-bas pendant le millénium? Cette question devient maintenant bien claire. « Et un des sept anges qui avaient eu..... et me parla, disant : Viens, je te montrerai l'épouse de l'Agneau, la femme. Et il m'emporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu; et son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. » Il me semble que le récit qui assimile le brillant luminaire de la ville à une pierre de jaspé, est en rapport très

intime avec ce qui vient d'être dit, d'elle comme ayant « la gloire de Dieu » ; car lorsque Dieu lui-même est vu sur le trône, au chap. IV, il apparaît semblable à une pierre de jaspé et de sardius. Ici, la nouvelle Jérusalem a la gloire de Dieu, et son luminaire est semblable à une pierre de jaspé. Mais ce n'est pas tout. « Elle avait une grande et haute muraille », et après cela il nous est dit, au verset 18, que « sa muraille était bâtie de jaspé ». De sorte qu'il est évident que cette pierre est, d'une manière spéciale, celle qui sert à décrire la gloire de Dieu, pour autant qu'elle peut être contemplée par la créature — non pas cette gloire de Dieu qu'il est impossible à la créature de contempler, car Dieu possède une gloire inaccessible. Mais il est aussi de Son bon plaisir de déployer une gloire à Lui, appropriée à la capacité de la créature ; et la pierre précieuse employée dans le livre de l'Apocalypse comme figure de cette gloire, c'est le jaspé.

De plus, il nous est rapporté que la ville avait « douze portes, et aux portes, douze anges, et des noms écrits sur elles, qui sont ceux des douze tribus des fils d'Israël ». Il est particulièrement fait mention du nombre « douze » dans tout le récit qui est donné au sujet de la nouvelle Jérusalem. Il est dit immédiatement auparavant que la ville a la gloire de Dieu, dans l'espérance de laquelle

nous nous glorifions. (Rom. v. 2). Ici, nous voyons que cette espérance dans l'attente de laquelle nous sommes et dans laquelle nous nous glorifions, est devenue jouissance. Mais il plaît à Dieu de se souvenir que c'est un peuple sur la terre qui est l'objet de ses voies, et la nouvelle Jérusalem a une relation toute particulière avec les hommes pendant la durée du millénium. En conséquence, il y a douze portes, avec les noms des douze tribus d'Israël écrits sur elles. Aux portes se tiennent douze anges, montrant leur subordination. Dans ce jour de gloire, les anges sont heureux d'être établis portiers aux portes de la céleste ville; heureux, s'il ne leur est pas donné d'entrer, d'avoir leur charge et leur fonction en dehors. « Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir duquel nous parlons ». (Hébr. ii). « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?... Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? » (1 Cor. vi).

« Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » (Vers. 14). Eph. ii, 20 nous donne, je crois, la force de ce symbole, « Ainsi donc, vous n'êtes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints.... ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin. »

Sans doute, tout l'édifice croît pour être un temple saint dans le Seigneur. Mais nous sommes édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes — soit, des apôtres et prophètes du Nouveau Testament. S'il se fût agi des prophètes de l'Ancien Testament, ils auraient naturellement été nommés avant les apôtres, afin d'éviter toute confusion; mais l'expression, telle qu'elle se présente, semble construite à dessein pour prévenir une pareille erreur. Les prophètes de l'Ancien Testament complétaient la loi, outre qu'ils rendaient témoignage des choses futures, des jugements, de la nouvelle alliance, etc. La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean; ainsi qu'il est écrit (Voyez aussi Matt. v. 17). Leur autorité ne saurait jamais être détruite. Mais lorsque le Messie fut rejeté par Israël et que la rédemption fut accomplie sur la croix, un fondement nouveau fut posé pour une nouvelle œuvre de Dieu, œuvre entièrement distincte de ce que la loi, ou les prophètes, ou même Jean-Baptiste avaient en perspective. C'est le fondement des apôtres et prophètes du Nouveau Testament; et c'est sur ce fondement que la nouvelle Jérusalem est édifiée. Maintenant, Dieu a donné à connaître toute sa pensée comme fondement de la vérité. Dans les temps de l'Ancien Testament, il y avait certaines choses encore réservées. Voyez le Deutéronome. « Les choses cachées, y dit Moïse, sont pour



l'Éternel, notre Dieu ; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants à jamais, afin que nous fassions toutes les paroles de cette loi » (Chap. xix. 29). Ici, les choses révélées sont rattachées à la loi et ses conséquences, dans le but d'insister sur l'obéissance. Mais les choses secrètes, qui alors appartenaient à Dieu, sont maintenant elles-mêmes révélées — les réponses de la grâce alors que tout était ruiné sous la loi. Et c'est là dessus que l'apôtre Paul insiste si fortement, là où il nous déclare de quelle manière Dieu, par révélation, lui a fait connaître le mystère ou secret : « D'où vous pouvez comprendre, en le lisant, quelle est mon intelligence dans le mystère du Christ, lequel n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes dans d'autres générations, *comme il a été révélé* MAINTENANT par l'Esprit à ses saints apôtres et prophètes. » Pareillement aussi en Col. 1. 26. Le Saint-Esprit a manifesté ce qui a été tenu secret dans les temps anciens. Le mystère a été révélé. Il semble que ce soit cette pleine révélation de la vérité qui est appelée le fondement des apôtres et prophètes, fondement sur lequel l'Église est édifiée. C'est pourquoi il est dit en 1 Tim. iii. 15, que l'Église est « la colonne et le soutien de la vérité. » La vérité est venue, et Dieu n'a en quelque sorte plus de secrets maintenant. Tout ce qu'il a trouvé bon de révé-

ler, tout ce qui a pu être de quelque service à la créature, tout ce qui a pu glorifier Son propre Fils, Dieu l'a manifesté, de manière qu'en ce sens comme en tout autre il peut être dit que « les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit maintenant. » Ainsi donc, c'est sur ce vaste et profond fondement, sur lequel sont déployées non-seulement les dispensations de Dieu envers des individus ou envers un peuple, non seulement ses promesses en son gouvernement, mais sur lequel tout ce Dieu peut donner à connaître de Lui-même à la créature, a été révélé en son Fils, c'est dis-je, sur ce fondement que l'Eglise est édifiée. Et c'est là ce qui a été maintenant manifesté à ses saints, savoir, ce qui était caché, mais qui a été maintenant révélé, « La muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau ». Les apôtres étaient les instruments de cette révélation.

« Et celui qui me parlait avait un roseau d'or, pour mesurer la ville et ses portes et ses murailles. Et la ville était bâtie en carré, et sa longueur était aussi grande que sa largeur..... et sa longueur, et sa largeur et sa hauteur étaient égales. » (Vers. 15, 16). Cette image démontre la perfection de la ville, « dont Dieu est l'architecte et le créateur ». Je ne veux pas dire que l'on

doive prendre cette description comme s'appliquant à une ville dans le sens littéral du mot. Dans mon appréciation, ce tableau est purement symbolique, exprimant certaines relations dans lesquelles se trouve placée l'épouse de l'Agneau, la femme. L'Écriture elle-même déclare positivement que la nouvelle Jérusalem est (non pas la demeure des rachetés) mais l'épouse elle-même, décrite sous la figure d'une ville. Tout comme l'église apostate, le vaste système ecclésiastique idolâtre dont il est si souvent parlé dans ce livre, est présenté sous la figure d'une grande ville, Babylone; de même ici l'Église glorifiée est présentée sous le caractère d'épouse, la femme de l'Agneau, en contraste avec la grande prostituée, et sous l'aspect de la sainte ville descendant du ciel d'au près de Dieu, en contraste avec la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre. Lors donc que nous lisons que la ville forme un carré, de longueur, de largeur et de hauteur égales, il faut simplement l'entendre comme expression figurative de sa perfection. En même temps, il ne faut pas confondre ces symboles l'un avec l'autre; car immédiatement après il est dit: « Et il mesura sa muraille, cent quarante-quatre coudées, mesure d'homme, c'est-à-dire d'ange » (Vers. 17). Or, la hauteur de la ville a été ci-devant donnée comme égale à

sa longueur et à sa largeur — soit douze mille stades. Evidemment cette mesure est énormément plus grande que celle de 144 coudées, qui désigne expressément la hauteur de la muraille. Premièrement, nous avons l'idée générale d'une ville qui forme un carré sous tous ses côtés, de fait, un cube; ensuite, quand nous arrivons aux détails de la muraille, une hauteur est donnée, qui montre que nous ne devons pas simplement rechercher une harmonie littérale, comme s'il s'agissait d'un portrait. Le nombre douze maintient l'idée de la perfection par rapport à l'homme. Et sa muraille était bâtie de jaspe; et la cité est d'or pur, semblable à du verre pur. (Vers. 18). Nous avons déjà, dans une précédente partie du livre, découvert la signification de ces deux figures, l'or et le verre. Le Seigneur conseillait à Laodicée, en état de chute, d'acheter de lui « de l'or éprouvé par le feu ». L'or est invariablement la figure de la justice divine — de la justice qui peut subsister devant le feu pénétrant du jugement de Dieu. La justice humaine ne pourrait pas s'y tenir; aussi n'est-elle jamais représentée par l'or, mais plutôt par le fin lin. Le fin lin, Dieu peut le nettoyer, et n'y laisser aucune tache ou souillure; mais le feu, ce serait sa destruction; au lieu que pour ce qui regarde l'or, il ne peut, qu'en

faire ressortir la perfection. En conséquence, cette cité est d'or pur. Si la cité a la gloire divine, la justice divine la caractérise également. Mais il y a plus. Elle est d'or pur, *semblable à du verre pur.* La sainteté, maintenant fixe et sans défaut, distingue encore la cité. Quant à la sainteté qui nous est indispensable, elle est exprimée sous la figure de l'eau, parce qu'il s'agit d'être nettoyé de la souillure dans le sens pratique. Dans l'Apocalypse, ce n'est pas le cas; car à partir du quatrième chapitre, les saints qui sont vus associés avec la sainteté, sont des saints ressuscités, qui, par conséquent, n'ont plus à faire d'être nettoyés. C'est pourquoi ils sont représentés, ainsi que dans le cas de cette compagnie de saints dont il est fait mention au chap. xv, comme étant sur une mer de verre, parce que c'est la pureté qui est dans une condition de fixité et d'inaltérabilité. Leur état n'est plus un état qui puisse avoir besoin de nettoyage. C'est la sainteté qui repousse tout ce qui serait de nature à souiller. De même ici, la cité est d'or pur, semblable à du verre pur. En Apoc. xv, il est remarquable que la mer de ver soit dite être mêlée de feu, ce qui n'est pas le cas en Apoc. iv, et cela parce que les saints dont il est parlé en ce premier endroit avaient non-seulement passé par une complète purification de cette nature et

étaient maintenant dans un état de pureté inaltérable, mais parce qu'ils avaient traversé la dernière et terrible tribulation, dont le feu, dans ce passage, est une figure. De cette tribulation, les saints ravis d'Apoc. iv. avaient été exempts. Ainsi donc nous avons la cité d'or pur, semblable à du verre pur ; c'est-à-dire, qu'il y a maintenant une justice divine, et une sainteté à laquelle rien ne saurait porter atteinte.

« Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toute pierre précieuse : Le premier fondement était de jaspe, etc. Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle ; et la rue de la ville était d'or pur comme du verre transparent » (Vers. 19 — 21). Sans prétendre donner la signification, au sens spirituel, des diverses pierres précieuses, nous pouvons apprendre par elles qu'en ce jour de gloire Dieu parera ses saints de toutes sortes de beauté. Il y aura différents rayons de sa gloire réfléchis par eux, rayons qui sont typifiés par ces différentes pierres précieuses. Pour ce qui regarde Dieu Lui-même, il n'en est pas ainsi. Sa gloire essentielle n'est pas décrite de cette manière. C'est une plénitude, une concentration de lumière. Elle n'est pas divisée en une variété de nuances, si nous pouvons ainsi parler, comme c'est le cas pour la gloire qui est conférée à l'Eglise.

Dieu est lumière, et il habite dans une lumière inaccessible. L'arc-en-ciel avec ses couleurs variées est le signe par lequel Dieu a indiqué son alliance avec la création et ses voies diverses envers l'homme ruiné. Mais quand il s'agit du luminaire des saints dans la gloire céleste, et de la manière, en laquelle Dieu déploiera la beauté de son peuple (car il voit véritablement de la beauté en son peuple), ces pierres précieuses sont les emblèmes employés.

« Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle. » C'est sous cet aspect qu'elles apparaissent aux hommes du côté extérieur : comme quelque chose de tout-à-fait surnaturel. C'est une description qui renferme une allusion à la Jérusalem terrestre ; mais, dans le cas de cette dernière ville, ce qui existe réellement dans la nature servira à l'ornement. Ici la beauté de l'Eglise est représentée par une image surnaturelle : chacune des portes était d'une seule perle. Ce sont des symboles qui représentent la parfaite et divine beauté dont Dieu revêtira son peuple. Déjà cela est vrai d'eux en Christ ; mais ils sont destinés à reluire ainsi, de fait et personnellement, en ce jour-là. Le fait, que chaque porte est d'une seule perle, montrerait, ce me semble, la ressemblance spéciale et la communion avec Christ que Dieu accordera à son peuple —

l'Eglise. En Matt. XIII., nous avons, je pense, le Seigneur Jésus présenté comme un marchand qui cherche de belles perles, lequel ayant trouvé une perle de très-grand prix, s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait et l'acheta. C'est la beauté de l'Eglise, vue dans la pensée de Dieu, qui, si l'on peut ainsi parler, ravit le Seigneur Jésus, de sorte qu'il se dépouilla de toute sa gloire terrestre pour acquérir cette perle. L'expression est très forte, en effet, mais pas trop forte pour dire jusqu'à quel degré Il appréciait l'Eglise. Mais nous savons que si le Seigneur a pu voir quelque beauté en l'Eglise, cette beauté tout entière émanait de Lui. Il voyait l'Eglise telle qu'elle était dans la pensée et le dessein de Dieu; et c'est là-dessus qu'il vendit tout ce qu'il avait afin d'acheter cette perle de grand prix, qui n'est, après tout, que la réflexion de sa propre beauté. Pareillement ici, la perle sans défaut — perfection de beauté morale qui avait été si précieuse aux yeux de Christ, est la figure de ce qui, à l'entrée même, apparaîtra aux yeux des hommes et des anges.

« Et je ne vis point de temple en elle; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple » (Vers. 22). Ceci est très important. Car peut-être quelqu'un dira-t-il : Qu'est-ce que tout cela a affaire avec les saints maintenant? Je réponds : Il faut



que le monde attend le jour de la gloire pour voir la beauté de l'Eglise. Et nous-mêmes sommes, comme le monde, si souvent incrédules, qu'il y a chez nous tendance, si nous échappons au rêve illusoire d'améliorer la Chrétienté, à ne voir que les ténébreuses, les pénibles circonstances de l'Eglise. Lequel de nous porte habituellement, constamment, dans son cœur le sentiment de délices qu'éprouve le Seigneur Jésus en dévoilant ce que l'Eglise doit être — oui, ce qu'elle est même déjà à ses yeux et à son cœur? Notre incrédulité sous ce rapport est une des principales et secrètes sources de l'esprit de murmure et de rébellion. Je ne dis pas que nous devons rester indifférents à l'égard de la chute de l'Eglise de Dieu, quant à l'état des choses sur la terre. A Dieu ne plaise que j'aie une telle pensée! Mais notre sentiment de sa chute ne serait que plus vif et accompagné de plus d'amour, s'il y avait chez nous un sens plus profond de la proximité de l'Eglise avec Christ, et de la gloire dans laquelle elle est appelée à resplendir bientôt. Une bonne partie de ce que nous ressentons, en considérant le mal qui se rencontre dans les enfants de Dieu, vient de ce que le moi est atteint. Nous sommes tous enclins à traiter durement en quelqu'un la vanité, l'orgueil et choses semblables. Pourquoi? N'est-ce pas, trop fréquemment, parce que cela nous blesse? On

ne nous a peut-être pas porté le respect, reconnu l'importance auxquels nous nous imaginions avoir droit? et cela nous aigrir facilement. Mais ce n'est pas là être impressionné selon Christ. Non pas que nous devions être insensibles aux voies de la chair et du monde, mais il faut en être affligés pour Christ et non pour nous-mêmes. Qu'est-ce qui peut nous en rendre capables? Rien, sinon un cœur rempli de Christ et de la place excessivement bénie dans laquelle il nous a mis. Nous sommes appelés à montrer Christ maintenant. Ce n'est pas seulement que nous sommes destinés à devenir membres de son corps, de sa chair et de ses os, mais que nous le sommes maintenant; aussi l'amour pour Dieu et le désir de sa gloire devraient-ils nous amener à marcher d'une manière conforme à cette position, dans l'Eglise et devant les hommes. Ce que Dieu ne tardera pas à déployer devant l'univers entier, il veut de nous que nous nous attendions à le trouver maintenant dans les siens. Quand ce jour-là sera venu, il n'y aura plus d'empêchements; mais le Saint-Esprit agit dans le but de réaliser en nous ce qui, alors, sera manifesté en perfection, mais qui est vrai en principe dès à présent. S'il y a une tache en quelqu'un qui est destiné à reluire avec Christ alors, cela stimule nos affections pour que le mal soit ôté selon Dieu et pour sa

gloire. Et c'est là ce qui augmente chez nous, dans une si grande proportion, le sentiment de la honte, dans le cas où de semblables taches se trouveraient en nous-mêmes. Pour moi, il est évident que le Saint-Esprit communique la description de la gloire divine qui sera dans l'Eglise, dans le but d'agir maintenant sur nos âmes par une grande puissance pratique, si la parole est mêlée avec de la foi dans ceux qui l'entendent. La véritable raison pour laquelle nous en tirons si peu de profit, c'est que nous sommes des croyants si incrédules ! Nous sommes croyants ; mais n'est-il pas humiliant que nous puissions passer sur d'aussi précieux fruits de l'amour de Christ, d'aussi brillantes visions de gloire assurée, comme si nous n'en avions pas besoin maintenant, ou comme s'il ne s'agissait pas des certaines et véritables paroles de Dieu ? Bientôt nous serons dans la gloire, et nous connaissons comme nous sommes connus ; mais la gloire est révélée à ceux qui n'y sont pas encore afin que leurs âmes soient maintenant pleines de la joie de cette gloire, et afin que les effets en soient manifestes même pour le monde qui fait mépris d'eux. Le Saint-Esprit est les arrhes de l'héritage, aussi bien que le sceau de la rédemption,

Mais cela n'est pas seulement vrai de la beauté dans laquelle l'Eglise est appelée à

briller alors; il y a une chose qui doit exercer présentement sur nous une puissante influence; il y a une immédiate relation avec Dieu dans le sens du culte et qu'en suite? Le symbole ici employé est celui d'une ville, c'est pourquoi nous ne sommes pas présentés sous le caractère de sacrificateurs. Si il était parlé de nous comme individus, nous serions vus comme ayant été approchés de Dieu, c'est-à-dire comme sacrificateurs, et c'est ainsi que nous le sommes au chap. xx, 6. Mais ici, nous voyons une ville — et une ville dans laquelle il n'y a point de temple, non qu'il n'y eût pas là un siège spécial pour la présence de Dieu, mais parce que sa présence remplissait le lieu tout entier et partout également. L'accès à Dieu est immédiat. Mais cela est aussi une vérité présentement applicable (Hébr. x). Ici-bas, maintenant, il n'y a point de temple, ni de sacrificateurs entre nous et Dieu. Sans doute, nous avons en haut le grand et fidèle Souverain Sacrificateur — ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme. Mais il y aura ici-bas temple et sacrificateurs pendant le futur royaume, pour ceux qui, sur la terre, auront besoin de Lui, alors qu'il « s'assiéra comme sacrificateur sur son trône » (Zach. vi. 13; Vers. Ang.). Ainsi, pour le Chrétien il n'y a maintenant ni temple ni sacrificateurs sur

la terre. Nous nous tenons, quant à la foi, dans la présence immédiate de Dieu, dont la parfaite faveur duit sur nous. Si l'on ne sent pas cela, c'est qu'on ne le croit pas. Nous devons toujours croire une chose sur l'autorité de la parole de Dieu premièrement; et plus nous mettons de simplicité à croire, plus nous jouissons de la consolation, de la force, et des fruits de la vérité.

« Et je ne vis point de temple en elle; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple. Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ». Il n'est besoin là d'aucune lumière terrestre, ni même céleste, appartenant à la première création; « car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe » (vers. 23) De quelle admirable façon cette description tout entière est en harmonie avec quelques paroles de Jean xvii, auxquelles je renverrai avant d'aller plus loin.

Dans son étonnante prière (si nous pouvons appeler prière ce qui est plutôt l'épanchement du Fils devant le Père), le Seigneur a dit: « La gloire que tu m'as donnée je la leur ai donnée. » C'est une gloire divine; mais non la gloire de sa divinité; car celle-ci ne peut jamais être donnée, attendu qu'elle appartient à Dieu seul. Le Seigneur Jésus possédait la gloire de la divinité, mais non pas comme lui ayant été donnée: il la

possédait d'une manière essentielle, il la possédait de droit, comme étant Dieu de toute éternité. Mais celle que le Père lui a donnée comme homme, il l'a donnée à ses disciples, « afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » Or, ceci correspond exactement à ce que nous avons dans l'Apocalypse. Nous y voyons la sainte ville, descendant du ciel d'auprès de Dieu; et l'Agneau est en elle, et le Seigneur Dieu se fait connaître d'une manière spéciale, pour ainsi dire, dans l'Agneau; car l'Agneau n'est pas seulement la lumière, mais le vaisseau de la lumière, la lampe. Nous pouvons voir une diffusion de lumière, ainsi qu'il est écrit: « la gloire de Dieu l'a illuminée »; mais si nous en voulons voir la concentration, où nous faut-il regarder? L'Agneau est cette lumière. C'est ainsi que Dieu lui-même fait resplendir son éclat dans toute cette glorieuse cité: l'Agneau est le grand objet de concentration, répandant la lumière sur la scène entière. Or, voici dans quel ordre cela a lieu: « Moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse » etc. (1) L'Agneau leur

(1) Les versets 22 et 23 de ce chapitre s'appliquent au temps de la glorification, le seul temps d'unité parfaitement déployée;

fait connaître Dieu, comme eux font connaître l'Agneau à tous les autres. C'est là ce qui est exposé dans l'Apocalypse : « Les nations marcheront à sa lumière ; » — non pas immédiatement dans la lumière de l'Agneau, mais au moyen de la lumière de la cité céleste, et c'est précisément ce que nous trouvons en Jean XVII : ( « afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme

mais il ne faut pas confondre cette unité avec celle demandée aux vers. 20, 21, laquelle est aussi clairement une question de grâce et de témoignage au monde, que l'autre sera une question de gloire à la connaissance du monde. Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'unité est demandée sous trois formes. Il y a premièrement au verset 11, celle qui est absolue et au-dessus de toutes les circonstances : « afin qu'ils soient un, comme nous. » Il y a, secondement, l'unité qui embrasse ceux qui croiraient par la parole des apôtres : « afin que tous (Juifs ou Gentils, esclaves ou libres) « soient un », ( non pas en vertu de la loi de Jéhova et des rites et ordonnances forcés du système Lévitique, mais par la révélation du Père et du Fils), « comme toi, Père, es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie » ( ce n'est pas encore : connaisse, mais croie) « que c'est toi qui m'as envoyé. » Ce témoignage-là, les saints rassemblés l'étaient pendant qu'ils marchaient ici bas dans une unité céleste. Puis vient la troisième forme — le couronnement — celle qu'il sera impossible au monde de nier, quand il verra les saints apparaissant dans une même gloire avec Christ. C'est pourquoi il est ajouté : « et que le monde connaisse que tu m'as envoyé » : mais ce n'est pas tout : « et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. » Comment contre-dire, lorsque Christ et l'Eglise apparaîtront soudain, dans une communauté de gloire, à ses yeux étonnés ? Mais cela ne change en rien la vérité précédente, vérité qui ne doit pas être affaiblie, à savoir, que le Seigneur désire une unité actuelle de tous ses disciples, comme un moyen et un puissant témoignage par lequel le monde puisse croire en la mission qu'il avait reçue du Père. De fait, cette vérité forme une partie importante de notre responsabilité pratique, et il n'est pas sage de s'en détourner par la raison qu'elle est grossièrement pervertie en vues de puissance terrestre et d'orgueil par l'Eglise-monde dans toutes ses variétés. Les Actes des Apôtres exposent les faits ; les Epîtres démontrent l'importance de la doctrine.

tu m'as aimé »). Voilà, me semble-t-il, ce qui répond aux nations marchant à la lumière de la cité. L'Eglise avait passé à travers ces nations dans les jours de son pèlerinage, et elle y avait été méprisée à cause de sa communion avec Christ (1 Jean III. 1). Car, comme lui-même y a été, et y a été méconnu, ainsi « le monde ne nous connaît pas. » Mais maintenant, lorsqu'arrive le jour éclatant, lorsque Jésus, longtemps absent et rejeté, Lui l'homme béni et exalté, le Seigneur du ciel viendra dans sa gloire, comme le grand témoin et l'accomplissement de la gloire de Dieu, de même qu'il en est le véritable resplendissement, — il ne sera pas vu séparé de son épouse. Elle apparaîtra avec lui en gloire, et les nations marcheront à la lumière de cette méprisée qu'elles auront rejetée si longtemps. Même les rois de la terre *lui* (1) apportent leur gloire. Il est nécessaire de constater cela, afin que personne ne s'imagine qu'il y aura communication directe entre les habitants de la terre et la cité céleste. Car si la cité est vue descendant du ciel, elle n'est pas dite descendre sur la terre de manière à être avec les hommes, comme c'est le cas lorsque le nouveau ciel et la nouvelle terre sont là. Ici, sa gloire est au-dessus.

(1) Dans le sens de, *lui rapporteront leur gloire*; la *lui* attribueront, lui en feront hommage, et, par dessus tout, à Dieu en elle, comme il est dit plus bas.



sus de la terre, en conséquence, les rois et les nations lui apportent leur gloire et leur honneur, dans le sens d'hommage, je présume, pour Celui qui y habite.

« Et ses portes ne seront point fermées de jour : car il n'y a point là de nuit. » Aucun danger ne menace la cité; au contraire : « et on lui apportera la gloire et l'honneur des nations. » Naturellement, cette expression a le même sens qu'au verset 24. « Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge : mais seulement ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau. » Ainsi, place entière est laissée à la sainteté de Dieu, et les choses impures, abominables, sont exclues de sa présence, comme, en vérité, elles sont moralement et absolument impropres à y paraître; mais, de plus, sa souveraineté est maintenue intacte. Nul n'y entre, excepté ceux inscrits au livre de vie de l'Agneau. Nous avons remarqué que les cinq premiers versets du chap. xxii. sont nécessaires pour compléter la vision, mais, je ferai mieux, je crois, de les réserver pour la prochaine méditation où nous verrons aussi la conclusion du livre à sa vraie place.

## CHAPITRE XXII.

L'un des traits distinctifs et bien inté-  
 ressants de ce livre, c'est qu'il ne peut être  
 compris si on le sépare du reste de la Parole  
 de Dieu, ou si, du moins, on l'envisage en  
 dehors des autres portions de cette parole.  
 Dieu l'a, d'une manière très remarquable,  
 lié ce volume avec le premier des Saintes  
 Ecritures. Par exemple, dans ce chapitre, le  
 Saint-Esprit se sert d'images pour dépeindre  
 la bénédiction de la cité céleste dans ses  
 relations avec la terre durant le millénium;  
 mais d'où ces figures sont-elles tirées? Il me  
 faut aller au commencement du livre de Dieu,  
 à la Genèse, au commencement même de la  
 Genèse, et je trouve-là l'arbre de vie, les  
 fleuves, etc., auxquels le Saint-Esprit fait évi-  
 demment allusion dans le chapitre qui s'offre  
 aujourd'hui à notre étude. Et c'est pour moi  
 une indication frappante du lien que Dieu  
 tient à établir entre les diverses parties de sa

Parole, lorsque je considère que, pour avoir une connaissance entière d'une portion quelconque, il est urgent que je ne la sépare pas de l'ensemble. Cette union est d'autant plus importante, que cette même parole de Dieu nous révèle plusieurs états ou dispensations en contraste positif les uns avec les autres. Il y eut d'abord un temps d'innocence, puis une époque durant laquelle le péché seul se manifestait, et cela, sans rencontrer aucune opposition jusqu'à ce que vint le jugement de Dieu exercé par le moyen du déluge, et qui fit périr tous les hommes excepté le petit nombre qui trouva un refuge dans l'arche. Après cela parut la loi, et enfin l'Evangile, ayant chacun en vue un but différent. Durant le temps actuel nous sommes dans l'attente de la scène importante qui clora le présent siècle, et où tout ce que Dieu a opéré sur la terre, tout ce que la révélation a fait connaître de ses pensées, mais qui a été corrompu par l'homme, sera manifesté dans ses résultats.

Pour bien comprendre ce que le Saint-Esprit m'enseigne touchant ces résultats, il faut d'abord que je me reporte au commencement. Or, si nous ouvrons la Genèse, nous trouverons que, quoiqu'il y ait une sorte d'analogie entre le temps d'innocence, où Dieu déployait ses voies envers sa créature placée sous la responsabilité de se maintenir

dans sa position d'innocence, et l'époque, encore future, celle-ci fait néanmoins, avec la première, le contraste le plus béni, en ce qu'elle manifeste d'une manière bien plus remarquable encore la profondeur de cette grâce que Dieu déploiera dans la sainte cité. Examinons donc un peu la différence de ces époques. La Genèse nous fait voir quatre fleuves, et quoique nous ne sachions pas grand chose ou plutôt que nous ne sachions rien des deux premiers, il est manifeste toutefois que les deux autres, l'Euphrate et Hiddekel, ou le Tigre, se lient un peu plus tard aux circonstances les plus pénibles de l'Histoire terrestre du peuple de Dieu. Sur ces rivières furent bâties les deux villes les plus fameuses de l'antiquité. Ninive située sur le Tigre, et Babylone sur l'Euphrate. Il est évident que je fais ici allusion à une époque de beaucoup postérieure à Adam ou même au déluge. Et quoique ce cataclysme ait transformé une partie de l'ancien monde, il n'a pas changé le cours de ces rivières que nous retrouvons ensuite. Le Paradis a disparu, nous le savons; mais ces fleuves devaient encore jouer un rôle important dans l'histoire de l'homme, et surtout dans l'histoire de ce qui leur acquiert plus d'importance qu'ils n'en ont par eux-mêmes, le fait qu'ils se trouvent, dans les voies de Dieu, mêlés aux vicissitudes et aux châtimens de Son peuple d'Israël.

Ces deux fleuves, disons-nous, furent identifiés avec les puissances qui devaient causer respectivement la ruine de Juda et d'Israël. Ninive fut la capitale de l'Assyrie qui transporta en captivité la grande masse des dix tribus d'Israël; Babylone fut employée de Dieu pour châtier cette portion du peuple qui, pendant un temps, avait semblé témoigner pour Lui aussi fidèlement que l'avait fait la maison de David, mais qui plus tard s'égara encore davantage que le coupable Israël. C'est ainsi que ces deux fleuves, qui d'abord avaient été rattachés au paradis, devinrent ensuite les représentants des puissances employées de Dieu pour le châtimement de son peuple infidèle.

Deux arbres attirent ensuite notre attention dans le jardin d'Eden; le premier est celui de la connaissance du bien et du mal, et le second celui de la vie. Mais quelles que soient les bénédictions que semblait promettre l'arbre de vie, l'homme ne devait y trouver aucun avantage, puisque l'autre arbre lui faisait subir une épreuve dans laquelle il ne pouvait que succomber. Bientôt, en effet, il faillit : il prêta l'oreille à la voix de sa femme qui elle-même avait écouté le serpent, et il tomba dans la rébellion. La conséquence fut que l'arbre de vie ne put plus servir à son usage : en eût-il été autrement, cela n'eût servi qu'à perpétuer une vie de péché et de

misère. De sorte que le chérubin armé, gardant l'arbre de vie, manifestait bien le jugement de Dieu, mais un jugement mêlé d'une miséricorde profonde. Dieu réservait pour l'homme quelque chose de meilleur, savoir, un arbre de grâce si je puis m'exprimer ainsi.

Arrivés au dernier récit de la Parole de Dieu, nous ne rencontrons pas plusieurs fleuves comme en Eden, ni un arbre destiné à éprouver l'homme. Il ne se trouve dans le tableau offert à nos regards qu'un seul fleuve et qu'un seul arbre. Tout ce qui était en quelque manière lié avec la faiblesse, le péché, et le jugement, a disparu. Les souvenirs pénibles de la culpabilité et de la discipline ne sont plus nécessaires. Le paradis de l'homme a été perdu, Israël a failli, l'Eglise aussi a manqué dans son témoignage; et maintenant, le paradis, le peuple, et la cité, tout est de Dieu. Il s'y fait connaître et y révèle sa gloire, de sorte que tout ce qui n'aurait été introduit que pour éprouver ou discipliner l'homme, disparaît complètement afin de laisser resplendir l'amour de Dieu, sa grâce céleste, sa fidélité à l'égard d'Israël, sa souveraine miséricorde en faveur des Gentils, son juste et bienfaisant gouvernement. Le Seigneur Jésus-Christ était intervenu, et avait par Lui-même enduré le châtement que méritait le peuple de Dieu, de sorte que Dieu

pouvait avec justice ne laisser éclater que son amour, en leur donnant la vie et en faisant propitiation et purification pour eux par son Fils bien-aimé.

« Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Et au milieu de la rue et des deux côtés du fleuve était l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois : et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. » (Vers. 1, 2).

Dans ces versets nous avons évidemment la grâce régnant par la justice, en tant du moins qu'il s'agit de l'arbre et du fleuve. Rien ne peut y être corrompu par la puissance de Satan. Il ne s'y trouve rien non plus, qui corresponde au chérubin tenant l'homme à l'écart de l'arbre de vie. C'est précisément tout le contraire. Cet arbre de vie rapporte du fruit chaque mois. Naturellement ce n'est là qu'une figure. Il n'y aura littéralement ni arbre ni fleuve ; mais comme les eaux de la vie symbolisent la vie et la bénédiction abondantes qui jailliront de la cité, c'est-à-dire l'Épouse, la femme de l'Agneau, il s'y trouve aussi des ressources pour la guérison des nations. Il n'est rien dit d'explicite concernant les douze fruits, qui peuvent exprimer une bénédiction beaucoup plus élevée et une provision infiniment riche pour le rafraîchissement continu des saints célestes, mais

les feuilles sont désignées d'une manière expresse comme devant servir à la guérison des nations. Cela est d'autant plus remarquable, que nous sommes habitués à voir dans les prophètes un tout autre tableau de la Jérusalem terrestre, même lorsqu'il s'agit du jour glorieux à venir. Prenez pour exemple la description que nous fournit le <sup>me</sup> LXII<sup>me</sup> chap. d'Esaié. Le ch. LIX nous a appris que le Rédempteur paraîtra en Sion, et le ch. LX nous décrit la cité : « Tes portes aussi seront continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées ni nuit ni jour », etc. Mais quelles sont, en principe, les relations qui existeront entre la Jérusalem terrestre et les nations. « Car la nation et le royaume qui ne te serviront point, périront ; et ces nations-là seront réduites en une entière désolation ». Le gouvernement est confié à une justice impitoyable, accompagnée du jugement. Dieu exige que l'honneur soit rendu à son peuple qui a si longtemps été méprisé et foulé aux pieds par les nations. Nous le savons, un Juif est maintenant traité avec le dernier mépris, même dans la chrétienté, et si par sa prospérité il obtient la faveur du monde, chacun regarde la chose comme un acte surprenant de libéralisme dont on se glorifie extrêmement, quoique en général, on agisse ainsi sur un principe faux, que ce soit le scepticisme ou le pseudo-christianisme.



On a été tellement habitué à mépriser les Juifs, que les concessions qui leur sont faites accidentellement semblent arrachées souvent en vertu de principes aussi faux que celui des droits de l'homme, etc. Je ne fais ici allusion qu'à des faits bien connus de l'histoire du monde. Comme chrétiens, de semblables questions ne nous regardent pas, sauf pour les apercevoir et en juger. La mission du chrétien ici-bas, consiste uniquement à rendre témoignage d'un Christ rejeté ici-bas, mais exalté dans le ciel, et à agir en accord avec la grâce et la gloire de Celui qui est maintenant assis à la droite de Dieu. Lorsque nous perdons de vue ce but, nous sommes semblables au sel qui a perdu sa saveur. Une personne peut avoir de la philanthropie et s'efforcer de faire beaucoup de bien dans le monde, mais Dieu a en vue un objet plus élevé que tous les plans que peut concevoir notre imagination, et c'est ce qui découle de notre sujet actuel. Car, qu'il s'agisse de l'Eglise antérieurement à la gloire, ou de l'Eglise quand la gloire vient, comme c'est le cas ici, la grâce est ce qu'il nous est convenable de manifester, puisque c'est cette grâce qui caractérise vraiment la manière d'agir de Dieu envers l'Eglise; elle est la manifestation de Lui-même tel qu'il s'est révélé en Christ. C'est là ce que l'Apôtre présente en Eph. v, quand il dit : « Soyez donc

imitateurs de Dieu ». Et comment cela ? comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour ». De quelle manière ? Le chapitre précédent avait parlé de Christ comme de l'offrande par laquelle seule Dieu peut pardonner le péché (vers. 32), et c'est pour cette raison que nous devons nous pardonner les uns aux autres « comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ ». Mais au chap. v, l'apôtre va beaucoup plus loin : « Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur ». Ces quelques mots vous dépeignent parfaitement la grâce qui fournit à ceux qui la connaissent et y demeurent la puissance de Christ pour marcher à travers ce monde.

Si je découvre ici ou là, chez l'un de mes frères des pensées erronées ou de fausses espérances ; ou bien encore si je le vois agissant sans conscience et contrairement à la volonté du Seigneur, de quelle manière Dieu réveillera-t-il mes affections à son égard ? Ce sera en me rappelant la grâce que Dieu Lui-même déploie envers ses saints et en me conduisant à agir de la même manière, me donnant, si possible, d'élever l'âme de mon frère jusqu'à la connaissance du sentiment que Dieu éprouve pour lui et de sa volonté envers lui. S'il entrevoit la grâce dans laquelle

Dieu aagi, il sera préparé à discerner ce qu'il doit à Dieu. C'est ainsi que l'apôtre parle toujours. Jetez un nouveau coup-d'œil sur l'Épître aux Ephésiens. De quoi Paul a-t-il été occupé depuis le commencement de cette Épître jusqu'au chap. v? Il a fait resplendir l'amour parfait de Dieu envers ses saints, et l'union avec Christ dans laquelle il les a Lui-même introduits; ce n'est pour ainsi dire qu'après cela, que l'apôtre ajoute: Marchez dans l'amour que Christ vous a Lui-même témoigné. Dans notre chapitre, je découvre un fait analogue. Il n'est plus question des tonnerres, des éclairs et des voix sortant du trône; tout cela a complètement disparu. Le chap. iv, nous avait bien fait entrevoir de telles scènes et ouïr de semblables sons. Ils convenaient alors et étaient même nécessaires pour maintenir et manifester la sainteté de Celui qui était assis sur le trône; ils étaient l'expression de ses sentiments alors que l'Eglise ayant été recueillie au ciel, l'homme était laissé s'exalter lui-même, reprimé seulement par des jugements providentiels. Mais dans le chapitre que nous avons maintenant sous les yeux, il n'y a plus rien de semblable; nous y voyons le trône de Dieu et de l'Agneau, mais que jaillit-il de là? Un fleuve d'eau vive éclatant comme du cristal. Et pourquoi cela? Parce que le trône est vu ici en rapport avec la cité céleste, et que la cité céleste

est le symbole de l'Eglise glorifiée dont le caractère habituel, même dans la gloire, est la grâce. C'était un fleuve de vie, non de mort, et les feuilles de l'arbre étaient pour la guérison et non la destruction des nations.

La Jérusalem d'ici-bas est la cité de la justice terrestre — le lieu où Dieu amènera les Juifs en les faisant passer par une détresse excessive. Ils seront obligés de traverser d'abord une affreuse tribulation, le temps de la détresse de Jacob, mais il en sera délivré. Le châtiment qu'ils endureront ne sera que la juste rétribution de leurs nombreux péchés. Ils traverseront toute cette affliction que Dieu Lui-même leur a justement infligée, mais l'indignation cessera, et cela par la destruction de ceux qui en auront été les instruments. « Mais encore un peu de temps, un peu de temps et mon indignation sera consommée et ma colère sera à leur destruction. » Dieu prendra en mains la cause de son peuple, et durant le millénium l'appel d'Israël sera encore empreint de cette justice qui a caractérisé les voies publiques de Dieu à son égard, quelles qu'aient pu être les sources cachées de sa grâce. Toutes les nations monteront à Jérusalem lorsque la maison de l'Eternel sera affermie au sommet des montagnes. « Car la loi sortira de Sion et la parole de Jérusalem. » La loi est la règle de la justice; la grâce est tout autre chose. Elle n'est pas une règle de

justice dont la conséquence inévitable soit la mort. La grâce, il est vrai, règne par la justice, mais alors il s'agit d'une justice qui est de Dieu et non pas de l'homme, et par l'effet de sa miséricordieuse culture celle-ci remplit le saint du fruit de la justice qui est à la gloire et à la louange de Dieu par Jésus-Christ. C'est donc une scène de grâce parfaite que nous avons ici. Rien ne peut surpasser vis-à-vis de l'homme une telle mesure de bénédiction. Le nombre douze est toujours employé en rapport avec les voies de Dieu envers l'homme dans l'administration humaine. Sept est le nombre de la perfection en rapport avec les choses de Dieu, ou plutôt avec ce qui est spirituel qu'il s'agisse de choses bonnes ou de choses mauvaises — douze a trait au côté humain. C'est pour cela que lorsque Dieu choisit les patriarches, il y en eut douze; ils ne correspondaient pas seulement, je suppose, aux douze tribus qui naquirent d'eux, mais bien aussi au reste de l'humanité. Plus tard lorsque les apôtres furent appelés, nous en voyons paraître douze, nombre correspondant à celui des tribus d'Israël: Du moment où il est question de l'apôtre qui a particulièrement la mission d'établir l'Eglise sur un fondement céleste et inébranlable, le nombre douze disparaît, et les apôtres dont il est ensuite parlé ne sont plus limités à ce nombre (Actes xiv. 4, 14.

Eph. IV.) Cela peut servir à développer la pensée que j'ai émise au sujet des douze portes et des douze fondements que nous fait voir le XXI<sup>me</sup> chap. et que je considère comme dépeignant le caractère de la cité vis-à-vis du monde. Elle est envisagée dans son caractère gouvernemental public. Il en est de même de cet arbre. Le fait qu'il porte douze fruits, et qu'il rend son fruit chaque mois, le présente dans ses rapports avec l'homme. C'est pour la même raison qu'il est ajouté après cela, que les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. »

Un autre point est aussi parfaitement clair : c'est qu'il n'est pas question ici de l'état éternel ; mais bien du millénium, car dans l'éternité les nations n'existeront plus comme telles et elles n'auront évidemment aucun besoin de guérison. Mais rappelons-nous bien cependant que s'il s'agit de la cité céleste elle-même, elle est éternelle. L'introduction du millénium ou de l'état éternel, n'apporte aucun changement dans sa position. Le chap. XXI nous a fait voir deux descentes de la cité, l'une au commencement du millénium et l'autre à l'introduction de l'état éternel : dans le verset second, c'est sa descente alors que l'état éternel a paru, et au verset 10 sa descente en vue du millénium. La raison en est, je pense, qu'à la fin du millénium les cieux anciens et l'ancienne terre passent na-

turellement, et que la cité disparaît de cette scène de bouleversement. Puis, quand la nouvelle terre apparaît, la cité céleste apparaît de nouveau et prend une place permanente dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite. Il est important de remarquer cela, parce que, tandis que toutes choses seront changées à la fin des mille ans, la cité céleste n'en demeurera pas moins à toujours. « A Lui soit gloire dans l'assemblée dans le Christ-Jésus pour tous les âges du siècle des siècles. Amen. » Il est évident que dans la gloire éternelle l'Eglise n'exercera plus, vis-à-vis du monde, certains offices qu'elle doit remplir durant le millénium, mais la bénédiction qui lui est propre demeurera éternellement la même. Aussi est-il dit dans le chapitre que nous étudions : « Et il n'y aura plus de malédiction. » A partir de ce moment la chose est aussi éternellement vraie pour la cité céleste, qu'elle le sera plus tard pour les nouveaux cieux et la nouvelle terre. « Et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses esclaves le serviront; et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus la de nuit; et ils n'auront plus besoin d'une lampe ni de la lumière du soleil » — l'un de ces luminaires représentant la lumière produite par l'homme, et l'autre celle qui vient de Dieu; mais tout ce qui était appro

prié à ce monde n'a plus aucune valeur pour la cité. « Car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux; et ils régneront aux siècles des siècles » (vers. 3-5). Cette expression *aux siècles des siècles* doit, je n'en doute pas, être prise ici dans son sens le plus étendu. Elle ne s'applique pas uniquement à ce qui est appelé « le royaume », quoique le règne commence alors. En 1 Cor : xv, 24, il est question d'un royaume que Christ remet à une époque déterminée appelée « la fin ». *La fin* implique que les mille ans et le jugement des vivants et des morts ont eu lieu, car ce jugement fait partie *du règne* de Christ; — en est, pouvons-nous dire, le grand et dernier acte. Toutes ces choses appartiennent au royaume; et ce n'est qu'après leur accomplissement et lorsque le dernier ennemi la mort a été détruit, que le Seigneur Jésus remet le royaume à Dieu.

Le but du royaume est d'assujettir tous les ennemis; et quand cela se trouve accompli, ce royaume terrestre spécial prend fin. Mais s'il se produit alors un grand changement dans la condition corporelle des saints terrestres, il n'en est pas de même de ceux qui sont déjà glorifiés et assis dans les lieux célestes. Ils régneront aux siècles des siècles; réalité éternelle! Ces mots semblent employés ici sans aucune restriction. Tout le récit contenu depuis le 9<sup>me</sup> verset du chap. xxi,



jusqu'au 5<sup>me</sup> verset du chap. xxii présente la relation de la cité céleste avec la terre durant le millénium ; mais parmi les traits qui la caractérisent, il en est quelques-uns qu'elle garde éternellement. Un de ces traits, outre celui de sa gloire intrinsèque qui ne changera jamais, est celui que le service des saints durera aux siècles des siècles ; il en est de même du règne. Il pourra y avoir quelque changement dans la manière de régner et de servir après que le royaume terrestre aura pris fin ; mais, quant aux choses mêmes, elles subsistent, je pense, aux siècles des siècles.

Nous en sommes maintenant venus aux considérations finales du prophète et à son entretien avec l'ange au sujet de la prophétie, ainsi qu'au dernier message du Seigneur Jésus Lui-même. Rigoureusement on peut dire que le 5<sup>me</sup> verset termine la prophétie. Mais de même que le livre commence par une sorte de préface, il se termine aussi par une conclusion solennelle.

Vous remarquerez que, dans ces dernières paroles du Seigneur, il est trois fois question de la venue du Seigneur, et chaque fois dans une acception nouvelle. Le verset 7 nous présente le premier de ces cas, évidemment en rapport avec le verset 6. « Et il me dit : Ces paroles sont certaines et véritables ; et le

Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. Et voici je viens bientôt; bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre (yers. 6: 7). Le Seigneur Jésus parle ici de sa venue, en rapport avec la bénédiction réservée pour l'homme qui est attentif aux paroles de la prophétie. Le Saint-Esprit, en connexion étroite avec cela, recommande alors d'une manière solennelle cette prophétie qui allait se clore. Evidemment le Seigneur Jésus prévoyait le mépris avec lequel les hommes allaient traiter ce livre, et leurs efforts pour le mettre de côté. Je n'aime pas de faire allusion à des sociétés religieuses particulières, mais permettez-moi pourtant de dire un mot d'un corps réformé bien connu. Chose extraordinaire! Dans l'arrangement qu'il a fait pour présenter au peuple toute la Parole de Dieu en portions journalières, quelle place a-t-il donnée au livre de l'Apocalypse? A peine en trouve-t-on quelque court fragment en une ou deux occasions spéciales, tandis que de nombreuses portions des livres Apocryphes y sont insérées. Le Seigneur cherchait, il me semble, à mettre les siens en garde contre le mépris plus au moins avoué pour ce livre de la Révélation.

Mais ce n'est pas seulement dans le cas que nous venons de citer, qu'une indifférence

coupable se signale pour cette parole divine; beaucoup de personnes dans des circonstances toutes différentes ne sont pas moins en faute à cet égard. Ah! disons-le, ce livre est-il quelque part honoré comme le Seigneur le demande? De chers enfants de Dieu, qui n'ont pas en principe l'intention de le négliger, le font hélas constamment dans la pratique; et si ce livre est étudié, ce n'est généralement qu'en vue de questions de controverse, d'histoire, ou d'imagination. A peine en existe-t-il une exposition simple et pratique. Il est bien peu de serviteurs qui s'en occupent au temps convenable de manière à le faire servir à la nourriture des gens de la maison de Dieu. Et si on s'aventure parfois à en fournir des interprétations, ne sont-elles pas généralement des plus indigestes, étant empruntées d'ordinaire aux savantes élucubrations de quelque archéologue, ou se fondant sur les ignobles comparaisons de tel historien ou tel journaliste incrédule? Quelle chose solennelle de s'écarter de cette Parole que Dieu a confiée aux siens, afin qu'elle soit comme une lumière resplendissante dans un lieu obscur et non pas du tout pour servir d'aliment à la science et à l'imagination des hommes! Elle avait pour but d'aider au développement de la vie spirituelle des chers enfants de Dieu, et d'entretenir leur communion avec lui. Dieu voulait non-seule-

ment qu'ils connussent sa grâce, mais encore qu'ils fussent instruits des jugements qui doivent fondre sur le monde; il voulait qu'ils comprissent que ce livre qui montre le cours et le jugement du monde, indique aussi leur délivrance de ce jugement; car l'Apocalypse révèle clairement que l'Eglise occupera une place assurée dans la présence de Dieu avant que le moindre jugement éclate ici-bas : à partir du commencement du chap. iv, elle est vue assise dans les cieus. Oh ! n'est-il pas évident que toutes les paroles de la prophétie sont de la plus haute importance pour nous? Dieu désire que nous soyons heureux dans la communion qu'il nous donne avec Lui-même, avant qu'arrivent les événements qui vont avoir lieu : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Et pourquoi a-t-il, de fait, été si peu profitable? Tout simplement parce que la prophétie a été séparée de la promesse. Cette déclaration pleine de grâce : « Voici je viens bientôt, » n'a pas été distinguée des « paroles de la prophétie de ce livre; » et par suite, la portion de l'Eglise a été confondue avec les jugements qui doivent fondre sur le monde. L'Apocalypse suppose les enfants de Dieu dans l'attente de la venue de Christ, attente qui devrait sûrement être de jour en jour leur plus glorieuse espérance. Lorsque cela n'est pas le cas, il est, je crois,

moralement impossible de pénétrer dans les profondeurs de ce livre et d'en jouir. « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre ». Le Seigneur vient bientôt. Mais si nous ne sommes pas dans l'attente de sa venue, nous ne manquerons pas d'altérer ses paroles au lieu d'en tirer profit.

Dès que l'apôtre Jean eut entendu et vu ces choses, il se jeta à terre pour adorer devant les pieds de l'ange qui les lui montrait. Il en avait fait autant précédemment (ch. xix. 10) (1). Il se peut que la grandeur imposante de la vision lui ait fait supposer que le Seigneur Jésus Lui-même se trouvait devant lui sous la forme d'un ange; mais son erreur est aussitôt relevée. L'ange lui apprend qu'il est son co-esclave et celui de ses frères les prophètes, et non pas du tout le Seigneur: et par conséquent l'adoration ne lui appartient pas. « Garde-toi de le faire, je suis ton co-esclave et celui de tes frères les prophètes ».

(1) Il peut être bon d'observer ici que, dans la proposition réciproque dont on fait si souvent une vague ou une fausse application, « l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus, » nous devons comprendre qu'il s'agit, non d'un témoignage à Jésus, mais bien du témoignage qu'Il a rendu, et en général dans tout le livre de l'Apocalypse, de son témoignage prophétique, qu'il l'ait confié à un ange ou à ses serviteurs. C'est donc inexact de dire que cette proposition signifie un témoignage rendu à Jésus, ce qui est régulièrement exprimé par le datif, ou par le génitif avec  $\pi\alpha\sigma\iota$ . L'ange qui était l'intermédiaire de la communication n'était qu'un compagnon de service des compagnons de service de Jean: c'est à Dieu qu'il devait être rendu hommage.

tes et de ceux qui gardent les paroles de ce livre. Rends hommage à Dieu. » Mais il ajoute quelques paroles d'une grande importance pratique pour les enfants de Dieu. Vous pouvez vous souvenir que dans le dernier chapitre de Daniel, il est écrit (v. 4) : « Mais toi Daniel, ferme ces paroles et cache ce livre jusqu'au temps de la fin (vers. angl.) auquel plusieurs courront et la science sera augmentée. » Remarquez maintenant dans quelle place merveilleuse Dieu a établi son Eglise. Il venait d'adresser sa parole à l'homme le plus privilégié entre tous les prophètes privilégiés de l'Ancien Testament, à celui qui avait été appelé « l'homme aimé de Dieu. » Et quoiqu'une prophétie lui eût clairement annoncé la venue et la mort de Christ, une nouvelle communication venait de lui être faite au sujet de laquelle il lui fut dit : « Mais toi Daniel, ferme ces paroles et cache ce livre jusqu'au temps de la fin » Ici, à la fin de l'Apocalypse, le même Esprit s'adresse à Jean et lui dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; le temps est proche. » (vers. 10.) Comment cela se fait-il ? Tout l'appel de l'Eglise se trouve au temps de la fin. A partir du jour où l'Eglise commença réellement d'exister, ce fut le temps de la fin ; et tout le cours de son histoire, c'est encore le temps de la fin. Je ne veux pas dire naturellement, que c'est d'une manière posi-

tive le temps de la fin pour les Juifs, qui doivent attendre le développement de tout sur la base de l'accomplissement littéral des faits : mais c'est là que consiste le caractère particulier de l'appel de l'Eglise. Elle est au-dessus des temps et des saisons ; quoiqu'elle les connaisse, elle n'a rien à faire avec les dates, les signes, ou les événements antérieurs, pas plus qu'avec l'histoire du monde, dont ces choses sont l'accompagnement naturel et nécessaire, l'Eglise plane au-dessus d'une scène pareille ; elle est céleste. Le ciel, voilà le lieu où la grâce de Dieu nous place complètement en dehors des supputations qui se rapportent au gouvernement de ce monde.

Quant au Juif dont Daniel était le type, il faut qu'il attende jusqu'à ce que le temps de la fin soit réellement venu, jusqu'à ce que la connaissance soit donnée par Dieu à ceux qui comprendront alors. Jusqu'à ce moment-là tout est cacheté pour Israël. Tel n'est pas le cas de l'Eglise représentée par Jean. A lui il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; » etc.

Mais c'est ici qu'est l'erreur commise par beaucoup d'excellents esprits. Sir Isaac Newton, homme de la plus grande réputation dans les sciences humaines, appliqua à l'Eglise cet ordre de fermer et de cacheter le livre qui fut donné à Daniel ; et en conséquence, il l'abandonna comme une chose qui ne pouvait être

comprise jusqu'au temps de la fin. S'il eût comparé le passage de Daniel avec les dernières paroles de l'Apocalypse de Jean, il aurait compris que les paroles mêmes qui furent cachées au prophète Juif sont expressément révélées au chrétien. Si Daniel devait sceller, Jean reçoit expressément l'ordre de ne pas sceller. Et pourquoi? Parce que Christ était venu, qu'il s'en est allé au ciel, et qu'il est à la droite de Dieu, prêt à juger les vivants et les morts : il est rejete, et dès ce moment-là c'est moralement le temps de la fin. C'est ainsi que parlent les écrivains du Nouveau Testament. L'apôtre Jean dit : « Jeunes enfants, c'est la dernière heure » ; « La fin de toutes choses est proche » écrit Pierre, et Jacques ; « Le juge se tient devant la porte. » St-Paul écrivait de la même manière : « Or toutes ces choses leur arrivaient en types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement à nous que les fins des siècles ont atteints. » Voyez aussi Hébr. ix, 26. Vous trouvez donc la même grande vérité formellement enseignée depuis les épîtres de St-Paul, de St-Pierre, et de St-Jacques, jusqu'à l'Apocalypse. A mon avis, c'est là ce qui est supposé, lorsque Jean reçoit l'ordre de ne pas cacheter les paroles de la prophétie de ce livre. Nous avons à en faire usage, et à la comprendre maintenant en vertu de la connaissance de Christ, et avec le Saint-Esprit



donné par Christ comme une onction par laquelle nous connaissons toutes choses. Pour nous le temps est toujours proche, et les paroles de ce livre ne sont pas scellées pour nous; de sorte que c'est pure incrédulité, si au lieu de porter le livre pour ainsi dire, à Christ qui est la lumière pour révéler cela comme tout le reste, nous le soumettons au monde et à sa sagesse, qui ne peuvent qu'en obscurcir l'intelligence. C'est là, je n'en ai aucun doute, la source et la raison des erreurs si répandues relativement à l'interprétation du livre et des difficultés qu'elle rencontre. Pour le bien comprendre, ainsi que toute autre portion de l'Écriture, il faut que je voie ce que Dieu est occupé à faire pour la gloire de son Fils. Comme chrétien je suis encouragé à lire la prophétie : ses paroles ne sont point scellées pour ceux qui ont la pensée de Christ. Si j'étais Juif, j'aurais à attendre jusqu'au temps de la fin dans la pleine acception prophétique du mot, c'est-à-dire jusqu'à la fin du siècle. Alors les intelligents parmi les Juifs comprendront; ils sont le résidu, fidèle, intelligent. C'est par un tel résidu, du moins en principe (appelé, il est vrai, à de meilleures espérances), que l'Église commença.

Mais, diront peut-être quelques personnes, il y avait dans la prophétie de Daniel certaines choses qui devaient être scellées, et d'autres qui ne devaient pas l'être : pourquoi

ne seraient-ce pas ces dernières (et non les premières) qui étaient celles qu'il fut dit à Jean de ne pas sceller ? Je réponds que l'Apocalypse suppose toute la vérité que nous trouvons en Daniel, et bien davantage encore. Elle ne saurait être comprise si Daniel ne l'était pas ; tandis qu'il y a bon nombre de vérités comprises dans l'Apocalypse qui ne furent point données en Daniel. Un pareil argument est donc sans valeur. De fait, Daniel parle dans les termes les plus généraux ; et il lui fut dit de fermer les paroles et de cacheter le livre et non pas quelques-unes de ses parties seulement. L'Apocalypse est sur le même terrain que Daniel pour ce qui concerne le dernier empire, mais contient nombre de choses d'une portée encore plus vastes et de beaucoup plus profondes — choses provenant de l'apostasie chrétienne, et qui s'ajoutent à la ruine antérieure d'Israël et à la méchanceté future tant d'Israël que des Gentils. Si donc il se trouvait dans le Nouveau Testament quelque livre qu'on pût naturellement s'attendre à voir sceller, c'est sans contredit celui de l'Apocalypse ; car, comme il est le dernier de tous les livres de la Bible, il en est aussi le plus difficile, le plus abstrus, et le plus étendu. C'est pourquoi, lorsque j'entends le Saint-Esprit dire : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre », je vois clairement impliquée dans cet ordrel, in-

dication des privilèges particuliers du chrétien. Il le suppose placé dans la pleine lumière de Dieu, de sorte que ce qui peut avoir été caché auparavant, est aujourd'hui pleinement révélé, à cause que Christ est venu et nous a fait membres de son corps, et qu'il nous a donné le Saint-Esprit qui sonde toutes choses et même les choses profondes de Dieu. Telle est, à mon avis, la raison pour laquelle il est dit : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre. »

Cela est important sous un autre rapport qu'on ne voit pas toujours. Les événements signifiés par les visions prophétiques de l'Apocalypse ne rendent jamais capable de comprendre le livre lui-même. Lors même qu'ils s'accompliraient aujourd'hui, cela ne donnerait pas par soi-même l'intelligence de l'Apocalypse. La seule clef pour la prophétie, c'est le Saint-Esprit qui peut seul nous faire connaître la relation qu'elle a avec Christ ; et tant que cette relation n'est pas connue, on ne saurait comprendre la prophétie. Prenez, par exemple, une des prophéties les plus claires et les plus précises, celle des soixante-dix semaines de Daniel. On admet généralement qu'elle a été accomplie ; mais demandez qu'on vous en donne le sens réel, et vous verrez combien peu on la comprend : on a une idée vague qu'elle est accomplie, et c'est là presque tout ce qu'on en connaît.

Ce ne sont donc pas les événements qui expliquent la Parole ; il nous faut l'enseignement du Saint-Esprit qui est aussi nécessaire pour interpréter la prophétie, que pour toute autre partie des Ecritures. Les événements peuvent être l'accomplissement d'une prophétie particulière, et un témoignage de sa vérité pour ceux qui doutent ; mais ils n'apportent jamais par eux-mêmes la vraie interprétation de la prophétie, ils la corroborent, incontestablement, quand elle est accomplie, et peuvent servir à fermer la bouche aux adversaires ; mais il faut comprendre la prophétie elle-même avant de pouvoir l'appliquer aux événements ; et lorsque vous la comprenez, vous avez ce que Dieu voulait donner à votre foi, indépendamment des événements. De fait, pour réfuter une idée pareille nous n'avons qu'à peser ce qui est dit ici, comme où que ce soit ailleurs : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche. » Le prix, l'utilité, que la prophétie a pour nous, pour l'Eglise, est *avant* les événements, quelque utilité qu'elle puisse avoir pour ceux qui se trouveront là quand les événements auront lieu.

Mais écoutez maintenant une vérité bien solennelle. Lorsque le temps dont traite la prophétie sera réellement arrivé, quelle sera la condition des hommes ? Elle se trouvera

fixée, à jamais fixée pour tous — sans espérance pour quelques-uns. « Que celui qui est injuste, soit injuste encore; et que celui qui est souillé, se souille encore; et que celui qui est juste, soit rendu plus juste encore; et que celui qui est saint, soit sanctifié encore » (vers. 11). C'est-à-dire, que ce n'est plus un temps où il puisse s'opérer un changement moral; plus un temps où il puisse y avoir conversion des pécheurs, où un homme qui se trouve sous la puissance de Satan, puisse en être délivré et être transporté dans le royaume du bien-aimé Fils de Dieu. Tout cela a pris fin. Alors il faut que celui qui est injuste reste injuste, et que celui qui est souillé se souille encore. Les hommes sont solennellement fixés dans la condition dans laquelle ils sont trouvés. Le jour de la grâce aura passé, le jour du jugement sera venu, et la porte sera fermée alors pour toujours.

« Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ce que son œuvre sera ». (Vers. 12.) Ceci confirme évidemment ce que nous avons remarqué. Lorsque ce jour arrive, c'est le jugement des vivants. La venue du Seigneur n'est pas mentionnée ici comme un encouragement pour celui qui entend et garde les paroles de la prophétie de ce livre, mais plutôt comme en rapport avec un jugement qui saura tout discerner. « Je suis l'Alpha et

l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin, » (vers. 13.) Le Seigneur Jésus prend ici, outre ce qui lui est particulier, le même titre que Dieu lui-même a pris au chap. xxi, v. 6. Comme Dieu était la somme et la substance de toute la révélation en cours d'action, Christ l'était pareillement. « Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est au sein du Père, Lui, l'a fait connaître. » « Bienheureux sont ceux qui font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes de la ville. Dehors sont les chiens, et les empoisonneurs, et les fornicateurs et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. » (Vers 14, 15.)

Mais nous avons ensuite une autre chose. Il ne s'agit plus de la venue du Seigneur, présentée comme un encouragement à ceux qui garderaient les paroles de la prophétie de ce livre; ce n'est pas non plus le Seigneur venant pour juger tous les hommes, et ayant sa récompense avec lui pour rendre à chacun selon ses œuvres. Nous avons vu les saints et les justes ayant leur portion, et les souillés et les injustes leur jugement. Mais le Seigneur a aussi sa relation propre et parfaite avec l'Eglise. Et en conséquence, sa voix se fait maintenant entendre ici avec une expression toute particulière. « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange, pour vous rendre témoignage de

ces choses dans les assemblées. Je suis la racine et la postérité de David. » (Vers. 16.) C'est-à-dire, qu'il fait allusion à sa nature humaine et à sa nature divine. Mais, outre cela, il a une relation spéciale avec nous — « l'étoile brillante du matin. » Quand le Seigneur vient dans sa gloire en vue du monde, c'est comme le Soleil de Justice avec la santé dans ses rayons pour ceux qui ont été brisés, dispersés, et pillés — pour le peuple terrible depuis là où il est et par-delà. Mais il apparaît alors dans un appareil de terreur, pour fouler sous ses pieds ceux qui l'ont méprisé. Ce n'est point ainsi qu'il se présente à nous. Ce n'est pas pour nous l'image du Soleil quand l'homme ne doit plus dormir. Lorsque le Soleil de Justice adresse son appel à l'homme, ce n'est pas pour l'inviter à travailler comme il travaille à présent ; il le cite à comparaître pour être jugé pour toujours, pour entendre sa sentence éternelle prononcée par le Seigneur de gloire qu'il ne peut plus mépriser. Voilà, de quelle manière il apparaîtra au monde, et « tous les orgueilleux, et tous les méchants seront comme du chaume. Et ce jour qui vient, a dit l'Eternel des armées, les embrasera et ne leur laissera ni racine ni rameau. » Mais pour ceux qui veillent durant la nuit du jour de l'homme, avant que le Seigneur Jésus apparaisse dans sa gloire, pour ceux qui veillent avec des affections d'épouse, ne dor-

mant pas comme les autres — dans quels termes le Seigneur s'adresse-t-il à ceux-là ? Sous quel aspect se présente-t-il à eux ? « Je suis l'étoile brillante du matin. » Précieuse étoile, étoile bénie du matin avant que naisse le jour ! Ce n'est point en vue du jour que nous veillons ; nous veillons en vue de *Christ* durant la nuit, et il nous donnera l'Etoile du matin, avant-coureur de l'aurore. Position bienheureuse — celle de notre amour et de notre espérance : elle ne sera jamais frustrée de sa joie, et le Seigneur Jésus viendra sûrement à nous comme l'étoile brillante du matin. Il nous encourage pendant que nous l'attendons, et il viendra Lui-même bientôt pour nous. Il se peut que nous ayons à attendre un peu ; au moins il peut nous sembler à nous que le temps est long. Hélas ! il sera trop court pour ceux qui le perdent dans le sommeil ; mais quant à ceux qui attendent Christ et qui soupirent avec ardeur après le moment où ils Le verront, l'espérance peut sembler longtemps différée. Puissent nos cœurs, au lieu d'être fatigués et languissants, être remplis au contraire de la joie et de l'assurance ferme que le Seigneur vient bientôt ! Il est l'Etoile brillante du matin.

Mais plus encore : « Et l'Esprit et l'épouse disent, Viens. » Quelle chose précieuse pour nous de penser que le Saint-Esprit Lui-même est celui qui prend la parole et dit, « Viens ! »



Il gémit avec nous, entrant dans nos souffrances, maintenant qu'il est descendu. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'en est pas moins divin, mais il a daigné en outre condescendre à s'identifier, pour ainsi dire, avec nos cœurs, et à partager nos sentiments. Mais ce ne sont pas des gémissements que nous avons ici ; telle n'est point la pensée de l'Esprit quand il pense à la venue du Seigneur pour nous. C'est la calme et paisible ardeur du désir. « L'Esprit et l'Epouse disent, Viens. » Combien n'est-il pas fortifiant de savoir que c'est la voix du Saint-Esprit Lui-même qui dit au Seigneur Jésus, « Viens ! » Ce n'eût pas été une chose tout-à-fait aussi bénie, si l'Eglise avait seule dit « Viens. » Mais c'est « l'Esprit et l'Epouse ». Elle avait fait bien des choses mauvaises, elle avait commis bien des fautes dans ses pensées, dans ses sentiments, et dans ses voies. Mais maintenant c'est l'Esprit, le Saint-Esprit lui-même, qui dit, « Viens. » C'est *Lui* qui dirige le cœur à désirer la venue de Jésus ; c'est *Lui* qui est l'énergie de l'Eglise la hâtant de ses vœux et de ses prières. « L'Esprit et l'Epouse disent Viens. » C'est en regardant à Jésus que l'Eglise ou le chrétien, dit, Viens ; ce n'est pas en regardant au pauvre pécheur et lui disant de venir. Le Saint-Esprit conduit et inspire le cœur de l'Epouse à crier ainsi, non-seulement par sympathie pour ses souffrances, mais en communion avec la joie

avec laquelle elle regarde en haut dans l'espérance du retour de l'Époux.

« Que celui qui entend, dise, Viens. » Si seulement j'ai entendu la voix de Jésus, je suis autorisé à dire, Viens. Ici, il en est peut-être qui sont prêts à s'écrier, Oh, que je serais heureux de pouvoir demander au Seigneur de venir ! Mais comment puis-je dire, Viens, quand je me vois si indigne ? Chères âmes, le Seigneur Lui-même vous autorise à dire, Viens. Ce n'est pas seulement l'Épouse remplie du Saint-Esprit qui dit, Viens — entrant dans la plénitude de ses privilèges ; mais écoutez cette parole, « que celui qui entend dise, Viens ». Avez-vous entendu la voix de Jésus et goûté combien il est bon ? Ne savez-vous pas qu'il est le bon Berger ? Je pourrais être le plus chétif et le plus faible, et par ignorance reculer à la pensée de la venue immédiate du Seigneur ; et néanmoins je trouve ici le Saint-Esprit m'invitant moi-même à me saisir de la même parole que l'Esprit et l'épouse font entendre : « Que celui qui entend, dise, Viens. » Il est bien évident aussi que cette effusion des premières affections du cœur pour Christ et sa venue, n'endurcit point le cœur à l'égard de ce pauvre monde, et ne nous rend pas indifférents à la conversion des pécheurs perdus. Elle produit bien plutôt un effet tout contraire. Quelque bonne opinion que les hommes aient de leurs propres efforts, ma conviction est

que ceux qui désirent le plus la conversion des pécheurs, sont, toutes les autres choses égales d'ailleurs, ceux qui soupirent le plus ardemment après la venue du Seigneur Jésus. Je ne crois pas que ceux qui veulent l'ajourner, soient ceux qui prient et travaillent le plus pour la conversion des âmes. Qu'est-ce qui porte ces personnes à désirer que les pécheurs se convertissent? Elles travaillent dans ce but parce qu'elles voient les âmes périr éternellement, et qu'elles sentent avec raison que sans Christ elles sont toutes profondément misérables. Mais ces sentiments-là leur sont communs avec tous leurs frères. Tous nous croyons que si les hommes ne reçoivent pas l'Évangile, ils seront précipités en enfer, et nous sommes extrêmement affligés de les voir rejeter le Sauveur. Nous éprouvons ces sentiments aussi bien qu'eux. Mais nous avons une autre chose qui leur est étrangère : je veux dire la voie même du Seigneur, celle-là vaut mieux que la leur. Il sait, Lui, incomparablement mieux que ses serviteurs, ce qui est bon pour les pauvres pécheurs et les pauvres saints. Or, *Il* nous fait voir dans ce passage que c'est le même Esprit qui regarde à Jésus, et dit, Viens, qui peut aussi nous faire tourner nos regards vers les pécheurs perdus, avec la miséricordieuse invitation, » Que celui qui a soif, vienne. » Voilà l'autre côté de notre position bénie. Ici ce n'est pas l'Esprit diri-

geant l'Eglise à regarder en haut au Seigneur, et à dire, Viens, mais c'est le cœur dirigé maintenant vers le monde et disant, « Que celui qui a soif vienne, que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Vers. 17.) Le pécheur n'est pas invité à dire, Viens. Observez qu'il y a une grande différence dans la dernière partie du verset. Dans les deux premières clauses on dit, Viens, mais dans la dernière, ceux dont il est question n'appellent pas la venue de Jésus, mais sont invités à venir eux-mêmes : « Que celui qui a soif vienne, » etc.

C'est ainsi que Dieu fait voir que la première pensée de mon cœur doit être pour le Seigneur Jésus. Si je lui suis fidèle, je désirerai sa venue. L'Esprit inspire et sanctionne ce désir. Et quel est l'effet de cela sur mes sentiments à l'égard du monde? J'y trouve un motif céleste pour désirer la conversion des pécheurs. J'aurai les mêmes motifs moraux, et les mêmes affections qui agissent sur mes frères dont le cœur ajourne la venue du Seigneur, mais j'aurai de plus toute l'impulsion que peuvent me donner l'espérance de la prompte arrivée de Christ et le sentiment du danger de ceux pour lesquels sa venue ne saurait être autre chose qu'un jugement certain, même dans ce monde. Plus un chrétien attend la venue de Christ à chaque moment, et plus aussi il doit désirer ardemment que les âmes

viennent et prennent de l'eau de la vie, et déployer dans ce but une sollicitude active et pleine de zèle.

Dans ce verset 17, Dieu signale donc notre double relation. Il me montre ma relation avec Christ, qui doit être la pensée de mon cœur — non pas seulement pour que mon âme soit en paix s'Il vient; mais pour qu'elle soit remplie de l'ardente affection qui désire qu'Il vienne. Il me fait voir ensuite que si je suis en bon état à cet égard, je regarderai autour de moi avec un zèle plein d'ardeur dans le sentiment de la grâce de Christ, et dirai à quiconque a soif, Viens. Plus que cela : Si j'aperçois une âme qui peut-être n'éprouve pas une soif ardente, mais qui veut venir, je ne lui dirai pas d'attendre qu'elle ait soif. Je l'engagerai à venir sur le champ, et lui ferai bon accueil; car voici la teneur de la parole; « que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Lors même qu'il n'y ait que le simple désir du cœur, il vient de Dieu et personne n'a droit de dire, il vous faut attendre que vous ayez fait telle ou telle expérience. Si un homme n'est pas allé aussi loin dans la connaissance de son état réel, je ne dois pas le tenir à l'écart. L'eau de la vie est pour quiconque veut : cet homme est engagé à venir et à en boire gratuitement. Quelle plénitude de grâce il y a dans la manière dont le Seigneur nous présente notre position!

« Moi, je rends témoignage à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre; que si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre; et si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte ville, des choses qui sont écrites dans ce livre. » (Vers 18, 19.) Vous remarquerez que l'arbre et la ville mentionnés ici, correspondent à ce que nous avons vu au vers. 14. Ceux qui font ses commandements sont bienheureux, et ont droit de manger de l'arbre de vie et d'entrer par les portes dans la cité. Mais quant à ceux qui ôtent quelque chose des paroles de ce livre, Dieu ôtera leur part tant de l'arbre que de la ville, des choses qui sont écrites dans ce livre. Ils n'y auront point accès.

Le Seigneur venait de dire que s'il se trouvait des hommes qui ôtassent quelque chose des paroles de la prophétie de ce livre, et qui la déshonorassent, Il le saurait certainement, le ressentirait et en ferait punition. Mais il ne pouvait terminer par de telles paroles. Il a gardé pour ainsi dire, le meilleur vin pour la fin. Il avait déjà parlé de sa venue en rapport avec le jugement, et de sa venue pour l'Eglise en parfaite grâce; et maintenant Il ne pouvait pas nous quitter sous une impression

de tristesse. Il faut qu'Il ramène nos cœurs à l'allégresse et à la joie que fait éprouver la pensée de son retour ; et en conséquence Il ajoute : « Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je viens bientôt. Amen. » Est-ce son Amen à Lui, affirmant la vérité, ou simplement la réponse du cœur du prophète ? Si c'est le *Sien*, il est véritablement plein de douceur. Ce serait le Seigneur mettant son propre sceau sur la vérité de la parole qu'il avait dite auparavant, « Voici je viens bientôt. » Toujours est-il certain qu'immédiatement Jean, comme représentant l'Eglise, répond, Viens, Seigneur Jésus. » Si c'est l'« Amen » du prophète ; il est la prompte réponse que son cœur fait au Seigneur.

Et si c'est notre privilège de regarder à Christ et d'entendre sa voix ; si nous avons connu quelque chose de la joie d'être, même dès à présent, en union avec Lui-même, d'avoir été faits membres de son corps, de sa chair et de ses os ; si nous attendons dans la conscience de notre relation d'Epouse avec Christ et sûrs que nous aurons la portion de l'Epouse, en présence de l'Agneau pour toujours, que le Seigneur nous accorde que ce soit-là la réponse de nos cœurs et de nos lèvres — « Amen, viens Seigneur Jésus. » Puisse notre attente ne pas être l'attente de quelque chose, pour nous, ni pour l'Eglise, bien moins encore pour le monde ! Quel déplorable aveuglement

que d'attendre des jours meilleurs; tandis que Jésus est absent! Sans doute qu'il y a en réserve d'heureux jours, même pour ce pauvre monde — les jours du ciel sur la terre; mais il faut auparavant, que le Seigneur vienne, et il faut qu'avant tout, il nous ait pris à Lui. Le Seigneur ne dispensera pas au monde, envisagé comme un tout, une période de joie réelle, permanente, jusqu'à ce qu'Il ait l'Eglise avec Lui-même. Car, comme nous le voyons en Rom. viii, « la vive attente de la création attend la révélation des fils de Dieu. » La révélation, dont il s'agit ici, sera une révélation en gloire. St-Paul avait parlé un peu avant de la gloire qui sera révélée en nous, lorsque nos corps seront changés et rendus semblables au corps glorieux de Christ. Nous ne sommes pas semblables au fils de Dieu maintenant, pour ce qui est de nos corps : nous savons trop bien que nous portons encore l'image de celui qui est poussière; mais un jour nous porterons l'image du céleste. Et alors quand Dieu nous verra briller à la ressemblance de son propre Fils, il n'aura pas lieu d'avoir honte de nous. Il ne veut pas nous produire devant l'univers, jusqu'à ce que nos corps soient aussi dignes de Lui, que l'est la vie nouvelle qu'Il a donnée à nos âmes. Quand les fils de Dieu seront manifestés, la création cessera de gémir et la terre et les cieux, remplis de félicité et d'allégresse, pu-



bliront à la fois la gloire et la bonté de Dieu : « Les fleuves battront des mains, et les montagnes chanteront de joie, au devant de l'Éternel » Il sera manifesté alors, que la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire que le Seigneur a mises devant nous, auront pour résultat des chants de louange, de joie et d'allégresse, qui retentiront jusque dans les parties de la terre les plus lointaines, et jusqu'aux plus extrêmes limites de la création.

Que le Seigneur daigne nous faire la grâce de pouvoir dire « Amen, viens, Seigneur Jésus! » Puissions-nous le dire pour nous-mêmes, comme pour toute l'Église, et dans un sens, aussi pour toute la création dont la bénédiction dépend de notre manifestation avec Christ! En attendant, que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec tous les saints.

(Extrait d'une lettre.)

Je ne sais pas ce que nous avons à faire de plus ici-bas, que de mieux connaître Dieu et de le servir; mais ce que je cherche surtout chez les frères, c'est le dévouement. Je ne doute pas que leur place ne soit justement le témoignage de Dieu, non d'après aucune sagesse à nous, mais, par la souveraine bonté de Dieu.

et par plus ou moins de connaissances. Mais le témoignage n'est pas complet, ni réalisé, s'il n'y a pas le dévouement. Ce n'est pas que je regarde la doctrine comme étant sans importance; plus j'avance, plus je vois que le corps évangélique s'est perdu, qu'il n'a jamais eu la doctrine de Paul et qu'il y résiste, non-seulement quant à l'Eglise (il y a longtemps que cela est clair), mais même quant à notre position totale comme chrétiens. Je suis journellement plus explicite dans mon témoignage à ce sujet, quand l'occasion le requiert. Il peut être inutile de contester, mais je crois que la clarté dans le témoignage est utile, et qu'il faut rendre ce témoignage sans crainte. Les temps sont trop sérieux; — seulement il faut savoir ce que l'on fait, ce dont il s'agit en réalité. Mais la controverse à l'égard de la justice, et ainsi à l'égard de la loi, a manifesté la chose. Sommes-nous dans le premier ou dans le second Adam? Excepté l'utile et pénétrante Epître de Jacques, les écrits du Nouveau Testament ne traitent pas de la justification, excepté ceux de Paul. Jean s'occupe du principe qui y est renfermé, mais non sous cette forme. Sans doute il confirme la doctrine comme celle de l'Esprit; mais être ressuscités avec Christ, et ainsi présentés devant Dieu, c'est la doctrine de Paul. Seulement il faut veiller à ce que ce caractère divin soit pleinement développé, si nous sommes occupés de cette doctrine, je veux dire dans notre propre esprit et notre propre foi. C'est là ce que Paul fait pleinement de la manière, sans doute, qui lui est propre; je veux dire, dans cette ligne de vérité dans laquelle il fut conduit par le Saint-Esprit: et il est merveilleux de voir de quelle manière c'est en dehors de la loi, et au-dessus

de la loi, car ces légalistes sont méprisables quant à leur doctrine. Nous devons être les « imitateurs de Dieu, » Christ étant notre modèle, et faire voir la vie divine en nous par l'entier sacrifice de nous-mêmes, et cela, envers Dieu, afin que le principe soit parfait.

J'ai été occupé de cela dernièrement, et j'ai la pensée d'écrire un article sur ce sujet. Je crois que Dieu a été quelque peu en aide aux frères dans leurs publications dernièrement, et c'est une miséricorde de sa part. Mais nous avons à remplir un bien plus grand cadre de témoignage que nous ne le faisons. Les ouvriers doivent avoir la foi pour tout ce qu'ils ont à faire. Souvent les plaintes et les questions quant à l'état des frères viennent en grande partie d'un manque de foi chez ceux qui les expriment. Toutefois, je crains le monde pour eux; quelquefois des assertions téméraires ont lieu, mais ici le mal est moindre; mais le dévouement, la séparation d'avec le monde, l'absence de conformité au monde, c'est ce que je cherche.

J. N. D.

## LA MARCHÉ CHRÉTIENNE.

EPH. IV; V.

Nous trouvons en Eph. iv, v, un exposé bien remarquable des principes de la marche chrétienne; de la hauteur des principes qui doivent la gouverner, et de son élévation morale, sur lequel je désire attirer l'attention de vos lecteurs. Dans le quatrième chapitre,

L'Apôtre, après avoir développé la doctrine chrétienne à l'égard de nos relations avec le Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, relations fondées sur ces deux noms, et ensuite les relations de l'Eglise avec Christ, commence ses exhortations aux chrétiens à l'égard de leur marche. Ils ne doivent pas marcher comme les païens, dans la corruption qui se rattachait à l'état de ténèbres dans lequel ils se trouvaient; ils n'avaient pas ainsi appris le Christ, s'ils savaient réellement ce qu'était la vérité en Jésus, savoir : d'avoir dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme, lequel était créé selon ce que Dieu était dans la justice et dans la sainteté de la vérité.

Car c'est là la vérité telle qu'elle est en Jésus, non pas que nous dépouillions, mais en tant que ressuscités avec lui, que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme. Voilà donc le premier principe de la marche chrétienne : nous avons revêtu le nouvel homme; et voici son caractère, créé selon Dieu; non-seulement l'absence du péché, ce qui était réalisé dans le premier Adam, mais selon Dieu pleinement révélé à celui qui a déjà la connaissance du bien et du mal, et créé selon les pensées de Dieu Lui-même à l'égard du bien et du mal, selon l'estimation que Dieu par sa nature même a du bien et du mal. Quel privilège immense! Le nouvel homme, né de Dieu est, dans sa nature, le reflet, et le reflet intelligent, de la nature de Dieu Lui-même. C'est pourquoi l'apôtre Jean dit : Il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. Aussi trouvons-nous dans le passage de l'Épître aux Colossiens qui est :

parallèle à celui-ci : « renouvelé en connaissance <sup>(1)</sup> selon l'image de Celui qui nous a créés ». Tel est le premier principe de la marche chrétienne, une nature qui vient de Dieu, créée comme expression et reflet de ce qu'il est en justice et en sainteté de vérité. Ici, c'est une vie, une nature, ce que nous sommes. Le second principe, c'est la présence du Saint-Esprit. Ne contristez pas le Saint-Esprit par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption. C'est Dieu Lui-même qui demeure en nous par son Esprit. Rien d'indigne d'un tel hôte, d'indigne de la présence de Dieu Lui-même, ne doit se passer en nous. Aussi notre marche doit être caractérisée par ce qui caractérise Dieu Lui-même, car son Esprit est actif en nous. Par conséquent nous trouvons ici l'amour aussi, et non pas seulement la justice et la sainteté. Nous nous pardonnons les uns les autres, comme Dieu pour l'amour de Christ nous a pardonnés. Christ étant monté en haut et la justice de Dieu établie ainsi, nous-mêmes parfaitement purifiés par le sang de Jésus, le Saint-Esprit est descendu, et les corps des croyants en sont devenus les temples. C'est le sceau de Dieu mis sur leurs personnes, et les arrhes de leur entière rédemption et de leur part dans l'héritage de gloire.

La marche du chrétien doit donc être la manifestation de la nature divine, et des voies de Dieu en grâce envers nous. C'est l'instruction que nous donne le chap. iv; mais le v<sup>m</sup> fournit d'autres lumières encore. Qui est-ce qui a été l'expression de cette

(1) Le mot grec traduit connaissance, signifie pleine connaissance, connaissance personnelle, de manière à reconnaître quelqu'un.

nature dans l'homme ici-bas ? Il est évident que c'est le Sauveur, l'image du Dieu invisible. Ainsi, Christ lui-même devient l'expression de cette vie divine dans l'homme, le modèle de notre conduite. Examinons ce chapitre y sous ce rapport, pour en tirer l'instruction qu'il contient.

« Soyez donc des imitateurs de Dieu ». N'ai-je pas eu raison de parler de l'élévation morale de la marche chrétienne ? Soyez des imitateurs de Dieu : participants de sa nature, et la demeure de son Esprit ; nous sommes appelés à L'imiter dans les principes de sa conduite. Mais alors, ainsi que nous l'avons dit, Christ en est le parfait exemple ; aussi l'Esprit-Saint continue-t-il en disant, « Et marchez dans l'amour, comme Christ nous a aimés et s'est donné pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur. » Ceci ajoute un élément bien précieux aux principes de la marche chrétienne. Ici l'amour n'a pas le caractère de cet amour divin qui pardonne, étant au-dessus du mal, quand un tort nous a été fait, comme Dieu pardonne à cause de Christ le péché contre Lui. C'est le dévouement, une offrande faite de soi-même à Dieu. Ce n'est plus la loi qui veut qu'on aime son prochain comme soi-même, ce qui serait le bonheur sans qu'il restât du mal dans le monde ; ce n'est pas aimer Dieu de tout son cœur, ce qui suppose que le mal n'y est pas. C'est un dévouement qui suppose le mal, une nécessité qui soit l'occasion de l'exercice de l'amour. On se donne pour les autres, on se dévoue. Mais pour l'amour dans l'homme, il faut un motif, un objet. Pour que cet amour soit parfait, il faut que l'objet, le motif de l'amour, soit parfait. Si l'on se donne à un

homme, il peut s'y trouver un noble dévouement, mais le motif est imparfait; l'amour ne s'élève pas, et ne le peut, au-dessus de son objet. Tout de même, pour que ce soit du dévouement, il faut qu'il y ait des objets nécessaires. Ces deux éléments se retrouvent en Christ. Il s'est donné pour nous, pour des êtres nécessaires, objets de compassion de sa part; mais il s'est donné à Dieu, objet infini et parfait: Ce qui n'aurait pas été, s'il s'était donné simplement à nous et pour nous.

C'est ainsi que nous devons marcher, prêts à nous sacrifier pour nos frères, toujours faisant abnégation de nous-mêmes pour les servir, mais en nous offrant à Dieu lui-même, au Christ à qui nous sommes. Ainsi la mesure de notre conduite, c'est celle de Dieu lui-même, Christ lui-même étant notre exemple dans sa vie d'ici-bas, pour que nous ajoutions l'amour, le lien de la perfection, à l'amour fraternel. Il n'est pas dit que nous sommes amour, c'est la prérogative de Dieu. Il l'est, et Il aime, quant à nous, sans autre motif que ce qu'Il est: ce qui ne saurait être le cas d'une créature. Nous l'imitons dans le cas des torts qui nous ont été faits. Mais l'amour qui tend de son propre fonds vers les autres, est de Dieu seul. Mais la lumière est une qualité en soi, la pureté qui aussi manifeste tout. C'est le *second* nom que Dieu se donne pour exprimer ce qu'Il est. Dieu est lumière: de même, Christ, quand Il était dans ce monde, était la lumière du monde. Nous étions ténèbres, nous sommes lumière dans le Seigneur. Aussi dans l'épître aux Philippiens trouvons-nous à l'égard des chrétiens ce qui pouvait se dire en tout point de Christ lui-même. « Sans repro-

ches et purs, des enfants de Dieu, irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie. » A cette nature pure, nous participons en tant que nous avons Christ pour vie en nous. La pureté dans les motifs, dans les pensées selon la nature divine, ce qui, manifesté dans ce monde, manifeste le vrai caractère de tout ce qui est autour de nous. Nous sommes lumière dans le Seigneur. Ainsi les deux noms, les seuls que Dieu se donne pour exprimer ce qu'Il est, amour et lumière, deviennent l'expression de ce que le Chrétien doit être dans sa marche. Il est même lumière dans le Seigneur.

Il existe un autre genre de motifs et de règle, les relations dans lesquelles l'on se trouve comme Père et enfants, mari et femme, maître et esclaves. Nous sommes dans ces relations aussi avec Dieu et avec son Christ. Mais c'est un autre terrain sur lequel je n'entre pas à présent. Ce dont je parle, c'est le caractère chrétien en tant qu'ayant la vie divine et le Saint-Esprit en Christ, de sorte qu'il doit imiter la conduite de Dieu et prendre Christ pour modèle sur la terre. *Toronto (Canada).* J. N. D.

## Le Roseau froissé et le Lumignon qui fume.

MATH. XII, 20, 24.

« Il ne brisera pas le roseau froissé, il n'éteindra pas le lumignon qui fume, jusqu'à ce qu'il ait fait sortir en victoire le jugement. Et les nations espéreront en son nom. »

J'appelle l'attention sur le passage ci-dessus, per-



suadé que, quelque d'accord que l'interprétation qu'on en donne généralement soit avec la véritable idée de la grâce du Seigneur, c'est une interprétation fautive, soit quant aux personnes auxquelles il se rapporte, soit aussi quant à leur condition.

En général, on voit dans le roseau froissé la figure d'un cœur contrit et brisé, et dans le lumignon qui fume une âme dans laquelle le feu de la vie divine a été nouvellement allumé; ou du moins dans laquelle la grâce opère quoique encore faiblement et d'une manière peu distincte; et on pense que le Seigneur ne brisera pas l'un et n'éteindra point l'autre. Ceci tombe complètement comme interprétation, car le Seigneur sera précisément l'un et l'autre quand le moment convenable arrivera; les propres paroles sont en effet « *jusqu'à ce qu'il ait fait sortir le jugement en victoire* ». Mais brisera-t-il jamais le cœur contrit et brisé? Ne fut-il pas envoyé au contraire pour le guérir? (Es. LXI, 4). Est-ce qu'il éteindra jamais les opérations de sa propre grâce? Inutile de répondre à cette question.

Dans l'Écriture le roseau est un emblème de faiblesse, et; dans plusieurs passages, pour une nation, comme en 1 Rois XIV, 45 — « l'Éternel frappera Israël comme un roseau est agité dans l'eau, » etc; et 2 Rois XVIII, 24, où l'Égypte est appelée « le bâton d'un roseau cassé »; et aussi Ezéch. XXIX, 6. En outre, un roseau fut mis dans la main droite du Béni, en dérision de son droit à porter le sceptre du royaume.

Mais, ni l'une ni l'autre des figures du passage que j'examine ne sont l'expression d'un bon état, d'une condition désirable, de nature à plaire au Seigneur et qu'il eût à environner de ses tendres soins; elles ex-

priment au contraire une condition mauvaise qu'il doit certainement juger, quoique non pas jusqu'à un certain moment.

Premièrement, le roseau froissé exprime, je crois, la condition *extérieure* du peuple juif en tant que sous le joug des *Gentils*, mais non abandonné encore à la volonté sans frein de leurs ennemis, sous tout le poids du jugement de Dieu. C'est dans cette condition qu'ils se trouvaient lorsque le Seigneur était sur la terre, quoiqu'ils ne le sentissent et ne le reconnussent pas.

En second lieu, le lumignon qui fume est un emblème de la condition intérieure ou morale des Juifs remplis de cette envie et de cette haine pour le Seigneur qui se trahirent de si bonne heure et si constamment, qui conduisirent à sa crucifixion, et qui mènent encore en avant à la réception de l'Antichrist, sous la main duquel, comme instrument de Dieu, le roseau froissé sera expressément brisé, et le lumignon qui fume sera éteint, ou en d'autres termes, le Seigneur visitera de son jugement l'inimitié de son peuple parvenue à son complet épanouissement. Mais, se souvenant de sa miséricorde au milieu du jugement, Il les sauvera d'une entière destruction, les rendant un peuple de franche volonté au jour de sa puissance et les amenant à dire « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » de sorte que le jugement finira en *victoire* « et que les nations espéreront en son nom. » En Es. vii, 4, Retsin et le fils de Remalja sont appelés, à cause de « l'ardeur de leur colère, » « des tisons fumants » : Et vers. 8, dans soixante-cinq ans Ephraïm devait être « *froissé pour n'être plus un peuple* » : deux passages qui suggèrent presque la manière de voir que nous exposons. En Luc xii, 49, 50, le Seigneur dit : « Je suis venu

jeter le feu sur la terre; et que veux-je s'il est déjà allumé? Mais j'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit, jusqu'à ce qu'il soit accompli.» Il y avait bien des signes que le feu était allumé, et Mathieu cite le passage d'après Es. XLII, comme expliquant la défense qu'il leur faisait de rendre son nom public, mais en rapport avec le fait qu'il s'était retiré de là, en conséquence de ce qu'il avait appris que les Pharisiens étaient sortis et avaient consulté contre lui comment ils le feraient périr. C'était là une bouffée du tison fumant; mais le temps où il devait être jugé et éteint n'était pas encore venu. Il devait couvrir et s'accroître jusqu'à ce qu'il eût amené la mort de Christ — ce baptême par lequel les écluses de l'amour divin seraient ouvertes, et en vertu duquel, Celui qui était l'expression de cet amour, étant glorifié, serait le Dispensateur souverain de la vie éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés.

---

### Associés avec Christ.

---

Quels termes merveilleux le Saint-Esprit applique au *Croyant*, dans l'Écriture! au Croyant depuis le jour de la Pentecôte!

1. *Identifiés* avec Christ dans sa mort et dans sa vie (Rom. VI, 6).
2. *Cohéritiers* avec Lui de la souffrance et de la gloire (Rom. VIII, 17).

3. *Rendus conformes à Lui dans l'humiliation* (Phil. III, 10) et dans la gloire (Rom. VIII, 17; Phil. III, 21).
4. *Crucifiés avec Lui* (Rom. VI, 6).
5. *Morts avec Lui* (2 Tim. II, 11).
6. *Ensevelis avec Lui* (Rom. VI, 4; Coloss. II, 12).
7. *Vivifiés ensemble avec Lui* (Eph. II, 5; Col. II, 13).
8. *Nous vivrons aussi avec Lui* (Rom. VI, 8; 2 Tim. II, 11).
9. *Ressuscités avec Lui* (Eph. II, 6; Col. II, 12, III, 4).
10. *Assis ensemble* (Eph. II, 6).
11. *Collaborateurs* (1 Cor. III, 9; 2 Cor. VI, 1).
12. *Concitoyens avec Lui* (Comp. Eph. II, 19, et Phil. III, 20).
13. *Un même corps avec Lui* (Eph. I, 22, 23; et III, 6).
14. *Coparticipants de la promesse* (Eph. III, 6).
15. *Tous ajustés et liés ensemble* (Eph. IV, 16) ou *bien unis ensemble* (Col. II, 2, 19).
16. *Bien ajustés ensemble* (Eph. II, 21 et IV, 16) formant le corps dont Il est la tête.

La mesure de mon privilège, c'est que je suis en Christ; la mesure de ma responsabilité, c'est que Christ est en moi.

## COMMUNION AVEC CHRIST.

Toute notre bénédiction — tout ce que Dieu a à nous donner, et tout ce que nous pouvons recevoir — découle pour nous du fait béni que nous sommes associés avec le Christ de Dieu, dans sa position comme rejeté sur la terre mais honoré dans le ciel.

### I.

*De notre association avec le Christ Jésus dans Sa Mort.*

Rom. VI, 5. — « Si nous avons été identifiés (1) avec lui (Christ) dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection. »

(1) Le mot rendu par *identifiés avec* est l'adjectif *συμφορος* qui ne se trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. Il se trouve deux fois dans les LXX : 1° en Eséch. XI, 2, « la forêt plantée serré, » où il représente le mot hébreu *batsir* rendu dans la version de Martin par « comme une place forte ; » 2° en Amos IX, 13, « les coteaux seront plantés, » où il exprime la forme Hithpael de *may* : Martin dit « les coteaux en découleront. » L'idée de « consolidation en un » de quelque chose qui pourrait être envisagé comme se composant de parties nombreuses, se découvre aisément dans toutes ces diverses manières de rendre le terme grec. Dans le grec ordinaire (comme en contraste avec le grec de la Bible) nous pourrions donner comme en étant la signification — *Croissant*

Adam (le premier) devint transgresseur en Eden. Il y eut mort morale (1) dans le Paradis pour ce qui est de la mort du corps, c'est hors du jardin qu'on la vit pour la première fois. En se rendant coupable de transgression

*ensemble, lié naturellement ou nécessairement ensemble* comme, par exemple, les querelles vont naturellement avec un caractère disputeur, le courage avec un caractère viril, etc. Dans un sens secondaire, le mot s'applique à une blessure fermée, guérie, où les parties ont cru ensemble et ne font plus qu'un.

Le mot *φύσις* vient de la même racine (sans le *συ*). Il est ainsi rendu en Eph. II, 3 : « par NATURE des enfants de colère ; » et en 2 Pier. I, 4 : « vous participez à la nature divine. » La force de la préposition *συ*, en tant qu'ajoutée à l'adjectif serait celle de *co* — *associé avec, faits participants de ceci ou de cela, etc.*, — « fait d'une même nature. La signification propre de *φύσις* est celle de CROISSANCE, *comme de nature* (en contraste avec l'art) les expressions, « quand elle fut levée, » elle leva (Luc VIII, 6, 8), et « une racine d'amertume *bourgeonnant en haut* » (Héb. XII, 15) suggèrent la pensée (c'est ce qu'il me semble), du développement, selon la nature, de quelque chose qui existe, et naturellement, comme en contraste avec l'art.

(1) Par mort morale, et mort dans les offenses et les péchés, je comprends ce qui apparut dans l'homme aussitôt qu'il eut péché. Il fut incapable de se faire une juste idée de Dieu ou de lui-même. D'un côté, après avoir fait outrage à Dieu, il se défia, lui, comme transgresseur, de Celui qu'il avait outragé — il avait perdu toute capacité de reconnaître ce qui était vrai de Dieu. D'un autre côté, il se crut en état, après être tombé, de déjouer la Toute-Puissance et la Toute-Science, tandis qu'il n'était lui-même que la proie de Satan, qui s'était prise dans ses pièges (voir Gen. III). Il était moralement mort à l'égard de Dieu.

l'homme se plaça sous la colère, sous une colère dont toute la force ne se verra point jusqu'à l'infliction de la seconde mort.

Or, la miséricorde de Dieu s'est montrée en ceci — que, lorsque l'homme, comme tel, tous les hommes, se trouvaient sous le juste jugement de Dieu contre le péché de leur premier père Adam (1) — que tout homme avait reçu de ce chef de la famille la loi du péché et de la mort dans ses membres — que chacun était en lui-même, de fait, aussi pécheur, et beaucoup, aussi, transgresseurs de la volonté connue de Dieu — s'aimant eux-mêmes, et haïssant Dieu et se haïssant les uns les autres — Dieu a donné son Fils, en amour, afin que quiconque croirait en Lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle. Ce Fils de Dieu alla, comme Fils de l'homme, à la croix, et y reçut — et dans quelle pleine mesure ! — les gages amers du péché dans sa mort sur la croix. Quoique personnellement innocent, et non-seulement innocent mais d'une pureté incorruptible, et qu'il n'eût encouru aucune pénalité, Il fut traité comme s'Il était le seul qui eût encouru une pénalité — comme s'Il était coupable. Il lui fut donné une coupe à boire — la coupe de la

(1) La loi de la souveraineté du Créateur sur la créature, ainsi que de l'obéissance et de la dépendance volontaire de la créature à l'égard du Créateur, avait été violée une fois pour toutes, en Eden par Adam ; et toute sa race était coupable, qu'elle le sût ou qu'elle ne le sût point.

colère, qui était dûe à nous seuls — et il la but à notre place. Et maintenant la voie est ouverte à Dieu pour agir envers ceux qui sont personnellement coupables sous la pénalité, comme s'ils étaient innocents et libres de toute pénalité. C'est cette voie qu'il propose aux pécheurs. Son amour, sa miséricorde et sa compassion à procurer une pareille voie, ainsi que la perfection de l'œuvre, se voient dans l'Évangile.

Dans un champ où le péché est entré, et par le péché la mort — où la sentence de mort repose sur tous, en ce que tous ont péché — où tous sont morts par l'offense de leur source commune — tous sous un jugement de condamnation, la mort régnant sur eux en ce qu'ils sont pécheurs et transgresseurs — nul n'étant capable de détourner la pénalité, nul en état de la porter — dans ce champ-là, dis-je, a été introduite la doctrine de la grâce par le moyen du Seigneur Jésus-Christ. « Le don gratuit ; » « la grâce de Dieu, et le don par la grâce ; » « le don gratuit vient de plusieurs offenses en justification ; » « ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront en vie par un seul, Jésus-Christ ; » « par une seule justice accomplie (les conséquences de cette justice furent) envers tous les hommes en justification de vie ; » « où le péché abondait, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnaît



par la justice en vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur : » — telles sont les expressions dans lesquelles le cinquième chapitre de l'épître aux Romains nous présente ce sujet béni.

Revenons maintenant à notre passage de Rom. VI.

Dans toute religion qui repose sur ce que l'homme, comme créature, peut faire, on prend pour le moment certaines choses pour accordées : on suppose qu'il se trouve en lui une certaine puissance, — qu'il peut, au moins, y avoir une certaine bonté de *volonté*, car, autrement, pourquoi et comment chercherait-il à traiter pour son propre compte avec Dieu ? S'il s'estimait ruiné sans espoir, sans force ni volonté pour Dieu, il essaierait difficilement d'utiliser son temps de manière à se préparer pour la mort et le jugement. Car, qu'il soit réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, c'est une vérité qui caractérise non-seulement la réalité de la position de l'homme comme créature, mais aussi toutes les pensées religieuses qu'il a comme créature. Comme créature tombée, il a à affronter la mort et à venir en jugement. La religion de la grâce est en parfait contraste avec cela ; en elle la mort et le jugement sont derrière nous, et non pas devant nous.

Ceci change tout ; car, évidemment, le croyant est rattaché par là à un système dans lequel une simple créature humaine, comme

telle, n'a point place. Comme créature je ne vais pas au-delà du champ des pensées d'une créature et de la ruine dans laquelle je suis ; je pense à employer ma vie de manière à faire face à la mort et à subsister au jugement. Mais, comme croyant, j'ai à faire avec la puissance de résurrection qui a fait sortir Christ du tombeau ; et la mort et le jugement sont derrière moi, pour que je sois capable de vivre dans la grâce. Quant à être sur les deux terrains à la fois, ou avoir un pied sur l'un, et l'autre pied sur l'autre, c'est absolument impossible.

Moi, la vie naturelle — la mort et le jugement à venir — tout cela est en contraste avec Christ, autrefois mort mais à présent vivant aux siècles des siècles, avec la puissance de la résurrection, le ciel et la gloire.

Je ne pense pas que les chrétiens aient remarqué suffisamment le contraste, ou qu'ils aient dans la mesure convenable le sentiment de l'impossibilité qu'il y a pour une personne, de se trouver dans un temps donné sur les deux terrains. La religion de la nature suppose que je suis vivant ; celle de Christ que je suis mort et enseveli. La religion de la nature humaine déchue suppose que j'ai plus de pouvoir maintenant que je suis tombé, que n'en avait l'homme avant sa chute ; *c'est-à-dire*, que je puis détruire les effets de la chute dont mon premier père ne s'est pas gardé lui-même ; la religion de la grâce pose que la puissance est

toute en Dieu et en Christ. La première suppose que je puis subsister devant Dieu dans mes péchés pour régler mes affaires avec lui ; la seconde déclare que le Christ de Dieu a tout réglé devant Dieu, quand il a été abandonné sur la croix, parce qu'il portait mon fardeau et subissait la pénalité que j'avais encourue.

Un homme ne saurait être en Christ et hors de Christ dans le même temps. S'il est en Lui, tout est réglé ; s'il est hors de Lui, il est perdu.

Mais pour ce qui concerne le croyant en Christ : « Demeurerons-nous dans le péché ? » dit Paul. Loin de nous cette pensée. Si nous y sommes morts, comment y vivrions-nous ? Nous avons été identifiés avec Jésus-Christ dans sa mort, — baptisés pour le Christ Jésus — baptisés pour sa mort.

Placé sous une sentence de jugement pour la transgression d'Adam, moralement mort moi-même — transgresseur aussi et pécheur — je n'avais en moi-même rien à attendre que le châtement, les conséquences pénales de cet état de péché. Mais Christ a subi la peine, a pris sur Lui, dans la coupe amère, les conséquences pénales, le châtement qui m'était dû : et la grâce m'a identifié avec lui — m'a enseveli, par le baptême, pour sa mort. La peine subie, je suis net. J'ai été identifié avec Christ dans la ressemblance de sa mort, de telle manière que, aussi certainement qu'il était personnellement innocent, Lui qui fut regardé comme cou-

pable sur la croix, tout le moi, qui était si affreusement coupable, est tenu pour innocent. Christ était le Fils bien-aimé en qui Dieu a toujours mis son bon plaisir. Il n'y avait en lui, ni dans tout ce qu'il fit, rien qui pût lui attirer de la part de Dieu autre chose que sa faveur. Même en allant à la croix Il ne faisait qu'obéir : « Obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix, » « la coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » « Voici, je viens pour faire, ô Dieu ! ta volonté. » Il n'y avait rien qui L'exposât à la colère ; il n'avait encouru aucune peine ; mais il se chargea, Lui, le juste, du châtement qui nous était dû. Il voulut se présenter au jugement à notre place. C'est de moi, de moi-même qu'il s'agit, et non de mes actions, de mes pensées, ou même de mes intentions. Ce qu'un homme est, l'état de son être, est infiniment pire que ses actions (1). J'étais coupable, exposé à la colère de Dieu en

(1) Il est intéressant de comparer des passages comme Ps. CIII, et Eph. I et II. Le premier nous présente la manière dont un Juif bien enseigné, l'homme selon le cœur de Dieu, envisageait la miséricorde ; et le dernier, la manière dont l'envisageait l'apôtre de l'incirconcision. Puis aussi la manière dont un Juif apprenait le péché, par des actes accomplis, en 2 Sam. XI et XII (les terribles actes de péché du roi d'Israël revêtu de l'onction), mise en contraste avec ce que se trouvaient avoir été ceux que Dieu prenait pour qu'ils devinssent membres de Christ, en Eph. I, 20 — II, 5, est fort instructive. Le principe est plus profond que la pratique ; il en est la racine.

raison de ce que j'étais ; mais , par la mort de l'innocent, je suis innocent devant Dieu.

En ce qu'il est mort, Il est mort une fois pour toutes au péché (1) (Rom. VI, 10). Il n'y a qu'un sens dans lequel il peut être dit de Christ qu'il est mort au péché, c'est dans ce sens qu'il en a porté la peine. Nous étions moralement morts et sous la sentence de mort. Christ a subi la sentence, et pour tous ceux qui croient toute l'affaire est finie. Le jugement d'Adam est passé et exécuté. La sentence contre toutes nos transgressions, tous nos péchés, péchés d'omission, et péchés de commission, — et cela aussi, contre la racine même de toutes ces choses, le péché dans notre na-

(1) En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché. Il n'y a qu'un sens dans lequel il peut être dit que Christ est mort au péché, celui qu'il mourut au jugement, à la peine du péché, quand il fut notre substitut dans le jugement. Il était lui-même, ainsi que sa position, d'une nature toute particulière. Ève était une côte prise d'Adam, et que la puissance divine avait *bâtie* en une femme ; et le Seigneur était la semence de la femme par le Saint-Esprit qui l'avait couverte de son ombre, et, en conséquence, cette sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils du Très-Haut. Mais de cette manière il n'y avait pas seulement un corps humain, une âme humaine, et un esprit humain ; le Fils éternel de Dieu habitait dans cette chair sainte, innocente, et pure. Satan n'avait rien en Lui. La mort, en tant que gages du péché ne lui revenait point, ni par suite de sa position, comme descendant d'Adam, ni par suite de sa nature ; dire autrement serait un blasphème. Il avait le pouvoir de laisser sa vie, et il avait le pouvoir de reprendre sa vie, et personne n'avait

ture — est exécutée et passée, et ne peut plus jamais revivre. Ce qui était impossible à l'homme — ce qui, dans la nature des choses, semblait absurde — Dieu l'a rendu véritable pour la foi. « J'ai à vivre de manière à être en état, si possible, de rencontrer la mort, et ensuite de subsister devant Dieu dans le jugement, » dit l'homme pensif et inquiet en dehors d'Eden. « Dieu a mis la mort et le jugement pour toujours derrière moi, » tel est le langage de la foi ; « par la mort du Seigneur Jésus, ils sont passés pour moi, et non pas à venir. »

La foi laisse Dieu être véritable, quoique tout homme soit menteur, et, en conséquence, la foi reçoit le témoignage de Dieu. Celui qui

le pouvoir de la lui ôter. Etant ainsi en lui-même et dans sa position, entièrement libre et net, il se chargea volontairement de la peine due à d'autres ; et après l'avoir subie en mourant — étant mort à elle, sous son effet — il en fut délivré, et ceux pour lesquels il mourut trouvent en lui leur délivrance de cette peine. Mais si nous trouvons la délivrance du châtement, nous y trouvons aussi délivrance de beaucoup d'autres choses encore : comme 1° de la position des descendants d'Adam ; 2° délivrance de la puissance de la loi, et 3° des convoitises excitées par la loi, 4° délivrance de la domination de Satan, 5° du train de ce monde, et 6° délivrance de l'esclavage du péché dans la nature. Evidemment, on ne pourrait dire sans blasphème que l'une ou l'autre de ces choses ont été pour notre Seigneur lui-même des fruits de sa mort. Elles existaient toutes de fait, quant à Lui, antérieurement, sans quoi il n'aurait pu devenir notre substitut ; il n'aurait pas été propre à se donner pour les autres, s'il se fût trouvé lui-même, en quelque manière, sous le joug du péché.

a la foi est mort au péché ; — il a été baptisé pour la mort de Jésus-Christ ; — enseveli avec lui par le baptême pour la mort ; — le vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé ; celui qui est mort est quitte du péché, » etc. Oui, tout ce dont l'homme dans sa condition naturelle d'homme dans sa nature déchue, avait à rendre compte à Dieu, tout ce qu'il pensait avoir à régler avec Dieu, mais que jamais il n'eût pu régler, tout cela a été réglé et expié entre Dieu et Christ. Dans la nature, la mort est pour l'homme la porte par laquelle il sort de la vie — de cette vie-ci — et entre dans le monde invisible ; et la seconde mort est la réalisation pleine et entière de ce qui dans la présence de Dieu constitue l'angoisse préparée pour le diable et ses anges, dont l'homme a été l'esclave. Dans la grâce, la mort de Christ est pour la foi, la réponse, placée dans le passé, à tout ce qui était, ou semblait être, contre nous ; elle est la porte d'entrée dans la vie, — porte où toute notre culpabilité est laissée, car là le jugement contre nous est passé — porte dans la vie éternelle où tout est vie, amour et faveur.

Dans la dernière partie de Rom. V, Paul avait montré les deux chefs de race, Adam et Christ, et fait ressortir le contraste entre les positions et les portions de ceux pour lesquels ils étaient respectivement chefs de race devant Dieu. Dans le chap. VI il montre de quelle

manière on passe de la position en Adam, dans laquelle sont tous les hommes par le fait de leur naissance, à la position en Christ qui appartient seulement à ceux qui ont la foi, et reçoivent la grâce que Dieu présente à la foi. La foi et la confession à salut (dit la Parole) nous identifient avec Christ; et avec Christ non pas seulement comme Celui qui a des mérites et contre lequel personnellement ne *peut* s'élever d'accusation; mais avec Christ qui a subi dans sa propre personne toutes les conséquences justement dues à tout ce à quoi nous étions exposés, — envisagés comme faisant partie d'une race déchue, comme ayant en nous la loi du péché, comme ayant fait le péché, et comme ayant à rencontrer la mort et le jugement. Pas un seul article, pas un seul point de tout ce qui s'élevait contre nous, à quoi il n'ait été satisfait; et plus encore, car « moi » — la créature déchue *moi*, je suis mort. La foi nous place de l'autre côté de la mort et du jugement; cela ne fait point partie de notre portion, héritage, ou lot, par Adam; mais la foi nous établit dans la vie éternelle, et nous donne le ciel et la gloire. Pour la nature et le sens commun, comme dérivés d'Adam, la chose est impossible, déraisonnable, absurde; et pour la nature elle suppose une confusion du passé et de l'avenir. Quoi! moi qui suis ici, avec la mort et le jugement devant moi, je dois considérer la mort et le jugement comme



étant derrière moi ! Ainsi peut parler la nature, et elle pourrait bien ajouter : Il serait plus facile que le soleil s'arrêtât encore sur Gabaon et la lune sur Ajalon (Jos. X, 12) — plus facile que l'ombre retournât encore en arrière des dix degrés par lesquels elle était descendue (2 Rois XX, 11, Es. XXXVIII, 8), qu'il n'est possible que la chose soit ainsi ! Mais, pour la foi c'est, et *non* SEULEMENT cela. Par la foi non seulement je puis dire que je suis mort et que j'ai passé le jugement, de telle sorte qu'il ne peut y avoir rien contre moi, car qui punira un homme mort qui déjà a été pleinement jugé ? — la justice de Dieu, justice due à Christ qui mourut pour moi, est ma sûreté ; — mais je puis dire que je suis de nouveau vivant pour toujours, d'une vie que la mort ne saurait toucher, qui ne connaît pas de sépulcre, et est au-delà du jugement — bien plus, dans laquelle le jugement est changé en victoire.

C'est ainsi que Dieu estime, compte la chose, et, en conséquence, elle est sûre. Mais, en même temps que cela est vrai et assure tout pour la foi qui croit à la parole écrite de Dieu, nous avons mieux que la simple connaissance que c'est ainsi compté et estimé : car le *pourquoi* de cela est révélé. Dieu nous a donné l'Esprit de Celui qui — étant saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, lui-même le Juste — est mort pour nous, injustes. Cet Esprit nous a

communiqué la nature divine, nous sommes nés d'une semence incorruptible. Et quoique les corps dans lesquels nous demeurons ne soient pas encore renouvelés, ils sont toutefois rachetés; et la puissance qui les changera et les renouvellera se trouve en Celui qui est assis à la droite de Dieu. La grâce qui m'a fait un avec Christ — la grâce qui a donné Christ pour être la Tête de son corps, l'Eglise — la grâce qui a voulu faire connaître en nous ses immenses richesses au moyen de l'amour de Dieu, sont le *pourquoi* et la *cause* de cette estimation, de ce compte que fait Dieu.

Je puis aussi signaler une différence, et pour une conscience en la présence de Dieu, et pour un homme renouvelé, elle est très-importante — la différence entre, d'un côté, le fait que moi, dans ma nature, j'ai à mourir lorsque la providence de Dieu amène le moment pour cela, et ensuite à paraître en jugement devant le grand trône blanc après que les mille ans sont finis; et, d'un autre côté, le fait que le Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ pour lui assurer une race, a exécuté la sentence de mort et a opéré mon acceptation actuelle en dedans du voile où Christ, rejeté sur la terre, est assis à sa droite; et le moyen par lequel cela est effectué — la mort sur la croix, sous l'effet du jugement, du Fils de l'Homme, qui était divinement parfait, et toutefois (preuve de sa perfection) prit ma place et porta mon jugement.

Lui-même, le Juge des vivants et des morts, n'oubliera jamais son jugement comme porté par lui-même pour moi.

La différence est immense ; parce que c'est tout autre chose que les choses soient réglées conformément aux droits de Dieu en tant que Créateur sur une créature, ou qu'elles le soient conformément au droit de Dieu comme Rédempteur pour se faire lui-même un nom en déployant les richesses de sa grâce dans le salut de rebelles.

La foi sait que c'est accompli ! Non pas seulement la mort de Christ sur la croix, mais la nôtre aussi à la culpabilité et à tout châtement, par Lui. C'est accompli, la peine est subie, la culpabilité est passée : nous étions coupables et sous le châtement, mais nous n'y sommes plus, car la pénalité a été subie — c'est accompli ! Pour ce qui concerne la plupart des chrétiens, la vérité dont je parle ne s'est pas saisie de leurs cœurs, et leurs cœurs ne se sont pas saisis de cette vérité.

Quand ils pensent à ce qu'ils étaient par nature, ils savent peut-être que dans sa miséricorde et sa compassion Dieu a trouvé en Christ une réponse à tout cela. Mais leur pensée à la plupart d'entre eux, est plutôt comme s'ils étaient un avec Christ expirant sur la croix, qu'un avec Christ comme ayant passé par la mort mais désormais vivant aux siècles des siècles. Leur esprit ne voit point la sentence

comme ayant été jusqu'à présent pleinement exécutée — et ils n'ont jamais de paix solide. Ils veulent que leur vieil homme, leur moi originel soit encore en vie devant Dieu, quoique peut-être près de mourir. Quelques-uns pensent que ce vieil homme, ce moi originel, a encore à être crucifié, pour qu'ils puissent trouver acceptation auprès de Dieu ; mais naturellement ils ne trouvent pas de quelle manière réaliser cela. D'autres en parlent aussi comme étant en voie de *crucifixion*, mais comme ne devant mourir que lorsque le corps et l'âme seront séparés ; — naturellement la paix est alors renvoyée jusqu'à la mort. D'autres encore demandent dans leurs prières que nous mourions en Christ ; appliquant ainsi à tort à la question de leur acceptation solennelle devant Dieu, des passages qui, dans l'Écriture, s'appliquent à la marche de quelqu'un personnellement accepté. Ce verset, par exemple, « Par votre confiance que j'ai dans le Christ Jésus, je meurs chaque jour, » est souvent appliqué de cette manière : or, il ne signifie rien de pareil, mais bien une chose toute différente, savoir, que Paul ne se préoccupait aucunement de la conservation de la vie de son corps dans son état actuel, parce que sa résurrection était assurée ; et de plus, pour lui vivre c'était Christ, et mourir était gain. Il est encore deux autres passages dont on fait ainsi bien tristement un mauvais em-

ploi, Rom. VIII, 13, et Col. III, 5. Dans l'un et l'autre c'est de la marche et de l'œuvre de personnes acceptées que Paul parle, et non de l'œuvre par laquelle on obtient d'être accepté.

Dans le premier de ces deux versets, remarquez-le, la mortification des actions du corps découle de la vie en Christ et est le sentier dans la vie, le vie en gloire. Dire que la vie s'obtient par la mortification des actions du corps, c'est du Romanisme et du légalisme de la pire espèce. Puis, quant à Col. III, 5, il suffit de la simple lecture du passage : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire. Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité qui est une idolâtrie. » (vers. 3-5).

Et observez ce que sont *les membres* dont il s'agit, la fornication, l'impureté, etc. Et (vers. 6) ce sont les choses qui attirent la vengeance sur les fils de désobéissance — les choses qui caractérisaient autrefois ceux auxquels Paul écrivait (vers. 7); mais qui ne devaient plus les caractériser maintenant. En outre, n'y a-t-il pas bon nombre de chrétiens qui ignorent réellement la force de la mort de Christ en jugement comme leur substitut, par suite d'un système qui, tout en reconnaissant Christ

comme vivant afin d'intercéder pour eux, suppose leur vieux moi coupable vivant et reconnu aussi comme vivant et coupable devant Dieu ? Pendant qu'ils sont en saint commerce avec Dieu et avec l'Agneau, ils ont un sentiment béni actuel de l'abolition de leur culpabilité, ou, plutôt, ils oublient tout ce qui la concerne, et jouissent de leur acceptation et de leur sécurité : mais quand ils se trouvent dans la routine de la vie ordinaire, ils sont, dans leurs propres pensées, véritablement coupables. Le fait est, qu'au lieu d'avoir été une fois pour toutes déchargés de tout ce qui appartient au premier Adam, et mis dans la liberté de marcher dans la puissance d'une nouvelle vie en Christ, ce sont des manquements et des péchés habituels, et une recherche nouvelle du pardon, de la paix et de l'acceptation qui marquent leur état et le cours de leur vie. L'habitude de manquer et de pécher se trouve ainsi justifiée. Adam est honoré et nourri et reconnu comme vivant, est soigneusement conservé, et il doit bien lui être permis de respirer et d'agir, pendant qu'il est en vie, conformément à sa nature — c'est-à-dire, de pécher ; et ils pensent que c'est là ce qui constitue une vie chrétienne, savoir, le soin de laver constamment, par de nouveaux recours au trône de la grâce et au sang devant ce trône, la souillure qui provient de nous-mêmes. Une vue pareille est la négation pratique que nous sommes morts avec

Christ, et mène à la *sanction* du péché, et à la négation de la perfection du sacrifice offert une seule fois et de la purification du péché faite une seule fois aussi. Je ne l'ai jamais rencontrée là où il y avait une vue nette de la vie nouvelle en Christ ; elle ne pouvait même pas exister dans un cas semblable ; bien plus, on ne saurait avoir une vue nette de la vie nouvelle en Christ, à moins que l'on ne voie que nous sommes morts quant à tout ce que nous étions selon Adam : morts quant à la peine qu'il a encourue et à sa seigneurie sur nous.

Croyant en Christ, je suis un avec lui. Un avec Celui qui (n'étant pas injuste, mais bien le seul Juste) mourut pour moi (qui étais injuste) ; en tant que devant Dieu je dois reconnaître que je suis si indissolublement un avec Christ dans sa mort, par grâce et par la puissance divine, que je suis délivré de la position que j'avais en Adam, que Dieu n'a rien contre moi. Je suis justifié sur les chefs d'accusation : 1° que je suis un descendant d'Adam le rebelle ; 2° que j'ai une nature portée au péché par la loi du péché et de la mort dans la chair ; 3° que les résultats de cette nature en moi ne sont pas selon Dieu mais lui sont contraires. A chacun de ces chefs d'accusation, je puis dire que j'étais coupable, mais que je suis net comme quelqu'un qui était coupable mais qui a été justifié. Je suis personnellement accepté, — je n'ai pas de pardon à demander en vue de l'acceptation

de ma personne — tout le pardon dont j'avais besoin en *ce sens-là* est par Christ mort et enseveli. Je n'ai pas besoin en *ce sens-là* de purification nouvelle, ni que Christ ou bien meure de nouveau ou répande plus de sang, ou offre de nouveau son sang, ou m'en fasse encore l'application; ses mains, ses pieds, son côté et son front, aussi bien que le fait qu'Il est assis à la droite de Dieu, me disent que tout *cela* est accompli. Je suis donc libre de marcher dans une vie nouvelle, savoir, dans la vie sans mélange que je possède en Christ, qui est en Dieu. Sûrement il n'existe pas en Lui de mélange de la vieille vie d'Adam le rebelle, et de la nouvelle vie du Christ de Dieu. Oui, dira-t-on, mais pour ce qui concerne les manquements pratiques, en avez-vous fini avec Adam? N'avez-vous pas dans vos membres une loi de péché et de mort? que faites-vous de cela?

Voici quelle serait ma réponse à une telle question. — Je puis envisager les choses : 1<sup>o</sup> selon Dieu, et selon la présence de Dieu, ou, 2<sup>o</sup> selon l'homme et la présence de l'homme, ou, 3<sup>o</sup> selon ce qui sera lorsque Dieu amènera les siens chez Lui en sa propre présence.

1<sup>o</sup> Touchant les choses vues selon Dieu et la présence de Dieu, je ne puis savoir quoi que ce soit si n'est pas l'Écriture. « Il est écrit » est la seule explication des pensées de Dieu pour ceux qui ont la foi et sont conduits par l'Esprit. Or, selon cette parole, je trouve que ce que



Christ a fait quant à ceux qui lui sont unis, à lui qui mourut une fois quoiqu'il vive maintenant aux siècles des siècles, les a déchargés personnellement et individuellement de toute culpabilité. Qui condamnera — qui mettra quelque chose à la charge de ceux que Dieu a justifiés par la mort et la résurrection de Christ? Tout ce que j'étais, comme issu d'Adam, appartenant à Adam et en Adam, Christ l'a pris sur lui-même; ce que tout cela était a été pleinement manifesté une fois pour toutes sur sa croix, et le jugement qui devait frapper cela a été porté par lui: et d'un autre côté tout ce que Christ était et tout ce qu'il est, est à moi dans l'efficace de la vie nouvelle dans laquelle je suis associé avec lui. Il y a même plus que cela, car la garantie que j'ai d'être plus tard avec lui et semblable à lui, se trouve en lui-même qui est caché en Dieu; et la réponse à toute ma marche dans le désert comme chrétien ici-bas se trouve en lui comme vivant d'entre les morts, avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste.

2° Selon l'homme et la présence de l'homme. Le fait que je suis personnellement sans culpabilité devant Dieu, *n'ôte pas* de mes membres la loi du péché et de la mort. Alors, direz-vous, il me faut pécher encore et toujours manquer. Nullement. La loi du péché et de la mort est laissée en moi à cause du bon plaisir de Dieu, qui, comme le Dieu vivant, s'est plu à entre-

prendre de conduire lui-même les siens à travers le désert. Il veut que nous trouvions grâce pour faire choix de Lui et de ses voies de préférence à nous-mêmes et à nos propres voies; et Il nous laisse pleinement le temps de faire voir si nous voulons nous identifier avec Lui qui s'est identifié le premier avec nous, si nous voulons nous approprier et son sentier et Lui qui nous a appropriés à lui-même. Ceci, toutefois, est du domaine du *gouvernement* de Dieu dans le temps; de Dieu gouvernant les voies et formant pour l'éternité le caractère de ceux *qu'il a sauvés d'un salut éternel*. Comme, selon l'homme et dans la présence de l'homme, je désire me justifier d'avoir salué Jésus-Christ comme l'unique Sauveur, et préféré la justice qui est sur le principe de la foi à celle qui est sur le principe des œuvres; je désire prouver que les œuvres de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus sont meilleures que les œuvres de la chair sous la loi; selon la nouvelle nature, je désire justifier Dieu, et Christ, et l'Esprit de grâce, contre le monde, Satan et la chair. Pour moi vivre c'est Christ et mourir c'est gain, car l'inscription « en toutes choses plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés, » n'est point effacée de notre bannière. Je ne suppose pas un moment que le péché soit ôté de mon corps; cela ne doit pas être; en tant que chrétien, je ne désire même pas que cela soit pendant que je suis dans le désert.

Dieu m'en garde. Non : mais en étant occupé de Christ en haut et de Christ dans la gloire qui vient, je puis, *non pas* moi pourtant, mais Christ qui habite en moi, le tenir assujetti. En mortifiant son corps et l'asservissant, Paul pouvait faire ce que Saul ne pouvait pas — rendre son corps et tous ses membres propres à glorifier Dieu, et se donner au service de Christ en dépit de Satan qui, au moyen de la convoitise et du train du monde, avait jadis été son maître absolu. Paul était par grâce lui-même le maître, quand il marchait près du Seigneur et réalisait la douceur de la victoire, non pas seulement sur celui qui avait été son maître, et sur les circonstances, mais encore sur lui-même.

La puissance de cette vie qui est la nôtre et de cette marche que nous devons suivre ici-bas ne se trouve pas dans la mort de Christ, bien qu'elle nous affranchisse de la voie de l'homme et de la terre, pour vivre la vie de Christ et du ciel sur la terre. N'était la mort de Christ, il n'y aurait pas une telle liberté : mais la puissance de notre vie et de notre marche ici-bas git dans la grâce vivante d'un Christ vivant, Tête au-dessus de toutes choses de son église qui est son corps, et Lui-même le Grand Souverain Sacrificateur — le Capitaine du salut. C'est comme vivant d'entre les morts qu'il nous garde, que si nous manquons il nous restaure, et qu'il lave les siens de la

souillure qu'ils contractent dans le désert à mesure qu'ils le traversent. Au lieu de cela, le misérable système que je signale nie dans la pratique cette grâce présente du Dieu vivant, et en niant notre mort par le moyen de Celui qui mourut, nous laisse continuer de pécher, et dans l'incertitude travailler en vue du pardon ; et il nie aussi pratiquement l'existence d'une église militante sur la terre, ainsi que la grâce de Dieu qui, tout en assurant le salut de Lot aussi bien que celui d'Abraham, laissait à chacun après qu'il était sauvé de faire voir sa propre marche et les expériences qui en étaient la conséquence dans le désert (1).

3° Quant à ce qui sera quand Dieu amènera les siens chez lui en sa propre présence. Si Dieu nous a déjà identifiés, nous qui croyons, avec son Christ qui est en lui-même — s'il nous permet ici-bas, chacun dans son petit coin de mondanité, de confondre le mal, et d'embrasser le bien en détail — un temps vient où nous qu'il a rachetés, nous Le rencontrerons dans ses propres circonstances et sa gloire. La foi désire que la présence personnelle de Christ soit la

(1) Ici pourrait venir la question de la responsabilité, simplement comme hommes, de ceux qui ne sont pas croyants, bien qu'ils aient les oracles de Dieu, et qui sont des professants. Mais je n'y entre pas ici, parce que, comme parlant à des croyants, je parle à des personnes qui n'ont pas besoin d'être convaincues de responsabilité comme hommes ayant la lumière, puisqu'ils se savent eux-mêmes perdus en Adam et trouvés en Christ.

place honorée de la pleine jouissance, et c'est elle seule — être avec Lui, Le voir, Lui être semblable — qu'elle attend ; et la foi voudrait l'attendre jusqu'à ce qu'Il ait sa pleine joie, et jusqu'à ce qu'il puisse recevoir son Eglise, et se la présenter à lui-même comme une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Je ne le voudrais pas autrement. Dans le désert, *laissez-moi* avoir la portion que Christ m'a marquée pour le désert ; laissez-moi souffrir avec lui ; laissez-moi accomplir ce qui reste de ces souffrances de Christ : si je dois être absent du corps et présent avec lui-même en esprit — la patience et la félicité iront ensemble, comme à présent la patience et la souffrance vont ensemble ; — mais, ce n'est que lorsqu'*Il* aura SA pleine joie, que je voudrais avoir la mienne, savoir à la seconde venue. Mais alors Il changera ce corps vil et le rendra semblable à son corps glorieux par ce puissant pouvoir par lequel il peut même s'assujettir toutes choses.

Comme en rapport avec le gouvernement du Seigneur dans l'église (1-Cor. XI, 27-34), et avec l'ordre que le Père a établi dans sa famille (1 Jean II, 1), quelqu'un qui se sait sauvé peut très évidemment, si et quand il vient à manquer, faire confession de sa faute, et demander non-seulement son pardon comme serviteur ou comme enfant, mais aussi que les conséquences de la faute soient écartées. Mais

alors remarquez premièrement qu'il n'y a que quelqu'un qui se sait déjà sauvé qui puisse penser à son œuvre comme serviteur ou à sa marche comme enfant. Si un homme non sauvé devait agir ainsi, ce serait de la propre justice, ce serait se justifier soi-même. Il n'est pas sauvé, ses œuvres ne sont pas, dans sa pensée, des fruits de l'Esprit et de la communion avec Christ. Que dois-je faire pour être sauvé ? est réellement la question qui lui convient ; c'est du moi et non de Christ qu'il s'agit. C'est une chose monstrueuse de penser aux œuvres, si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles peuvent ou non être acceptées, en la présence de Celui qui a déjà condamné l'être même dont les œuvres sont en question. Et selon Jean III, 18, l'homme est déjà sous la condamnation. Les pensées de l'homme sont, qu'un pécheur doit travailler et qu'un saint, s'il s'en trouve, doit se reposer (1). Le commandement de Dieu est, que le pécheur se repose de ses propres œuvres, et que la saint travaille pour porter du fruit pour Dieu. Et le salut de l'âme est si entièrement distinct des œuvres devant Dieu, que l'Écriture ne fait jamais allusion aux œuvres d'un homme qui n'est pas sauvé, sauf pour faire voir qu'il est condamné ; l'arbre est condamné, et son fruit le prouve. D'un autre côté, jamais

(1) C'est peut-être en raison de cela que l'homme réserve le mot *saint*, contrairement à l'usage de la Bible, à ceux qui sont morts.

elle ne parle d'un homme sauvé, sans supposer qu'il aura des œuvres et du fruit pour Dieu, que Dieu aura à examiner. L'arbre était planté pour porter du fruit. Celui qui est un avec Christ est fertile.

Et, secondement, qu'on dise ce qu'on voudra quant à ce qu'on manque tous les jours, à toute heure, et en toute chose. Ce peut-être vrai ou non — pour moi cela ne fait point de différence.—J'ai à imiter (non pas ces chrétiens-là mais) Paul, savoir comme il imitait Christ. Or, je nie entièrement que sa vie fût une vie de manquements continuels. Le cours même de sa vie justifiait sa parole, « Pour moi, vivre c'est Christ ; » et encore, « selon ma vive attente et mon espérance, que je ne serai confus en rien, mais qu'avec toute hardiesse (de ma part) maintenant encore, comme toujours, Christ sera glorifié en mon corps, soit par la vie, soit par la mort. » (Phil. I, 20).

Je sais qu'il est facile d'exciter la chair à dire, dans la confiance en soi-même, « Pour moi vivre sera Christ : » mais je sais aussi que le premier pas dans la vie de l'obéissance nous donne lieu de demander jusqu'à quel point nous connaissons cette mort dont je parle : je ne dis pas mourir, ni simplement bonne volonté de souffrir et disposition à se renoncer soi-même, mais jusqu'à quel point nous avons appris à nous tenir nous-mêmes comme déjà morts par Christ. C'est ce que Paul voyait et

sentait être le cas quand il écrivait à Timothée. « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec lui, nous vivrons aussi avec lui » (2 Tim. II, 11).

Ici ce qui occupait la pensée de l'Apôtre, ce n'était pas la valeur de l'association avec Christ qui était mort (comme en Rom. VI), de manière à délivrer judiciairement de toutes les peines reposant sur l'homme comme créature, et comme descendant d'Adam, (lumière dans laquelle tout jugement est passé, et il n'en reste aucun sauf à nous juger nous-mêmes dans notre marche); mais c'était la valeur de cette association comme délivrant du moi, afin que nous puissions souffrir pour Christ et endurer la souffrance comme ses bons soldats.

Un chrétien doit être pleinement assuré, par la foi et l'Esprit, que dans la présence de Dieu il est mort judiciairement en Christ, — qu'il est considéré par Dieu en ce sens comme mort, — qu'il est capable de se tenir lui-même pour mort afin de pouvoir se servir de cette mort contre Satan, le monde, et la chair : planter là, si on me permet l'expression, et lui-même et tout ce que fournit le moi comme moyen de prise à Satan, au monde ou à la convoitise.

Le peu d'efficace que la plupart des chrétiens attribuent à la mort de Christ; la manière dont ils l'ont judaïsée, au-dessous de son éternelle valeur et de l'estimation que le ciel en fait, et l'ont rabaisée jusqu'à n'être qu'une



partie d'un système humain à eux, emprunté à la loi de l'humanité déchuée et aux éléments du monde (choses qui l'une et l'autre caractérisaient le judaïsme) est un péché bien solennel. Voici en quels termes Paul charge les Colossiens (qui avaient été morts dans leurs offenses et dans l'incirconcision de leur chair (II, 13), c'est à dire moralement morts) : « Si vous êtes morts avec (1) Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde ? » etc. (II, 20). Ils sanctionneraient la mondanité et accréditeraient leur propre chair, s'ils agissaient de la sorte. Et il ajoute : « Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre ; *car vous êtes morts* et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (III, 3). « Morts, » dit-il — fort correctement

(1) Dans l'expression « *morts avec* » remarquez la différence qu'il y a entre « être mort *judiciairement* » selon Dieu, « ensemble avec Christ, » et le fait d'être mort, selon l'homme, selon la nature, ensemble avec Christ. Les deux Larrons sur la croix moururent tous les deux, selon l'homme, selon la nature, comme dirait l'homme, avec Christ. L'un mourut endurci dans le péché, l'autre crut pour la vie. C'est du dernier seulement que nous pouvons dire qu'il fut judiciairement identifié par Dieu avec Christ dans SA mort, de telle sorte que toute la peine du péché fut ôtée de dessus lui par la mort de Christ. Ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas. Pour le croyant, Dieu a uni d'une manière indissoluble « le péché » à la mort de Christ — c'en est fait, et pour toujours, de son châtement, et aussi de la liberté de vivre en lui.

— « ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions » (III, 9). Puisque les fondements sont renversés, que fera le juste ?

Christ s'est tellement approprié tout ce que j'étais, qu'il en a porté les stigmates dans son propre corps; mon âme connaît ces mains, ces pieds, ce côté, ce front — mais, béni soit Dieu, je les connais en Celui qui a été mort mais est de nouveau vivant; je les connais en Celui qui régnera à toujours — comme l'Agneau qui a été mort, mais qui est de nouveau vivant aux siècles des siècles.

Lecteur ! si Dieu vous a fait comprendre ces choses, qu'il daigne ajouter cette grâce, savoir qu'elles agissent sur vous avec puissance, et que vous trouviez puissance pour agir d'après elles.

## II.

### *Crucifiés avec Christ.*

Quoique j'aie parlé, en tout premier lieu, de notre association avec Christ, comme dans sa mort — il y a notre association avec Lui en tant que sur la croix, qui, dans l'ordre des sujets, devrait venir naturellement avant l'autre. Suivant, toutefois, l'ordre que les besoins de la conscience semblaient suggérer, j'ai pris, d'abord, celle qui, selon que l'Écriture présente la vérité, donne de la manière la plus directe la liberté et la paix à l'âme.

Le fait d'être, par la grâce qui nous identifie avec Christ dans la mort, « morts au péché » — baptisés pour sa mort — « ensevelis avec Lui pour la mort, » et en tant que « morts — quittes du péché, » change toute la *position* d'une âme. Il l'enlève de dessus un fondement, et l'établit sur un fondement tout autre ; la retire d'une place qui a un caractère, un jugement, et des expériences qui lui sont propres, et l'établit dans une place toute différente, et ayant un caractère, un jugement et des expériences qui sont en contraste avec ceux de la première place, et qui lui sont particuliers.

Israël en Egypte faisait un grand contraste avec Israël hors d'Egypte. L'Egypte était le fourneau de fer, la maison de servitude, le pays de captivité, — un lieu condamné, sous le jugement de Dieu ; et bien qu'elle pût avoir ses poireaux, et ses melons, et ses concombres, elle avait aussi son histoire de briques, et ses villes de greniers d'abondance qui devaient être bâties par le labeur d'Israël. En outre, Israël était une nation d'esclaves, poussés de côté comme impropres à s'associer avec les seigneurs de la terre — les meurtriers de leurs enfants mâles. Hors d'Egypte, ils étaient les affranchis de Seigneur — engagés pour un pays dé coulant de lait et de miel, un pays de repos, et un lieu de bénédiction. Et ils dressaient leurs tentes autour de la tente de Jéhovah des armées, le roi de toute la terre, possesseur du ciel et de la terre.

Le dessein du Seigneur à leur égard avait toujours été le même ; mais ils sont successivement placés dans deux positions qui contrastent l'une avec l'autre. D'abord, la providence de Dieu les laisse tomber dans la condition d'une nation esclave en Egypte ; mais ensuite le Dieu de providence prend ce même peuple pour être son Fils premier-né, et renverse la puissance de leur oppresseur. C'est leur passage à travers la Mer-Rouge qui signala définitivement la rédemption des élus, car le retour des eaux qui détruisirent celui qui les poursuivait, leur ferma réellement l'Egypte, et les enferma avec Dieu dans le désert. Leurs positions sont au nombre de deux, et faciles à distinguer l'une de l'autre.

Ce sont aussi deux positions, et qui se distinguent par des traits bien contraires, que celle d'un homme quand il s'efforce de tirer une chose pure de lui-même, qui est impur, et la position du même homme quand la mort de Christ est devenue sienne. Il était un exilé d'Eden, membre d'une race sous le jugement, tellement misérable et ruiné lui-même qu'il s'estimait capable de trouver Dieu ; et comme pécheur, de se tenir en sa présence, et de régler les choses avec Lui en vue de la mort et du jugement à venir, et de ramener la vie, par sa propre puissance, là où régnait la mort. La base de sa position était la nature humaine en tant que créature. Mais il a appris que Christ mourut, Lui juste pour les injustes, et que la

foi identifie le pécheur avec Celui qui mourut sous le châtement dû aux pécheurs. Tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était, a trouvé sa réponse et sa fin dans la mort de Christ. Une divine, indissoluble, association du vieux Moi, et de tout ce qu'il avait ou était, avec la mort de Christ le Fils de l'Homme sous le jugement pour moi, est le terme, la fin de ce Moi. « Je vis, non pas moi pour tant (le moi *qui* prit fin dans la mort du Fils de l'Homme sous le jugement), mais Christ qui vit en moi. »

Les croyants incrédules d'aujourd'hui connaissent peu de la mort de Christ *dans ce sens-là*, comme la Mer-Rouge entre l'Israël de Dieu dans le désert et l'Égypte. Ils ont oublié que c'est « après avoir fait par Lui-même la purification de nos péchés, » que c'est alors (et non pas avant) que Christ « s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. » Ils ont laissé écouler que « nous avons été sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes ; » que Celui-ci, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés pour toujours (pour ce qui est de sacrifice expiatoire) « s'est assis à la droite de Dieu ; » — Il s'est reposé de toute offrande ultérieure, et s'est assis : — « Car pas une seule offrande, Il a rendu parfaits, à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés. » Sûrement, si, au lieu de regarder au vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas l'homme, et de se juger eux-mêmes

et leurs sentiments, conformément à ce qui se trouve dans le déploiement de la miséricorde de Dieu dans les cieux ; si, dis-je, au lieu de faire cela, quelques-uns sont absorbés dans ce qui se passe au-dedans d'eux-mêmes, et ainsi laissent écouler le déploiement de miséricorde dans les cieux, substituant aux voies de Dieu en miséricorde, la conduite de Dieu en gouvernement à l'égard de son peuple sauvé, il y a grand danger et juste motif pour nous d'être dans l'incertitude à leur sujet. Quoique sans intention de leur part, ils ne se servent pas moins dans la pratique, de la mort de Christ comme du moyen de se placer dans une position de jugement, et en dehors de la position de liberté et de paix de l'autre côté du jugement.

Pour ce qui est de la portée sur le croyant, par grâce, de la croix du Seigneur Jésus-Christ, nous la trouvons expliquée en Rom. VI, 6, et Gal. II, 20.

Ainsi que nous le verrons, la pensée que nous présentent ces passages, n'est pas celle que nous portons la croix aujourd'hui (quoique cela, sous un autre rapport, comme peuple sauvé, puisse être enseigné ailleurs); mais ce qui nous y est présenté, c'est l'estime que Dieu fait de « notre vieil homme, » la manière dont Dieu l'a traité, une fois pour toutes, lorsque Le Juste se tint autrefois devant Lui comme représentant les plusieurs injustes, et porta notre jugement à notre place.

« Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché. » (Rom. VI, 6).

« Je suis crucifié avec Christ, mais je vis — non plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi. » (Gal. II, 20).

La croix était un châtiment honteux et cruel ; et lorsque Dieu donna ses lois à son peuple d'Israël, il établit une autre manière de mettre un pécheur à mort, et stigmatisa la croix en disant : « Maudit est quiconque est pendu au bois. » (Deut. XXI, 23). De quelle manière merveilleuse Il avait ainsi en grâce anticipé une voie par laquelle sa propre miséricorde se répandrait en faveur d'un peuple rebelle ! Nous pouvons voir cela en Gal. III, 10-13. « Tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de la loi, sont sous malédiction ; car il est écrit : Maudit (est) quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire. Or, que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, (cela est) évident, parce que le juste vivra de la foi. Mais la loi n'est pas sur le principe de la foi, mais, celui qui aura fait ces choses vivra par elles. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi,

étant devenu malédiction pour nous, car il est écrit, Maudit est quiconque est pendu au bois.» Tous ceux qui sont *sur le principe de la loi* sont sous la malédiction, parce qu'elle maudit tous ceux qui ne la gardent pas, et que nul ne peut la garder : mais Christ a porté la malédiction en son propre corps sur le bois. Mais, alors, si Celui qui méritait toute bénédiction quand il était notre substitut dans le jugement, a été ainsi traité, nous — le vieil homme — (c'est-à-dire ce que nous étions, et ce que notre corps est) y avons trouvé exprimée sur lui l'estimation que Dieu en fait — Dieu l'a traité, quand nous étions représentés par son Fils, d'une manière qui montre l'estimation qu'il en fait, c'est-à-dire, qu'il fait de nous selon notre relation avec Adam. La crucifixion et la mort ne sont pas nécessairement identiques ; un homme pouvait être sauvé de la mort quoiqu'il eût été exposé publiquement à la honte devant Dieu et devant les hommes, et qu'il eût été cloué à une croix ; aussi, Christ n'a-t-il pas été seulement cloué à la croix, et n'y a-t-il pas fait seulement des expériences, comme si, au lieu d'être le Prophète, le Sacrificateur, et le Roi fidèle que Dieu prenait plaisir à honorer, Il avait été quelqu'un dont les péchés et les iniquités surpassaient en nombres les cheveux de sa tête, et comme s'Il ne pouvait pas regarder en haut — Son cri avant qu'il mourut fut, « Mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'as-tu



abandonné?» — mais, outre cela, Il a donné sa vie en rançon pour nous.

L'estimation que Dieu fait de notre vieil homme, du « Moi » qui a été crucifié avec Christ est assez claire; et c'est une bonne chose pour ceux dont les goûts et les pensées sont formés dans leur communion avec Dieu, de voir son estimation de ce qu'ils étaient quand il les trouva. Un peu plus de mépris et de dégoût pour notre propre vieux moi, et pour l'homme en lui-même, ne serait nullement en nous une chose mauvaise. La manière dont Dieu a traité notre représentant, nonobstant toute sa perfection personnelle, a montré ce qu'Il pense de *moi*, et cela peut suffire pour former et fixer ma propre opinion.

Il est nécessaire qu'un chrétien ait les mêmes pensées que Dieu à l'égard de son vieil homme — de son ancien moi. Dieu a exprimé ses pensées d'une manière qui n'a rien d'ambigu; elles ont été fortement exprimées: mais, si elles ont été exprimées avec force, quelle circonspection dans la manière dont Dieu les a exprimées! Le propre Fils de Dieu crucifié, afin qu'on pût voir sur Lui, pendant qu'Il portait, en amour dévoué pour nous, le jugement qui nous était dû, ces pensées de Dieu concernant ce que nous étions par nature! Et qu'on remarque bien, que, de même que Dieu, pour notre consolation et notre salut, tient notre

vieil homme pour crucifié avec Christ, de même Il nous invite aussi à le tenir pour tel.

« Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que ne servions plus le péché. Vous aussi tout de même tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché. (Rom. VI, 6, 11).

Paul connaissait la puissance qu'il y a avait à prendre ainsi Dieu au mot; et quelle force la foi par laquelle il disait, Je suis crucifié avec Christ (Gal. II, 20), ne lui donnait-elle pas !

Au lieu de cette simplicité et de cette fermeté de foi, qui en Paul tenait pour vrai ce que Dieu déclarait, et en dépit de l'expérience et des sentiments, ajoutait foi à la déclaration de Dieu, et, par conséquent, agissait d'après elle, nous sommes enclins à tout changer. Paul prenait la manière de voir de Dieu, et agissait d'après ceci — d'après la manière de voir de Dieu — que « notre vieil homme est crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché. » Paul tenait que Dieu était véritable en cela et agissait en conséquence. Il se tenait lui-même pour avoir été « crucifié » et pour « être mort véritablement au péché, » et agissait en conséquence; car il savait *qui* avait dit: « Car le péché n'aura pas d'empire sur vous. » Au lieu d'une foi pareille à ceci, nous trouvons de nos jours qu'il n'y en a que peu qui reçoivent

vent et tiennent ferme ce que Dieu a dit touchant le fait que le vieil homme a été crucifié et qu'il est mort, même dans la portée que cette doctrine a à l'égard de leur justification ; et il y en a moins encore qui le reçoivent et le tiennent quant au principe du péché en eux.

Maintenant la chose difficile *n'est point* que la foi donne les résultats de la foi, car les résultats de la foi découlaient aussi naturellement de la foi dans le cas de Paul, que les résultats de l'incrédulité, aujourd'hui, découlent naturellement de l'incrédulité. Paul se tenait lui-même pour crucifié et mort, parce que Dieu disait qu'il le tenait pour tel, par Christ — et le péché n'avait pas d'empire sur Paul. De nos jours, les chrétiens reconnaissent la croix et la mort de Christ comme la seule porte du repos, mais ils ne tiennent pas que, pour ce qui tient au châtimeut dû et à la puissance du péché en eux, ils sont morts par la crucifixion et la mort de Christ, et ainsi ils continuent à douter et à pécher. La difficulté ne consiste point dans la connexion entre la foi et les bonnes œuvres, ou entre l'incrédulité et les mauvaises œuvres ; la connexion est naturelle et assez facile dans les deux cas. Non ; voici plus tôt où sont les difficultés : laisser Dieu être véritable et tout homme menteur ; croire Dieu et nous confier nous mêmes implicitement à Lui et à sa main.

Quelle différence entre être crucifié avec

Christ (comme en Math. XXVII, 44 ; Marc XV, 32 ; Jean XIX, 32 , nous lisons que deux larrons furent crucifiés sur le calvaire , quand le Seigneur fut crucifié) et cette bénédiction d'être crucifié avec Christ, par grâce (Rom. VI, 6, Gal. II, 20) !

Dans le premier cas (précisément comme dans la crucifixion du Romaniste, et des autres religions charnelles qui se proposent de punir les corps des hommes pour les péchés de leurs âmes) toute la peine tombe sur la chair de péché : dans le dernier cas, elle est tombée toute, et tombée dans des temps qui sont passés — la rétribution qui nous revenait justement — sur l'innocent Jésus , qui a porté nos péchés en son propre corps sur le bois.

Voilà sur Rom. VI, 6, et Gal. II, 20, et sur le croyant un avec Jésus, et qui doit tenir que son vieil homme et son ancien moi sont tenus par Dieu comme crucifiés avec le Christ Jésus.

La croix de Christ m'a marqué (dans tout ce que j'étais en tant qu'homme tombé) comme d'un stigmaté ; mais, par contre, sa mort m'a affranchi, sur le champ, de la peine due au péché, et de la liberté de continuer de pécher. Puissions-nous agir en conséquence !

## III.

*Ensevelis avec Lui.*

Rom. VI, 4; et Col. II, 12.

Nous avons donc été *ensevelis avec Lui*, par le baptême pour la mort.

*Ensevelis avec Lui* dans le baptême.

Ce qui est enseveli est ôté de devant les yeux. Dieu a, dans sa grâce, révélé, et la foi a reçu le témoignage que tout ce que nous étions a disparu de la vue, par notre association avec le Seigneur qui mourut. Moi, non pas moi pourtant, mais Christ qui vit en moi, telle est l'expression dont se servit Paul en parlant de l'énergie qui agissait en lui comme Apôtre. Mais que cela fût vrai de lui, en tant que Paul, il y avait eu à pourvoir au cas de Saul. Il avait eu à dire auparavant comme parlant de *celui-là*, « je suis (ou j'ai été) crucifié avec Christ : » ce fut là son sort et sa fin en tant que Saul. La lumière d'un Christ vivant, ressuscité et monté en haut, avait brillé sur son âme, et il apprit que la grâce considérait tout ce qu'avait été Saul, tout ce qui était de Saul, comme tellement identifié avec ce Christ, que la fin de tout cela, en fait de mort et de jugement, était estimée par Dieu comme étant là — en Christ crucifié. Si Dieu l'estimait ainsi, il ferait de même; et, en conséquence, il

dit, « Je suis (ou j'ai été) crucifié avec Christ. » Mais si le chapitre relatif à Saul contenait cette vérité bénie, le chapitre relatif à Paul continuait par un, « Mais je vis, non pas moi pourtant, mais Christ vit en moi. » Mais il y avait cette très miséricordieuse provision à noter, quant à Saul, non pas moribond, mais défunt — à noter à la louange de la grâce qui voyait que la gloire de Dieu le requérait, et qu'il fallait cela pour la consolation de la personne ainsi trouvée et bénie — savoir, que le mort était aussi enseveli, ôté de la vue par la grâce de Dieu par Christ — enseveli avec Lui par le baptême. « Ensevelir nos morts de devant nous, » est parfait en son temps et à sa place.

Abraham, et Isaac, et Jacob, et Joseph sentirent cela, et, par la foi, virent Dieu en rapport avec leur lieu de sépulture. Dieu vit d'avance le tombeau où le corps de notre Seigneur devait reposer, comme nous le montre Esaïe LIII. Des hommes pieux emportèrent aussi Etienne à son sépulcre; et la sagesse et la grâce divines ont pourvu à un tombeau pour le « Moi » qui fut Saul le persécuteur, et pour le « Moi » quelconque, trouvé mort dans les offenses et dans les péchés, qui trouve grâce pour la vie éternelle. La loi pouvait maudire un tel être — elle pouvait le percer de part en part de ses foudres — elle pouvait faire voir qu'il n'y avait de vie en aucun de ceux qui se tenaient aux pieds de la Montagne de Sinaï, et

que la mort morale régnait dans chacun d'eux et chez tous ; — mais Moïse ne pouvait ni tuer ni mener à une fin la vie de quelqu'un comme Saul, ni lui donner une vie nouvelle. Mais Christ lui a assuré pleinement tous les avantages de la mort — lui a transféré Sa propre mort dans toute sa plénitude — a partagé avec lui la croix dans tout son fruit — et se déclare lui-même le lieu de sépulture. Ensevelis avec Lui par le baptême pour la mort ; ensevelis avec Lui dans le baptême.

Toutes ces choses appartiennent à la foi ; et par conséquent, sont ratifiées aux individus par la foi, et c'est par la foi que les individus en jouissent. Ce peut être vrai individuellement de chaque membre d'une famille ou d'une communauté, que cette famille ne se compose que de trois membres, comme un homme, sa femme et un enfant, ou que la communauté soit aussi nombreuse que l'est l'église de Dieu ; — MAIS ces choses ne sont pas vraies de la famille, ou d'une communauté quelconque, comme telle. On ne saurait dire d'aucune famille, d'aucune communauté comme telle, qu'elle est « crucifiée, morte et ensevelie, en Christ. » Dire que l'église est morte, crucifiée et ensevelie avec Christ, serait une proposition absurde ; et si elle signifiait quelque chose, elle signifierait quelque chose de bien éloigné de la vérité. C'est vrai cependant de tout membre de l'église, quant à ce qu'il était ; et

Dieu tient quiconque croit, pour crucifié, mort et enseveli avec Christ, pour ce qui est du vieil homme ; et la Parole nous commande de tenir cela comme la mesure et l'estimation que Dieu fait du moi en nous, en tant que formés ainsi en Christ — le crucifié.

« Etre comme Dieu, connaissant le bien et le mal, » c'est la folie pratique de notre « Moi » tombé ; la croix pour Son Christ, est l'équivalent, selon Dieu, de cette folie en nous. Ainsi agit-Il, quand Il agit envers Christ selon son estimation de nous ; — c'est ainsi qu'Il a flétri comme d'un stigmaté notre *moi*, notre sagesse si contenté d'elle même, et notre amour du pouvoir.

Voilà donc pour ce qui concerne le « Moi » qui était, et était envisagé comme se trouvant sur son propre fondement en tant que créature, sur les mérites et l'être de ce qui est, et est trouvé en *nous-mêmes* et de *nous-mêmes* devant Dieu. Par grâce Dieu a dit de tout *cela*, « crucifié avec Christ, mort avec Christ, enseveli avec Lui. » L'estimation que Dieu fait de ce que chacun de nous était, le jugement de Dieu sur cela, et l'acte par lequel Dieu l'ôte, pour ainsi dire de devant les yeux, nous sont présentés dans la crucifixion, la mort et la sépulture du Seigneur. Ce qui était vrai de nous moralement, a été visité sur Lui d'une manière pénale. Dieu nous identifie tellement, nous tient tellement (dans tout ce que nous



étions et avons de nous-mêmes) pour un avec Christ dans sa crucifixion, sa mort et sa sépulture, que nous pouvons compter que c'est accompli, et que comme croyants nous sommes tenus de le faire. Dieu, qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient (Rom. IV, 17) est Celui avec lequel nous avons à faire. Il l'a compté ainsi : qui Lui dira, Que fais-tu ? ou, Qu'est-ce que tu as fait ? Ses droits sont-ils limités ? Son pouvoir est-il restreint qu'Il n'ait pas le droit de faire comme il Lui semble bon, ni le pouvoir d'accomplir ce qu'Il veut ? Non : mais plutôt, Il a parlé et ne le ratifiera-t-Il point ? Si ce n'eût été pour tenir dans sa grâce quiconque croit, pour un, selon tout ce qu'il avait ou ce qu'il est, pour un avec Christ, Christ n'aurait jamais été crucifié, ne serait jamais mort ou n'eût jamais été enseveli. Mais Il a été crucifié, mort et enseveli ; et la foi dit, « Et je suis crucifié, mort et enseveli avec Lui. »

La grâce divine est merveilleuse en puissance et en sagesse. Elle a fait que la mort et le jugement, qui sont en perspective *devant* l'homme dans l'avenue de la vie humaine, se trouvent dans une place rétrospective *derrière* le croyant dans le cours de la grâce. La grâce a su aussi comment substituer la mort du seul innocent et du seul juste, et le jugement sur la croix de Celui qui doit juger les vivants et les morts, à la place du pécheur qui croit et à la place du jugement du coupable qui s'accuse

lui-même. Et non seulement la grâce a ainsi répondu par anticipation aux besoins du pécheur qui croit, mais elle a aussi dans l'unique et même délivrance par la crucifixion, la mort et l'ensevelissement avec Christ, éteint tous les vieux comptes, toutes les vieilles dettes de famille. Il y avait un compte à régler en jugement à cause de la rébellion du premier chef de la famille ; un autre, à cause d'une nature en état de corruption venue de lui, — mise à l'épreuve, comme elle l'avait été, de toutes sortes de manière depuis la chute d'Adam, et toujours néanmoins se trouvant rebelle. La grâce a répondu à tout cela, a annulé tout cela : car si la peine portée par le Fils de l'Homme sur la croix a été portée parce qu'il était identifié avec des personnes dont le cas appelait le jugement, parce qu'il a été substitué à elles dans le jugement, il a été pourvu à tout ; et la foi peut dire, « Je me tiens moi-même (tout ce que j'étais, comme simple créature, comme descendu d'Adam) pour crucifié, mort et enseveli ; et toute l'affaire est terminée pour moi, du moins, parmi les hommes, parce que Dieu a dit que c'est la fin de toute l'affaire avec Lui pour quiconque croit. »

Si un homme ne se tient pas lui-même pour crucifié, pour mort, pour enseveli avec Christ, où est sa foi — où est son intelligence de ce que Dieu tient pour vrai à l'égard de quiconque croit ? J'insiste là-dessus, 1° parce que je

connais, par l'Écriture, et aussi par l'expérience, les besoins de l'âme et de la conscience du pauvre pécheur devant Dieu. Il n'y a pas de *mesure* du moi — c'est-à-dire, de mesure divine et parfaite — capable de satisfaire l'âme dans la présence de Dieu, parce qu'elle a satisfait Dieu lui-même — sauf la croix du Christ Jésus; il n'y a pas de *fin* pour le moi, sauf la mort du Christ Jésus; il n'y a pas de lieu de *sépulture* pour le moi, à moins que ce ne soit le Christ Jésus Lui-même; et 2<sup>o</sup> parce que à moins qu'un homme n'ait dit « mort, » comment peut-il dire « Je suis de nouveau vivant? » Ceci nous mène au terme de la première partie de notre sujet.

Je désirerais placer devant ma propre conscience et celle de mon lecteur, cette question — Jusqu'à quel point la conscience, dans la solitude secrète de la présence de Dieu — là où elle pense à la justice, à la tempérance et au jugement éternel à venir — connaît-elle ces choses comme *réelles* et existantes, selon les pensées que Dieu a de nous et de nos propres pensées de nous-mêmes?

*Crucifiés,*

*Morts et ensevelis,*

*avec Christ.*

Suite <sup>1866</sup> No 6 p. 29

# NOTES

## SUR L'ÉPÎTRE AUX GALATES.

### CHAPITRE I.

J'espère qu'il me sera donné de montrer, en examinant l'épître aux Galates, que cette portion de la Parole est conçue (et il en est nécessairement ainsi d'une révélation venant de Dieu) avec la même perfection de sagesse que nous avons eu occasion de remarquer dans d'autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; qu'elle est empreinte de la même évidence d'un but divin; et que le Saint-Esprit, ayant un objet spécial, subordonne tous les détails à la grande pensée et à la grande tâche qu'il a en main.

Or, il est clair, même d'après un coup-d'œil rapide, que l'objet de l'épître n'était pas tant de proclamer la vérité de la justification par la foi en contraste avec des œuvres de loi, que de la défendre contre les efforts de l'ennemi qui cherchait à l'ensevelir sous des ordonnances et sous une autorité humaine; en d'autres termes, elle est l'antidote contre le poison judaïsant de plusieurs, qui faisaient profession du nom du Seigneur.

Dans l'épître aux Romains, il s'agit plutôt de publier des vérités positives; dans celle aux Galates de recouvrer la vérité après qu'elle a été enseignée et reçue, lorsque l'ennemi cherchait à l'absorber en introduisant la loi comme étant

conjointement un moyen de justification. Le Saint-Esprit, par l'Apôtre Paul, s'applique à mettre entièrement à néant toute cette force de Satan ; et c'est là ce qui donne un ton particulier à cette épître.

Comme de coutume, les quelques versets du commencement portent l'empreinte de l'épître entière, et montrent ce que le Saint-Esprit allait faire ressortir dans chacune de ses parties. Nous trouvons, naturellement, le choix d'expressions le plus parfait ; tous les points étrangers au sujet sont évités, de manière à révéler dans un cadre limité la pensée de Dieu quant à l'état des choses parmi les églises dans la Galatie. C'est ce qui explique la froideur comparative du ton de l'épître — la réserve, pouvons-nous dire, avec laquelle l'Apôtre leur parle. Je crois que la chose est sans exemple dans aucune autre partie du Nouveau Testament. Et voici quelle en était la raison : le mauvais état dans lequel les Galates étaient tombés, ne provenait pas tant de leur ignorance que d'un manque de fidélité. Or, cela fait une grande différence. Dieu montre une très grande patience envers un simple manque de lumière ; mais il ne souffre pas que ses saints agissent légèrement à l'égard de la lumière qu'il leur a donnée. L'Apôtre était pénétré de la pensée de Dieu ; et il nous l'a donnée dans une forme écrite, sans le moindre mélange d'erreur humaine. Il nous a donné non-seulement la pensée, mais les sentiments de Dieu. Or l'homme réserve sa censure amère pour ce qui est immoral — pour un homme coupable de friponnerie ou d'ivrognerie, ou de quelque autre chose grossière : toute personne d'une vie régulière serait sensible à ces choses. Mais ces mêmes personnes, qui sont vivement émues par le

scandale moral, peuvent être indifférentes à un mal qui est mille fois pire aux yeux de Dieu. La plupart des gens sont sûrs de sentir l'immoralité, en partie parce que cela les touche eux-mêmes ; tandis que dans ce qui touche le Seigneur ils ont toujours besoin d'être fortement exhortés, et d'avoir la lumière de Dieu présentée de manière à porter dans toute sa force sur le mal. Satan n'est pas disposé à présenter l'erreur nue et sans déguisement ; mais il l'orne généralement d'une mesure plus ou moins grande de vérité, ayant de l'attrait pour l'esprit. C'est ainsi qu'il séduit les personnes et les amène à refuser ce qui est bon et à choisir ce qui est mal.

Nous apprenons de Dieu ce que nous devrions sentir à l'égard de mauvaises doctrines. Prenez l'épître aux Galates, comme comparée à celle aux Corinthiens, pour preuve de ce que j'affirme ici. Si vous étiez entré dans une réunion à Corinthe, vous y auriez vu une foule de gens, bien fiers de leurs dons. Ils étaient charnels, faisant étalage de la puissance dont l'Esprit de Dieu avait scellé ces dons. Car on peut avoir un don réel de Dieu employé d'une manière très-charnelle. A Corinthe, il y avait aussi beaucoup de choses qui étaient ouvertement scandaleuses. Dans les premiers temps du Christianisme, c'était la coutume d'avoir ce qu'on appelle une agape, qui était réellement un repas, ou un souper, pris en commun, après que les hommes avaient fini leur ouvrage, ou avant leur ouvrage, lorsqu'ils pouvaient se réunir. A Corinthe, et ailleurs peut être, ils associaient ce repas d'amour à la cène du Seigneur. Or on peut bien comprendre qu'ils pouvaient aisément se trouver excités : car il faut nous rappeler que ces croyants ne faisaient que de sortir des corruptions

et des ténèbres du paganisme. L'ivrognerie était très commune parmi les païens : ils se faisaient même un point d'honneur de s'enivrer en l'honneur de leurs dieux. Ces saints de Corinthe ne doivent pas être jugés d'après la lumière que les personnes ont reçue depuis ; et même c'est en grande partie par les fautes des premiers chrétiens, que nous avons appris ce qu'est la moralité chrétienne ou ce qu'elle devrait être. Ils étaient comme des petits enfants sortant des mains de leur nourrice, et leurs pas étaient faibles et chancelants. Il y avait trop souvent des ébullitions de la nature qui se montraient parmi eux comme parmi les païens. Il y avait, en outre, des partis parmi les saints. Les uns se rangeaient sous une bannière, et les autres sous une autre. Ils avaient leurs divers favoris qu'ils suivaient. D'autres même étaient tombés dans le mal le plus notoire, et d'autres encore se levaient pour défendre leurs droits, et avaient des procès entr'eux. Il y avait en toute manière du relâchement dans leur marche. Toutes ces choses se manifestaient parmi eux. L'ordre moral des choses était bien bas. Si nous n'avions pas ce qu'un apôtre a écrit à de telles gens, nous aurions pu regarder comme une chose impossible qu'ils fussent en aucune façon des chrétiens. Mais, au contraire, quoique dans toute cette épître, on trouve le ton de sainteté le plus élevé, et la plus solennelle condamnation de leur péché, l'Apôtre commence néanmoins d'une manière qui est d'autant plus frappante, que l'on y pense davantage et qu'on se rappelle l'état des croyants de Corinthe. Il commence par leur dire qu'ils étaient « sanctifiés dans le Christ Jésus, » et « saints appelés. » Il leur parle aussi de la fidélité de Dieu, par lequel ils

avaient été « appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. » Quel contraste avec l'impulsion naturelle de notre esprit ! Nous aurions pu être disposés à douter qu'il pût y en avoir parmi eux de convertis, sinon un bien petit nombre.

Maintenant, d'où vient que Paul se sert d'expressions si fortes d'affection avec les Corinthiens parmi lesquels il y avait un tel désordre, tandis qu'on n'en trouve aucune dans ce qu'il écrit aux Galates ? Écrivant aux premiers, il les appelle « l'assemblée de Dieu. » « Paul, apôtre appelé de Jésus-Christ . . . . . à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, (aux) sanctifiés dans (le) Christ Jésus, saints appelés. . . . . Je rends grâces en tout temps à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans (le) Christ Jésus, de ce qu'en toutes choses vous avez été enrichis en lui en toute parole et toute connaissance. . . , de sorte que vous ne manquez d'aucun don pendant que vous attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ. » Puis il aborde la question de ce qui était mal, et il continue d'en parler dans toute l'épître. En écrivant aux Galates, au contraire, il dit : « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts, et tous les frères qui sont avec moi, aux assemblées de la Galatie : Grâce et paix vous soient de la part de Dieu (le) Père, et de notre Seigneur Jésus-Christ. » Pas un mot qui les mentionne comme étant en Christ ou en Dieu le Père ! Pas un mot qui les mentionne comme étant des saints en Christ Jésus et des frères fidèles. Il dit tout simplement le moins qu'il soit rigoureusement possible de dire à l'égard de chrétiens collectivement ici bas. Il parle d'eux



comme des « assemblées de la Galatie, » il ne les associe pas à d'autres ; mais il les met, pour ainsi dire, tout seuls, comme étant méchants. D'un autre côté, l'apôtre a soin de dire : « Tous les frères qui sont avec moi aux assemblées de la Galatie. » S'il ne parle pas des saints en général, il parle universellement des frères qui étaient alors avec lui, de ses compagnons de service, qu'il associe à lui-même en écrivant aux Galates. Il avait une raison pour le faire. Il n'était pas seul dans son témoignage, quelles que pussent être les insinuations des faux docteurs. Tous les frères qui étaient avec lui, s'identifiaient, pour ainsi dire, avec ce qu'il écrivait alors.

En considérant la manière dont il parle de lui-même, nous y trouvons quelque chose de bien remarquable. « Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, » etc. Il commence aussitôt sa controverse. Les premières paroles mêmes sont un coup porté à la racine de leurs notions judaïques. Ils blâmaient l'apôtre parce qu'il n'avait pas été avec le Seigneur Jésus, lorsqu'il était sur la terre. Quelle est la réponse de Paul ? J'accepte, dit-il, ce que vous m'adressez comme un reproche, je ne suis pas apôtre de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme. Il exclut complètement et en toute manière un acte quelconque de la part de l'homme pour nommer ou reconnaître. Son apostolat n'était en aucune façon « de la part des hommes, » quant à sa source, « ni par le moyen de l'homme » comme intermédiaire. Rien n'aurait été plus aisé pour Dieu de convertir Paul à Jérusalem : c'est là qu'il avait été élevé aux pieds de Gamaliel ; c'est là qu'avait

d'abord éclaté sa violence contre les chrétiens. Mais quand Dieu le rencontra, il était loin de Jérusalem, poursuivant son ardente persécution contre les saints : et là, aux environs de Damas, en plein jour, le Seigneur, depuis le ciel, invisible pour les autres, se révèle à Saul de Tarse, qui demeure frappé d'aveuglement. Il n'était pas seulement un saint appelé, mais un apôtre appelé ; « apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'avait ressuscité d'entre les morts. » Et, pour rendre la chose plus frappante encore, quant il fut baptisé, quel est celui que le Seigneur choisit, pour en faire l'instrument de son baptême ? Un disciple dont il ne nous est parlé que cette seule fois, comme d'un homme âgé et pieux, qui résidait à Damas. Dieu mit un soin particulier à montrer que l'apôtre, appelé à une position éminemment importante — la plus importante fonction qu'ait jamais occupée aucun homme appelé à servir le Seigneur Jésus-Christ dans l'évangile, — de montrer, dis-je, que Paul avait été ainsi appelé sans l'intervention de l'homme, sans l'autorisation de l'homme, et sans être formellement reconnu par l'homme, en quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Son baptême n'avait rien à faire avec sa qualité d'apôtre. Chaque croyant est baptisé comme chrétien, jamais comme apôtre. Paul s'en alla aussitôt en Arabie ; il y prêcha l'évangile, et Dieu le reconnaît aussitôt comme serviteur de Christ dans l'évangile, sans aucune intervention humaine. Tel est, en réalité, le vrai principe du ministère, pleinement mis en relief, dans l'appel et l'œuvre de Saul de Tarse, désormais l'esclave de Jésus.

Il y a néanmoins des personnes qui pourront

objecter qu'il est expressément parlé dans le Nouveau Testament de ceux qui ont été mis à part par des hommes, et qui ont reçu l'imposition des mains. Nous le reconnaissons pleinement. Mais dans certains cas, il s'agit d'une personne qui s'est déjà montrée qualifiée pour l'œuvre, puis mise à part d'une manière formelle par l'autorité apostolique pour une charge locale, et revêtue d'une certaine dignité aux yeux des saints, peut-être parce qu'il n'y avait pas beaucoup en fait de don. Car il faut remarquer qu'il n'est pas dit de l'ancien qu'il soit un « docteur, » mais simplement « propre à enseigner. » La charge extérieure n'est pas nécessaire, lorsque la puissance existe à un haut degré. La puissance se fait sentir. Les saints de Dieu seront toujours à la longue obligés de la reconnaître. Dès lors, quand un homme a reçu un don du Seigneur, il devrait être le dernier à avoir de l'anxiété à ce sujet pour ce qui le touche lui-même. Dieu sait comment faire respecter le don, si les hommes manquent de voir ou d'entendre. Mais lorsqu'il y a des hommes qui ont des qualités graves et pieuses, sans une puissance qui soit évidente pour tous, ils ont besoin d'être investis d'autorité, s'ils doivent avoir du poids auprès de gens qui manquent de spiritualité. C'est pour cela, il semble, que nous voyons un apôtre, ou un délégué apostolique faire une tournée, prendre la direction en gouvernant, nommer à des charges, donner des conseils, là où il y avait du mal parmi les saints ou quelque chose qui manquait.

Le fait est que l'on confond la charge d'ancien avec le ministère. Les anciens étaient établis par ceux qui tenaient eux-mêmes directement de Christ une autorité supérieure, mais il n'y eut jamais

une telle chose que de consacrer un homme pour prêcher l'évangile. Dans l'Écriture, c'est le Seigneur, et le Seigneur seul, qui appelle les hommes à prêcher. Il n'y a pas, dans tout le Nouveau Testament, un seul exemple du contraire. C'est un désordre positif et une chose positivement contraire à la Parole de Dieu, qu'un homme recherche une commission humaine, afin de prêcher l'évangile, ou pour prendre la place d'un docteur en relation avec les assemblées chrétiennes. Dans les temps apostoliques, il n'y eut jamais une telle chose, qu'un homme établi pour être docteur, pas plus que pour être prophète. Mais parmi les anciens, il pouvait y en avoir qui fussent évangélistes, docteurs, etc. C'est pourquoi il est dit : « Que les anciens qui président dûment soient estimés dignes d'un double honneur, spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement. » Les *πρεσβυτεροι*, ou anciens, dont l'affaire était de présider, quand même ils n'étaient pas docteurs, étaient en danger d'être méprisés. Mais ils doivent être « estimés dignes d'un double honneur, » s'ils présidaient dûment. Ils devaient être honorés comme une classe de personnes, et « spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement. » Plusieurs d'entr'eux, outre qu'ils étaient anciens, pouvaient aussi être docteurs, et ceux-là auraient encore un surcroît de droit à l'estime des saints. Je ne désire nullement mettre de côté le fait, qu'il y avait des personnes mises à part par l'homme; mais ce que je nie c'est que tel fût le cas dans les classes ordinaires de ministère, — pasteurs, docteurs, etc., etc. Ceux-ci ne furent jamais établis par l'homme, en quelque manière que ce soit. Le corps entier de ceux qui sont ministres selon la

parole, est entièrement indépendant de la consécration. Le choix de l'assemblée trouvait sa place dans le cas des diacres, qui avaient soin des choses extérieures : ils étaient établis par la sanction apostolique — du moins, c'est ce qui fut mis en pratique en établissant les sept hommes sur l'affaire des tables à Jérusalem. Il en est de même encore à l'égard des administrateurs de la libéralité des assemblées d'entre les nations, dont il est parlé dans 2 Cor. VIII, 19 à 23. Ils furent choisis pour cette œuvre par les diverses assemblées dont les contributions leur furent confiées. Les anciens étaient appelés plutôt à prendre la direction et à gouverner dans les diverses localités, quoiqu'il ne soit jamais donné à entendre qu'ils fussent élus par l'assemblée. Néanmoins, ils étaient formellement choisis par des apôtres ou des délégués apostoliques ; et le poids de ceux qui les choisissaient était sans doute destiné à leur donner une juste importance dans l'esprit des saints généralement.

Le cas de Timothée est sans doute particulier. Il avait été désigné par prophétie pour une certaine œuvre bien spéciale — celle de maintenir la saine doctrine. Puis l'apôtre et le corps des anciens lui imposèrent les mains ; et par là, un don spirituel lui fut communiqué, qu'il ne possédait pas auparavant. Il est évident qu'il n'y a aujourd'hui aucun homme vivant, qui ait été doué d'une telle manière et appelé à une telle œuvre.

On pourrait dire que, dans le cas de Paul, l'imposition des mains eut lieu, comme nous le lisons dans Act. XIII. Qu'est-ce que cela montre ? Non pas, certainement, qu'il était un apôtre choisi par l'homme, car le Saint-Esprit déclare ici qu'il était apôtre, *non* de la part des hommes, *ni* par le moyen

de l'homme. » Ce qui eut lieu à Antioche ne fut, dans aucun sens, une consécration de Paul pour être apôtre. Il est évident, d'après bien des portions de l'Écriture, que depuis bien des années avant qu'on lui eût imposé les mains, il avait été occupé à prêcher, et qu'il était l'un de ceux qui étaient des prophètes et des docteurs reconnus à Antioche (Act. XIII, 1). Je crois que le point était alors de mettre à part Paul et Barnabas pour la mission spéciale pour laquelle ils étaient sur le point de partir — pour planter l'évangile dans de nouvelles contrées. Assurément, quand le Saint-Esprit dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés, » cela ne signifie pas que, jusques-là, ils avaient été occupés, soit l'un, soit l'autre, à prêcher de leur propre volonté, sans l'autorité du Seigneur; et, encore moins, que le grand apôtre des nations fut alors constitué tel par ses inférieurs. C'était donc, purement et simplement, une recommandation à la grâce de Dieu, pour la nouvelle œuvre dans laquelle ils allaient entrer. Quelque chose de semblable pourrait encore se faire de nos jours. Supposons qu'un homme, qui aurait déjà été occupé à prêcher l'évangile en Angleterre, se sentit pressé dans son cœur d'aller visiter les États-Unis d'Amérique, et que ses frères sentissent qu'il était justement l'homme pour cette œuvre, ceux-ci pourraient, afin de montrer leur concours et leur sympathie, se réunir, avec prière et jeûne, pour imposer leurs mains sur le frère qui allait s'y rendre. La chose, selon moi, serait tout-à-fait scripturaire. C'est ce qu'on a fait dans de tels cas. Mais ce n'est pas la consécration, c'est uniquement la recommandation à la grâce de Dieu, de personnes déjà douées pour l'œuvre qui ont

quelques sentin nouveaux tracés devant elles.

Mais voici ce que je regarde comme antiscrituraire, et même comme un péché positif, c'est d'insister sur une certaine cérémonie, par laquelle un homme est obligé de passer, avant d'être reconnu comme étant, à proprement parler, un ministre de Christ. Quelque générale que soit la chose, c'est une imposture traditionnelle, sans un seul lambeau de l'Écriture pour la couvrir. C'est uniquement quelque chose que l'homme a introduit, fondé principalement sur la sacrificature judaïque. Si quelqu'un appartenait à la famille sacerdotale, il ne pouvait entrer dans ses fonctions sacerdotales avant d'avoir passé par un bon nombre de cérémonies. C'est ce que les Catholiques Romains, plus que tous les autres, ont imité dans la mesure qui leur est propre. Mais la chose étonnante, c'est que des hommes, qui, dans leur langage, s'élèvent contre le papisme, ont continué à en imiter une des plus mauvaises parties; car je crois que c'est dans cette chose même que le Saint-Esprit est le plus attristé. L'effet de cela c'est d'accréditer un bon nombre d'hommes, qui ne sont pas ministres de Christ, et de décréditer un bon nombre d'hommes qui sont ses ministres, parce qu'ils ne passent pas par cette innovation particulière. Cela a pour effet de faire tout le mal possible, et d'empêcher tout le bien possible. C'est là un mal qui découle du cœur même du Judaïsme, et on ne peut concevoir de plus grand obstacle à l'action du Saint-Esprit dans l'assemblée dans le temps présent ou à quelque époque que ce soit. Il en est qui pourront prendre un air grave en entendant ces remarques, et dire qu'il n'est pas charitable de parler ainsi; mais de telles personnes ne savent pas ce que charité veut dire. Elles la confondent avec l'indifférence. Et l'indifférence est

la mort de la charité. Si vous voyiez votre enfant avec ses mains sur des charbons ardents, vous ne vous abstiendriez pas du cri le plus fervent, ni d'aucun autre moyen énergique de le délivrer, parce que certaines personnes vous diraient qu'il ne convient pas au chrétien d'élever la voix ou d'employer la vive force. Il en est ainsi du sujet même qui nous occupe : il y a ce qui se lie à la bénédiction de l'assemblée d'une part ; et à la malédiction de la chrétienté de l'autre. Que d'horreurs en sont sorties ! Le pape lui-même en est un produit : car si vous avez des sacrificateurs, il vous faut naturellement un souverain sacrificateur ; si vous avez les fils d'Aaron, vous avez besoin qu'Aaron aussi soit représenté. Le pape fut établi sur ce fondement même, et le système entier du papisme en dépend. Hélas ! c'est un démon que le protestantisme lui-même n'a pas réussi à exorciser.

« Paul, apôtre, non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme ; » cela exclut entièrement l'homme, soit comme étant la source de son ministère, soit comme étant d'une manière ou d'une autre l'intermédiaire qui s'y rattache. La grande chose que nous avons à nous rappeler quant au ministère, c'est que sa source est dans les mains de Christ ; comme Paul le dit ici : « par Jésus-Christ. » Il ne dit pas : « de la part de Jésus-Christ. » Je regarde l'expression : « par Jésus-Christ, » dans cette connexion spéciale, comme beaucoup plus forte, et par cette raison, c'est que les docteurs qui judaïsaient, auraient dit : nous accordons pleinement que c'est de la part de Jésus-Christ, mais il faut que la chose ait lieu par ceux qui furent choisis et établis par le Seigneur lui-même lorsqu'il était sur la terre ; il faut que les apôtres



soient le canal. Dieu portait un coup de mort à l'idée de succession apostolique. Dans sa grande bonté, il excluait, pour tout homme spirituel, tout prétexte pour un pareil mal. Les Galates étaient probablement troublés et dans la perplexité, de ce que, de son propre aveu, Paul était un apôtre entièrement en dehors des douze autres. Pourquoi n'avaient-ils pas tous jeté le sort à l'égard de Paul, si Paul devait être l'un des apôtres dans le sens le plus élevé? C'est à cela qu'il répond ici. Il lie son apostolat avec Dieu et notre Seigneur, non seulement quant à sa source, mais encore quant au moyen — « par Jésus-Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts. » Voici encore un autre coup porté aux successionistes. Ils avaient établi un contraste entre Paul et les douze autres apôtres, au désavantage de Paul. Mais l'apôtre montre que, s'il y avait une différence entre lui et eux, c'est qu'il était apôtre par celui qui avait ressuscité Christ d'entre les morts. Les autres n'avaient été appelés qu'au moment où notre Seigneur était ici-bas sur la terre, prenant sa place comme homme ici-bas. Paul fut appelé par Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts. Il y avait une plus grande puissance, une plus grande gloire, une plus grande distinction, en tant qu'il en existait, dans le cas de l'appel de Paul pour être apôtre, que dans celui d'aucun des autres. L'apôtre met en déroute toutes leurs théories, et introduit ce qui était spécialement sa propre place, avec beaucoup de force. Paul est le patron des vrais ministres, même jusqu'à nos jours. En parlant du ministère, il aime à se placer sur ce terrain, le terrain sur lequel reposait son propre appel. Lorsqu'il est question de sa prédication, il dit : « nous

croyons, c'est pourquoi aussi nous parlons » (2 Cor. IV). Il prend la chose sur la base la plus simple et la meilleure, savoir ; si un homme connaît la vérité, qu'il en parle. Il n'y avait pas besoin d'attendre aucune chose. C'est dans ce but que le Seigneur agit dans l'assemblée. D'après cela, quand il parle de dons relatifs au ministère, dans l'épître aux Ephésiens, où la chose nous est présentée dans les formes les plus élevées qu'il est possible, sur quoi les fonde-t-il ? Sur Christ monté en haut, « et donnant » des dons aux hommes : « Et lui a donné les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, et de la connaissance du Fils de Dieu à l'(état) d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ. » Le ministère tout entier, depuis ses fonctions les plus élevées jusqu'aux plus basses, est posé sur le même principe. Si on insiste en disant : Tout ce que vous avez dit à l'égard de Paul est très-bien, mais cela ne s'applique pas aux ministres ordinaires, je réponds que cela s'applique ; parce que le Saint-Esprit nous enseigne, par le moyen de l'apôtre Paul, que, lorsque, depuis les apôtres et prophètes vous descendez aux pasteurs, docteurs ou évangélistes, ils sont tous placés sur cette seule et même base ; ils sont tous des dons venant du même Seigneur, sans l'intervention de l'homme, de quelque manière ou à quelque degré que ce soit.

Mais alors, il en est qui diront : Que direz-vous à l'égard des anciens ? Ici vous avez tort : vous ne les avez pas. Je réponds : Nous n'avons pas des

anciens d'une manière formelle, parce que nous n'avons pas d'apôtres ; et que nous ne sommes pas des apôtres. Il est clair qu'en cela, pour dire le moins, nous ne sommes pas plus mal partagés, que tout ce qu'on appelle église ou secte ; car il n'en est pas une, que je sache, qui ait des apôtres. En sorte que la véritable différence entre ceux qui se réunissent autour du nom du Seigneur Jésus-Christ, et d'autres, c'est que nous ne prétendons pas avoir ce que nous n'avons pas, tandis que ceux-là le font qui prétendent établir. Vous ne pouvez avoir des anciens établis, sans apôtres ; nous pouvons pourtant avoir certaines personnes qui possèdent les qualités propres aux anciens, et de telles personnes doivent être reconnues ; mais imiter l'établissement des anciens (πρεσβυτερει), maintenant qu'il n'existe plus d'apôtres, c'est pécher. Ceci peut suffire sur le sujet du ministère.

Et que faisaient donc alors ces Galates ? Dans quel but imposaient-ils la loi à des chrétiens ? Si le Seigneur s'est déjà « donné lui-même pour nos péchés, » et a réglé cette question-là, supposer qu'il s'est « donné lui-même pour nos péchés, » et que néanmoins les péchés ne sont pas effacés, c'est nier l'efficace de son œuvre, sinon la gloire de sa personne. Il leur montre la vérité élémentaire même de l'évangile, savoir, que Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés. » En sorte qu'il ne s'agit pas du tout de l'homme, comme cherchant à acquérir une certaine justice, mais de Christ, qui « s'est donné lui-même pour nos péchés, » alors que nous n'avions rien, sinon des péchés. Et il ne l'a pas fait dans le but de placer les personnes de nouveau sous la loi, et faire de la loi le patron qui leur fût propre, comme chrétiennes, mais il « s'est

donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais. » Quel est l'effet produit, lorsque les hommes prennent la loi pour leur règle comme chrétiens? Cela les rend mondains. Il n'y a point d'exception. Il ne saurait y avoir une telle chose qu'un homme séparé du monde, lorsqu'il est sous la loi. Nous ne sommes « pas dans (la) chair, mais dans (l')Esprit. » Tel est le patron de tout croyant : non pas de quelques croyants en particulier, mais de tous. Nous ne sommes « pas dans la chair. » Il y a ce qui est de la chair en nous, mais nous ne sommes « pas dans la chair. » Ce que l'apôtre veut dire là, c'est que Dieu ne nous regarde plus comme de simples hommes mortels, chargés de nos péchés, et ne nous traite pas comme tels ; mais Dieu nous regarde d'après ce qu'est Christ, en qui il n'y a point de péché : et si nous considérons notre état comme chrétiens, il n'y en a point en nous ; car notre nature a déjà été condamnée en la croix, et l'intention de Dieu n'est pas de prononcer deux fois la sentence sur elle. Ce que nous avons à faire maintenant, c'est de vivre de Christ, d'entrer dans la bénédiction de cette vérité — il « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais. » La loi s'adressait à des citoyens de ce monde. Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous » rachetât — ou retirât du monde, même pendant que nous sommes dans ce monde. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » Nous sommes regardés comme séparés du monde par la mort de Christ, et envoyés dans ce monde par sa résurrection, mais envoyés dans le monde comme n'étant pas du monde — même encore moins de ce monde qu'un ange. La

mort de Christ nous place complètement en dehors du monde. La résurrection de Christ nous y envoie de nouveau, comme de nouvelles créatures, messagers de la paix qu'il donne, entièrement à part de ce qui se passe dans le monde. Notre Seigneur dit : « Et je ne suis plus au monde, mais ceux-ci sont au monde... ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis du monde... Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. » Il donne la même mesure et pour lui et pour eux ; et, en conséquence, après qu'il fut ressuscité d'entre les morts, il dit : « comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. »

L'apôtre se place avec eux devant Christ, « qui s'est donné lui-même pour nos péchés. » C'est la bénédiction commune de tous les croyants, « afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, » selon la volonté de notre Dieu et Père. » La chose remarquable, c'est que, quand Dieu se révèle comme celui qui donne la loi, — comme Jéhovah, — il n'entreprend pas de séparer des hommes du monde. On ne pourrait pas dire que les Juifs étaient séparés du monde. Ils étaient séparés des nations, mais ils étaient le peuple le plus important dans le monde ; et ils furent faits tels, dans le but de maintenir les droits de Dieu dans le monde. Ils ne furent point appelés à être en dehors du monde, mais comme un peuple dans le monde. En conséquence, les Juifs eurent à combattre les Cananéens ; et c'est pour cela aussi qu'ils avaient un temple magnifique. Parce qu'ils étaient un peuple qui était du monde, ils avaient un « sanctuaire terrestre » (littéralement : « Mondain »). Mais tout cela est entièrement mal pour des chrétiens, parce que

Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père. » Lorsque Dieu fait connaître sa volonté, qu'il ne donne plus seulement sa loi, mais qu'il se révèle comme « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, » qui a été donné, afin qu'il mourût pour nos péchés, il en résulte un état de choses totalement différent. Nous entrons dans la relation d'enfants avec Dieu notre Père, — d'enfants ayant la conscience de leur relation : et notre affaire maintenant, c'est d'honorer Christ, selon la position qu'il a prise à la droite de Dieu. On oublie que Christ « s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais. » On s'enfonce dans le monde, dont l'effet de la rédemption aurait dû être de les délivrer; et cela vient de ce qu'on s'est placé sous la loi. Si j'ai affaire à la volonté de Dieu mon Père, mon privilège est de souffrir comme Christ a souffert. La loi met une épée dans les mains de l'homme, tandis que la volonté de Dieu fait que le chrétien est content d'aller au bûcher, ou de souffrir par l'épée à cause de Christ : « Ainsi qu'il est écrit : Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés, » mais c'est par les souffrances, et non par les choses dans lesquelles le monde se glorifie. Dieu glorifie Christ maintenant, d'après le modèle de la croix, et c'est là notre modèle; ce n'est pas Israël, ce n'est pas la loi; mais c'est la croix de Christ. Et maintenant, voici, pour ainsi dire, le langage de Dieu : J'ai Christ dans le ciel : je suis occupé de celui qui

seul m'ait jamais glorifié, et c'est celui dont vous devez être occupés.

Rien ne saurait offrir plus d'exactitude, ni de plénitude ; rien qui soit plus de nature à faire face à ces dangers de nos jours, qui revêtent cette forme, de faire revivre le principe de la succession, et les ordonnances religieuses, comme un moyen d'honorer Dieu. L'Écriture fait face à tous les cas, et un remède est donné pour chaque cas dans la parole bénie de Dieu. Notre sagesse consiste à chercher à l'employer toute, à être « simples quant au mal, » et « sages quant au bien. »

Il y a un ton remarquablement brusque dans la manière dont l'apôtre aborde immédiatement son sujet. Il venait de leur rappeler que le Seigneur s'était donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais ; et ceci avait amené quelques paroles d'actions de grâces à Dieu, « auquel soit gloire aux siècles des siècles. Amen ! » Mais maintenant, il en vient aussitôt au grand objet qu'il prenait en main. Son cœur en était trop plein, pour ainsi dire, pour qu'il employât plus de paroles que n'en demandait la nécessité présente. Il y avait ce qui était tellement fatal aux fondements sur lesquels l'assemblée, ou plutôt les chrétiens individuellement doivent-être placés devant Dieu, qu'il ne pouvait plus tarder. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent. » Les paroles : « Si promptement passé, me paraissent être une expression un peu plus forte que celle dont l'Esprit de Dieu se sert. Cette dernière signifie : En voie de passer. Ils changeaient de place et s'éloignaient de celui qui les avait « appelés par la grâce de

Christ. » Le mal et le danger n'étaient pas encore une chose tellement déterminée, qu'il ne pût plus regarder à Dieu à leur sujet. Quand nous pensons que c'était l'apôtre Paul qui avait évangélisé ces âmes, et qu'il n'y avait que peu de temps depuis qu'il leur avait prêché, je ne connais pas de plus triste preuve de la facilité avec laquelle Satan trouve moyen d'égarer les âmes. Prenez même les enfants de Dieu qui ont reçu les meilleurs enseignements, et vous verrez pourtant les symptômes, qui ne manquent presque jamais de se montrer, les symptômes d'un penchant à ce qui est faible et mal, une promptitude à suivre des sentiments humains dans les choses de Dieu, détournés de la vérité par l'apparence, là où il n'y a point de réalité. Voilà les choses que vous trouverez, à moins qu'il n'y ait une puissance extraordinaire du Saint-Esprit pour arrêter les opérations de Satan. Les choses sans valeur qui peuvent être introduites avec le fondement ; dont l'apôtre parle dans Cor. III — « du bois, du foin, du chaume, » — tout cela nous montre comment il peut arriver que, quoique ce soit Dieu qui a formé l'assemblée, toutefois il y a un autre aspect de l'assemblée dont il faut tenir compte, et c'est celui de l'homme. Paul parle de lui-même comme d'un « sage architecte. » Sous un point de vue, c'est Dieu qui bâtit l'assemblée ; et en cela rien ne peut faillir. Ce que le Seigneur a pris en main directement, il le maintient infailliblement par sa propre puissance. Mais la responsabilité humaine entre dans cette grande œuvre, comme elle le fait dans presque toutes choses, sauf la création et la rédemption où il ne peut y avoir de place que pour Dieu. Mais en toute autre chose, quelque bénie qu'elle soit, qu'il s'agisse de l'appel



des âmes à l'évangile, ou de les diriger après qu'elles ont connu le Seigneur, ou du rassemblement des enfants de Dieu en un seul corps — l'Eglise, l'homme y a sa part; et il n'y apporte que trop certainement la faiblesse de sa nature. L'histoire que Dieu nous donne dans la Bible, c'est, que dans tout ce qu'il a confié aux mains de l'homme, l'homme y est faible et tombe. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent. » Or, après tout, ce n'est là que l'histoire, non-seulement de l'Ancien Testament et des différentes voies dans lesquelles Dieu a éprouvé l'homme; mais même là, où vous avez le sujet infiniment plus béni du Nouveau Testament (ce que Dieu est en son Fils et dans ses voies avec les hommes par son Fils, depuis que le Seigneur est monté au ciel, et que le Saint-Esprit a été envoyé), même par rapport à ces choses, nous avons la faiblesse de l'homme qui se montre inmanquablement. Et ce n'est pas seulement que des hommes inconvertis ont trouvé moyen de se glisser dans l'Eglise, mais les enfants de Dieu ont aussi la chair en eux. Ils ont leurs sentiments humains et leurs infirmités humaines; ils ont ce que Satan peut trouver dans tout chrétien, et dont il peut se servir pour empêcher ou obscurcir la puissance de Dieu. C'était par de tels moyens que les saints de la Galatie avaient été égarés, et que tous sont en danger de l'être, à quelque moment que ce soit. Je retire de là deux importantes leçons. La première, c'est de ne pas être surpris, s'il y a un abandon de la vérité parmi les saints de Dieu. Je ne dois pas me permettre un seul instant de penser, que cela montre la moindre faiblesse dans la

vérité elle-même, ou dans le témoignage qui nous est confié, ni que cela jette un reproche sur ce qui est de Dieu, car il se peut que Dieu tolère ce qui est contraire à sa propre nature, et permette pour un temps que l'homme montre ce qu'il est. Mais aussi sûr qu'il y a ce qui est selon Dieu; Dieu se justifiera lui-même en cela, et il permettra que ce qui n'est pas de lui montre son vrai caractère. Mais une autre chose que nous apprenons, c'est que nous sommes appelés à veiller et à nous juger nous-mêmes. A ces mêmes Galates, qui, autrefois, étaient si zélés, qui auraient arraché leurs yeux dans leur amour pour Paul, cet apôtre lui-même a dû maintenant écrire : « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ. » Remarquez le choix d'expressions : — « La grâce de Christ. » Parce que ce que Satan employait, c'était un mélange de la loi et de la grâce, de légalisme et de Christ. Ce qui avait caractérisé leur appel, c'était, simplement et uniquement, « la grâce de Christ ?

Dieu avait fait connaître aux Galates qu'ils étaient des pauvres pécheurs d'entre les nations, qu'il n'y avait rien pour eux sinon la miséricorde, et que la miséricorde était venue jusqu'à eux en la personne de Christ. Et si c'est là la seule chose à laquelle il invite les âmes, — à accepter la miséricorde qu'il leur donne en Christ, cela suppose qu'elles sentent qu'elles ont besoin de miséricorde, et qu'elles sont contentes de regarder à Christ, et à nul autre. Mais il n'en demeure pas moins vrai que c'était uniquement la grâce de Christ qui avait agi sur ces croyants de la Galatie; et c'est là ce qu'il leur rappelle. A quoi passaient-ils maintenant ? « A un évangile différent, qui n'en est pas

un autre.» Dans la plupart des versions il y a une sorte de paradoxe — « un autre évangile, qui n'est pas un autre.» Mais dans la langue dans laquelle le Saint-Esprit écrivait il y avait une richesse suffisante pour admettre une autre nuance d'expression. « Je m'étonne de ce que vous ayez si promptement passé de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile *différent*, qui n'en est pas un *autre*.» Ainsi donc, la grâce de Christ était la source et la puissance de leur appel, l'évangile en était le moyen. Mais maintenant, ils avaient abandonné cet évangile pour quelque chose de différent. Remarquez qu'il ne dit pas : contraire à l'évangile, mais « un évangile différent » et pour cette raison même, il dit qu'il « n'en est pas un autre.» Il était indigne d'être appelé un autre évangile. Dieu n'en reconnaît qu'un seul. Il ne permet aucun compromis au sujet de l'évangile, et nous ne le devons pas non plus.

Cela peut paraître étrange à certaines personnes, et peut-être trop fort ; mais je suis complètement convaincu que le même mal, qui opérait alors, parmi les Galates, est maintenant en activité universellement dans la chrétienté. Il peut prendre une forme quelque peu différente dans un lieu que dans un autre, mais de quelque côté que vous vous tourniez, partout où vous voyez que l'on parle sur l'Écriture, ou que la possession extérieure du christianisme se présente sous la forme d'institutions chrétiennes, vous trouverez qu'on mêle, d'une manière ou d'une autre, la loi avec la grâce de Christ. Peu importe le nom donné aux gens, c'est la même chose partout. Il y a des différences de degré. Les uns sont plus ouverts ; d'autres plus intelligents, d'autres plus systématiques à cet

égard ; mais le même poison, ici délayé, là concentré, se trouve partout, et à un tel point que la vérité sur ce sujet offre un son bien étrange aux oreilles des hommes. Comme preuve de cela, je prends une simple expression que nous rencontrons dans les diverses épîtres de Paul— « la justice de Dieu, » à l'égard de laquelle règnent les idées les plus erronées. On peut se réjouir en apprenant que des personnes prêchent Christ, ou même la loi, parce que Dieu se sert de la prédication de la loi pour convaincre bien des pécheurs. Toutefois nous ne devons pas supposer, parce que Dieu agit, même lorsque ce qu'on prêche est un évangile perverti, que les enfants de Dieu doivent traiter l'erreur légèrement. Une chose est de reconnaître que Dieu opère d'une manière souveraine ; mais autre chose est, quand la question pour nous est de savoir quel est son véritable témoignage. Alors nous sommes tenus en conscience de ne jamais rien permettre, sinon la simple et pleine vérité de Dieu pour nos propres âmes. On ne devrait jamais écouter aucune chose, autre que cette vérité, et la vérité peut éviter d'entendre l'erreur. Je ne parle pas maintenant des méprises qu'on peut faire en prêchant. Une chose échappée ou dite par ignorance n'est pas une perversion de l'évangile. Une chose est d'écouter ce qui peut n'être qu'une méprise ; mais aller où l'on sait d'avance qu'il y a un mélange de la loi et de Christ, c'est pécher.

On pourra dire : c'est là un langage trop fort, que rien ne peut justifier. Mais, je le demande, est-ce que je vais m'ériger en juge du Saint-Esprit ? Car il faut rappeler que ce que l'apôtre écrivait, il ne l'écrivait pas comme un simple homme, mais que c'était ce que le Saint-Esprit écrivait pour

notre instruction. Et voici ce qu'il nous dit : « Il y a des gens qui vous troublent et qui veulent renverser l'évangile du Christ. Mais quand nous mêmes (vous évangéliserions), ou quand un ange du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit Anathème. » Qu'une personne impartiale pèse des paroles comme celles-ci, et qu'elle juge ensuite si, en aucune façon, je puis employer un langage qui insiste trop fortement sur le devoir d'une personne chrétienne par rapport à une perversion du témoignage de l'évangile. Car c'est là ce qui s'introduisait parmi les Galates.

Vous me direz peut-être qu'il y avait plus — que, chez eux, c'était le mélange de la loi cérémonielle avec la grâce, tandis qu'aujourd'hui c'est la loi morale que l'on maintient. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que *cela* est encore pire, et plus mortel, parce que la loi cérémonielle peut être représentée comme typique de Christ; mais la loi morale introduit, sous une forme ou une autre, ce que l'homme fait, tandis que la seule signification de toutes les formalités ou cérémonies juïques est invariablement dans leur connexion avec Christ. Si je considère les institutions chrétiennes de nos jours, je dis qu'il n'y a aucune vertu dans l'eau du baptême, ni dans le pain ni dans le vin de la cène, sinon en la chose qu'ils représentent. Le fondement est ôté, dès que l'on introduit quelque chose, excepté Christ, pour justifier un homme; et Christ doit m'être plus cher que toute autre chose — plus cher même que ces institutions. Être attaché à Christ, c'est la meilleure de toutes les preuves d'une âme sauvée. Mais je n'ai pas qu'il y ait un vif attachement pour Christ, quand une âme

connaît sa volonté en quelque chose, et que cette volonté n'est pas devenue pour elle de la toute première importance. Quand des saints de Dieu ont appris la vérité avec simplicité, et sont rendus capables de la retenir fermement, il vient un temps d'épreuve. Peut-être y a-t-il beaucoup de faiblesse et d'infidélité parmi ceux qui possèdent la vérité, et les gens disent : Je ne vois pas que ceux qui possèdent cette vérité valent beaucoup mieux que leurs voisins ; mais il y a cette différence entre la faiblesse de la conduite de ceux qui possèdent la vérité, et l'état de ceux qui ne la possèdent pas, — c'est qu'on peut y remédier, tandis qu'il est impossible de changer le mensonge en vérité. Il n'est aucune puissance sur la terre, qui puisse déraciner le légalisme de l'état actuel des choses dans la chrétienté. Il faut que les systèmes religieux qui sont établis, cessent d'être des systèmes sur la terre, s'ils abandonnent la loi. Vous ne pouvez réformer une chose dont les fondations sont totalement vicieuses. L'édifice construit dessus peut être enlevé ; mais si les fondations sont sans valeur et fausses, on ne peut jamais y remédier. Il n'y a qu'une seule marche à suivre : c'est de le quitter tout-à-fait. Je dis que ceux qui voient ces choses, le doivent à notre Seigneur et Maître — le doivent à la vérité de Dieu et à ses saints — de montrer une séparation entière et sans concessions, d'avec tout ce qui détruit la pleine vérité de cette grâce de Christ. Nous pouvons supporter individuellement ceux qui n'en savent pas davantage.

D'un autre côté, si vous voyez dans un corps religieux une personne bien mondaine, je crois que c'est une chose malséante que de s'accrocher aux individus et d'attaquer des abus, tels qu'un prêtre

qui va à la chasse ou qui entonne bien. Nous avons mieux à faire que de faire des remarques sur des membres du clergé qui se livrent à la danse. De telles choses peuvent être dignes de l'attention du monde. Mais c'est une chose différente, lorsque le mensonge est prêché. Alors nous devons chercher à délivrer tout enfant de Dieu de la mauvaise influence. Qu'il est pénible de penser qu'il en est qui sont tenus de prêcher la loi, et tellement tenus, qu'ils manqueraient de droiture s'ils ne le faisaient pas ! Ce que Dieu donne, ce n'est pas seulement un remède, mais une délivrance d'un tel état de choses. Si nous croyons la Parole de Dieu, si nous croyons ce que le Saint-Esprit dit sur ce sujet de la manière la plus solennelle, nous devons y renoncer entièrement. Il peut s'y trouver engagés des hommes vraiment pieux, qui sont comme enchaînés ; mais nous parlons du danger qu'il y a de mêler la loi avec l'évangile, et c'était le mal parmi les Galates.

Considérons quel est l'avertissement que le Saint-Esprit adresse aux âmes qui se jetaient dans ce piège. Les gens peuvent vous dire qu'ils savent comment séparer le bon du mauvais ; mais Dieu est plus sage que les hommes, et un homme spirituel discernerait qu'une âme recule, quand de telles choses sont permises. Cela explique la force extraordinaire de l'avertissement de l'Apôtre. Ils étaient ses propres enfants dans la foi ; et quant à ceux qui les bouleversaient et les troublaient, il était en perplexité à leur sujet. Voici ce qu'il dit — peu importe à qui cela s'applique : « Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit Anathème. » Et « Quand nous mêmes (vous évangéliserions), ou quand un ange du ciel

vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit Anathème. » Voici où ils auraient pu chercher un refuge : Sans doute, c'est ce que Paul prêchait, mais nous avons des vérités additionnelles, outre ce que Paul donne. Mais il dit : « Si quelqu'un vous évangélise outre ce que vous avez reçu, qu'il soit Anathème. » Il ne dit pas seulement : « ce que j'ai prêché, » mais « ce que vous avez reçu. » Ce n'est pas seulement qu'il ne devait rien y avoir de mêlé avec ce qu'il prêchait ; mais rien ne devait être ajouté à ce qu'ils avaient reçu. Nous avons ce que Paul écrivait, aussi clairement qu'ils avaient ce qu'il prêchait. Il n'y a point de différence, sinon que ce qui est écrit a même une plus grande autorité, comme moyen employé, que ce qui était verbal. Dans ce dernier cas aussi, ce qui est de la nature pourrait s'introduire. L'Apôtre eut à confesser, en certaines occasions, qu'il avait parlé précipitamment ; jamais qu'il eût ainsi écrit. Il n'était pas question d'ôter l'évangile, mais d'ajouter à l'évangile ce qui était de la loi.

« Car maintenant, est-ce que je cherche à satisfaire des hommes, ou Dieu ? » C'est-à-dire, cherchait-il à les gagner, ou Dieu ? « Ou cherché-je à complaire à des hommes ? Certes si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ. » Il savait bien que ce genre de témoignage qui ne cédait rien, le rendait particulièrement fâcheux aux hommes, et produisait même de l'hostilité parmi de véritables saints de Dieu. De même maintenant, la même chose serait appelée un manque de charité. En effet, il n'y a pas de manque de charité à parler sans faire des concessions ; mais il y en a à juger ceux qui le font. Il dit que c'est la manière, non de complaire aux



hommes, mais de complaire à Dieu. C'est de cette manière même que Christ l'avait appelé à être serviteur. « Or, frères, je vous fais savoir que l'évangile annoncé par moi, n'est pas selon l'homme. Car quant à moi, je ne l'ai pas reçu de l'homme, ni appris; mais par la révélation de Jésus-Christ. » Il y avait, sans doute, quelque chose d'extraordinaire dans la manière dont l'apôtre Paul avait reçu la connaissance de l'évangile. Il ne fut pas converti par la prédication de l'évangile, comme le sont la plupart. Le cas de Pierre fut semblable. La chair et le sang ne lui avaient pas révélé cela, mais le Père qui est aux cieux. Pierre fut la première personne à qui fut annoncée la gloire de la personne de Christ — à qui fut annoncée cette gloire, non comme liée seulement avec les prophéties relatives aux Juifs, mais la gloire plus profonde de Christ, comme les chrétiens doivent le connaître maintenant, comme le Fils du Dieu vivant; — non en rapport avec la terre exclusivement. Pierre fut le premier à qui le Saint-Esprit révéla la grande vérité que Jésus était non seulement le Messie, mais le Fils de Dieu dans un sens céleste et divin. Pierre, donc, fut honoré de Dieu, et placé par notre Seigneur dans une position bien spéciale. Il fut celui à qui notre Seigneur fit la première mention de son assemblée. Dans le cas de Paul, la vérité allait plus loin. Car si nous avons le Père révélant le Fils à Pierre, Paul va encore au-delà, et dit que Dieu a révélé son Fils en lui. Pierre aurait pu dire : Il a plu au Père de *me* révéler son Fils; Paul pouvait dire : *En moi*. Paul fut amené par le Saint-Esprit à une reconnaissance graduellement croissante, de la vérité infiniment grande et glorieuse de l'union du croyant avec Christ. Mais la chose

n'est pas présentée ici. Toutefois, l'expression : « de révéler son Fils en moi, » en est une qui n'aurait guère pu être employée par quelqu'un qui ne connaîtrait pas cette vérité. Ainsi dans l'épître aux Hébreux, l'apôtre parle des croyants comme ayant « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, quoique l'épître aux Hébreux ne révèle pas que nous sommes membres du corps de Christ ; toutefois nous ne pourrions être exhortés à » entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, « si nous n'étions pas » membres de son corps, de sa chair et de ses os ; » s'il n'en était pas ainsi, Paul n'aurait pu dire : « Il a plu à Dieu de révéler son Fils en moi. » Cela est lié avec la vérité dont Paul fut le témoin élu — l'union de Christ et de l'assemblée, qui fut comme indiquée à l'époque même de sa conversion. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il persécutait alors les saints, et le Seigneur dit : les persécuter, eux, c'est me persécuter, moi. Ils étaient un. L'assemblée et le Seigneur sont unis. Nous sommes membres, non de la divinité de Christ, mais de son corps. Ce n'est que comme homme qu'il a un corps. Mais pendant qu'il était un homme sur la terre, nous n'étions pas des membres. « A moins que le grain de froment ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit : » c'est-à-dire, que c'est sur le fondement de la mort et de la résurrection de Christ, qu'il peut en associer d'autres avec lui-même comme les « membres de son corps, de sa chair et de ses os. » Christ dans le ciel et les saints sur la terre forment un seul corps. C'est là ce que Paul apprit lors de sa conversion. Ayant en vue la substance de cela, l'apôtre dit : « Or, frères, je vous fais savoir que l'évangile annoncé par moi, n'est pas selon l'homme. »

Et permettez-moi seulement de mentionner encore une chose ou deux en connexion avec l'évangile de Paul. Il est le seul qui caractérise son évangile comme étant « l'évangile de la gloire. » Et il est intéressant de savoir que, lorsque l'apôtre emploie cette phrase, il ne dit pas : le glorieux évangile, comme on le traduit souvent, il dit : « L'évangile de la gloire. » Et voici la vraie force de cette expression : c'est l'évangile de Christ glorifié à la droite de Dieu. C'est la bonne nouvelle que nous avons un Sauveur qui est ressuscité et glorifié. Nous sommes appelés à participer à tous les effets de sa gloire, comme à tous ceux de sa mort sur la croix. Jamais aucun autre apôtre n'a écrit sur ce sujet — l'assemblée faite une avec Christ ; Paul seul le fit. Il est donc possible que Paul fût le seul qui fût dans la position de dire : « Si quelqu'un ajoute quelque chose à mon évangile, qu'un tel homme soit Anathème. Quoique Paul eût ajouté quelque chose à leur évangile, ils ne pouvaient rien ajouter au sien. Les apôtres annonçaient Christ comme le Messie, et faisaient connaître la rémission des péchés par son nom ; mais ils ne proclamaient pas la gloire céleste de Christ, comme le fit Paul. Il proclama toutes ces vérités, et d'autres encore, dont ils ne firent jamais mention. Voilà la raison pour laquelle il dit si constamment : « Mon évangile. » En effet, tandis que naturellement, quant aux grandes vérités de l'évangile, il ne pouvait y avoir aucune différence entre ce que Paul prêchait, et ce que les autres apôtres prêchaient, il y avait dans ce que Paul prêchait une grande avance sur eux. Il n'y avait rien de contradictoire ; mais Paul ayant été appelé après l'ascension de notre Seigneur au ciel, il était celui

auquel il appartenait spécialement de faire quelque addition. Jusqu'à ce que Paul eût été appelé, il fallait encore quelque chose pour compléter la somme totale de la vérité révélée. Dans Colos. I, 25, il dit qu'il était devenu serviteur de Christ, « pour compléter la parole de Dieu, » pour combler un certain vide qui n'était pas encore rempli. Paul fut la personne employée par le Saint-Esprit pour le faire. Jean proclama des vérités prophétiques, — des prophéties entièrement en dehors de ce dont nous venons de parler, car elles révèlent les voies de Dieu avec le monde, et non avec l'assemblée. C'est pourquoi l'apôtre pouvait insister sur le danger de toute tentative de s'écarter de ce qu'il avait annoncé, ou d'y ajouter quelque chose. Cela est très-important. D'autres pouvaient ne pas prêcher toute la vérité, mais ce n'est pas là ce qu'il dénonce si fortement. Personne ne devrait être condamné parce qu'il ne déclare pas les vérités plus élevées que Dieu a données. Ce à quoi nous devons résister en face, c'est l'introduction de quelque chose de contraire à l'évangile, ou le mélange de la loi avec la grâce de Christ — ce qui serait mettre le vin nouveau dans de vieilles outres. Il en est qui peuvent alléguer l'épître de Jacques ; mais Jacques ne présente jamais la loi de manière à la mettre en opposition avec l'évangile, bien que ce qu'il dit puisse prémunir contre le danger qu'il y a pour les âmes à faire un mauvais usage du solennel avertissement du Saint-Esprit à l'égard du mélange de la loi avec l'évangile, de quelque manière ou sous quelque forme que ce soit. Nous aurons bien des occasions pour montrer comment l'apôtre Paul touche à ce point dans cette épître.

Le point auquel il fait ensuite allusion dans son

argument, c'est sa conduite et sa vie antérieures. Il dit, en parlant de son évangile, qu'il ne l'avait « pas reçu de l'homme, ni appris, mais par la révélation de Jésus-Christ. » Ils auraient pu élever des doutes à ce sujet; mais il montre que toute sa vie antérieure avait été opposée à l'évangile. Il n'y avait aucun autre antagoniste de Christ, tel qu'il l'avait été. « Car vous avez ouï dire (quelle a été) autrefois ma conduite dans le Judaïsme, comment je persécutais outre mesure l'assemblée de Dieu et la ravageais » (il peut y avoir ici un petit mot à leur adresse, parce qu'ils commençaient à persécuter ceux qui s'opposaient à leurs idées sur la loi et à montrer un esprit d'amertume); « et j'avais dans le Judaïsme plus que plusieurs de mon âge dans ma nation, étant le plus ardent zéléteur des traditions de mes pères. » Il n'y avait donc aucun doute de la sincérité avec laquelle l'apôtre avait usé de la loi pendant qu'il était inconverti. « Mais quand il a plu à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonce parmi les nations, aussitôt, je ne pris pas conseil de la chair ni du sang. »

Ici il introduit aussitôt une masse de vérités, laquelle, s'ils en avaient seulement compris la force, ruinait tout leur système de fond en comble. Il montre que c'était Dieu qui l'avait appelé hors de la loi : lorsqu'il était au milieu même de ce qu'ils commençaient à établir de nouveau, il était un ennemi de Chris. Il fait pleinement la part de son histoire providentielle. Il avait été élevé aux pieds de Gamaliel, et il avait avancé dans le Judaïsme plus que plusieurs de son âge. Mais, quoiqu'il eût plu à Dieu de le mettre à part dès le

ventre de sa mère, toutefois il insiste sur ceci, c'était plus encore qu'il fût appelé ; cet appel venait de la grâce. « Aussitôt je ne pris pas conseil de la chair ni du sang. » Ici il renverse leur légalisme, à la fois positivement et négativement. Il avait été appelé à prêcher parmi les nations, là où l'on ne connaissait pas de loi. Il n'y avait absolument aucune parole de la part de Dieu pour qu'ils montassent à Jérusalem. Et pourtant c'était à une chose de ce genre qu'ils désiraient de revenir. Il en est de même de nos jours. La plus petite secte sous le soleil a une espèce de Jérusalem, un centre auquel il faut envoyer un ministre, afin de le qualifier pour ce qu'il a à faire. Mais lorsqu'on a recours à cela dans le dessein de faire ressortir la gloire de Christ, cela ne se trouve produire que la mort. Bien des personnes ont pris conseil de la chair et du sang, et sont montées à « cette montagne, » ou à cette ville, et leur âme a complètement décliné, et s'est éloignée de la croix de Christ ; et maintenant elles deviennent les plus ardents zélateurs de cette loi même dont elles avaient été délivrées ; mais la marche simple est le sentier de la dépendance à l'égard du Dieu vivant. Ainsi donc, quelque valeur qu'aient pour le monde ces écoles pour former les hommes, quelque admirables qu'elles soient pour leur donner une certaine position, la chose aboutit seulement à ce que l'homme peut enseigner, et non à ce que Dieu donne. \*

Moïse avait pensé qu'après avoir passé quarante ans en Egypte, il avait été rendu propre à délivrer le peuple de Dieu ; mais il eut à apprendre que ce n'était qu'après avoir été enseigné de Dieu dans le désert, qu'il fut capable de conduire le peuple hors d'Egypte. En général, il est nécessaire pour Dieu

de faire passer les âmes par un crible, de les abattre et de les briser dans leurs propres imaginations, s'il va se servir d'elles d'une manière réellement honorable.

Vous voyez ici Dieu lui-même, lorsqu'il appelle un homme remarquable à une œuvre toute spéciale, l'envoyant dans le désert, au lieu de le faire monter vers les apôtres à Jérusalem. Il y a une telle chose que d'aider non-seulement les saints, mais encore ceux qui prêchent dans la vérité; et l'apôtre Paul fait sentir à Timothée, quant aux choses qu'il avait reçues, qu'il doit les commettre « à des hommes fidèles qui soient capables d'enseigner aussi les autres. » Il y a des instruments humains pour aider dans leur voie ceux qui sont plus jeunes dans l'œuvre du Seigneur. Ainsi, nous devons laisser la place pour les *diverses* voies de Dieu, évitant seulement avec soin les innovations humaines et la présomption humaine, qui ne peuvent jamais édifier les hommes, pas plus qu'elles ne peuvent glorifier Dieu. \*

« Et je ne montai pas à Jérusalem vers ceux (qui avaient été) apôtres avant moi, mais je m'en allai en Arabie, et de nouveau je retournai à Damas. Puis trois ans après je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et je demeurai chez lui quinze jours. » Il fait mention du nombre de jours, dans le but de montrer que ce n'était pas un cours d'instruction qu'il venait de suivre. « Or, dans les choses que je vous écris, voici, (je vous dis) devant Dieu que je ne mens point. J'allai ensuite dans les pays de Syrie et de Cilicie. Or j'étais inconnu de visage aux assemblées de la Judée qui étaient en Christ; mais seulement elles entendaient dire : Celui qui autrefois nous persécutait.

annonce maintenant la foi qu'il détruisait autrefois, et elles glorifiaient Dieu à cause de moi. « Les faits avaient de l'importance, dans le but de démontrer combien peu de temps il avait passé à Jérusalem, et même qu'il était inconnu aux assemblées de la Judée généralement. Mais ces assemblées, au lieu de blâmer Dieu, (car c'est à cela que se réduisait la conduite des Galates), au lieu de trouver à rédire à son témoignage, avaient glorifié Dieu en la personne de Paul. Les premières assemblées de la Judée, que les Galates considéraient si attentivement, glorifiaient Dieu en lui; tandis que, quant à eux-mêmes, ils s'élevaient contre la riche miséricorde que Dieu venait de montrer envers les nations. Il leur avait prêché l'évangile plus pleinement que les autres apôtres ne l'avaient présenté; et pourtant ils s'en écartaient déjà, en cherchant à introduire la loi. Paul sentait que la chose, par sa nature même, était si mortelle que, bien que les âmes détournées par elle, pussent ne pas être perdues, il n'en résultait pas\*moins un profond déshonneur contre Dieu et un dommage incalculable pour ses saints. Ils pensaient, sans doute, que leur voie était une voie bien plus sûre; mais l'apôtre affirme qu'il leur avait apporté la vérité de l'évangile, et que mêler la loi avec cet évangile, c'était le renverser absolument.

Combien tout cela est applicable aux besoins des âmes dans un temps comme le nôtre! Nous ne devons pas nous imaginer qu'il y eût un mal plus profond dans la Galatie que celui qui est en activité maintenant. Au contraire, ce n'étaient là que les germes de ce qui s'est développé beaucoup plus depuis ce temps-là. Que le Seigneur nous donne de rendre nos visages semblables à un caillou



contre tout ce qui tend à endommager la conscience, et nous garde de permettre aucune chose que nous savons être contraire à sa volonté et à sa gloire !

---

## L'ÉGLISE

OU

IL Y A UN SEUL CORPS ET UN SEUL ESPRIT.

EPHÉS. IV, 4.

Le Seigneur Jésus ; avant sa mort comme après sa résurrection, avait déclaré à ses disciples la promesse du Père, savoir, celle de l'autre Consolateur qui devait venir — donné par le Père et envoyé par le Fils (Jean XIV, XV, XVI). « Il vous est avantageux que moi je m'en aille : car si je ne m'en vais le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Ils avaient abandonné toutes choses pour Jésus ; et Jésus avait été pour eux plus — beaucoup plus — que toutes choses. Et maintenant il était sur le point de s'en aller. Qu'y avait-il qui pût convertir une telle perte en un gain positif ? La présence, après ce moment-là, du Saint-Esprit envoyé du ciel. Il est évidemment impossible d'appliquer cette portion des Ecritures et d'autres passages de cette nature, à aucune autre chose que la présence personnelle du Saint-Esprit. On trouve dans d'autres passages d'amples déclarations quant à des effets et des manifestations de sa puissance ; mais tel

n'est point ici le sujet ; et on ne pourrait concevoir aucune puissance spirituelle qui pût l'emporter sur la consolation d'avoir Jésus avec eux. Mais l'Esprit fut promis personnellement ; non-seulement la consolation, mais le Consolateur lui-même, celui qui pouvait être dépeint comme enseignant, rappelant à la mémoire, rendant témoignage, et convainquant ; celui qui désormais et pour toujours agirait dans les disciples et avec eux ; celui qui descendit du ciel après que le Seigneur y fut monté, et qui occupe la place de ce dernier, sur le fondement d'une rédemption accomplie, au milieu de ceux qui confessent le nom de Jésus et qui attendent son retour. Quand le Seigneur était ici-bas, lui seul pouvait parler de son corps comme étant le temple de Dieu (Jean II). Mais maintenant après qu'il a porté la colère de Dieu, et annulé par la mort la puissance de Satan, il pouvait, avec justice, étant à la droite de Dieu, envoyer de là le Saint-Esprit qui avait été promis, pour habiter dans les fidèles sur la terre. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous » (1 Cor. III, 16) ?

Ainsi donc, *en principe*, la descente de l'Esprit promis devait suivre de près le départ de Jésus ; et *de fait*, ce fut lorsque Jésus prit sa place et s'assit, comme l'homme glorifié dans le ciel, que l'Esprit fut envoyé ici-bas. Le Seigneur, avant son ascension, étant assemblé avec les disciples, « leur commanda de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, laquelle, (dit-il), vous avez ouïe de moi ; car Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous serez baptisés de l'Esprit-Saint dans peu de jours » (Act. 1, 4, 5). Le chapitre suivant rapporte l'accomplissement de la promesse au

jour de la Pentecôte. Le Consolateur fut donné ; la troisième personne de la Trinité était maintenant, d'une manière permanente, présente en eux, aussi réellement que la seconde personne avait été avec eux avant de monter au ciel. Le Saint-Esprit était le grand témoin de la glorification de Jésus dans le ciel, comme sa présence dans les disciples en était le nouveau et merveilleux fruit.

Nions-nous les opérations de l'Esprit de Dieu depuis le commencement ? En aucune manière. La création, la providence et la rédemption, parlent toutes de lui. Sa puissance se déclare dans chaque sphère des voies de Dieu, et la pénètre. Qui est-ce qui se mouvait sur le dessus des eaux ? Qui est-ce qui plaidait avec les hommes avant le déluge ? Qui est-ce qui remplit Betsaléel d'intelligence et de science pour toute sorte d'ouvrage ? Qui est-ce qui rendit Moïse capable de porter le fardeau d'Israël, et d'autres, d'y participer avec lui ? Par qui Samson agit-il ? Par qui Saül prophétisa-t-il ? Ce fut par l'Esprit de l'Eternel. Et de même que, dans les premiers temps de l'histoire nationale d'Israël, son bon Esprit instruisit ce peuple, de même aussi le prophète put donner cette assurance au pauvre résidu qui était retourné : « la parole de (l'alliance) que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Égypte, et mon Esprit demeurent au milieu de vous. » Y en avait-il qui fussent régénérés ? Ils étaient nés de l'Esprit ; et les actes saints et bénis de la foi, chez les anciens qui reçurent témoignage, étaient, sans contredit, les résultats de ses opérations. Sous ces rapports, les voies de Dieu sont encore et demeurent nécessairement les mêmes. Jésus ne mit nullement de côté la nécessité de l'intervention de l'Esprit. Il en proclame la nécessité

comme une vérité fixe et immuable : — « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Mais la vie, la paix et la relation d'enfant (bien qu'elles soient toutes communiquées et connues par l'opération efficace du Saint-Esprit) ne sont, dans aucun sens, la présence du Consolateur. Les disciples possédaient ces privilèges avant l'ascension du Seigneur Jésus. Ces privilèges sont donc entièrement distincts de la promesse du Père, que les disciples ne possédaient pas, et que nul ne posséda jamais, ni ne pouvait posséder, jusqu'à ce que Jésus fût glorifié (Jean VII, 39). La présence du Consolateur est évidemment la bénédiction distinctive depuis la Pentecôte. On n'en avait jamais joui avant, quoique l'Esprit eût agi, et eût agi à salut, pour ce qui concerne les croyants dans tous les temps.

Mais quand Jésus se fut assis dans le ciel prenant sa place comme le Chef haut-élevé, le Saint-Esprit fut envoyé ici-bas, non pas uniquement pour la bénédiction des croyants individuellement, mais dans le but de les assembler pour être un seul corps ici-bas. C'est là, et c'est uniquement là, ce que l'Écriture appelle « l'Église de Dieu ; » et son unité, qui dépend du baptême du Saint-Esprit, est « l'unité de l'Esprit. » Matth. XVI, 18, est le premier passage du Nouveau Testament où l'on trouve le mot « Église » (c'est-à-dire assemblée). Il en est parlé là non-seulement comme d'une chose non manifestée et non organisée, mais comme d'une chose qui n'existait point encore. Elle n'était pas bâtie, et ne se bâtissait pas encore (1). « Sur ce

(1) Le savant évêque Pearson, dans son ouvrage bien connu « Exposition du Credo » (vol. 1, p. 526, etc., Ed. d'Oxford, 1797), eut l'intelligence de discerner, et la candeur d'avouer, que notre

rocher je *bâtirai* mon Eglise ; » et il faut observer que cette Eglise est mentionnée comme entièrement distincte du royaume des cieux , dont les clefs (et non celles de son Eglise) sont ce que le Seigneur promet de donner à Pierre.

Mais quoique l'unité de l'Eglise comme le corps de Christ, ne doive être parfaitement manifestée que dans l'administration de la plénitude des temps , quand Dieu réunira en un « toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre » (Ephés. I, 10), toutefois l'intention de Dieu était qu'il y eût un témoignage rendu à cette unité, produit et manifesté par la puissance du Saint-Esprit dans ce « seul corps » sur la terre. Quand l'apôtre parle des

Seigneur, quand il parle pour la première fois de l'Eglise, « la mentionne comme une chose qui n'existait pas encore, mais devait exister plus tard, comme dans les paroles qu'il adressa au grand apôtre : « Tu es Pierre, et sur ce rocher je bâtirai mon assemblée ; » mais quand le Seigneur fut monté au ciel, et que le Saint-Esprit fut descendu ici-bas, quand Pierre eut converti trois mille âmes, qui furent ajoutées aux cent-vingt disciples, alors il y eut une Eglise. . . . car après cela nous lisons que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. Notre Sauveur promit donc qu'une Eglise serait bâtie, et cela par une promesse faite avant sa mort ; après son ascension, et ensuite de la prédication de St-Pierre, nous trouvons une Eglise bâtie ou co située, laquelle était d'une nature capable d'un accroissement journalier. » Bien plus, à la page 508, il cite à la marge, Act. VII, 38, et Hébr. II, 12, comme des exemples de l'emploi qu'on rencontre quelquefois de ce mot, à peu près comme dans les Septante, pour désigner l'assemblée du peuple de Dieu sous la loi (c'est-à-dire d'Israël), et, par conséquent, comme devant réellement se traduire par la congrégation, ici comme dans l'Ancien Testament. Les efforts qu'on a faits, en s'appuyant sur un texte comme celui de Act. VII, pour montrer que « l'Eglise de Dieu, » dans le sens propre et complet du mot, existait sous l'Ancien Testament, avant même que notre Sauveur l'eût promise, sont une preuve singulière des effets aveuglants du préjugé.

saints comme devant « être édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit, » ce n'était pas une chose idéale, ni une chose future qui ne devait s'accomplir que dans le ciel. C'était un fait actuel, présent, effectué ici-bas par le Saint-Esprit envoyé du ciel. D'après cela nous lisons : « afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes par l'assemblée » (Ephés. III, 10). Et quant à « l'unité de l'Esprit, » que les saints devaient s'appliquer à garder, où existait-elle, sinon sur la terre ? Les saints étaient là, et là aussi les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs, donnés par Christ lui-même qui était « monté au-dessus de tous les cieux ; » c'est là que se continuent le perfectionnement des saints, l'œuvre du service, et l'édification du corps de Christ. C'est sur la terre que nous rencontrons la tromperie des hommes, « (leur) habileté à user de voies détournées pour égarer » (Ephés. IV, 14); et c'est là que nous croissons « en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ ; duquel *tout le corps* bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure de fournissement, produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même en amour, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure » (Ephés. IV, 16). C'est dans ce monde, et dans ce monde seulement, que « tout le corps, fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croit d'un accroissement de Dieu » (Col. II, 19); de même que c'est ici assurément que l'Esprit veut que la paix de Christ préside dans nos cœurs, « à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps » (Col. III, 15).

De même, dans Rom. XII, 4, 5, l'apôtre écrit à

des saints , qui , comme les Colossiens , n'avaient jamais été visités par lui , et qui , par conséquent , à vue humaine , n'étaient liés avec lui d'aucune façon particulière : « Comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action , ainsi nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement les membres l'un de l'autre. » Il s'agit évidemment non pas d'un lien qui allait être établi , mais d'une relation déjà existante. Les saints sont liés comme membres, non à *une* Eglise locale, mais à *l'Eglise*, au corps de Christ (Act. II, 47) ; bien que, d'un autre côté, si quelqu'un n'est pas en communion avec l'assemblée des membres de Christ, dans le lieu où il réside ; il ne peut y avoir pour lui aucune communion avec eux dans aucune autre localité.

D'un autre côté, aucun langage ne peut être plus explicite que celui de I Cor. XII. « Mais un seul et même esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier (ces dons) comme il lui plait. Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour (être) un seul corps, soit Juifs , soit Grecs , soit esclaves , soit libres, et nous avons tous été abreuvés pour l'unité (d'un seul Esprit. » La composition de ce « seul corps » dépend du baptême du Saint-Esprit. Nous sommes baptisés de lui, pour être du corps de Christ, Juifs, Grecs, esclaves ou libres ; il n'y a point de différence. Jésus exerce ses droits célestes. Il baptise du Saint-Esprit ; et ceux qui sont ainsi baptisés deviennent immédiatement et d'une ma-

nière spéciale le champ de la présence et des opérations de l'Esprit — le corps de Christ. Les diversités de dons, de services, et d'opérations, n'auront pas lieu dans le ciel. Leur province, c'est l'Eglise sur la terre. C'est ici que la manifestation de l'Esprit est donnée à chacun (c'est-à-dire dans l'Eglise) « en vue de l'utilité. » C'est le seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chaque membre ses dons comme il lui plaît. » Car les membres qui sont plusieurs, ne constituent qu'un seul corps — « nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour (être) un seul corps. » L'importance de ces dernières paroles sera mieux appréciée, en leur comparant Act. I, 4, 5, et particulièrement la clause : « Vous serez baptisés de l'Esprit-Saint dans peu de jours. » Les disciples étaient des croyants au moment où ces paroles furent prononcées. Ils avaient la vie, et ils l'avaient en abondance. Jésus, l'Esprit vivifiant, avait soufflé en eux et leur avait dit : « Recevez l'Esprit-Saint » (Jean XX). Il leur avait aussi ouvert « l'intelligence pour entendre les Ecritures » (Luc XXIV). Mais aucune de ces choses n'est le baptême du Saint-Esprit. La Pentecôte fut premièrement témoin de l'accomplissement de la promesse du Père. Alors, et non auparavant, les croyants furent baptisés du Saint-Esprit. Mais c'est ce baptême qui introduit dans le « seul corps » et qui le forme. C'est l'Esprit ainsi présent et baptisant — qui commença, qui organisa, et qui recrute le corps de Christ. De là vient que, comme une chose qui coïncide avec le baptême du Saint-Esprit, nous trouvons une première mention dans la Parole de Dieu, de ce nouveau corps et de la relation de membre de ce corps. Quels que fussent les privilèges (et il y en avait



beaucoup) qui existaient auparavant, ce qui est appelé d'une manière distinctive dans la Bible « l'Eglise de Dieu, » apparut ici-bas, comme la conséquence du fait que le Saint-Esprit envoyé du ciel, habitait dans les saints et les avait baptisés, Juifs ou Grecs, pour être un seul corps.

L'apôtre s'adresse, sans doute, à l'Eglise de Dieu qui était à Corinthe, et il est bien clair que le Nouveau Testament parle fréquemment d'assemblées dans telle ou telle localité, c'est-à-dire, d'Eglises (comparez Rom. XVI, 1, 5; Gal. I, 2, 22; Col. IV, 15, 16; 1 Thess. I, 1; II, 14, etc). Mais outre cela, Act. II, 47; 1 Cor. X, 32; XII, 28; XV, 9; Ephés. 1, II, III, etc.; Col. I; 1 Tim. III, 15, sont des exemples d'un autre sens, qui a la portée la plus importante, comme on peut le voir dans les épîtres de Paul: c'est-à-dire que ces passages montrent l'Eglise, comme formant un corps ici-bas, d'une étendue aussi vaste que le baptême de l'Esprit. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul des passages auxquels on vient de faire allusion, cette société ou corporation entière, dans laquelle l'Esprit demeurait et opérait, était l'assemblée en laquelle Dieu a placé des apôtres, des prophètes, des docteurs, etc. Certainement il était impossible de dire qu'il avait placé tous ceux-là dans l'assemblée de Corinthe; et l'on ne soutiendra pas non plus qu'il doit les placer dans l'Eglise universelle, rassemblée dans le ciel. Il y a donc un sens étendu de l'expression « Eglise, » dans lequel l'unité est affirmée quant à tous les membres de Christ existant à une même époque dans le monde, quelles que soient les distances qui séparent leurs corps; et cela, en vertu du fait que le seul et même Esprit les a baptisés pour être un seul corps. Le corps de

Christ, comme le corps naturel, est susceptible d'accroissement ; mais, comme dans le corps naturel l'identité subsiste lorsque les anciennes particules ont fait place à de nouvelles, ainsi le corps de Christ est toujours le corps, quels que soient les changements dans les membres en particulier. L'Esprit, qui, par sa présence, a communiqué l'unité au commencement, conserve l'unité par sa propre présence, en sa fidélité. Il fut donné pour demeurer avec les disciples à toujours.

Pour conclure, l'expression, « l'Eglise, » ne signifie pas l'assemblage de diverses sociétés coordonnées (encore moins de sociétés opposées), mais un seul corps, le corps de Christ, un seul corps, possédant les mêmes privilèges, la même vocation et la même responsabilité sur la terre, et attendant la même gloire dans le ciel comme l'Epouse de Christ. Si un homme avait été baptisé de l'Esprit, il était rendu par là membre de l'Eglise de Dieu ; s'il avait un don, ce don devait être exercé selon la proportion de la foi, pour le bien de tout le corps : il s'agit de ministère et de membres, non pas appartenant à *une* Eglise, mais appartenant à l'Eglise ; chaque jointure appartenant au corps entier, et le corps entier à chaque jointure.

Comme Israël autrefois ne fut pas fidèle à sa vocation, il en est de même de la chrétienté maintenant. Le Gentil n'a pas persévéré dans la bonté de Dieu, et n'a, par conséquent, point d'autre perspective que d'être coupé, quand le temps convenable en sera venu selon la sagesse de Dieu (Rom. XI). Mais, de même qu'autrefois ceux d'entre les Juifs qui craignaient Dieu, demeurèrent attachés aux anciens oracles révélés aux Juifs, la joie et l'obligation du croyant aujourd'hui sont tout-à-

fait analogues. Si les Catholiques et les Protestants ont été, en diverses manières et dans diverses mesures, infidèles à la Parole et à l'Esprit-Saint; si de toutes parts on a perdu de vue la position scripturaire de l'Eglise de Dieu, quant au principe, et si on l'a reniée dans la pratique, il devient plus obligatoire encore, pour la gloire du Seigneur, que ceux qui le craignent et qui aiment son nom, cherchent aussitôt et sous tous les rapports, à éviter le mal dominant qui leur est connu, et à se soumettre sans aucune réserve à la volonté révélée de Dieu. Rien ne peut justifier la persévérance dans un péché connu. Et si Dieu a donné le nom du Seigneur Jésus, non-seulement pour le salut, mais encore comme le centre de son assemblée sur la terre, en ce que la présence et les opérations de l'Esprit sont reconnues dans cette assemblée, comment qualifier toute autre base d'union, sinon comme une rivalité et une rébellion, que tout chrétien est tenu de désavouer? Quelle est donc notre ressource, et quelle est la manière dont le Seigneur y a pourvu? « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matt. XVIII, 20).

---

Si la vie de l'âme ne répond pas aux dons, l'exercice de la puissance ne fait qu'être le précurseur de la chute. C'est ainsi que nous voyons Élie fuir devant Jézabel, après avoir opéré de si grandes choses en présence de tout Israël.

## ZACHARIE.

---

Zacharie participa avec Aggée à cette énergie de l'Esprit dont les captifs de retour étaient animés pour la construction du temple. Mais, sous l'inspiration divine, Aggée s'occupe plus particulièrement de ce seul objet. Toutes les paroles qu'il prononce sont adressées aux captifs comme autant d'encouragements pour le travail qui se trouve devant eux. Le regard de Zacharie ne se borne pas là ; il anticipe des jours à venir dans l'histoire d'Israël et dans celle des nations, et se propose un autre but que celui d'encourager les ouvriers dans leur construction.

Ce livre s'ouvre par une sorte de préface dans laquelle le prophète, avant d'entrer dans les détails de sa vision, avertit solennellement le peuple, l'engageant à ne pas traiter la parole que le Seigneur lui adresse par son moyen, comme leurs frères avaient traité les paroles que le Seigneur leur avait fait annoncer par le moyen d'autres prophètes, et qui, néanmoins, avaient eu toutes leur accomplissement contre eux, — « les avaient atteints, » selon qu'il s'exprime (chap. I, 1-6).

Il entreprend ensuite le récit de ses visions. Quant à Aggée, il n'eut point de visions ; tandis que Zacharie est presque uniquement instruit par ce moyen. Mais ils prophétisèrent tous deux la même année, la seconde de Darius le Perse.

Chap. I, 1-17. Cette vision peut être appelée *la vision des chevaux entre les myrtes*. Le premier de ces chevaux était monté par un cavalier ; les

autres formaient l'arrière-garde et paraissaient être sans conducteur (1).

Le prophète demande à l'ange envoyé de Dieu pour le servir ce que cela signifiait. Celui qui montait le premier cheval répond au prophète, que les chevaux qui le suivent sont les agents chargés d'exécuter le bon plaisir de l'Éternel sur la terre. A leur tour, les chevaux qui représentent les Gentils prennent la parole pour annoncer que toute la terre est habitée et en repos, c'est-à-dire, que son état répond à leurs désirs. Car, telle était assurément la pensée du cœur des nations que Dieu avait élevées sur l'abaissement et la ruine de Jérusalem : c'était là ce qu'elles voulaient, être élevées et exaltées sur la ruine du peuple de Dieu.

Là-dessus, l'ange qui tenait ferme pour Jérusalem prend aussitôt l'alarme et plaide en faveur de la cité du Seigneur et d'Israël. Le Seigneur ayant répondu à cet appel, l'ange semble communiquer la réponse au prophète, lui apprenant que le Seigneur était mécontent des Gentils qui étaient en repos quoiqu'ils eussent ajouté à l'affliction de Jérusalem, mais que Jérusalem serait restaurée, que le temple serait rebâti, et que les villes du pays seraient de nouveau occupées.

Vers. 18-21. Nous pouvons appeler la seconde

(1) Ils sont représentés sans cavaliers, je suppose, afin de figurer la force inintelligente et brutale des Gentils en dehors de la direction de l'Esprit de Dieu. Un homme était monté sur le premier cheval ; c'est là, je suppose, un symbole de l'énergie divine qui réglait les destinées d'Israël. Le cavalier n'était autre que « l'ange de l'Éternel. » Nébucadnetsar avait été comme un cavalier. (Dan. IV.) Tels étaient maintenant les trois autres puissances Gentiles. (Voyez Ps. XLIX, 20). Pareillement, dans la vision suivante, les Gentils sont des cornes, choses destituées d'intelligence ; les amis d'Israël sont « des forgerons. »

vision, la vision *des quatre cornes et des quatre forgerons*. D'un côté, elle offrait au prophète le spectacle des adversaires Gentils qui avaient dispersé Juda; de l'autre, elle lui montrait ceux qui allaient venger son peuple de ses adversaires Gentils.

Chap. II. La troisième vision est celle de *l'homme qui tient à la main un cordeau à mesurer*. Le prophète est maintenant en présence non-seulement de l'ange qui parlait avec lui, mais aussi d'un autre ange et d'un homme qui tient une mesure à la main; et, en outre, il entend la voix du Seigneur, ou du moins ses paroles lui sont rapportées. L'ensemble de tout cela a pour objet de lui faire connaître que Jérusalem reprendra sa place et qu'elle sera de nouveau établie et élevée en gloire; et que, lorsque la gloire y habiterait de nouveau, un examen minutieux serait fait des nations qui avaient troublé l'Israël de Dieu au jour de sa calamité (1). En ce jour-là Sion chantera de joie, les nations aussi s'uniront au Dieu d'Israël, et toute chair verra le salut de Dieu et reconnaîtra positivement que la présence du Seigneur est de nouveau sur la terre.

Chap. III. La quatrième vision est celle de *Jéhosuah, le grand sacrificateur*. Ayant ainsi reçu un gage de la restauration de la cité, nous avons maintenant, dans une autre vision, le tableau de la justification du peuple; et cette justification d'Israël amène comme résultat final l'acceptation et la position magnifique d'Israël aux jours du royaume, alors que le Messie, « le Berger et la Pierre d'Israël, » sera exalté providentiellement en autorité sur toute la terre. Mais ce tableau est si

(1) La même chose nous est présentée en Mat. XXV, lorsque le Fils de l'homme est assis sur le trône de sa gloire millénaire.

vrai et si vivant que nous pouvons l'appliquer comme l'histoire de la justification de tout pécheur, ainsi que nous savons qu'il n'est qu'une seule et même justification pour chacun de nous comme pour tous ceux qui ont péché. Ce que nous avons sous les yeux, c'est le pécheur, le souillé, le Jéhosuah couvert de vêtements sales, élu, purifié, et revêtu de nouveaux vêtements; et tout cela en grâce, dans une grâce qui agit d'elle-même en vertu du sang de Christ, tandis que nous demeurons ainsi que Jéhosuah silencieux devant elle.

Chap. IV. La cinquième vision est celle « du chandelier d'or. » Si, dans la précédente vision nous avons considéré le grand fait de la justification et la valeur de Christ appliquée à l'état souillé d'Israël, ici nous trouvons la communication de la puissance et l'application du Saint-Esprit aux circonstances de ce peuple. L'ordre dans lequel ceci nous est présenté est donc parfaitement celui qui convient. Mais si la puissance a été accordée, elle ne doit pas être retirée jusqu'à ce que la grâce ait eu tout son cours, et que l'œuvre déjà commencée ait été pleinement accomplie — jusqu'à ce que la restauration du jour de Zorobabel ait été complétée au jour de l'arrivée du Messie royal, le Zorobabel véritable, l'héritier et le soutien de l'honneur et de la force de la maison de David, le chef de l'ordre établi par toute la terre, comme ce doit être dans les jours du royaume.

Chap. V, 1-4. La sixième vision est celle du « rouleau volant. » C'est l'exposé de la malédiction ou du jugement poursuivant et atteignant les pécheurs; qu'ils se soient montrés pécheurs contre leur prochain par le vol, ou bien contre Dieu par

de *faux serments* (1). Les précédentes visions étaient toutes remplies de grâce à l'égard d'Israël, soit sous la providence de Dieu ou à cause du Messie, soit par le Saint-Esprit; mais maintenant il s'agit de visions de jugement.

Chap. V, 5-11. La septième vision est celle de *l'épha avec la femme assise au milieu*. C'est là le tableau de la méchanceté — *avopia* — l'iniquité. Elle est cachée; — la femme est dans l'épha, et elle est transportée au pays de Sinhar qui est le lieu de sa base, l'endroit où elle commença sa course. C'est là une chose que nous savons, car Nemrod fut le premier grand représentant du méchant, de l'inique, qui doit être détruit au jour du Seigneur. Ce mal est ici enfoui dans un épha, comme en Mat. XIII il l'est dans *trois mesures de farine* — il est, si je puis m'exprimer ainsi, caché sous le masque d'une profession religieuse revêtue du nom de Judaïsme ou de christianisme. Mais que l'on considère la chose à son commencement ou à sa fin, c'est réellement Babylone, « le pays de Sinhar, » comme nous le montrent le chap. XVII de l'Apoc. et une foule d'autres passages,

Chap. VI, 1-8. La huitième vision nous fait voir « quatre chariots » qui symbolisent les quatre grandes monarchies dont le prophète Daniel nous parle avec tant de détails. Ces chariots attelés de différents chevaux s'avancent sortant d'entre deux montagnes d'airain, et se dirigent respectivement vers le pays qui leur est assigné; ceci rappelle, il me semble, la première vision ou « les chevaux entre les myrtes. » Cependant nous avons ici un fait

(1) La malédiction suit la loi (Gal. III, 10). De même que la loi avait ses deux tables, la malédiction a ses deux côtés correspondant, comme nous le voyons ici, aux deux tables.



nouveau, savoir, que le second chariot a réglé l'affaire que Dieu avait avec le premier—ou pour me servir du langage de la vision « ceux qui sortent vers le pays de l'Aquilon ont fait reposer mon Esprit dans le pays de l'Aquilon. » Le Perse avait, aux jours de Zacharie, renversé le Chaldéen.

Chap. VI, 9-15. Ces derniers versets du même chapitre semblent être une sorte d'appendice à la vision des quatre chariots (1). Le prophète reçoit l'ordre de choisir certains enfants de ceux qui étaient de retour de la captivité, de mettre en leur présence des couronnes sur la tête de Jéhosuah le grand sacrificateur, et de s'adresser à lui comme étant le type de Celui dont le nom est Germe et qui est destiné à rebâtir le temple de l'Éternel, à être revêtu de majesté, et sera à la fois, le Roi et le Sacrificateur, par lequel la paix sera établie d'une manière assurée aux jours prochains de son royaume. La cérémonie achevée, le prophète avait ordre de remettre les deux couronnes entre les mains de certaines personnes dont la charge était de les garder dans le temple de l'Éternel, comme un mémorial de cette gloire et de cette puissance que devait revêtir au temps de la fin, l'homme duquel le nom est Germe, c'est-à-dire, le Messie d'Israël, le Christ de Dieu.

Mais, nous pouvons remarquer maintenant, que les visions de Zacharie prennent fin avec le VI<sup>m</sup>e chap. Observons aussi que nous sommes transportés dans une autre année, la quatrième du règne de Darius au lieu de la seconde. Mais je me propose de considérer ces chapitres comme je l'ai fait

(1) Ils font entrevoir, en effet, un cinquième royaume qui doit être établi en son temps, les royaumes gentils l'ayant précédé.

pour les précédents, c'est-à-dire, en distinguant l'une de l'autre les diverses parties dans lesquelles ils me paraissent devoir être divisés.

Chap. VII, VIII. Ces chapitres ne doivent pas, je crois, être isolés l'un de l'autre, car le 19<sup>e</sup> verset du chap. VIII paraît faire une allusion directe au 3<sup>e</sup> vers. du chap. VII. Ils forment dans leur ensemble la communication faite par le Seigneur au prophète, en réponse à ce qui avait été demandé par les captifs de retour au sujet de la continuation des jeûnes. La réponse du prophète commence par une humiliante parole adressée à la conscience. Ils avaient, il est vrai, observé un jeûne rigoureux durant les années de leur captivité, mais l'avaient-ils fait pour l'amour du Seigneur, voilà la question qu'ils devaient se poser à eux-mêmes.

Le caractère de la réponse que le prophète, sous l'inspiration du Saint-Esprit, fait à la demande du peuple, est vraiment digne d'une attention sérieuse; mais il serait trop long de la considérer maintenant dans ses détails. Je ne m'arrêterai donc qu'un instant sur ce sujet, pour faire observer que la parole de Zacharie rappelle la manière d'agir du Seigneur Jésus en un pareil cas. Jamais Il ne répondit à une question, sans chercher à mettre la conscience et le cœur en exercice. Son but était plutôt de mettre à découvert l'état moral de l'individu, que de satisfaire uniquement à ses interrogations. Il en est de même ici de Zacharie. Il humilie, il exhorte et enseigne, avant de répondre. Mais quand il en vient à donner la réponse, il le fait assurément d'une manière parfaite et bénie. Il leur déclare que leurs jeûnes seront changés en fêtes, et leur annonce, en outre, les jours glorieux et bénis réservés encore à Israël.

Les chap. IX et X lus et considérés ensemble forment encore une autre communication du prophète.

Il est d'abord annoncé que la Syrie, les Philistins, Tyr et Sidon devaient être humiliés, (à l'exception peut-être d'un petit résidu) aux jours où Dieu se montrerait comme le protecteur et le vengeur d'Israël et où Il aurait l'œil sur les hommes. Après cela, l'apparition de la gloire royale du Messie est anticipée et offerte comme nous savons qu'elle le fut au jour de Mat. XXI. Mais ayant été rejetée alors, elle est réservée pour le jour à venir où elle revendiquera sa place et fera valoir et triompher ses droits par le jugement, ainsi que notre prophète lui-même nous le déclare ici (1). Mais après ces choses le royaume sera universellement établi dans toute sa puissance et dans la paix. Le prophète s'adresse ensuite au Messie lui-même et s'entretient avec Lui du résultat de son œuvre, disant que par le sang de son alliance les prisonniers de son peuple seraient mis en liberté. Puis il a quelques mots des plus opportuns pour Israël, lui présentant le Messie comme l'objet de sa confiance et la réalisation assurée de toutes ses espérances de victoire et d'honneur.

Les résultats infiniment bénis de la restauration d'Israël sont développés au chap. X.

Chap. XI. Ce chapitre peut être lu isolément. Il nous présente, je crois, le tableau anticipé du ministère du Seigneur Jésus dans le caractère qu'il revêt dans l'évangile de Matthieu — précédé

(1) Le rejet qui a été fait du Roi lors de sa première venue, a rendu le jugement indispensable à l'établissement de la gloire en Israël. C'est ce que nous disent plusieurs prophéties, outre celle-ci de Zacharie, comme aussi le discours prophétique du Seigneur contenu en Matth. XXIV.

toutefois de l'annonce de jugements solennels comme nous le voyons dans les versets 1-3.

Le Messie commence par nous parler de la mission dont Il est chargé par le Dieu d'Israël, qui l'envoyait pour paître les brebis exposées à toutes sortes de maux par le fait de leurs *possesseurs*, de leurs *vendeurs*, de leurs *bergers*, — c'est-à-dire, de la part des gens tels que les Romains, les Hérodes et les Pharisiens.

Il nous fait savoir ensuite que pour remplir son mandat il avait pris deux verges. Ces verges avaient une signification ou étaient symboliques. A une autre époque Moïse eut aussi sa verge ; mais le Messie en avait deux maintenant : elles signifiaient force et beauté, deux choses que Christ devait apporter à Israël, pour l'affermir et l'enrichir, pour le placer dans une position assurée et l'y glorifier. Les habitants du pays, la grande masse de la nation juive, ne lui donnent que du mécompte dans son service, et il se voit obligé de séparer « les pauvres du troupeau, » de la généralité du « troupeau exposé à la tuerie. »

Le premier service qu'Il remplit nous est alors rapporté. Après avoir commencé à paître les brebis d'Israël (comme nous le voyons dans les premiers chapitres de Matthieu), Il retranche trois des pasteurs qu'Il a trouvés dans le pays. C'est ce que nous voyons en Matth. XXII : les Pharisiens, les Hérodiens et les Sadducéens, chefs religieux du peuple, sont réduits au silence dans leur controverse avec le Seigneur Jésus.

Après avoir fait cela le Messie les désavoue. Il en donne le témoignage en brisant sa verge « beauté » ainsi que nous le voyons agir en Matt. XXIII. En se retirant comme Il le fait là, Il leur enlevait leur

beauté : plus de gloire pour eux , en effet , du moment qu'ils Le perdent. Sans Lui ils n'étaient qu'une tête sans couronne ; et la chose étant ainsi, *tout* est perdu pour le moment.

Il nous dit alors que « les plus pauvres du troupeau » prirent garde à Lui comme étant la parole de l'Eternel, choses que nous voyons dans un ordre parfait en Mat. XXIV et XXV.

Il prophétise ensuite au sujet de la trahison et de la mort qu'il devait rencontrer et que nous décrivent Mat. XXVI et XXVII. Notre prophète fait suivre cela, comme nous savons que ç'a été le cas historiquement, de la ruine et de la dispersion d'Israël. L'autre verge appelée « cordon » est aussi brisée (1).

Tout cela est une anticipation admirable du ministère de Christ ici-bas. Mais l'histoire du véritable et bon Berger et de ses rapports avec le troupeau nous ayant été ainsi représentée, nous avons ensuite l'histoire de ce troupeau et de ses rapports avec le pasteur inutile et insensé. Plusieurs passages des Ecritures nous font connaître que l'apparition de l'Antichrist est un jugement infligé à Israël à cause de son rejet du Christ de Dieu, le véritable Messie du peuple. Mais tout cela est encore futur. Voyez les vers. 15-17 (2).

(1) La divinité du Seigneur Jésus est pleinement démontrée au vers. 13. C'est *Jéhovah* qui fut apprécié 30 pièces d'argent.

(2) Le pasteur insensé, qui est ainsi suscité par voie de jugement ou de rétribution sur Israël à cause de son rejet du Messie, peut nous remettre en mémoire la royauté de Saül. Il traita le troupeau d'une manière très analogue à celle du berger insensé (I Sam. VIII) ; et si nous considérons son élévation au pouvoir, nous voyons qu'elle fut accordée au peuple parce qu'il avait rejeté le Seigneur dans la personne de son serviteur Samuel. Vous pouvez à ce sujet consulter Ezéch. XXXIV. Mais je dois encore ajouter que si le bon Berger a été d'abord rejeté, et si en récompense d'une

Chap. XII-XIV. Ces chapitres complètent la prophétie de Zacharie. Ils nous parlent du « jour du Seigneur » ou de cette grande intervention qui doit introduire le royaume. Dieu est d'abord célébré sous trois différents caractères de gloire — comme étant Celui qui étend les cieux, qui pose les fondements de la terre, et qui forme l'esprit de l'homme : trois caractères que le royaume doit manifester. Car alors le Dieu de grâce et de gloire sera connu comme ayant étendu les cieux, comme ayant affermi la terre et renouvelé l'homme. Les détails qui suivent cette introduction témoignent de ces choses. Il s'agit ici, comme je l'ai dit plus haut, des traits qui caractérisent « les jours du Seigneur. »

Les ennemis confédérés de Jérusalem seront dispersés sous les murs mêmes de Jérusalem en ce jour-là, et tout cela aura lieu de manière à amener certains résultats moraux. Si, d'un côté, la *main* du Seigneur opère au milieu des circonstances de ce jour, l'*Esprit* de Dieu agira aussi dans le peuple en ce même jour.

Tout cela est décrit ici d'une manière infiniment bénie. L'Esprit commence son œuvre à leur égard en produisant dans leur cœur une profonde conviction de péché. Ils sont amenés à se souvenir du péché qu'ils ont commis contre la personne de Jésus et à le pleurer amèrement. Puis, ils découvrent par la foi que le remède pour ce péché se trouve en ce même Jésus que leurs mains iniques

telle conduite le Berger insensé doit être suscité, il n'en est pas moins vrai qu'à la fin le troupeau paîtra sur les montagnes et près des fleuves d'Israël, et cela sous la conduite du Roi-Berger, du véritable David qui les conduira par la force de son bras et les nourrira selon l'intégrité de son cœur. Toutes les Ecritures publient ces vérités.

ont crucifié et mis à mort. Ils considèrent ensuite leurs voies, et se purifient avec un zèle vraiment lévitique. Conformément à Deut. XIII, on n'épargne rien, de quelque cher lien de parenté qu'il s'agisse. Ils peuvent alors entrer en communion avec Jésus au sujet de ces blessures qu'ils Lui ont faites eux-mêmes (1).

La main du Seigneur opérera alors de concert avec son Esprit, le feu de la persécution ou de la discipline (appelé par Jean-Baptiste le nettoyage de l'aire) prenant son cours; et alors le Seigneur reconnaîtra de nouveau Juda, et sera aussi reconnu de Juda à la manière de Deut. XXVI, 17-19.

Cela nous amène à la fin du chap. XIII. Le chap. XIV et dernier s'ouvre par le récit du grand combat qui se livre autour de la cité, événement qui avait été anticipé au commencement du chap. XII, mais qui est décrit ici plus à fond et avec plus de détails, ainsi que l'intervention du Seigneur lui-même en faveur de la cité et les résultats de sa délivrance, qui sont la consécration de cette cité comme le centre des desseins terrestres de Dieu, et le siège de sa gloire terrestre; puis vient le tableau de la joie millénaire des nations qui y célébreront leurs jours de fête, faisant ainsi de Jérusalem la scène de l'allégresse publique, des réjouissances universelles.

Au milieu de tout cela nous est présenté d'une façon bien solennelle le jugement de ceux qui ont combattu contre Jérusalem et aussi de ceux qui ne

(1) La communion peut-être introduite (après le zèle du vers. 4) par le Seigneur Jésus Lui-même, lorsque par le Saint-Esprit Il prononce ces paroles: « Je ne suis point prophète mais je suis un laboureur, car l'homme m'a acquis comme un esclave dès ma jeunesse, » car c'est ainsi que le vers. 5 doit être traduit, paraît-il.

voudraient pas y monter pour adorer aux jours de sa gloire. Ce qui aurait dû être réalisé plus tôt et ne l'a pas été jusque-là, le sera alors. *La sainteté* sera ce qui caractérisera alors toute chose — la consécration à Dieu. Il n'y aura plus aucune tache, aucune exception, comme ç'a été le cas jusqu'à ce moment. Le Cananéen se trouvait dans le pays; il y avait été laissé après qu'Abraham y avait été introduit; mais désormais « il n'y aura plus de Cananéen dans la maison de l'Éternel des armées. » (Voyez Gen. XII, 6; Zach. XIV, 21).

---

## LUC VII.

Pour le moment je ne fais pas de remarque sur le chapitre VI (1). Seulement nous pouvons noter que le Seigneur rassemble distinctement autour de lui-même, à part de la nation, et qu'il s'adresse à ses disciples en tant qu'ainsi séparés — comme à ceux qui sont déjà appelés à posséder le royaume. Mais dans le chap. VII, le Seigneur est présenté dans un caractère beaucoup plus grand et il est révélé plus pleinement que comme celui qui accomplit la promesse. Il est parfaitement une personne divine, et, en conséquence, il dépasse le judaïsme et même la vie humaine, dans ce monde. Cependant les Juifs sont reconnus par le Gentil que bénit le Seigneur: et c'était juste. Le Seigneur faisait de même. C'était là l'humilité et la soumission aux voies de Dieu, que la connaissance de Dieu, la véritable foi, produit toujours. Remarquez encore ici

(1) Voyez pour les chapitres IV et V, page 132 du volume IV.



un principe qui se montre tout le long des Évangiles, savoir, que toutes les fois que Christ était manifesté comme Dieu, c'était impossible qu'il se renfermât dans sa relation avec les Juifs. Dieu *présent* dans sa propre nature, comme amour; ne saurait être limité à la relation spéciale qu'il a avec une nation à laquelle il a fait des promesses; quoiqu'il puisse les accomplir fidèlement, et sûrement il le fera, selon qu'il l'a promis.

Ce point de vue est amplement et spécialement présenté en Jean, où à la vérité, cependant, le principe va plus loin, et par suite, revêt un autre caractère. Là, les Juifs sont considérés, déjà dans le premier chapitre, comme réprouvés, et traités comme tels, quoique dans tout le cours de l'Évangile ils soient encore l'objet des voies de Dieu. « Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » Le monde, aussi, est considéré comme aveugle: « Le monde ne l'a pas connu. » C'était ce phénomène connu seulement en sens moral, la lumière luisant dans les ténèbres. L'effet de cela est que le Seigneur se montre sous un double aspect dans cet évangile — premièrement, comme Dieu, comme lumière dans le monde, et à ce titre, quand il force la conscience de faire attention à lui, manifestant la terrible vérité que les hommes aiment mieux les ténèbres que la lumière, qu'ils ne veulent pas de Dieu tel qu'il est. Cela se voit particulièrement et d'une manière formelle dans le chapitre huitième, où la parole de Christ est rejetée comme son œuvre l'est dans le neuvième. Mais il en résulte un changement de sujet dans l'Évangile après les trois premiers chapitres qui servent de préface. Le premier, Christ dans sa nature — Christ incarné — Christ dans l'œuvre de la bénédiction sur la terre — Christ (comme aussi Jean-Baptiste) appelant et rassemblant sur la terre; ce qui va, par ses servi-

teurs, jusqu'à sa présence millénaire ici-bas : toutes choses dans lesquelles, remarquez-le, il n'y a rien du caractère ou de l'office céleste de Christ, comme c'est toujours le cas dans les écrits de Jean. Le second chapitre nous donne le royaume millénaire : le troisième ce qui est indispensable pour le royaume et les choses célestes ; Jean y fait ressortir aussi pleinement la personne, et la gloire de Christ en grâce. Ensuite, Jésus étant repoussé de la Judée, le chapitre quatre fait entrevoir le nouvel ordre de choses d'après la nature de Dieu et l'amour du Père. Là-dessus, jusqu'à la fin du septième, Christ est successivement présenté — dans son caractère divin de Fils de Dieu qui vivifié — dans l'incarnation, et comme le Fils de l'homme qui vient mourir — comme celui qui donne l'Esprit, la fête des tabernacles, figure du repos terrestre, ne pouvant pas encore être observée par lui. Puis, sa parole étant rejetée dans le huitième, il donne la vue dans le neuvième, et cela introduit la grâce effective : tout rejeté qu'il est, il aura ses brebis. Ce qui nous est révélé ici ce n'est pas simplement Dieu qui est Lumière dans les ténèbres, mais c'est le Père envoyant le Fils en grâce. Jean observe toujours cette distinction. Lorsqu'il est parlé de la grâce, c'est le Père et le Fils, le Père envoyant le Fils. Tandis que s'il s'agit simplement de lumière, c'est Dieu. Mais cette expression de Père et de Fils a trait à la grâce révélée et effective, et non à l'amour de Dieu dans sa nature et son caractère. Dans les passages où il est question de ce dernier point, c'est encore Dieu qui est le terme employé : « Dieu a tant aimé le monde. »

Je pourrai une autre fois, si cela vous convient et si le Seigneur le veut, suivre plus en détail cet évangile et son caractère, mais ce que je viens de dire me ramène à la vérité générale que Christ, en

tant que révélant Dieu, dépasse nécessairement les limites d'Israël. La femme syrophénicienne en est un bien frappant et magnifique exemple. Là, le Seigneur semble se tenir en arrière et se renfermer en Israël : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » « Oui, Seigneur, » reprend la pauvre femme, « cependant les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Christ, pouvait-il dire, Dieu n'est pas aussi bon que vous supposez ? Il n'a pas de miette pour les misérables, qui même regardent à lui, par grâce ? C'était impossible : c'eût été nier, et non révéler, Dieu ; et sur le champ il est fait à cette femme selon sa foi. Remarquez encore ici comme la foi est humble, et comme elle se soumet à la volonté souveraine de Dieu ! Elle se reconnaît un chien, et elle reconnaît le privilège d'Israël, en tant que nation, d'être près de Dieu. Mais sa foi perce, avec le sentiment d'un besoin, à travers la difficulté, jusqu'à Celui qui révélait Dieu en amour ; et la bonté divine, qui lui avait enseigné à se fier à elle, répond, ne pouvait que répondre, à cette foi confiante.

Maintenant, dans le septième chapitre de Luc, le Seigneur prend pleinement la position divine. Il est reconnu par le Gentil comme Celui qui peut disposer de tout, ainsi qu'il donnait lui-même des ordres à ses soldats ; et le Seigneur reconnaît la foi de cet homme : « Je n'ai pas trouvé, même en Israël, une si grande foi. » Dans le fait rapporté après celui-là, Il va plus loin dans la manifestation de la puissance et de la bonté divines. « Et le Seigneur la voyant, fut ému de compassion envers elle. » Ce fut là sa première pensée ; et d'abord il parle à la pauvre veuve qui pleure sur son fils, et c'était aussi agir comme Dieu, quoique sympathi-

sant comme homme à son affliction. Mais la puissance divine était là aussi ; et un mot de Christ rappela à la vie d'une manière consciente le jeune homme qu'on allait ensevelir. Mais la puissance la plus pleine ; la divine puissance n'effaçait pas la bonté, elle ne saurait l'effacer. Dieu *use* de la puissance, mais Il *est* amour. Il le donna à sa mère.

Cela parvint aux oreilles de Jean. Les morts mêmes étaient ressuscités, et il restait, lui, en prison. Il envoie demander si le Messie promis est venu. Il croit à la parole de celui dont il a entendu dire de telles choses, mais il a besoin de savoir s'Il est celui qui devait venir. Jean doit croire en Christ, et Christ n'a pas à recevoir témoignage de la part des hommes. Mais Il est le Messie promis qui devait venir ; et Jean doit le recevoir, comme les autres, sur le témoignage qu'il donnait de lui-même, comme réparant tous les maux que le péché et Satan avaient amenés dans le monde, et comme s'occupant en grâce des pauvres. Mais cela était, plus que la promesse, quoique ce fût un témoignage à celui qui était promis : cela démontrait la présence de Celui qui était amour et avait tout pouvoir. Mais parce qu'Il manifestait Dieu, Il était le rejeté ; et bienheureux était quiconque ne serait pas scandalisé en Lui. S'Il était venu dans les limites de la promesse, ainsi que l'homme l'attendait, ce n'aurait pas été dans la grâce de la puissance divine descendue en amour pour tous les besoins. Mais parce que c'est de cette manière qu'il est venu, quoique son bras ne fût pas raccourci « Il était le méprisé et le rejeté des hommes. » Cependant, lorsque les messagers de Jean s'en furent allés, le Seigneur rend témoignage au captif d'Hérode. Il était le messenger de Jéhovah envoyé devant sa face pour préparer son chemin. Mais c'était réellement Jéhovah qui était venu. Toutefois, celui qui leur

avait chanté des plaintes, et celui qui leur avait joué de la flûte étaient également rejetés par cette génération : une seule classe recevait le Seigneur, les pauvres pécheurs humiliés qui avaient reconnu et confessé leur état. Ceux-là justifiaient avec intelligence les voies de Dieu soit en Jean soit en Christ. Mais tout cela allait beaucoup plus loin qu'un Messie, et c'est Dieu qu'ils avaient moralement rencontré. Ils reconnaissaient qu'ils avaient besoin de repentance, qu'ils avaient mérité la cognée, et combien la grâce leur convenait. Ce n'était pas simplement le Messie qu'ils recevaient. Peut-être, dans quelques cas des plus intéressants, ce caractère de Jésus ne les occupe-t-il pas beaucoup, quoiqu'ils puissent l'avoir reçu comme tel. Ils avaient besoin d'une grâce compatissante, et ils l'avaient trouvée. Ils reconnaissaient la justice de Dieu dans leur condamnation et leur appel à la repentance ; ils connaissaient sa bonté souveraine de s'occuper ainsi de vils pécheurs et de les recevoir : ils justifiaient Dieu.

Ceux qui étaient dans leur propre justice, estimaient que la voie de Jean et celle de la grâce divine étaient également déplacées. La repentance allait très bien pour les autres ; quant à eux, ils étaient les héritiers du royaume. Or, c'est là ce qui caractérise l'Évangile de Luc. Le Messie promis était là sans doute : mais il y était en grâce envers les hommes, les amenant au sentiment profond de leur état moral : et c'est Dieu qu'ils rencontraient. Jean préparait la voie de Dieu, tel qu'Il était en vérité ; Christ révélait pleinement Dieu lui-même dans sa personne et dans ses voies ; Il était Dieu manifesté en chair, faisant en grâce face à la douleur, à la puissance de Satan, à la mort, au péché. Ceux qui avaient le sentiment de ces choses, trouvaient Dieu dans une grâce parfaite, en Christ ;

Dieu, l'ami, non pas simplement du boiteux, de l'aveugle et du sourd, mais, chose plus merveilleuse encore, des publicains et des pécheurs. Oh ! comme ils justifiaient de bon cœur Dieu, dans ses voies, ainsi qu'ils l'avaient justifié sincèrement et justement dans ce qui les avait menés là, dans le témoignage lugubre de Jean, qui, venant dans la voie de la justice, était allé tout seul dans le désert (car il n'y avait point de juste, non, pas un seul) et qui, réclamant de bon fruit, n'avait trouvé que ce avec quoi des pécheurs peuvent venir par grâce — la confession qu'ils avaient porté de mauvais fruit.

Mais c'est là ce qui donnait l'intelligence. La conscience, reconnaissant l'état dans lequel se trouve celui qui l'a, trouve dans la manifestation de Dieu lui-même en grâce tout ce dont elle a besoin, et ce qui a pour le cœur un attrait infini. C'est par le moyen de la conscience et non par celui de l'intelligence, que s'acquiert la connaissance de Dieu. Celui qui a la conviction de ses péchés est l'enfant de la sagesse ; il se connaît *lui-même* — connaissance la plus difficile de toutes à acquérir. Et Dieu dans sa grâce, répond parfaitement à son état. Mais une pareille manifestation de Dieu ne convient point au Pharisien. Le bien et le mal, il les connaît, et il peut juger de la voie de Dieu en grâce ; mais il n'en entre pas le plus petit rayon dans son âme. Pourtant Dieu ne peut être révélé que de cette manière à l'homme qui est pécheur, si ce ne doit pas être en jugement éternel ; et même révélé de cette manière Il n'est point connu, car Il est amour. C'est-à-dire qu'il n'y a là absolument aucune connaissance de Dieu. L'intelligence ne connaît jamais la grâce ; la propre justice n'en sent pas le besoin. C'est ici qui se trouve l'enfant de la sagesse : l'histoire de la pauvre femme et du pharisien nous en offre un exemple. La pauvre péche-

resse était l'enfant de la sagesse. Elle jugeait ses péchés avec Dieu : elle l'avait trouvé en grâce pour ses péchés. Elle n'avait pas la connaissance du pardon, mais elle avait goûté l'amour et il avait gagné sa confiance, la confiance sincère, donnée de Dieu, d'un cœur humilié. C'était là l'œuvre de Christ dans le monde. Au commencement Satan avait entraîné l'homme au mal et à la convoitise, en le portant d'abord à se défier de Dieu. Pourquoi Dieu avait-il interdit ce seul arbre ? L'homme serait comme Lui, s'il en mangeait. La confiance en Dieu s'en était allée, et alors la convoitise vint. Tout en venant certes pour ôter le péché, notre précieux Rédempteur avait néanmoins pour but dans sa vie, en tant qu'elle manifestait Dieu, de regagner la confiance du cœur de l'homme par l'amour parfait — la grâce au milieu du péché — s'abaissant au plus bas afin de l'apporter partout où se trouvait un besoin : il voulait regagner l'homme à Dieu par ses besoins et ses douleurs, et même par ses péchés, là, où, par l'effet de la grâce, s'en trouvait le véritable sentiment, afin qu'il pût se confier en Dieu, parce qu'il était Dieu en amour, quand il ne pouvait se confier en aucun autre, et ainsi, le connaître comme Dieu, dans la plus complète révélation de Lui-même — devenu enfant de la sagesse, ayant la vérité dans le cœur et connaissant Dieu. Telle était cette pauvre pécheresse : ayant un juste sentiment de ses péchés, mais sentant que les choses étaient ainsi, se sentant elle-même telle et ayant le sentiment qu'il y avait Quelqu'un à qui elle pouvait se fier. Si Jésus eût été moins que Dieu, elle ne l'eût pu ; elle n'aurait pas eu le droit de le faire, et l'eût-elle fait, ç'aurait été sans aucun profit : son besoin n'eût pas été satisfait. Ce que Dieu était, avait atteint son cœur ; elle eût été incapable de l'expliquer, mais cela avait répondu à son état. Combien

tout cela est délicieux, et combien toutefois humiliant pour l'homme ! Dans le Pharisien nous trouvons une intelligence nette — l'intelligence du bien et du mal dans tout ce qui est du domaine de la conscience naturelle : mais pour tout ce qui était en Christ, pour tout ce qui était en Dieu manifesté en grâce, il n'en avait pas la moindre idée, il n'y voyait aucune beauté. Ses yeux étaient aveugles quant à Dieu : à son estime, Jésus n'était pas prophète, pour ne rien dire du Messie promis. Ceci le Seigneur fit voir qu'Il l'était, en révélant ce qu'il y avait dans le cœur du Pharisien et lui rappelant l'état dans lequel il était : là-dessus, il le quitte lui et les raisonneurs qui l'entouraient. Son cœur était avec la pécheresse, la femme au cœur humilié. Ses péchés, Il l'avait déclaré à tous, étaient pardonnés ; mais à présent il se tourne vers elle pour manifester toute la grâce de Dieu, et donner le repos à son cœur fatigué — « Tes péchés te sont pardonnés. » Nulle idée de rien cacher, rien qui puisse gâter la droiture de son âme, en adoucissant les choses avec elle, tout en reconnaissant tout ce que la grâce avait opéré, (elle aimait beaucoup) et tout en se tenant près d'elle, avec celle qui est sans force. Lorsqu'il signale ses péchés, elle n'aurait pas voulu qu'il ne l'eût pas fait. Nous ne le voulons jamais quand la grâce est réellement à l'œuvre. « Tes péchés » — mais il les signale comme Dieu, ce qu'il pouvait faire, et faire avec justice, par l'œuvre qu'il allait accomplir — « Tes péchés te sont pardonnés. » Les arguties de l'homme n'interrompent point son œuvre de grâce : « Va-t-en en paix ; ta foi t'a sauvée. » Quelles paroles d'un divin Rédempteur ! Les péchés pardonnés, la foi en l'amour divin reconnue, et le salut déclaré être obtenu par son moyen : la paix, la paix parfaite, la paix donnée par Dieu même, devenue le partage de cette femme ! Elle ne



s'était pas fiée en vain au cœur de Dieu. Il s'était révélé lui-même pour qu'elle s'y confiât. La grâce était plus grande que le péché quoiqu'elle n'en admette aucun. Elle opérait la conviction, la confession, la confiance; mais elle donnait le pardon, le salut, la paix: car Dieu était là, Dieu qui avait restauré l'âme, et plus encore, par la révélation de Lui-même.

Outre ce cas individuel si profondément intéressant, il me semble instructif de voir comment dans cet Évangile, tout en étant clairement manifesté comme le Messie promis, le Sauveur poursuit, par la manière dont il est manifesté, sa divine manifestation en grâce. Ici ce n'est pas suivi, comme en Matthieu qui parle des voies avec Israël, des malheurs à Chorazin et à Bethsaïda, quoique même là cela se termine en grâce, mais bien de la manifestation de Dieu en grâce et du tableau d'une pauvre pécheresse devenue l'enfant de la sagesse, comme l'avaient enseignée le besoin de son âme et la grâce de Dieu qui y voulait subvenir.

Notre chapitre nous donne donc le Dieu des Gentils, le Dieu qui délivre et ressuscite de la mort, le Dieu qui rencontre le pécheur en grâce lorsque tout péché est connu, et le renvoie en paix de la part de lui-même. Il est bon d'avoir à faire avec un Dieu pareil !

J. N. D.

---

## FRAGMENTS.

---

L'idée première de l'habitation, ou de la maison de Dieu — c'est la présence du Saint-Esprit sur la terre, avec un peuple, en témoignage de la seigneurie de Christ dans le ciel.

Il descendit, ainsi, à la Pentecôte, et demeure encore — dans quelque mesure que la possession de la vérité ait pu changer le caractère de notre position. Nous avons cette position en commun avec les églises, romaine, grecque, de Prusse, d'Angleterre, etc. Les Dissidants et les Non-Conformistes n'en sont pas en dehors. Dieu seul peut nous en retirer — pour nous prendre au ciel.

L'idée première de l'assemblée est celle de l'association des fils de Dieu avec Lui, et par là les uns avec les autres, dans la vérité et par l'Esprit. Je désire — et j'estime que c'est un désir légitime, être associé d'une manière manifeste avec Dieu et avec Christ dans le ciel, et sur la terre avec tous ceux qui sont associés avec Lui dans l'Esprit et dans la vérité; et non seulement cela, mais aussi être associé avec cette œuvre, quelle qu'elle soit, par laquelle Dieu est à l'œuvre en ce temps-ci à l'effet de préparer une Maison et une Epouse pour son Fils, le Seigneur Jésus-Christ.

« L'Esprit et l'Épouse disent — viens. »

« Oui, je viens bientôt. »

« Amen, viens, Seigneur Jésus ! »

---

Nous avons grandement besoin de sagesse et de sainte crainte pour tenir les versets 3 et 13 de Jacq. I, comme une balance par laquelle nous apprécions toutes les sortes d'épreuves. Dieu conduit les siens à travers des eaux *profondes*, et souvent les amène en des lieux où ils ne trouvent pas à poser leurs pieds; mais ce sont toujours des eaux qui purifient. Ses saints peuvent aller eux-mêmes à des eaux souillées qui ne peuvent ni purifier ni

être purifiées, *savoir*, les vagues furieuses et les flots de Dieu; mais ces eaux mêmes deviennent à son commandement « des eaux de purification. » Ses saints vivants *reposent* auprès des eaux tranquilles; cela ne saurait jamais être avec les eaux impures de la chair. Le désir du cœur de l'homme finit seulement à la mort.

Quel bonheur de connaître Dieu comme Père, au milieu de toute la confusion qui nous environne!

Les souffrances et les épreuves de l'Apôtre, outre qu'elles étaient en ce moment là sa gloire comme trait de conformité avec les souffrances de son Maître comme serviteur maintenant, étaient aussi l'école de sa propre âme en vue de l'éternité.

---

### C'est Moi! ou la voix de Jésus dans la tempête.

MAT. XIV, 22 à 33.

Pour aller sur le Mont, ton départ approchait :  
 La mer paraissait calme; et sur une nacelle,  
 Ceux qui t'avaient suivi, ceux que ton cœur aimait,  
 Sont contraints de monter; leur faible cœur tremblait :  
 Sur vous, dis-tu, Je veille.

Au delà de la mer tes disciples s'en vont,  
 La foule reste encore, mais tu la congédies;  
 Sur ces cœurs endurcis, tes paroles ne font  
 Aucun sensible effet; et tu gravis le Mont  
 Où pour les tiens tu pries.

Mais bientôt sur la mer, la tempête en furie  
 Fait entendre sa voix, et chaque cœur frémit;

Comment soutiendront-ils le combat de la vie,  
Comment le pourraient-ils, sans la grâce infinie  
De Celui qui bénit ?

Après avoir prié, tu redescends vers l'onde  
Et marches à grands pas pour rejoindre les tiens :  
Tu veux de ton amour, de ta grâce profonde,  
En versant dans leurs cœurs ta paix qui les inonde,  
Resserrer les liens.

Et marchant sur la mer, car grande est ta puissance,  
Arrivant tout près d'eux pour soutenir leur foi,  
De leur cœurs agités tu juges l'inconstance,  
Et parlant en amour, selon ta bienveillance,  
Tu leur as dit : « C'est Moi. »

Si je suis fatigué sur la mer de ce monde,  
Si par fois mon esquif menace d'enfoncer,  
Je trouve, ô mon Sauveur, sur qui seul je me fonde,  
Dans ton puissant secours, ta bonté sans seconde,  
De quoi me délasser.

Bientôt tu reviendras : au son de la trompette,  
Mon corps, ressuscité s'il est dans le tombeau,  
Ou, sinon, transmué, pour célébrer la fête,  
Se verra, glorieux, la couronne en sa tête,  
Pour te bénir, Agneau.

Hâte donc, mon Sauveur, le jour de délivrance ;  
Réponds à ce désir que t'adresse mon cœur ;  
Et que sous peu de temps, hors de toute souffrance,  
Introduit dans ta gloire, avec reconnaissance,  
Je te loue, Seigneur.

C. F.

## REFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES

DE PSAUMES XXV. A XXVIII.

Dans le psaume XXV, nous trouvons, pour la première fois, une confession directe de péché. Cette confession, ajoutée au contenu du psaume XXVI, la déclaration et la conscience de l'intégrité du cœur, forme la base subjective de toutes les expériences que nous trouvons dans ce livre; le contenu des deux psaumes suivants en forme la base objective. Jéhova est la lumière et le salut; malgré les souffrances actuelles de la part des iniques, le cœur se confie en Lui (XXVII, XXVIII). Mais plus on étudie les Psaumes, plus on découvre qu'ils s'appliquent presque tous directement aux Juifs, c'est à dire aux hommes justes et pieux du Résideu, dont les pensées sont en rapport avec sa position et exprimées d'avance ici, par l'Esprit de Christ, dans la bouche du prophète. Nombre de passages, dans les Psaumes, peuvent être appliqués à Christ Lui-même; mais on ne saurait les lui appliquer tous. Cela prouve deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que tous les Psaumes s'appliquent à lui; ensuite, le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes

comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction bénie, touchant la confiance en Dieu; mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le Christianisme.

Passons maintenant aux détails. Au milieu des difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhova; c'est là le vrai moyen de les surmonter et de rester en paix. Un cœur vrai n'a pas d'autre refuge; tout autre l'en détournerait. Au milieu de l'épreuve, il dit: Mon Dieu; par Christ, il peut le dire maintenant et se confier en Dieu: « Que je ne sois pas confus, que mes ennemis ne triomphent pas à mon sujet! » Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi vraie ne peut pas seulement s'occuper de soi; elle est unie, par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et unie, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhova. Elle souhaite que les méchants (ceux qui sont infidèles sans cause, qui aiment l'iniquité, non pas ceux qui tombent dans le péché) soient couverts de confusion. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au Christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que les oppresseurs des justes, des pauvres, des humbles, soient

renversés et confus. Dans ces circonstances personnelles, le chrétien peut désirer le résultat de la confusion des méchants, sans toutefois souhaiter le malheur de ses ennemis individuellement. Sa confiance en Jéhova l'empêche de faire la moindre démarche pour punir ses ennemis; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par Lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint dont le cœur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit et enseigné dans sa vérité. Tel est le caractère particulier du bien dans une âme droite; elle ne cherche pas seulement un sentier droit, mais c'est le sentier du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint se retourne vers Dieu, il pense à Lui et à son caractère, il a la conscience d'être son serviteur et de Lui appartenir. Or, tout cela fait qu'on prend plaisir aux voies de Dieu, qu'on les recherche et qu'on y marche. Toutefois, ce psaume nous représente quelqu'un (les Juifs) qui se retourne vers Dieu, non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhova: « Ne te souviens pas des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta miséricorde. » Il Le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhova est plein de compassion, et c'est pour la gloire

de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience nettoyée, quoique cela découle de la réponse de Dieu, mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui Lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Évangile. La femme pécheresse s'approcha comme telle de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Le Seigneur est fidèle à sa bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal, et cette fidélité (une rançon ayant été trouvée, capable de maintenir la justice) le fait agir pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de Lui. Il est dit même de Joseph : « C'était un homme juste et qui ne voulait pas la diffamer. » Quant à l'homme, il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir comme Dieu, le principe dont je parle trouve son application.

Le Seigneur est bon et droit. Il est bon envers nous, Il aime la droiture et Il aime à la voir; aussi veut-Il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour eux que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'il n'est pas dit ici savoir; cela, au v. 4, exprimait l'état de cœur du saint, tandis que les mots du v. 9 expriment la grâce à laquelle la justice divine est sauvegardée.



ment la confiance du saint dans le cœur de Jéhova. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais c'est le Seigneur qui l'enseignera. Son amour actif s'occupera de ses saints pour leur bien. Toutefois, lorsque le caractère du saint qui se retourne vers Dieu est décrit, il est aussi dit quelle est cette voie: « Il fera marcher les humbles dans la justice; » le sentier qui exprime la pensée de Dieu, « Il enseignera sa voie aux humbles. »

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: v. 1-7, 8-14 et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à Lui, invoque son secours au milieu des difficultés qu'elle ressent vis-à-vis de la puissance du mal. Dans la seconde partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de Lui, en déclarant ce qu'Il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle, et invoque le regard de Dieu sur elle et sur ses ennemis, tout en lui demandant pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa prière en faveur de tout Israël.

Mais on peut aussi remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de

l'âme en parlant de Dieu. D'abord, sa bonté et sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de cœur. Ils avaient suivi leur propre voie, ils avaient oublié celle de Dieu. Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa compassion, ne veut pas les laisser sans direction : leur triste état attire sa miséricorde. Le Seigneur aime le chemin de la justice et Il ne peut bénir ailleurs ; aussi enseigne-t-Il la voie aux pécheurs. Mais reconnaître le péché et connaître la bonté du Seigneur a pour effet l'humilité, la dépendance, l'absence d'égoïsme et d'orgueil, considéré, par les païens, comme source de la vertu. Alors Dieu conduit dans le discernement et enseigne sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en est écarté, mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, Il conduit dans l'intelligence de ses voies. Il forme ceux qui le craignent à discerner, par ses instructions, ce qu'est la voie de Dieu. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Mais le v. 12 va plus loin ; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et s'en référant à Lui dans une entière dépendance de cœur. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie par Dieu.

L'homme qui est guidé dans le discernement saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issachar avait la connaissance des temps. Il y avait une voie choisie, par Dieu, au milieu du mal qui régnait, et celui qui craignait Jéhova serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhova, au milieu de ces ténèbres, d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent (v. 14).

Il existe certainement aussi, pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Église de Dieu. Le secret<sup>1</sup> de Jéhova, car Il a un secret pour ceux qui l'écoutent, est pour ceux qui le craignent, ses amis, auxquels Il donne à connaître ses pensées. C'est remarquable que Marie les connaît mieux que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture, elle avait la pensée du Seigneur quant aux événements qui se préparaient. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions de posséder la pensée du Seigneur; mais il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses

<sup>1</sup> Vers. angl.

semblent concourir contre sa promesse assurée, ceux-ci découvrent cependant d'avance, par la foi, comment elle se prépare, et ils en voient enfin la réalisation lorsque les voies de Dieu se sont accomplies. C'est là une grande bénédiction, et on y puise, pendant la route<sup>1</sup>, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, car on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle : « Mes yeux regardent constamment à l'Éternel, car Il dégage mes pieds du filet. » — Le Seigneur, voilà le secret de tout. On regarde en haut et l'on se confie en Dieu, qui est au dessus de tout le mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, au moyen de sa crainte, fait naître cette intimité et cette confiance : « Tourne-toi vers moi, et aie pitié de moi, car je suis seul et affligé. » Le cœur est vrai avec Dieu ; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce psaume, et comme elle est, en Christ, dans ceux qui sont vrais de cœur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les plus

<sup>1</sup> C'est à dire dans le sentier de Dieu.

grands pécheurs, et que dans leur chair il n'habite aucun bien.

Le cœur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le cœur, malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en Lui, n'oublie pas son peuple, ici Israël, pour nous l'Église (v. 22); c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails touchant les sentiments moraux dépeints dans ce psaume; il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur la présence, dans le cœur, d'une profonde connaissance de ce que Jéhova est pour lui, que la pensée de Jéhova est prédominante et la source de chaque sentiment.

Le psaume XXVI est plutôt, comme je l'ai déjà dit, l'expression d'une conscience intègre qu'une confession de péché; mais ici, comme dans le psaume précédent, tout est rapporté à Jéhova; de ce qu'Il est et de l'attachement de l'âme à Lui, découle le principe de séparation d'avec les pécheurs et la joie finale dans *son assemblée*; lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes de sang. L'esprit du psaume XXVI est cette intégrité qui, par ses propres affections, son attachement à Jéhova et sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal à gardé

l'âme séparée des pécheurs. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir, sans conscience et sans frein, selon leur propre volonté. L'âme, en présence de Jéhova, lui demande de ne point l'enlever avec les pécheurs (x. 9) lorsqu'il viendra dans sa puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du sentier et des désirs d'une conscience intègre en présence du mal.

Le psaume XXVII nous montre le cœur confiant en Jéhova, mais exercé *devant Lui*, en présence des manifestations extérieures du mal. Qu'y a-t-il de plus effrayant que l'angoisse d'esprit? La confiance, en songeant aux ennemis, et l'exercice du cœur, en regardant à Dieu, offrent, ainsi réunis, quoique étranges au premier abord, un grand enseignement. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; mais de vrais exercices de cœur avec Dieu, même accompagnés de crainte, se témoignent par de la confiance et de la hardiesse en présence de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à la crainte devant l'ennemi et à la confiance devant Dieu; tandis que la grâce, agissant par de vrais exercices de cœur avec Dieu, inspire de la confiance vis-à-vis de l'ennemi. Il existe réellement une puissance de mal; le cœur bien enseigné la sent (d'une manière que l'âme ne peut se défendre contre elle). *Angl. la conscience*

nière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix même au milieu du conflit et touchant son issue. Ainsi, Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des gouttes de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, à sa vue, ils tombèrent de frayeur. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux angoisses de la vie chrétienne. Lorsque le cœur, ayant conscience de la puissance du mal, est exercé, à son égard, avec Dieu et devant Dieu, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant; si l'exercice du cœur a été complet. « Voici votre heure, dit Christ, et la puissance des ténèbres. » Mais il avait senti tout cela avec Dieu; et, de fait, il prit la coupe de la main du Père, non point de celle de ses ennemis; car, quant à Christ, les hommes n'avaient aucun pouvoir sur lui.

Le psaume XXVII nous montre l'exercice du cœur opéré, en l'homme, selon l'esprit de Christ. Jéhova est, par la foi, la lumière du saint; il l'éclaire tout alentour. Quoique les ténèbres soient là, en puissance, il n'existe pas, pour l'esprit, de puissance des ténèbres; elle régné au milieu des ennemis; mais la lumière de Dieu est dans le cœur qui marche ainsi dans la lumière. Quelle grande consolation! Mais le

Le Seigneur est plus que cela. Il est la délivrance  
 nommée. Pour Christ, à la vérité, Dieu ne pou-  
 rrait pas être la délivrance, avant que la coupe  
 ne fût bue; mais l'âme rachetée sait qu'il est  
 sa délivrance au milieu de l'épreuve. La même  
 révélation de Jéhova qui donne la lumière,  
 et nous procure, dans cette lumière, l'assurance  
 d'être délivrés: je ne dis pas qu'elle fasse voir  
 nécessairement la délivrance, car le moyen en  
 peut être caché, mais elle nous rend sûrs de la  
 délivrance. Puisque Jéhova est là, en lumière,  
 il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand  
 il s'agit de gouvernement, c'est le Seigneur.  
 Mais dès qu'il est question de Dieu lui-même,  
 évidemment il n'y a rien à craindre. Dans ce  
 psaume, cette assurance en Jéhova est célé-  
 brée en pensant aux méchants qui n'ont pas  
 de conscience pour les retenir, et à la guerre,  
 où la volonté des hommes ne connaît pas de  
 frein. Si le Seigneur est là, Il a pourvu à tout.  
 N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe  
 ou un état d'âme important lié à cette assu-  
 rance et qui en est la base: c'est d'avoir un œil  
 simple, de ne regarder qu'à Jéhova; un seul  
 désir, d'être avec Lui, en sa présence, pour l'a-  
 dorer, contempler sa beauté ravissante et ap-  
 prendre là sa volonté et sa pensée. Mais cela,  
 comme je l'ai dit, est lié d'autre part avec la  
 confiance en sa bonté. L'âme, sans défense, sait



que le Seigneur la cachera, au jour du mal,  
 dans l'asile de sa tente. La, qui la troublerait  
 ou l'atteindrait ? Quel amour nous trouvons en  
 Dieu ! Quel intérêt Il porte à ceux qu'Il aime !  
 L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté.  
 Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente,  
 mais de l'asile de sa tente. C'est merveilleux  
 de voir comment le Seigneur agit quand le mal  
 est dans sa force et que toute ressource semble  
 épuisée. L'âme n'en cherche pas ; elle se confie  
 doucement et tranquillement en Dieu, assurée  
 de sa sécurité en Lui.

Le verset 16 anticipe la délivrance et les  
 louanges chantées dans la tente de l'Éternel,  
 non plus en asile alors, mais le lieu béni où les  
 chants de louange retentiront publiquement.  
 Dans les versets suivants, nous avons les exer-  
 cices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'at-  
 tend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait  
 dit : « Recherchez ma face », et Il ne pouvait  
 pas la cacher. L'âme entrevoit la possibilité de  
 la colère divine ; elle implore miséricorde et  
 compte sur la grâce. Cela est bien important,  
 car l'on s'attendrait à ce que l'âme pût se con-  
 fier en Dieu, pourvu qu'Il n'eût rien contre elle.  
 Il n'en est pas ainsi : le cœur peut reconnaître  
 qu'il devrait s'attendre à la colère, et néan-  
 moins se confier en la grâce. Il a connu un Sei-  
 gneur secourable et s'attend à n'être pas aban-  
 donné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est  
 complète, plus complète encore que celle qui

se fonde sur les liens les plus étroits de la parenté. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Elle s'arrange seule avec Dieu, cherche à être enseignée dans son chemin et conduite dans un sentier droit, parce que ses ennemis épient le moment où elle quitterait la bonne voie. L'oppression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il existe une volonté de mal, des témoins de mensonge, des adversaires qui respirent la violence. La bonté du Seigneur, à l'exception de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du cœur. En voici le résultat: « Attends-toi à l'Éternel, » c'est Lui qui fortifie le cœur, « oui, attends-toi à l'Éternel. » Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons, pendant notre marche, appris, comme des enfants, à connaître l'amour du Père et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable comment toute idée d'une autre délivrance que celle du Seigneur est absente de ce psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de cœur. Au milieu de la fourberie de ses adversaires, l'âme ne connaît d'autre refuge que la face de Jéhova. Avec Lui, tout est en ordre; de même aussi, dans le cœur, tout est vérité et intégrité.

Les ennemis ne concernent plus que Jéhova ; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Donc, sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, ayons-le Lui ; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Il agit alors entre elle et Lui suivant la vérité. Mais la grâce, l'asile de sa pitié et la délivrance qui en découle, sont la position de l'âme.

Quoique Jéhova soit le sujet principal du psaume XXVIII, comme de tous ceux-ci, il y a cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste : son cri à Jéhova, sa supplication. En criant à Lui, le cœur entre en liaison avec le Seigneur. Ce cri indique que le Seigneur s'intéresse à nous et que cet intérêt est notre point de départ ; il indique aussi que nous reconnaissons que nous dépendons de Lui. Ainsi, le cri et la supplication sont importants ; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté ; mais crier à Lui nous unit à Lui d'une manière ouverte, même devant autrui. Dans ce psaume, l'âme est au comble de la détresse, la fosse est béante devant elle ; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici, la foi se montre, en criant à Dieu, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, en étant le

moyen de ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques. Au psaume XXVI, c'était l'intégrité du saint dans ses voies qui était sa sauvegarde; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, indiquée par le cri de l'âme vers Lui, qui est la sauvegarde du croyant. Et quoique ce soit sur la méchanceté des pécheurs que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que leur mépris de l'Éternel est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en Lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est Lui qui nous a délivrés. Le cœur était attaché à Lui, regardait à Lui, L'adorait, Le croyait, et Il ne nous a pas trompés. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le cœur à Lui : « Béni soit l'Éternel, car il entend la voix de mes supplications — c'est en Lui que mon cœur se confie, et je suis secouru. Aussi, mon cœur est dans l'allégresse et je Le loue par mon cantique. » S'attendre ainsi à Jéhova, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer en l'estimant, en l'honorant et en y prenant ses délices; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme d'une manière dépendante. J'ai un ami, noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la possibilité ou même à la probabilité qu'il me vienne en aide; cepen-

dant, je suis sûr de son secours, je compte avec affection sur ce qu'il est. Évidemment, mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, dirigé par sa seule bonté. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon cœur suit le sien, quoique dans la dépendance, et son cœur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, il ne m'a pas déçu, et je me réjouis en sa bonté, à laquelle je m'attendais, envers et contre tout. Il m'a prouvé son intérêt en s'occupant de moi. De même, lorsque Dieu délivre le Chrétien, comme lorsqu'il délivrera le Résidu Juif dont parle ce psaume, il peut dire : « Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui. » C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait le trouver.

Le psaume XXVIII nous montre donc un homme dont le cœur s'est confié en celui de Dieu, qui l'a trouvé et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement par son attente, par sa confiance inébranlable. Il se contente de savoir ce qu'est son ami, il se contente de son amour. Il se réjouit de sa délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en même temps,

de son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le cœur d'après sa propre excellence, et qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le Chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît mieux Dieu, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses terrestres et qu'il regarde à celles qu'on ne voit pas. Mais le principe reste le même.

### MALACHIE

Malachie clot les écrits des petits prophètes, comme on les appelle d'ordinaire, en même temps qu'il complète le volume de l'Ancien Testament. Cette circonstance suggère et autorise la pensée que nous y trouverons une courte revue de l'histoire antérieure d'Israël.

Dès le commencement, le Seigneur avait été occupé à mettre à l'épreuve, de diverses manières, ce peuple qu'Il avait pris pour être sien. Après l'avoir délivré de l'Égypte et l'avoir conduit à travers le désert, sous la direction de Josué, Dieu l'établit dans le pays qui avait été promis à ses pères. Et alors, dans un certain sens, Il recommença ses voies avec lui comme sur un nouveau pied. C'est ce qui se voit dans

les jours des Juges qui succédèrent à Josué. Mais, que fut l'histoire? Le peuple se montra transgresseur; le Seigneur dut intervenir par le châtiment: le peuple pleura sous les coups de la verge; le Seigneur suscita un libérateur. Voilà ce qui eut lieu maintes et maintes fois.

Mais durant tout ce temps, Dieu garda Israël, devant Lui et sous sa direction. En ces jours la captivité ne fut point connue et aucun étranger ne vint prendre possession du pays. Israël était encore chez lui. Le pays lui appartenait encore, et Jéhova était son roi aussi bien que son Dieu.

Au temps convenable, le Seigneur éleva le trône et la maison de David. Le peuple prospéra comme royaume, mais le royaume devint infidèle comme l'avait été la nation. Le Seigneur usa d'un long support en faveur de la maison de David, comme Il l'avait fait à l'égard de la nation. Le livre des Juges et celui du deuxième des Chroniques nous font voir tout cela. Mais, à la fin, Israël perdit sa patrie, fut emmené en captivité, et, sous les rois d'Assyrie et de Babylone, eut à faire l'expérience d'une condition pire que celle qu'il avait jamais connue sous la verge des Philistins, des Madianites et des Cananéens. C'est maintenant que prennent place la dispersion du peuple parmi les Gentils et l'envahissement du pays aussi par les Gentils.

Tout cela était affreux. Cependant, une res-

tauration s'effectue, et les captifs retournent de Babylone pour reposséder Jérusalem, pour la rebâtir et la repeupler. La maison de Dieu est édiflée de nouveau; Son Nom y est encore adoré et le service de Son autel rétabli. Mais cet état de choses présentait un aspect tout nouveau. Israël n'était plus maintenant une nation établie dans son propre pays, comme il l'avait été du temps de Josué et des Juges; il n'était pas non plus un royaume placé sous la domination d'un de ses propres enfants (seule royauté que la gloire pût accompagner), comme sous David et ses fils. Le peuple n'était maintenant qu'un vassal des Gentils. Il était redevable au Gentil de la faveur qui lui avait été accordée de pouvoir occuper le pays de ses pères et observer les lois et le service de son Dieu. Il était assujéti au Perse, dont son gouverneur n'était que le vice-roi.

C'était là, assurément, une condition nouvelle. Mais Israël y est placé pour être encore éprouvé par ce moyen, être éprouvé à fond, et pour être pleinement convaincu par là de son entière ruine morale. Car c'est ainsi que la chose a lieu en effet; lorsque le peuple est placé sous l'épreuve, dans ces nouvelles circonstances, il faillit comme toujours. Le livre des Juges avait déjà témoigné contre Israël comme *nation*; le deuxième livre des Chroniques avait témoigné contre lui comme *royaume*; et maintenant Esdras, Néhémie et cette prophétie de



Malachie témoignant contre lui comme *captifs de retour*.

Il me faut cependant aborder un autre ordre d'idées.

Les captifs de retour fournissent au commencement quelques magnifiques exemples de foi et de dévouement pratique, mais Malachie les laisse, comme nous pouvons le voir ici, dans une condition morale des plus tristes. De plus beaux jours, cependant, avaient signalé d'abord leur retour. Des événements importants, plus importants que tous ceux qui s'étaient accomplis en Israël depuis de longues années, venaient de se passer : nous voulons dire le voyage de Babylone à Jérusalem, la réédification du temple, la construction de la muraille et la purification répétée de toute la congrégation. Et cependant il ne se faisait pas de miracle : tout s'accomplissait par la force et l'énergie morales, par le travail de l'Esprit de Dieu dans le peuple, plutôt que par l'action de la main de Dieu, travaillant en sa faveur. Il n'y avait pas de colonne de nuée pour le conduire à travers ce second désert; il avançait pourtant par la puissance de l'Esprit, dont la présence est rendue si évidente dans le jeûne et la prière des bords de l'Ahava. Il refusa de contracter des alliances avec les Samaritains, dans la conscience de son Nazaréat.

Ces fidèles Israélites ne réglèrent en rien leur conduite sur les usages des nations, ni sur la

tradition des anciens, non plus que leurs pensées ou leur sagesse propres. La parole de Dieu seule était leur loi. Nous voyons la grâce et les dons resplendir d'une manière admirable dans quelques individus, tels qu'Esdras et Néhémie. La lumière qui brillait en Esdras et le dévouement sincères qui caractérisait Néhémie purent conduire le peuple à travers les difficultés, alors que la verge de Moïse ne se trouvait plus au milieu du camp pour opérer des miracles à la vue de l'ennemi.

Je ne parle pas de Mardochée et d'Esther, nonobstant tout ce qu'il y a d'extraordinaire et d'admirable dans leur cas, bien que sans l'intervention d'un miracle en leur faveur, par la raison qu'ils représentent Israël dans la *dispersion* et non en tant que de *retour de captivité*.

Mais ces moments d'un plus grand éclat s'étaient évanouis désormais, et Malachie nous fournit le dernier tableau que contienne l'Ancien Testament de l'état d'Israël, état bien triste et bien humiliant en vérité.

Au temps convenable, arrive l'heure du Nou-  
 Les vertus qui eussent donné au Résidu d'Israël ou aux captifs de retour leur véritable caractère se montrèrent dans toute leur perfection dans la Personne du Seigneur Jésus, qui, pouvons-nous dire, fut le résidu de son jour. Il voulait que ses disciples refusassent de traiter alliance avec les Samaritains et que cependant ils fussent soumis à la puissance gentile. « Rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu » est bien comme le sommaire de la religion des captifs de retour.

veau Testament, et nous trouvons les choses juste dans l'état que Malachie nous avait promis qu'elles seraient. Le Messie, le Seigneur du Temple, apparaît introduit par Jean-Baptiste, le messager annoncé dans Malachie, III, 1, et l'Élie de Mal., IV, 5 (si le peuple eût voulu Le recevoir). La série d'épreuves commencée au jour de l'Exode et continuée jusqu'au jour du retour de la captivité est reprise maintenant. Le Messie est présenté<sup>1</sup>, et il s'offre lui-même, sous des formes nombreuses et variées, à l'acceptation d'Israël. A la fin, l'Esprit est donné et les apôtres, remplis du Saint-Esprit, appellent Israël à la repentance et à la foi, afin que viennent ces temps de rafraîchissement et du rétablissement de toutes les choses annoncées et promises par la bouche de tous les prophètes. Ce sont là les visitations les plus glorieuses et les plus riches, les dernières et pourtant les meilleures, celles qui forment la clôture et qui néanmoins promettent le plus; mais, comme toutes les autres, elles demeurent sans résultats, et Israël n'est pas rassemblé.

En Égypte, dans le désert ou dans le pays, comme pèlerins ou comme captifs; comme nation ou comme royaume, en présence du Messie et de ses œuvres, ou visité par l'Esprit-Saint et les effets de sa puissance, Israël est

<sup>1</sup> La parole : « Et si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Élie, qui doit venir, » dit assez clairement que le ministère de celui qui baptisa Christ était un temps d'épreuve.

infidèle du commencement à la fin, et durant toutes les épreuves de la longue patience de la grâce et de la sagesse de Dieu. « Ils résistent toujours à l'Esprit-Saint, » comme le dit d'eux une voix inspirée; et, selon une autre parole aussi inspirée : « Ils remplissent toujours la mesure de leurs iniquités. »

La nation avait été préservée, comme nous l'avons vu, et gardée dans le pays jusqu'à ce que le roi (la maison de David) eût été établi; — et à présent, aux jours de Malachie, elle y est ramenée et maintenue jusqu'à ce que le Messie apparaisse et se présente à eux. « La verge de la tribu de Juda » est garantie ou préservée, afin que « le germe de la racine d'Isaï » puisse lui être offert.

A l'ouverture des Évangiles, nous trouvons la citation de plusieurs passages de Malachie, comme appartenant à ce moment-là des Évangélistes. C'est ainsi que la fin de l'Ancien Testament se lie au commencement du Nouveau. Et ces rapports simples et frappants témoignent de l'unité du divin Volume; ils révèlent quelque chose de la gloire morale de ce Livre et nous font connaître ce que nous apprenons d'un autre témoin encore plus direct, c'est à dire d'un passage du Livre lui-même, que « De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres. »

Voici de quelle manière nous pouvons rapidement esquisser cette prophétie :

CHAPITRE I<sup>er</sup>. — Ce chapitre s'ouvre par un exposé terrible de la condition morale des captifs de retour. L'état d'Israël fut-il jamais pire? Si l'idolâtrie l'avait caractérisé jusque-là, c'est l'impunité qui le fait maintenant; l'esprit de moquerie, l'esprit qui se joue des droits de Dieu et les renie, et ne fait que se moquer des appels les plus tendres et des sollicitations les plus miséricordieuses; de sorte que nous pouvons dire du temps où vivait Malachie, que si l'esprit immonde s'était retiré, il avait été remplacé par un esprit plus méchant encore. Nous ne pouvons pas dire que l'esprit immonde était revenu, amenant avec lui sept autres esprits; car nous ne trouvons dans ce prophète aucun trait qui implique un retour du peuple à l'idolâtrie. Mais nous pouvons dire qu'un esprit plus méchant que l'ancien était venu occuper sa place.

Le mot « *en quoi avons-nous* » que nous trouvons si souvent répété dans ce chapitre en réponse aux appels et aux reproches du Seigneur, résonne d'une manière bien solennellement triste à nos oreilles.

CHAPITRE. II. — Le Seigneur, dans ce chapitre, adresse maintenant, par la bouche de son prophète, une parole de reproche aux sacrificateurs, comme Il l'avait fait auparavant envers le peuple. L'Esprit fait naître dans le cœur du prophète une parole de réprehension contre les abominations commises en Juda et en Jérusalem.

salem, parce que l'alliance faite avec la nation avait été violée. Le Seigneur fait en même temps connaître au peuple qu'ils n'étaient pas à l'étroit dans le Seigneur, qui avait, par envers Lui-même, dans son Esprit, toutes les ressources, toutes les richesses nécessaires pour accomplir fidèlement sa part dans cette alliance, mais qu'ils avaient été leurs propres ennemis à eux-mêmes, en violant les engagements qu'ils avaient pris dans cette même alliance. L'alliance est envisagée sous l'emblème d'un contrat ou de promesses de mariage, et c'est conformément au style des prophètes en général, et selon une figure suggérée tout naturellement par le propre langage du Seigneur à l'égard de Lui-même et de son peuple d'Israël.

CHAPITRES III, IV. — Le Seigneur, tout en poursuivant sa controverse au sujet de l'état de péché d'Israël, lui fait savoir d'une manière positive que le Seigneur du Temple va paraître précédé de son messager, mais que cette mission se trouverait être quelque chose qui serait toute différente de ce qu'ils attendaient. Ils pensaient, sans aucun doute, que cette venue leur assurerait du crédit et de l'honneur, et leur apporterait la délivrance et la gloire; c'est là ce qu'ils recherchaient — et ils prénaient leurs délices dans cette perspective (vers. 2). Mais le prophète s'applique à les désabuser et leur fait connaître que cette venue du Messie serait caractérisée par le *jugement* qu'appelait inévi-

tablement leur mau vaise condition. En sorte que la seule chose dont il pouvait s'agir à présent pour eux était de savoir, Qui pourra soutenir le jour de la venue du Seigneur? non pas, qui en racontera les gloires et les bénédictions, comme ils eussent pu le penser; mais, qui soutiendra l'examen solennel dont il sera accompagné?

Toutefois, malgré toutes les injures qui lui avaient été faites, Dieu était encore riche en patience. En eût-il été autrement, Dieu eût-il été semblable à l'homme, Israël aurait déjà été consumé, tandis que, même à présent, ils pouvaient faire l'expérience qu'Il était disposé à les bénir au delà de leur attente, pourvu seulement qu'ils obéissent.

C'est au milieu de toute cette iniquité nationale que le résidu est manifesté. Le Seigneur déclare qu'Il les tient inscrits, eux et leurs voies, dans son livre de *mémoire*, dès à présent, et qu'Il les *manifestera comme ses précieux joyaux* au jour prochain où paraîtra le Soleil de justice, ayant pour les uns la santé dans ses ailes, mais étant pour les autres aussi ardent qu'un four; — absolument comme les deux dont le Seigneur lui-même parle dans les Évangiles, et qui seront ensemble, soit au lit, soit au moulin, soit aux champs.

Le prophète termine ensuite, en adressant au Résidu des exhortations et des promesses; et l'Ancien Testament se ferme de la même

manière que s'ouvre le Nouveau, car, au commencement de saint Luc, nous retrouvons ce résidu dans les personnes de Zacharie et d'Élisabeth, suivant le conseil que leur avait donné Malachie d'obéir à la loi de Moïse, dans ses statuts et ses jugements; et nous les voyons aussi recevant l'Élie dans la personne de leur fils Jean, en conformité avec la promesse de Malachie.

Il me reste encore quelques mots à ajouter sous forme de post-scriptum.

Le Jean-Baptiste des Évangiles est identifié (quant à l'office, non pas personnellement) avec l'Élie de Malachie (Mat., XI; Marc, I; Luc, I, VII). Jean-Baptiste était prêt à remplir la promesse faite à Israël par le prophète. Il était comme le messager envoyé pour préparer la voie du Seigneur du Temple, et comme celui qui devait convertir le cœur des pères envers les enfants, et le cœur des enfants envers leurs pères. Mais Israël fut incrédule; et comme l'ancien oracle

J'ajouterai qu'il ne fut jamais promis au résidu une délivrance actuelle de la puissance gentile; il fut enseigné à s'attacher à la parole; à attendre le jugement du méchant et l'introduction d'un nouvel état de choses au temps convenable. Il en est de même de nos épîtres, qui ne nous annoncent pas le retour de cette beauté que possédait autrefois l'Église, mais dirigent nos regards vers une chose nouvelle et meilleure; et le retour du Seigneur nous trouvera, dans l'état où nous ont laissés les épîtres — absolument comme la première venue du Seigneur trouva le résidu de Malachie dans l'état où il avait été laissé par Malachie.



est un oracle qui demeure vrai dans l'histoire de ce peuple : « Si vous ne croyez point, certainement vous ne serez point affermis » (Es., VII, 9.) — Israël demeure a sans bénédiction.

Aux jours d'Achab, Élie, comme nous le voyons en I Rois XVIII, fut employé à une œuvre de restauration. Mais ce ne fut que pour un temps. Le peuple se réjouit momentanément à sa lumière, mais Jézabel l'obligea à se retirer de nouveau dans le désert. Il en fut de même de Jean : sa lumière aussi fut un sujet de joie, mais ce ne fut encore que pour un temps. La multitude se fit baptiser par lui ; mais les méchants le haïrent, et ce fut la Jézabel de son époque qui le fit décapiter. Israël fut laissé non affermi soit par Élie, soit par Jean.

Mais l'Élie promis apparaîtra encore, pour introduire réellement à la puissance royale du Messie : car Dieu est véritable, quoique tout homme soit menteur ; Ses dons et Sa vocation sont sans repentance. Il sera fidèle à Israël, quoique Israël ait toujours été trouvé infidèle, ainsi que nous avons pu le constater. Il accomplira Ses desseins de grâce, bien que l'iniquité et la perversion du monde, d'Israël, ou de l'homme, individuellement, n'aient jamais été aussi profondes et aussi criantes. Sa justice et Sa grâce demeurent éternellement.

« Et ainsi tout Israël sera sauvé selon ce qui est écrit : Le libérateur viendra de Sion et détournera de Jacob l'impïété. » (Rom., XI, 26.)

## MÉDITATIONS

### L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

#### OU LES CIEUX OUVERTS

#### CHAPITRES I ET II.

Une des qualités du Livre de Dieu ressort avec force de l'étude de l'Épître aux Hébreux. On peut la lire sous des jours différents, et pourtant pas un rayon n'en contrarie un autre. Cette épître pourrait être lue de six ou sept manières avec la plus grande facilité. Examinons-en un peu maintenant les deux premiers chapitres. Elle vous y ouvre les *cieux tels qu'ils sont maintenant*. Combien un tel sujet n'est-il pas précieux pour le cœur ! Vous regardez en haut, et vous voyez au dessus de vous les *cieux matériels*, mais ce ne sont que les *cieux extérieurs* que vous apercevez ; cette épître vous révèle les *cieux intérieurs*, non dans leur caractère *physique*, mais dans leur caractère *moral*. Elle déploie devant nous les gloires dévolues au Seigneur sus, maintenant accepté dans les *cieux*. Nous sommes ainsi rendus capables de voir les *cieux* dans lesquels il s'est assis, ce dont il

s'occupe là, et ce qui succédera à ces cieux. Quand le Seigneur Jésus se trouvait, ici-bas, les cieux, comme nous l'apprenons en Matth., III, s'ouvrirent pour le contempler. Il y avait alors, ici-bas, un objet digne de l'attention des cieux. Il retourna en haut — et les cieux possédèrent un objet qu'auparavant ils n'avaient jamais connu — *un homme glorifié*. Et maintenant, c'est l'office de notre épître de nous montrer les cieux comme la place de cet homme glorifié. Et de même que Matth., III, nous présente les cieux ouverts pour contempler le Christ, *ici-bas*, de même, dans l'Épître aux Hébreux, nous trouvons les cieux ouverts afin que nous puissions contempler Christ *là-haut*.

Mais si vous me dites : « Est-ce là toute l'histoire des cieux ? En êtes-vous à la fin ? » Certainement non, je n'ai pas fini leur histoire. Dans le quatrième et le cinquième chapitres de l'Apocalypse, nous trouvons les cieux se préparant pour le *jugement de la terre*. Puis, à la fin du volume, je trouve les cieux comme la résidence, non seulement de l'homme glorifié, mais de l'*Église glorifiée*. Quel livre que celui qui peut nous offrir de pareils secrets ! C'est une bibliothèque divine. Vous prenez un volume sur vos rayons, et il vous entretient *des cieux* ; un autre volume traite de *l'homme dans son état de ruine*. Prenez-en un troisième, et c'est *Dieu dans sa grâce* qu'il vous présente, et ainsi de suite, dans une précieuse, merveilleuse variété.

Plaçons-nous maintenant en présence de nos deux chapitres :

« Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. » C'est juste la preuve de ce que j'ai avancé, que l'Épître va nous ouvrir les cieux. Le Seigneur a été ici-bas faisant la purification de nos péchés, et Il est monté pour occuper les cieux *comme* celui qui a fait cette purification. Supposez que j'aie voyagé dans une contrée lointaine, je pourrais vous la décrire de manière à vous faire goûter un plaisir extrême et concevoir un ardent désir de la visiter. Mais quand le Saint-Esprit vient et vous montre les cieux éloignés, il fait bien plus que cela : Il vous montre qu'on y veille à vos intérêts. C'est notre représentant qui est assis dans la place la plus élevée — et il y est assis dans ce caractère même. Est-ce possible d'avoir un lien plus intime avec ce lieu ? Et n'est-ce pas étrange que nous ne prenions pas tous notre vol pour être là aussitôt que nous le pourrions ? Penser qu'Il est assis là-haut, parce qu'Il est venu mourir pour nous d'une mort misérable ! Je vous défie d'avoir dans les cieux un intérêt plus riche que celui que Dieu vous a donné.

Maintenant, dans le vers. 4, nous voyons que ce n'est pas seulement comme ayant fait la purification de nos péchés, mais dans la *vérité de son humanité*, qu'Il est là, assis au dessus

des armées angéliques. Nous avons vu déjà quel immense intérêt nous avons en lui comme celui qui nous purifie de nos péchés, et ici le chapitre nous le présente comme le *Fils de l'Homme* élevé au dessus des anges. L'homme a été préféré aux anges dans la personne de Christ ; la nature humaine a été placée au dessus de la nature angélique, que ce soit en Michel ou en Gabriel qu'elle se trouve. Tout le premier chapitre est ainsi consacré à vous donner deux aspects de Christ dans le ciel. Quels deux secrets ce sont là ! Le Purificateur de nos péchés, et un homme, un véritable homme, semblable à nous-mêmes, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux !

Je lis les quatre premiers versets du chap. II, comme une parenthèse. N'aimez-vous pas ces parenthèses ? Le Saint-Esprit parle le langage de la nature. Souvent, en conversant ensemble, deux amis laissent de côté un instant le sujet de leur entretien, pour converser un peu sur un autre. C'est de cette manière que l'Apôtre en use ici. « Je vous enseigne des choses merveilleuses : prenez garde, qu'elles ne tombent pas dans des oreilles distraites et insouciantes. » Nous ne devons pas être simplement des écoliers, et si nous sommes véritablement, dans l'école de Dieu, des disciples d'un maître vivant, nous aurons notre conscience exercée pendant que nous apprendrons notre leçon. C'est ce que l'Apôtre cherche à faire ici : exercer notre con-

science. Cette parenthèse sonne à l'oreille de la manière la plus douce et la plus agréable.

Mais, quoique ce soit une parenthèse, elle nous révèle une nouvelle gloire. Quelle abondance de fruits dans le champ de l'Écriture ! Ce n'est point un sol à cultiver laborieusement pour n'y recueillir qu'une maigre récolte. Cette parenthèse contient une autre gloire de Christ. (Sûrement, nous ne devrions pas avoir besoin de l'exhortation ! ) Il est présenté là comme un apôtre — *mon* apôtre. Que veut dire cela ? Qu'il est un *prédicateur* pour moi. Dans les temps passés, Dieu a parlé par les Prophètes. Maintenant, Il nous parle par le Fils, et Christ dans les cieux est l'Apôtre du Christianisme. Et son sujet, quel est-il ? *Le salut* : ce salut qu'il a opéré pour nous comme le Purificateur de nos péchés, et qu'il nous fait connaître comme l'Apôtre de notre profession. Ne trouvez-vous pas là quelque chose de *plus* concernant les cieux ?

Puis, le verset 5 nous ramène au sujet du chapitre I : les gloires distinctives de Christ, comme ayant prééminence au dessus des anges. « Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir. » Qu'est-ce que le monde à venir ? C'est le siècle millénial dont traite le psaume VIII.

Nous avons ici trois conditions du Fils de l'Homme : « Un peu moindre que les anges » ; « couronné de gloire et d'honneur » ; et « établi

dominateur sur les œuvres des mains de Dieu ». De sorte que ce n'est point aux anges, mais au Fils de l'Homme, que le monde à venir a été assujetti. Vous voyez par là que vous avez un intérêt dans cet Homme glorifié. Je disais tout à l'heure que si j'étais allé dans un pays lointain, et que je vous fisse la description de ses merveilleux paysages, vous éprouveriez le désir de jouir vous-mêmes de leur vue. Mais cette épître fait plus; elle vous montre que vous avez un intérêt personnel dans ces gloires qu'elle déploie devant vous. Y a-t-il un seul point où ait passé le Fils de l'Homme, dans lequel vous ne soyez pas intéressés? L'Apôtre retrace ici pour vous le sentier qu'il a parcouru. De sorte que, je le répète, cette épître découvre à votre vue les cieux éloignés; vous montre les gloires qui s'attachent à Christ, et vous apprend que vous avez un intérêt direct, personnel, dans ces gloires.

Dans le v. 10 apparaît une pensée nouvelle : « *Consummât* le chef de leur salut par les souffrances. » Arrêtons-nous ici un moment. Il était convenable pour la gloire de Dieu qu'il vous donnât un parfait Sauveur. Croyez-vous cela? Oh! quelles pensées, quand nous le voyons, cela fait naître dans l'âme! Êtes-vous en possession de Christ, de telle manière que vous ne soyez jamais tentés, même par une seule pensée, de regarder au delà de lui? Nous avons obtenu un salut qui ne saurait jamais être mis

en question, un salut infailible et qui soutiendra le choc de quelque jour que ce soit qui puisse venir, obiter et en passant, oblique et indirect.

III. Avec le v. 11, nous lisons plus avant dans l'intérêt que nous avons en l'Homme glorifié. « Car et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un. » C'est pourquoi il ne prend point à honte de les appeler frères. Il n'a pas honte ! Publiez cela pour que la terre et le ciel l'entendent ! Cet Homme glorifié est un Frère des élus de Dieu. Il ne prend point à honte, à cause de *leur dignité* ; non pas simplement à cause de sa grâce, mais à cause de leur dignité personnelle. Il m'a assigné une part de son propre trône. Peut-il avoir honte de ses propres actes, de sa propre adoption ? Quand vous lisez l'Écriture, repoussez toute basse, toute froide pensée. Nos pensées sur Christ devraient être telles qu'elles captivassent notre être tout entier — nous portassent sur des ailes d'aigle. « Je chanterai tes louanges au milieu de l'assemblée. » Christ se levant et conduisant le chant des rachetés, et n'ayant pas honte de se trouver dans leur compagnie ! « Et encore : Je me confierai en lui. » Il fit cela quand il se trouvait ici-bas, et nous le faisons maintenant. « Et encore : Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » Voilà l'intérêt que nous avons dans l'Homme glorifié.

Ensuite nous revenons contempler ce qu'il fut en humiliation. « Il ne prend pas les anges,



mais il prend la semence d'Abraham. » Il a laissé les anges où il les avait trouvés. Les anges excellaient en force, ils ont gardé leur premier état; et il les y a laissés. L'homme excellait en faiblesse; et il est venu et s'est associé avec l'homme. Puis, le vers 47 nous initie à une autre gloire qui s'attache à Christ dans les cieux. Nous le voyons là comme notre Souverain Sacrificateur, toujours attentif à son service de réconciliation à l'égard des péchés, et de secours en vue de la souffrance et de la tentation. L'Épître abonde en gloires divines. Ce sont des masses de gloires et de pensées divines qui se pressent dans ses étroites limites.

CHAPITRES III ET IV.

Nous faisons la remarque, plus haut, que le trait caractéristique de cette épître est, qu'elle nous donne une vue du ciel tel qu'il est maintenant — non pas tel qu'il était en Gen. I, ni tel qu'il sera au temps d'Apoc. IV ou XXI. Le ciel de Gen. I ne contenait pas d'Homme glorifié — ni d'Apôtre — ni de Souverain Sacrificateur. Le ciel de l'Épître aux Hébreux possède toutes ces choses. Tel étant le caractère général de l'Épître, nous avons considéré le Seigneur Jésus en tant que *dans* ce ciel. Ensuite nous avons remarqué comme le Seigneur se trouve là comme un homme glorifié — comme le Purificateur de nos péchés — comme notre Apôtre prêchant le salut, et comme le Souverain Sacri-

ficateur, faisant propitiation pour les péchés. Chaque page est fertile dans l'énumération des gloires du Seigneur Jésus, maintenant dans le ciel. Nous prendrons à présent les chap. III et IV. — Les deux chapitres précédents nous ayant introduits dans les cieux où est Christ, et présenté Christ qui est *dans* ces cieux, ceux que nous allons étudier se tournent un peu vers nous-mêmes, nous regardent un peu vivement et nous disent de prendre garde *maintenant* que nous poursuivons le chemin de compagnie avec Lui. La première pensée est que nous devons le considérer dans sa fidélité. Cette exhortation est généralement mal comprise. *En vue de quoi* devons nous considérer l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession? Est-ce afin de l'imiter? Le sentiment religieux dit oui; mais telle n'est certainement pas la portée du passage. Je dois le considérer comme fidèle à Dieu, pour ce qui me concerne; fidèle de telle sorte que je puisse être sauvé éternellement. Si je ne le considère pas ainsi, j'ai plus qu'émoussé la pointe du passage et perdu le sentiment de la grâce. Ce qui nous est présenté ici, ce n'est pas la fidélité de Christ quand il marchait ici-bas, mais sa fidélité maintenant dans le ciel. Je regarde en haut, et je le vois s'acquittant de ces offices, fidèle à Celui qui l'a établi. Est-ce mon affaire de l'imiter dans sa Souveraine Sacrificature? J'ai à le considérer

pour mon bonheur et mon encouragement. Quelle constellation de grâce tout cela renferme ! La grâce de Dieu qui a établi Christ, la grâce du Fils qui s'acquitte de l'œuvre, et la grâce qui ouvre le chap. III; sont d'une magnificence infinie. Où trouver une exhortation plus sublime, ou une plus divine doctrine ? Nous avons le Fils dans les plus hauts cieux — assis là comme le Purificateur de nos péchés — l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession — et pourrait-il y avoir une exhortation plus divine que celle qui me dit de m'asseoir *tranquillement* et de regarder à Lui dans sa fidélité là-haut ?

Puis, dans les vers. 3, 4 et suivants, c'est en contraste avec Moïse que d'autres gloires de Christ sont révélées ! La première dispensation est appelée ici une maison. C'était un serviteur pour le service d'un Christ qui venait — Moïse et la maison sont identiques. Tout l'organisme de cette dispensation, toutes les institutions qui y étaient en activité, étaient sans valeur si elles ne rendaient pas témoignage à un Christ qui devait venir. C'est pourquoi c'était un serviteur. D'un autre côté, quand le Seigneur vient, il vient comme Fils, pour réclamer ce qui est à lui comme sien. Et maintenant tout se résume en ceci : — *La maison sur laquelle il est établi, lui sera-t-elle fidèle ?* En quoi votre fidélité consiste-t-elle ? A persévérer dans votre confiance, et à retenir ferme jusqu'à la fin la joie

de l'espérance. « Christ pour moi — Christ pour moi ! » Je ne veux rien autre que ce Christ qui suffit à tout. Attachez-vous à lui jour après jour jusqu'à ce que le voyage du désert soit fini. Ainsi, vous faites partie, et partie intégrante, de cette maison sur laquelle il est établi comme Fils. Et il n'est pas seulement établi sur elle ; mais, pensée bien plus chère, plus précieuse ! il la réclame comme sienne. C'est parfaitement juste de lui être soumis ; mais il vous dit de reposer près de son cœur. La fidélité ne consiste pas simplement à être soumis à l'autorité souveraine de Christ. Si je demeure sur son sein, *alors* je suis fidèle. En venant à l'exhortation, dans les chap. III et IV, l'Esprit n'a donc pas quitté le terrain élevé et merveilleux des chap. I et II. Puis, arrivé à ce point, il se tourne vers le Ps. XCV. Si vous commencez de lire au Ps. XCII et que vous continuiez jusqu'à la fin du Ps. CI, vous verrez que cela fait un magnifique petit volume millénial. Ce sont des exhortations, des appels de l'Esprit de foi en Israël, l'invitant à regarder en avant au repos de Dieu. Comment se fait-il que cela est introduit ici ? Le voyage d'Israël à travers le désert, est un vivant tableau de celui que le croyant accomplit maintenant du sang à la gloire. Quelquefois, à la lecture du commencement du chap. IV, les gens se retournent sur eux-mêmes. Mais le repos de la conscience n'est en aucune manière la chose dont il s'agit dans ce passage : il nous assure

que nous sommes sortis d'Égypte et que nous tendons vers Canaan. Le danger n'est point que le sang ne soit pas sur le linteau, mais que nous tombions en chemin. Jamais l'Apôtre ne vous appelle à réexaminer la question, si vous avez trouvé le repos dans le sang — mais à prendre garde de quelle manière vous cheminez le long de la route. Quand il parle de repos, c'est du repos du royaume — et non du repos de la conscience. Ensuite, le Saint-Esprit appelle tout le siècle à travers lequel nous passons, *un jour* : « *Aujourd'hui.* » — C'était une courte journée pour le malfaiteur mourant — une courte journée pour le martyr Étienne, un jour plus long pour Paul, et un jour plus long encore pour Jean; mais qu'il soit court ou long, le voyage du désert n'est qu'*un jour*, et vous avez à retenir Christ jusqu'à la fin. Si vous devez être participants de Christ, il vous faut tenir ferme jusqu'à la fin. Mais, qu'est le Christ du vers. 14? Un Christ crucifié? *Non*: c'est Christ *glorifié*. Vous êtes participants de Christ dans le royaume, si vous retenez ferme Christ crucifié. Que ce mot « *aujourd'hui* » ne cesse pas un instant de retentir dans notre cœur et notre conscience. Retenir un Christ crucifié, constitue mon droit au repos d'un Christ glorifié. Deux choses combattent contre vous pour vous frustrer de cette bénédiction — le *péché* et l'*incrédulité*. Ne reconnaissez-vous pas ces deux ennemis à mesure que vous avancez? Continuerai-je de pécher?

Dois-je accueillir une seule mauvaise pensée? Il est possible que je sois pris à l'improviste, mais dois-je les traiter l'un et l'autre autrement que comme des ennemis? Puis, l'incrédulité est une action de l'âme à l'égard de Dieu. Vous et moi, nous ignorons ce que c'est que la sainteté du caractère — ce que c'est que d'être, entre l'Égypte et Canaan, — si nous ne savons pas que ces deux choses tiennent bon pour s'opposer tous les jours à ce que nous passions.

Le chap. IV poursuit encore ce sujet. Le *Christ* du chap. III, 14, est le repos du chap. IV: Christ glorifié — repos glorieux. Il nous a retirés d'Égypte. L'exhortation s'adresse à des gens qui sont hors d'Égypte. Nous avons laissé derrière le linteau aspergé de sang. Le pays de la gloire, Canaan, est devant nous. Prenez garde que vous ne l'atteigniez pas. « Nous avons été évangélisés, aussi bien que ceux-là. » — L'Évangile, non pas du *sang* de Christ, mais de la *gloire* de Christ. Il prit une forme pour l'oreille des Israélites, et il en prend une autre pour nous; mais à eux comme à nous, le repos fut prêché. L'Apôtre revient alors en arrière, d'une manière pleine de beauté, au Sabbat de repos du Créateur. Dieu s'était ménagé un repos après l'œuvre de la création. Il s'était promis un repos en Canaan, après qu'il aurait fait passer le désert à Israël. Mais Adam troubla son repos dans la création — et Israël troubla son repos en Canaan. Doit-il donc être frustré

de son repos? Non; Il l'a trouvé *en Christ*. Dieu se retirant en Christ, après n'avoir jamais trouvé que déception en l'homme, tel est le secret de tout le Livre de Dieu. Christ est celui qui a opéré ce repos, et qui le tient maintenant, et il reste avec lui, tant pour Dieu que pour ses saints. « Puis, donc, qu'il reste que quelques-uns y entrent. » Ce n'est plus une chose qui puisse manquer, dépendant d'Adam ou d'Israël; — prenons donc garde de ne pas l'atteindre.

Maintenant, nous trouvons deux manières d'user de Christ. La fin du chap. III nous a signalé deux ennemis — ici, à la fin du chap. IV, ce sont deux usages à faire de Christ qui nous sont présentés. Nous devons nous servir de Lui comme la Parole de Dieu, et comme le Souverain Sacrificateur de notre profession. Est-ce de cette manière que je le prends et l'applique à mes nécessités? Ces deux aspects de Christ font face au péché et à l'incrédulité. Que la Parole de Dieu juge des pensées et des intentions de votre cœur. Au lieu de donner libre carrière à vos convoitises et aux vanités, invitez à entrer l'épée à deux tranchants, qui ne tolère pas un seul petit brin de péché! Et, après avoir expulsé l'ennemi — avoir trouvé quelque convoitise favorite cachée dans *ce coin-ci*, et quelque vanité que vous ne soupçonniez point dans *celui-là* — que faut-il que vous en fassiez? Portez-les à Christ, et que sa Souveraine Sacrificature

en dispose selon la miséricorde et la grâce qui sont en elle; et nous y avons vu un homme revêtu de diverses gloires, dans chacune desquelles j'ai le plus grand intérêt. Vient ensuite l'exhortation: Deux ennemis vous pressent! — Prenez garde. — Au lieu de leur céder, usez de l'épée à deux tranchants; et quand vous les avez repoussés, apportez-les à Jésus. Quelle admirable harmonie entre le Christ tel qu'il nous est dépeint en haut, dans les chap. I et II, et vous et moi tels que nous sommes présentés ici-bas dans tous les traits des chap. III et IV!

#### CHAPITRES V ET VI.

Nous lisons maintenant jusqu'au v. 10 du chap. V, et nous pouvons observer qu'à partir de là jusqu'à la fin du chap. VI, l'Apôtre introduit une parenthèse pour donner quelques sérieux avertissements. Son style est plein de parenthèses; nous en faisons aussi grand usage dans nos rapports les uns avec les autres, et de pareilles petites coupures et interruptions dans un discours nous sont toujours agréables. Les dix premiers versets (chap. V) offrent à nos pensées un sujet bien important. Dans le premier verset, nous trouvons l'idée générale de la sacrificature envisagée en elle-même. C'est cette chose qui est pour le service des



hommes dans leurs relations avec Dieu. Puis vient la nature du service : « Afin qu'Il offre des dons et des sacrifices pour les péchés » ; c'est à dire, afin qu'Il conduise devant Dieu tant les services eucharistiques et pénitentiels que les services expiatoires. Il se tient debout pour prendre soin de nos intérêts auprès de Dieu, sous quelque forme que ce soit. Il est « pris d'entre les hommes » pour qu'il soit capable d'avoir de l'indulgence pour les ignorants et les errants. Il n'est point pris d'entre les anges. Aussi lisons-nous en Timothée : « l'homme, Christ Jésus ». En établissant un sacrificateur pour nous, Dieu a choisi quelqu'un qui puisse avoir de l'indulgence. Nous trouvons à la fin du chap. VII, que le Seigneur Jésus était exempt d'infirmité ; mais, ici, le sacrificateur était un homme qui *à cause de son infirmité* pouvait éprouver de la sympathie. Le Seigneur Jésus eut à apprendre comment éprouver de la sympathie, aussi bien qu'à apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes.

Dans les Écritures de l'Ancien Testament, deux personnes sont distinctement établies dans l'office de la sacrificature : Aaron, aux chap. VIII et IX du Lévitique, et Phinéas en Nomb. XXV. Il y avait entre eux cette différence : qu'Aaron fut simplement *appelé* à la sacrificature, et que Phinéas y *acquît* un droit. Quand nous en venons au Seigneur Jésus, nous trouvons qu'il réunit en Lui l'un et l'autre de ces sacrifica-

teurs. Il fut « appelé de Dieu, ainsi que le fut Aaron. » Aaron fut simplement un sacrificateur *appelé*. La sacrificature de Nomb. XXV est en contraste avec celle d'Aaron. Phinéas ne fut point appelé comme le fut Aaron; mais il acquit son titre. De quelle manière l'acquiert-il? Il fit propitiation pour les enfants d'Israël au jour de leur grande chute au sujet des filles de Baal-Péor, en sorte que l'Éternel put de nouveau regarder avec satisfaction leur camp errant dans le désert. Il s'avança pour venger la querelle de la justice, et faire propitiation pour le péché du peuple. « Et l'Éternel parla à Moïse, en disant : Phinéas a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël; c'est pourquoi, dis-lui, voici, je lui donne mon alliance de paix, et l'alliance de sacrificature perpétuelle. » Rien ne peut être plus beau que cela. Vous ne sauriez lire le Christ de Dieu à une plus magnifique lumière que dans cet acte de Phinéas. Aaron n'eut jamais un droit pareil à une alliance de paix. C'est donc à ces deux lumières que vous pouvez lire dans l'Ancien Testament la sacrificature du Seigneur Jésus. Il fut, Lui, le véritable Aaron et le vrai Phinéas, qui sont tous deux signalés ici. Jésus, notre précieux Sauveur, fut appelé au glorieux office de sacrificateur, ainsi que le fut Aaron, mais Il entra en charge *parce qu'il avait fait*

*propitiation*. Cette terre était comme le parvis extérieur du temple où se trouvait l'autel d'airain. Et le Seigneur Jésus est assis maintenant dans le sanctuaire des cieux, que Dieu a dressé et non pas l'homme, parce qu'il a passé par l'autel d'airain sur la terre. Il a passé par l'autel et y a satisfait. Rien ne saurait être plus simple, et toutefois rien qui porte un pareil cachet de mystérieuse grandeur. De quelle manière Dieu rendit-il témoignage de la satisfaction que l'autel d'airain avait donnée à sa justice? Par le déchirement du voile. C'est donc chose facile que d'entrer. Si Dieu a déchiré le voile, dois-je permettre qu'il ait été déchiré pour rien? S'il est déchiré, maintenant j'ai autant le droit d'entrer, que les Israélites étaient obligés, autrefois, de rester dehors. En satisfaisant à la justice divine à l'autel, Christ a passé, par le voile déchiré, dans le sanctuaire qui est dans les cieux. Le passage que nous méditons fait voir tout cela. Christ ne s'est pas glorifié lui-même, pour être Souverain Sacrificateur. Pourquoi est-ce un honneur d'être Souverain Sacrificateur? Vous me direz que rien ne saurait ajouter à la dignité du Fils de Dieu; et je l'accorde pleinement. Mais laissez-moi vous demander si les hommes ne savent pas ce que c'est que posséder des dignités *acquises*, aussi bien que des dignités *héréditaires*? Le fils d'un noble va à la guerre : est-ce qu'il ne peut pas *acquérir* des honneurs, des distinctions qui

viennent s'ajouter ainsi aux dignités héréditaires dans sa famille? Et n'est-ce pas, à coup sûr, celles qu'il a acquises qu'il appréciera le plus? Il sent, en effet, qu'elles l'honorent davantage, ses gloires héréditaires étant bien à lui sans doute, mais non pas grâce à lui: tandis que les dignités qu'il a gagnées sont plus particulièrement siennes. Les choses humaines peuvent parfois jeter du jour sur les choses divines. Qui et quoi pourraient ajouter quelque chose à Celui qui est Dieu au dessus de tout, béni éternellement? Mais le Fils s'est trouvé à la bataille, et a acquis des honneurs qui n'eussent jamais été siens, s'il ne s'était pas chargé de la cause des pécheurs; et chers et précieux lui sont ces honneurs! Ce mot « appelé » a une exquise douceur dans l'original. Dieu L'« a salué », L'« a accueilli » quand Il L'a fait asseoir dans le sanctuaire, comme Il L'« a accueilli » quand Il L'a fait asseoir sur le trône: « Assieds-toi à ma droite. » L'Épître aux Hébreux nous fait voir, dans les cieux ouverts, un trône aussi bien qu'un sanctuaire.

Dans les versets 7, 8 et 9, nous trouvons quelques vérités fort importantes, dans lesquelles nous sommes intéressés. « Qui, durant les jours de sa chair » (remarquons cela avec une sainte révérence), « ayant offert avec de grands cris et larmes, des prières et des supplications, à celui qui pouvait le sauver de la mort. » La scène de ce combat fut éminemment marquée

en Gethsémané. Que se passa-t-il là ? Christ, pour ainsi dire, recula à la pensée de subir le jugement de Dieu contre le péché. « Et ayant été exaucé à cause de sa piété. » Il fut exaucé, parce que la mort, le salaire du péché, n'avait pas de droit sur Lui. Son droit à la délivrance fut reconnu, et au lieu du jugement de Dieu pour dessécher sa chair, il Lui est envoyé un ange pour Le fortifier.

Toutefois Il souffrit la mort. Il aurait pu se prévaloir de son droit personnel à en être exempté; néanmoins il la subit. Il apprit l'obéissance à sa commission en allant de Gethsémané au Calvaire, et maintenant Il se présente aux regards de tout pécheur sur la terre, comme l'Auteur du salut éternel. En Gethsémané, nous voyons le Seigneur, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, faisant valoir son droit contre la mort. Son droit est reconnu; néanmoins, bien que la mort n'eût pas de prise sur Lui personnellement, Il dit : « Que ta volonté soit faite ! » Il eût pu de Gethsémané aller au ciel; mais il préféra aller de Gethsémané au Calvaire, et ainsi, ayant été consommé là, Il est devenu l'Auteur du salut éternel pour tous ceux qui Le reçoivent. Puis, lorsque l'autel fut satisfait, le Sanctuaire Le reçut, et c'est là qu'Il est. Dans l'œuvre de la création, Dieu planta un homme dans le jardin, dans l'innocence; dans l'œuvre de la Rédemption, Dieu a planté un homme dans le ciel, dans la gloire. Il y a une gloire

qui l'emporte de beaucoup. La gloire qui brille dans la Rédemption, réduit à néant celle qui éclata jadis dans la création. *non est tunc regnum*.  
 Nous sommes arrivés au vers 10. Observez que le langage du vers 10 est repris au vers 20 du chap. VI, et qu'à ce point d'argumentation, n'a pas avancé au delà de ce verset 10. Supposez donc que j'eusse à étudier avec vous les chap. I, II et III de 1 Cor. vous trouverez là l'Apôtre empêché dans son enseignement. « Vous êtes charnels; je ne puis vous initier à la connaissance des riches trésors que je possède, et qui sont accumulés pour l'Église. » Il en est de même ici; seulement, le mal qui faisait obstacle là était d'une nature *morale*; ici, c'est un mal qui tient à la *doctrine*. Il était très difficile à un Hébreu de se détacher des choses dans lesquelles il avait été élevé. Il était « ignorant dans la parole de la justice. » L'esprit légal est enclin à prendre la justice ainsi que Moïse le faisait, comme une chose *demandée* de nous. Dieu la prend comme une chose qu'Il veut nous donner. Et dans le chapitre suivant, trouvant cet obstacle parmi eux, il pousse un cri d'alarme; comme à l'ouverture du chap. II, il a fait retentir une parole d'exhortation. L'esprit *charnel* et l'esprit légal sont deux grands misérables. Ils sont l'un et l'autre de petits regards qui abîment la vendange de Dieu. « Or, » dit l'Apôtre, « il vous faut quitter ces choses. Il faut que je vous mette à un autre volume, et

ce volume, c'est *la perfection*. » « Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, » etc. C'est à dire, « ce n'est pas en mon pouvoir de le faire. » Il nous faut laisser cela à Dieu, qu'ils soient ramenés ou non. L'assaut est entre Dieu et eux. C'est une chose terrible, après avoir connu Christ, de retourner aux ordonnances. Mais je n'ai pas d'autorité pour dire que ce ne sera pas pardonné dans la personne de plusieurs qui ont été ainsi séduits, mais qui sont revenus.

#### CHAPITRE VII.

Il est important pour nos âmes de considérer attentivement la sacrificature de Christ selon l'ordre de Melchisédec. C'est pourquoi nous laisserons de côté, pour le moment, la parenthèse de la fin du chap. VI, et nous lirons une partie du chap. V et tout le chap. VII. Nous avons considéré la sacrificature du Seigneur Jésus en tant qu'elle se réfléchissait dans Aaron et dans Phinées, Aaron, nous l'avons vu, fut simplement *appelé* à son office — Phinées *gagna* le sien. Examinons maintenant la phase de la même sacrificature selon l'ordre de Melchisédec.

Si je vous disais que ce monde n'est que la scène d'une vie déjà perdue — je serais compris de vous. La vie n'est qu'une mort différée. *Revenir à la vie, c'est revenir à Dieu*. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Le péché a opéré la perte de la vie; par consé-

quent, si je puis effectuer un retour à la vie, j'effectue un retour à Dieu. Dieu visite ce monde dans un double caractère — comme *Celui qui vivifie*, et comme *Juge*; et le chap. V de Jean nous déclare que nous sommes tous intéressés dans l'une ou l'autre de ces visites. Or, cette épître a pour but de faire savoir à tout pauvre croyant en Jésus qu'il est revenu à la vie, et qu'il a affaire désormais avec le Dieu vivant, et avec Dieu comme Celui qui vivifie. « Le Dieu vivant » est une expression qui se rencontre fréquemment dans cette épître. « Abandonner le Dieu vivant » — Servir le Dieu vivant » — « La cité du Dieu vivant. » C'est ainsi le Dieu vivant qui occupe le champ de ma vision soit maintenant soit dans la gloire. Je dois *maintenant ne pas* L'abandonner; ce qui implique que je suis revenu à Lui. Je me suis échappé de la région de la mort, et suis revenu à la région de la vie; et bientôt je trouverai dans la gloire la *cité* du Dieu vivant. La question est de quelle manière je suis revenu à Lui. Notre Épître révèle cela admirablement. Quel magnifique sujet moral que de suivre à travers les quatre évangiles le Seigneur Jésus dans son ministère, et de Le voir du commencement à la fin de son histoire se montrer comme le Dieu vivant dans ce monde — que de Le contempler à Gethsémané — Le contempler rendant l'esprit — puis comme le Dieu vivant ressuscitant de la tombe, et accordant le Saint-Esprit! En Lui



nous voyons le Dieu vivant dans une scène toute remplie de la mort. C'est l'Épître aux Hébreux tout spécialement qui nous présente Christ comme le Dieu vivant. L'Apôtre est plein de la mort et de la Croix de Christ. Ce ne serait pas l'Épître aux Hébreux si elle ne prenait pas Christ dans son caractère de substitut. Mais quoique nous y voyions l'*Agneau sur l'Autel*, nous y voyons aussi *le sépulcre vide*. Nous avons remarqué antérieurement que le Seigneur lui-même rattache toujours à l'histoire de sa mort l'histoire de sa résurrection. « Le Fils de l'Homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes, et ils le condamneront à mort...; mais le troisième jour *Il ressuscitera*. » Nous trouvons la même chose ici, seulement sous forme de doctrine, et non comme récit historique. La croix est souvent nommée, mais toujours en compagnie de l'ascension. Prenez le commencement de l'Épître : « Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés. » Comment les a-t-il purifiés? *Par la mort*. La mort vous est présentée dès l'ouverture de cette épître; mais vous lisez aussitôt : « S'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. » Nous lisons encore : « De sorte que par la grâce de Dieu il goûtât la mort pour tous. » Est-ce que l'histoire se termine là? Non, Il est « couronné de gloire et d'honneur. » L'Épître aux Hébreux reprend comme doctrine ce qui se trouve comme histoire dans les évangi-

les. Le Saint-Esprit considère le Dieu vivant dans la personne de Jésus, comme Jésus manifestait le Dieu vivant dans sa personne. Ainsi encore, au chap. II : « Afin que par la mort » la mort est de nouveau mise devant vous; mais qu'est-ce qui suit? « Il rendit impuissant celui qui avait la puissance de la mort. » N'ai-je pas là encore le Sépulcre Vide aussi bien que l'Autel et l'Agneau? Je vais, dans cette épître, trouver un tombeau vide; mais ce n'est pas comme Marie de Magdala, et l'autre Marie. » *Je m'attends* à le trouver vide. Leur erreur, chères femmes, était qu'elles s'attendaient à le trouver occupé. Pour moi, je vais, comptant le trouver vide, et je le trouve tel en effet. Quand je vois l'Agneau sur l'Autel et le Sépulcre vide, je me suis saisi de la vie victorieuse, qui ne saurait faillir. C'est là la pierre vive dont le Seigneur parlait à Pierre. Nous trouvons dans le chap. V, qu'en Gethsémané Il posa la question de son droit, et qu'Il fut exaucé à cause de sa piété. Il avait un droit moral à la vie. Puis il fit l'abandon de ce droit moral, et prit sa place comme substitut. De Gethsémané il marcha au Calvaire. Ce moment merveilleux, solennel, fut l'heure de Gethsémané. Là fut réglée entre Dieu et Christ la grande question de la vie et de la mort; et au lieu de prendre son chemin vers le ciel, selon qu'Il en avait le droit, Christ poursuivit la route affreuse sur laquelle nos péchés L'avaient mis ici-bas. Tout cela est d'un

immense et précieux intérêt. Au Calvaire, encore nous le trouvons dans la mort; mais à l'instant où Il expira, tout sentit le pouvoir du Vainqueur. Il était descendu dans les plus sombres régions de la mort, mais du moment qu'Il y toucha, elles sentirent toutes le pouvoir du Vainqueur. La terre trembla — les rochers se fendirent — les sépulcres s'ouvrirent, et les corps des saints ressuscitèrent. Et si nous regardons au chap. XX de Jean, nous voyons, non pas seulement le tombeau vide, mais le tombeau juché des signes de la victoire — les linges à terre, et le suaire qui n'était pas avec les linges, mais était plié en un lieu à part. Nous ne serons jamais en état de lire le mystère du Christ de Dieu, si nous ne nous souvenons pas de Lui comme du Dieu vivant au milieu de la mort, remportant des victoires dignes de Lui-même. Nous le voyons dans la mort déchirant le voile. Dans le Sépulcre, le suaire plié à part proclame qu'Il a vaincu. Il nous apparaît ensuite au milieu de ses disciples, et Il est exactement le Dieu vivant de Genèse I. Si là, en effet, Dieu souffle la vie dans les narines de l'homme, et se montre ainsi le Principe et la Source de la vie; en Jean XX, le Seigneur brille sous nos yeux comme le Principe et la Source de la vie impérissable, quand Il souffle sur les disciples, leur disant: « Recevez le Saint-Esprit. » Tel est le caractère dans lequel nous Le présente cette épître, — comme ayant

droit à la vie, et comme la tenant pour nous. C'est là sa Sacrificature selon l'ordre de Melchisédec. Il n'est pas simplement le Dieu vivant. Il eût pu être cela s'Il fût allé au ciel depuis *Gethsémané*; mais Il alla au ciel depuis le *Calvaire*, et maintenant Il y est comme le Dieu vivant pour nous : et Dieu est pleinement satisfait — sûrement Il est satisfait. Comment ne le serait-il pas? Le péché a été ôté, et le Dieu béni souffle l'élément de vie. C'est, pour ainsi dire (que ce soit avec des cœurs prosternés en adoration que nous tenions ce langage), son élément naturel, et Il est satisfait. De plus, Dieu a exprimé sa satisfaction: Quand et de quelle manière? Lorsque Christ fut ressuscité, à la face du monde qui criait : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous, » Dieu dit : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Ce fut là sa satisfaction en un Christ *rejeté*. Et lorsque Christ monta dans les cieux dans un autre caractère, comme ayant fait propitiation, Il Le plaça dans les plus hauts cieux avec un serment, et bâtit pour Lui un sanctuaire — « Le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme. » — Lui était-il possible de nous montrer sous une forme plus intéressante, qu'Il est satisfait de ce que Christ a fait pour nous?

Les services d'un tel Souverain Sacrificateur sont-ils suffisants pour moi? Ils *doivent* l'être.

Je suis en connexion avec la *vie*, et toute question est réglée entre moi et Dieu. Christ est Roi de Justice et Roi de Paix, et Il dispense tout ce dont vous avez besoin, en vertu de l'autorité royale de son propre nom.

Aussitôt que vous voyez le Dieu vivant se déployer dans cette épître, vous trouvez qu'Il communique, à tout ce qu'Il touche, la vie pour l'éternité. Le *trône* de Christ demeure aux siècles des siècles — le chap. I vous dit cela; Sa *Maison* est aux siècles des siècles — le chap. III vous dit cela; Son *Salut* est éternel — le chap. V vous dit cela; Sa *Sacrificature* ne se transmet point — le chap. VII vous dit cela; Son *Alliance* est éternelle — le chap. IX vous dit cela; Son *Royaume* ne peut pas être ébranlé — le chap. XII vous dit cela; Il ne touche rien qu'Il ne lui communique l'éternité. Pour désigner d'un mot l'Épître aux Hébreux, nous pourrions dire que c'est l'Autel Chargé et le Sépulcre Vide.

Christ s'est mis en possession de la vie, mais non pas pour la garder pour Lui-même. N'entendez-vous pas ce Jésus vivant dire dans les plus hauts cieux : «Maintenant que j'ai gagné la vie, je veux la partager avec vous.» Oh! profondeur des richesses!

#### CHAPITRE VIII.

Dans notre méditation sur le chap. VI, nous n'allâmes que jusqu'au v. 7, et, là, nous primes

le chap. VII. Maintenant, nous lisons la fin du chap. VI et celle du chap. VIII. Mais, ayant de poursuivre la doctrine de l'Épître, nous examinerons un peu ce que nous avons appelé la parenthèse d'exhortation du chapitre VI. Nous avons laissé la doctrine au v. 10. du chap. V; et de là jusqu'à la fin du chap. VI, c'est une parenthèse que nous trouvons. Nous avons remarqué qu'en s'interrôpant pour les exhorter, la chose que l'Apôtre craignait de rencontrer dans les Hébreux, et contre laquelle il voulait les prémunir, ce n'était pas la corruption *morale*, comme dans les Corinthiens, mais la corruption de la *doctrine*. Et ne voyons-nous pas autour de nous, aujourd'hui, des variétés morales pareilles? L'un a les dispositions corinthiennes; — l'autre les dispositions galates. Ce qu'il craignait à l'égard des Hébreux, c'est qu'ils abandonnassent Christ comme l'objet de leur confiance.

Quelle est la culture que Dieu est occupé à donner à vos cœurs aujourd'hui (v. 7)? Ce n'est pas celle de la Loi, mais celle de la grâce. Moïse était sur le principe de la Loi, — le Seigneur Jésus était sur le principe de la Grâce, et des cœurs ouverts, heureux, reconnaissants, sont les herbes propres à une culture pareille. Comment votre âme est-elle devant Dieu? Le voyez-vous prêt à vous juger, ou dans la riche effusion de sa grâce? La communion de votre âme avec Dieu se passe-t-elle dans la liberté de la grâce,

ou dans la crainte d'un jour prochain de jugement? Si c'est ce dernier cas qui est le véritable, elle ne produit pas des herbes propres à ceux pour qui elle est labourée. Les épines et les chardons sont le produit de la nature. Elles sont le produit naturel d'une scène corrompue, que ce soit la terre que je foule ou le cœur que je porte au dedans de moi. Si j'agis dans un esprit légal, dans un esprit de propre justice — que mes rapports avec Dieu soient des rapports comme avec un Juge — n'est-ce pas là chose selon la nature? Or, tout cela n'est que *chardons et épines*. Mais, si je marche au contraire dans la confiance filiale de quelqu'un qui a cru et se fie au salut de Dieu, voilà la terre qui porte des fruits propres à ceux pour qui elle est labourée.

Maintenant, sur quoi l'Apôtre se fonde-t-il pour être persuadé (v. 10) de « meilleures choses » par rapport à eux? Ce n'est pas qu'il se confie dans la simplicité de leur intelligence de la grâce, mais c'est parce que les fruits de la justice se voyaient parmi eux — magnifiques choses qui accompagnent le salut, mais ne le *constituent* jamais. Aussi, en voyant cette abondante fertilité, l'Apôtre dit-il: « Quoique je pousse un cri d'alarme, ce n'est pas pour vous que je crains. » S'étant placé sur ce terrain, il continue de s'y tenir jusqu'à la fin du chapitre, et ne revient au sujet de la doctrine qu'au chap. VII. Il les exhorte à persévérer à servir

les saints. Est-ce que la connaissance que vous avez de Christ produit chez vous ces deux résultats : communion secrète de l'âme avec Lui, et énergie pratique de marche chrétienne et de fertilité dans les fruits de l'Esprit? « Maintenant » dit-il, « poursuivez dans cette belle activité pratique par laquelle vous avez commencé. Ne devenez pas paresseux, mais imitateurs de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent des promesses. Puis, il présente Abraham comme quelqu'un qui ne se relâcha pas jusqu'au bout. Abraham n'obtint pas seulement la promesse en Gen. XV, mais il eut patience jusqu'à ce qu'elle lui fut confirmée par un serment en Gen. XXII. Nous ne sommes pas appelés à la foi seulement, nous le sommes aussi à la patience de la foi. Ne pouvez-vous pas avoir une consolation, et cependant ne pas avoir une *ferme* consolation? Nous voyons cela en Abraham. Il eut une *consolation* en Gen. XV, et une *ferme* consolation en Gen. XXII. Un saint me disait un jour : « Dans cette dernière maladie, le Seigneur m'a amené si près de Lui-même, que j'ai senti comme si je n'avais jamais cru auparavant. » L'Apôtre voudrait qu'il en fût de nous comme d'Abraham (en Gen. XXII), que « nous eussions une ferme consolation, nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance qui nous est proposée. » Ordinairement, on fait une fausse application de ce passage. Ce n'est pas le pécheur courant se réfugier sous le sang



de Christ, qui nous y est présenté, mais bien le saint se précipitant de la ruine de toute perspective ici-bas vers l'espérance de la gloire. Nous trouvons-nous, vous et moi, sur la ruine de toute chose ici bas? Nourrissons-nous des espérances pour demain? Abraham était un homme qui s'était enfui de toutes les perspectives terrestres, pour se saisir de l'espérance de la gloire. L'Apôtre dit : « saisir l'*espérance*, non la *croix*. La parole de Dieu a une force qui d'ordinaire nous échappe. Ensuite il revient aux figures lévitiques. *Votre* espérance entre-t-elle au dedans du voile? N'avez-vous pas une espérance pour demain? Quel est l'objet à l'attente duquel est suspendu votre cœur? Est-ce l'espérance du retour de Christ, ou la promesse de demain?

« Où Jésus est entré pour nous comme Précurseur. » Ici, le Seigneur Jésus nous apparaît sous un nouveau caractère. Nous le voyons dans le ciel, non seulement pour nous comme notre Souverain Sacrificateur, mais pour nous assurer une place avec Lui-même. Oh! si nous étions capables d'exposer les gloires de la dispensation actuelle! Elle est pleine de gloires. Jésus est à présent dans le ciel dans la gloire d'un *Précurseur* — d'un Souverain Sacrificateur — de Celui qui a fait la purification de nos péchés. Il y est assis, magnifiquement revêtu de gloires. Il en revêtira d'autres dans les siècles millénials. Il sera aussi Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs sur la terre milléniale. Il

n'est pas cela maintenant ; mais il y a des gloires dans lesquelles Il brille à l'œil de la foi. Allez et méditez avec des cœurs profondément pénétrés, sur les gloires de « ces derniers jours » comme ils sont appelés dans cette Épître.

Nous passons au chap. VIII. « Nous avons un tel Souverain Sacrificateur qui s'est assis à la droite de la Majesté, dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme. » Quelles exquisés paroles ! De quelles gloires les cieux furent-ils remplis dans les jours de la création ? Le soleil, la lune et les étoiles y furent placés. Les doigts de Dieu les ornèrent. Mais, pensez-vous qu'ils n'ont pas orné aussi les cieux actuels ? Si des gloires furent mises par les doigts de Dieu dans les cieux extérieurs, il en a été mis aussi dans les cieux intérieurs par la grâce de Dieu. L'une de ces gloires est un tabernacle que le Seigneur a dressé là. Christ était descendu du sein éternel, afin de glorifier Dieu sur la terre. Pouvait-il exister en fait de gloire quelque chose de trop brillant pour L'en revêtir ? Quelle vue ceci nous ouvre sur les rapports entre Dieu et son Christ — entre le Père et le Fils ! Et parmi les gloires qui l'attendaient là, était un Temple dressé par le Seigneur Lui-même. Le soleil sort de son cabinet nuptial pour fournir sa carrière ; Le Créateur bâtit dans les cieux une demeure pour le soleil ( Ps. XIX ) ; et dans la rédemption, Dieu

a bâti une demeure pour le Souverain Sacrificateur, qui est assis là, à la place d'honneur la plus élevée. Christ ne pouvait pas être un Sacrificateur ici; la place était occupée selon l'institution divine. On a dit follement qu'il ne pouvait pas entrer dans le lieu très saint. Sûrement, Il ne le pouvait pas, car Il sortait de la tribu de Juda; et venait-Il pour enfreindre les ordonnances de Dieu, ou pour accomplir toute justice? Qu'avait-Il à faire dans le lieu très saint? Un sacrificateur de la tribu de Lévi, s'il l'eût trouvé là, aurait eu le droit de L'en faire sortir. Il avait droit à tout, sans doute, mais Il était venu comme sujet, comme un serviteur entièrement vidé de lui-même. Est-ce qu'Il s'imposa de force aux deux pauvres disciples, à Emmaüs? Bien moins encore aurait-Il voulu, fils de Juda qu'Il était, s'introduire de force dans la maison de Dieu.

Ici, arrêtons-nous un peu. Dans cette Épître, nous trouvons une chose: du commencement à la fin, l'Esprit prend successivement une chose après l'autre, et les met toutes de côté pour faire place à Christ; et quand Il a préparé la place pour Christ et a introduit Christ, Il Le fixe devant nous pour toujours. Il nous faut tous nous soumettre à cela. Dieu ne vous a-t-il pas mis de côté, et introduit Christ à votre place? La foi se prosterne devant cela. C'est ce qu'Il a fait en toute âme qui croit. Dans le chap. I, Il met de côté les *Anges*. « Auquel des

anges a-t-Il jamais dit : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds? » Oh! comme la foi consent à cela! Comme les anges y consentent aussi! Puis, c'est *Moïse* qui est mis de côté. « Moïse a bien été fidèle comme serviteur, mais Christ (est fidèle) comme Fils, sur sa propre maison. » Nous pouvions nous séparer de Moïse parce que nous avons trouvé Christ — de même que le pauvre Eunuque pouvait se séparer de Philippe, parce qu'il avait trouvé Christ. Puis, au chap. IV, paraît *Josué* : mais il est mis de côté aussi. « Si Josué leur avait donné le repos, il n'eût pas parlé après ces choses d'un autre jour. » Christ est placé devant moi comme le vrai Josué, qui me donne réellement le repos. Ensuite, c'est le tour d'*Aaron* d'être mis de côté pour laisser entrer la sacrifice de Christ; mais quand je l'ai devant moi, je l'ai *éternellement*, Christ est l'administrateur d'une meilleure alliance. L'ancienne alliance disparaît parce que le Seigneur n'a rien à faire avec elle. Et, à la fin, nous lisons cette magnifique parole qui pourrait être le texte de l'Épître : « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » Lui, aussitôt qu'il est introduit, est « *le même éternellement.* » Quelle magnifique pensée, Dieu introduisant le bien-aimé Jésus en déplaçant, en mettant de côté toute chose! C'est là la perfection, parce que Dieu se repose en Lui. C'est exactement le

Sabbat de jadis, quand Dieu se reposa dans la Création. Maintenant, Dieu se repose en Christ, et c'est la perfection; et si nous comprenons réellement, vous et moi, où nous sommes, c'est l'atmosphère de la perfection que nous respirons — une œuvre accomplie — un Sabbat. Il n'est rien de plus riche en glorieux luminaires, que l'Épître aux Hébreux. C'est une épître de gloires indicibles, et d'une valeur inestimable pour la conscience du pécheur réveillé. Elle est le titre de mon âme à respirer l'atmosphère du ciel lui-même; et si je ne la respire pas, mettrai-je un nuage sur mon *titre*, parce que mon *expérience* est si pauvre?

Maintenant, à la fin du chap. VIII, nous voyons une autre chose mise de côté — la première alliance. L'alliance dont Christ est le ministre, ne vieillit jamais: « Je pardonnerai vos péchés, je pardonnerai vos iniquités »: pas une ride sur son visage, pas de cheveux gris sur son front.

Le Seigneur touche toute chose, et la fixe devant Dieu pour toujours; et Dieu se repose en elle. Il rend parfait tout ce qu'Il touche. Tandis que tout lui fait place, Il ne fait place à rien. Et n'auriez-vous pas voulu qu'il en fût ainsi? Jean le baptiseur n'aurait-il pas voulu qu'il en fût ainsi? Quand on vint à lui et qu'on lui dit: « Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, à qui tu as toi-même rendu témoignage, voilà, il baptise, et tous viennent à

lui» ; il répondit : « Celui qui a l'épouse, est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'époux ; cette joie-ci, qui est la mienne, est accomplie. » Telle doit être instinctivement l'expression de votre cœur et du mien. Si l'Esprit en a agi avec vous dans votre âme, vous devez dire : « Béni soit Dieu pour cela ! Il m'a mis de côté pour introduire Jésus. » Il y a une merveilleuse harmonie entre la découverte que nous faisons ici, et l'expérience de nos propres âmes. Nous n'arriverons jamais à la fin de ces gloires, jusqu'à ce que nous soyons perdus bientôt dans leur océan — une mer sans rivage !

#### CHAPITRES IX ET X, 1-18.

Nous nous sommes arrêtés au chap. VIII. Continuant l'étude de notre Épître, nous lirons maintenant le chap. IX et jusqu'au vers. 18 du chap. X. C'est la dernière section de la partie doctrinale ; ensuite, nous avons jusqu'à la fin des exhortations morales. Du commencement du chap. IX au vers. 18 du chap. X, ce n'est qu'un seul sujet.

Arrêtons-nous un moment à considérer la structure de l'Épître. Vous êtes-vous jamais représenté dans votre esprit d'une manière un peu distincte les gloires qui appartiennent au Seigneur Jésus ? Il y a trois sortes de gloires qui s'attachent à Lui : — la gloire morale, la

gloire *personnelle* et la gloire *officielle*. Tout son sentier, de la crèche à la croix, fut la manifestation de ses gloires *morales*. Dans « ces derniers jours » le Seigneur manifeste quelques-unes de ses gloires *officielles*, et bientôt Il en manifestera davantage, comme, par exemple, dans le *millénium*. Les anciens prophètes parlèrent de ses souffrances, et des *gloires* qui devaient suivre — non pas, de *la gloire*. Mais sa gloire *personnelle* est le fondement de chacune d'elles. Voilà un grand sujet pour notre constante méditation — les gloires du Seigneur Jésus, du sein de la Vierge au trône de son pouvoir millénial. Dans tout le cours de sa vie, Il fit briller ses gloires *morales*. A présent, la scène de ces gloires-là est passée, et Il a pris son siège dans le ciel; mais cela n'a fait que Lui fournir l'occasion de déployer les autres. Les quatre évangiles m'offrent le tableau de ses gloires *morales* ici-bas. Dans l'Épître aux Hébreux, je le vois assis maintenant dans le ciel, dans une constellation de gloires *officielles*. D'autres écrits nous présentent ses gloires *prochaines*. Partout où vous le voyez, vous ne pouvez que le voir au milieu d'un système de gloires. Nos chapitres actuels (IX et X) nous donnent ce qu'Il faisait sur la croix, le fondement de chacune de ses gloires présentes. Nous avons trouvé dans les huit premiers chapitres un tableau richement varié de la condition actuelle du Seigneur Jésus dans le ciel: et main-

tenant, comme fondement de tout cela, nous avons, dans les chap. IX et X, l'exposé de la perfection de l'Agneau sur l'autel.

Faites-vous jamais de « ces derniers jours » le sujet de vos pensées? Pourquoi l'Esprit peut-il donner le nom de « derniers jours » à l'âge à travers lequel nous passons? Nous verrons d'autres jours après ceux-ci; pourquoi donc les appelle-t-il les *derniers* jours? C'est de toute beauté qu'il les nomme ainsi — parce que Dieu se repose dans ce que le Seigneur Jésus a accompli, aussi complètement qu'il se reposa à la fin de la création, dans la perfection de sa propre œuvre. Ce n'est point que dans le déroulement de l'économie de Dieu, nous n'aurons pas d'autres âges; néanmoins, nonobstant cela, l'Esprit n'hésite pas à appeler ceux-ci les « derniers jours. » En tout ce qu'il a fait, le Seigneur a satisfait Dieu : Il rend parfait tout ce qu'il touche, et le fait éternel; et Dieu ne regarde point au delà. Tout est mis de côté jusqu'à ce que Christ soit introduit — mais il n'y a rien à voir au delà de *Lui*. — « Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement. » Or, du moment que Dieu prend son repos en quelque chose, c'est la perfection; et dès que c'est la perfection, ce sont les derniers jours. Dieu a trouvé sa pleine satisfaction, et moi aussi. Il peut y avoir un *déploiement*, une manifestation de Christ, dans les jours du millénum; mais c'est parfaitement le même Christ



que nous avons à présent. Trouverai-je alors Moïse ou Josué? Ce sont tous (considérés à la lumière de Christ) «de misérables éléments.» Tous disparaissent l'un après l'autre; mais aussitôt que Christ est là, Dieu se repose en Lui: et quand vous arrivez à voir où vous êtes, vous êtes dans le second sabbat de Dieu — et vous voyez combien l'un surpasse l'autre! Le repos du Rédempteur est une chose beaucoup plus bénie que le repos du Créateur. En Christ, vous avez trouvé la perfection — le repos de Dieu — et vous êtes dans les «derniers jours.» Maintenant, lorsque nous arrivons aux chap. IX et X, nous voyons Christ, non pas proprement ou d'une manière caractéristique dans le ciel, mais sur l'autel. Les gloires qui L'environnent maintenant nous ont été présentées l'une après l'autre: — la gloire de la Sacrificature — la gloire du Purificateur de nos péchés — de l'Héritier prédestiné du monde à venir — de l'Apôtre du Salut — du Dispensateur de l'Alliance qui ne vieillit jamais — du Donateur de l'héritage éternel — ce sont là les gloires de «ces derniers jours.» Le chap. IX, vers. 11, etc., nous montre la croix qui les soutient toutes. Qu'il est précieux de suivre de Matthieu à Jean un sentier de beauté morale! Le Seigneur Jésus était-il en charge *ici-bas*? Non; il y était dans la condition de sujet. Et quand je l'ai contemplé ainsi, je suis invité à regarder en haut. Mais m'y apparaît-il comme

Quelqu'un dont la marche, *là*, est *moralement* belle? Non; non pas cela particulièrement; c'est Quelqu'un qui a été placé à la droite de la Majesté avec un serment, au milieu même des splendeurs glorieuses — Quelqu'un que le cœur satisfait, sans repentance, de Dieu y a fait asseoir. Ce fut le *dessein* de Dieu, *mettant à l'épreuve*, qui plaça Adam en Eden; c'est le *cœur, sans repentance* de Dieu qui a fait asseoir Christ dans le ciel.

Et maintenant, nous venons lire la perfection de son œuvre en tant que l'Agneau de Dieu — comme le grand fondement de toutes ces gloires. Ses gloires morales qui devaient briller en Lui, ici-bas n'auraient pas été parfaites, s'il n'était pas allé à la croix et n'y fût pas mort. Il n'aurait pas eu dans le ciel ses gloires officielles, s'il n'était pas allé à la croix et n'y fût pas mort. Quand le Seigneur Jésus était pendu comme l'Agneau de Dieu, au bois maudit, et qu'on pouvait lire en toute langue au dessus de sa tête ensanglantée, cette inscription : « Celui-ci est le Roi des Juifs, » on chercha à l'effacer — mais Dieu ne voulut pas qu'elle fût effacée; Il voulut que toute la création sût bien que la croix était le titre au royaume. L'inscription que Pilate écrivit sur la croix, et que Dieu y maintint, est extrêmement belle.

Supposez que la croix soit le fondement de la gloire, conformément à l'inscription, dites-moi maintenant ce qui soutient la croix elle-

même. La croix ne repose-t-elle sur rien? Le secret nous apparaît dans ces chapitres. *De même que la croix soutient vos espérances, c'est la personne qui soutient la croix.* La gloire personnelle de Christ est le soutien de la croix. S'il était moins que Dieu manifesté en chair, tout ce qu'il a fait n'aurait pas plus de valeur que l'eau que vous répandez sur la terre. Tout cet immense mystère de gloires officielles, milléniales, éternelles, porte sur la croix, et la croix porte sur la personne. Il faut qu'il soutienne sa propre œuvre, et que son œuvre supporte tout. Tel est précisément le sujet de ces chapitres. Il y avait un voile suspendu entre le lieu où servaient les sacrificateurs, et le lieu de la demeure mystique de Dieu. Ce voile signifiait que ce siècle-là ne donnait pas au pécheur accès auprès de Dieu. Est-ce qu'il n'y avait pas des sacrifices? Oui, il y en avait; et l'autel de Dieu les acceptait. Mais c'étaient « des dons et des sacrifices qui ne pouvaient pas rendre parfait, quant à la conscience, celui qui faisait le service. » Alors, en cet état de choses, Christ se présente d'une manière admirable à votre cœur, et en réclame un élan d'admiration. « Car si le sang des taureaux et des boucs.... sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang de Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant. »

Supposez qu'après avoir examiné l'ancien tabernacle, et avoir vu la misère de tous ses éléments — que le sang des taureaux ne peut vous introduire dans la présence de Dieu, — nous détournions nos regards de la misère de tout cela pour les fixer sur la suffisance parfaite du sang de Christ; ne vous écrierez-vous pas: « Combien plus purifiera-t-il nos consciences! »? Voilà la manière dont vous devez venir à la croix — en laissant de côté tout doute, tout raisonnement, et vous perdant dans l'admiration. La chose que fait l'Esprit, c'est de vous prendre doucement par la main, de vous conduire à l'autel du Calvaire, et de vous dire *qui* est la victime que vous trouvez là saignante. Personne que celui qui était personnellement libre, ne pouvait dire: « Je viens pour faire ta volonté. » Possédez-vous quelque droit à une volonté? Michel ou Gabriel ont-ils le droit d'en avoir une? Leur affaire est de faire le bon plaisir de Dieu. — Mais il y en avait Un, ici, qui pouvait s'offrir à Dieu, sans tache. « Combien plus », donc, un tel sacrifice purifiera-t-il nos consciences et nous introduira-t-il aussitôt auprès du Dieu vivant? C'est ce qui m'a autorisé à dire, que tout en considérant ses gloires, ses gloires officielles, nous voyons que la croix est leur soutien à elles toutes. Mais si l'âme ne connaît pas la gloire personnelle du Seigneur, positivement elle ne connaît rien; c'est le secret que vous trouvez ici. Celui, pour lequel Dieu

avait préparé un corps, a, par l'Esprit éternel, satisfait l'autel : oui, *a satisfait* l'autel d'airain, avant d'entrer dans le saint sanctuaire, pour remplir l'office de Sacrificateur de Dieu. Et la propitiation découle de la satisfaction. Si je découvre que le sacrifice de Christ a répondu aux exigences de l'autel d'airain, je vois que ma réconciliation est scellée et réglée pour l'éternité. L'Épître aux Éphésiens vous dit de vous tenir sur cette base, et de considérer de toutes parts les gloires de *notre* condition. L'Épître aux Hébreux vous montre les gloires de la condition de Christ, dans l'étendue d'environ 300 versets. Quel monde de merveilles y est révélé! *Vous*, soutenus par ce que Christ a fait, et ce qu'Il a fait, soutenu par ce qu'Il est.

CHAPITRE X, 19-39.

Nous voilà arrivés à une autre belle portion de l'Épître, et, comme nous l'avons donné à entendre, à une partie qui en forme une nouvelle division. Nous lirons depuis le v. 19 jusqu'à la fin du ch. X. Vous avez pu remarquer la structure générale des Épîtres. Prenez celle aux Éphésiens, par exemple. Les trois premiers chapitres traitent de la doctrine, et les trois derniers de son application morale. Il en est de même des Épîtres aux Colossiens, aux Galates, aux Romains, etc. Or, c'est la même chose dans l'Épître aux Hébreux, et nous abordons justement ici l'application pratique de ce que nous avons eu avant :

« Maintenant, les gloires de l'Agneau font l'ornement du trône du ciel, » comme s'exprime une hymne fort belle, du Dr Watts. Dans tout le cours de cette Épître, nous avons regardé en haut, et avons vu cela. Mais, permettez-moi de vous le demander, voyez-vous quelque part, dans « ces derniers jours », des gloires qui ne se rattachent pas au Seigneur dans le ciel? Vous me direz que toute gloire Lui appartient, et je l'accorde, mais je vous dis que vous devez voir des gloires qui se rattachent à *vous-mêmes*. Telle est l'opération merveilleuse de Dieu, qu'Il a fait du pauvre pécheur une créature glorieuse. Ces mêmes derniers jours qui ont établi Christ en haut au milieu des gloires, ont établi ici-bas au milieu des gloires le pauvre pécheur qui croit. Puissions-nous, vous et moi, être ceints pour les comprendre! Nous n'attendons pas le royaume pour voir des gloires. N'est-ce pas une gloire pour vous d'avoir la conscience purifiée? N'est-ce pas une gloire d'avoir pleinement droit d'être dans la présence de Dieu sans avoir en rien à rougir? N'est-ce pas une gloire d'appeler Dieu, Père? d'avoir Christ comme votre précurseur dans les lieux célestes? d'entrer dans le lieu très saint sans un frisson de conscience? d'être initiés aux secrets de Dieu? Si nous pouvons élever en haut notre cœur et dire: « Abba, Père »; — si nous pouvons élever en haut notre cœur et nous écrier: « Qui condamnera? » ou: « Qui nous séparera de l'amour

de Christ?» ; — si nous pouvons croire que nous sommes os de ses os, et chair de sa chair; que nous faisons partie de la plénitude de Christ, quelqu'un dira-t-il qu'il n'y a pas de gloire dans tout cela? De sorte que cette Épître nous conduit aux pensées les plus précieuses. Elle me dit de regarder en haut et de voir Christ qui fait l'ornement du trône, et de regarder en bas et de voir le pauvre pécheur qui brille sur le marchepied. Le monde n'aperçoit rien de ces gloires. Nous, nous les voyons seulement dans le miroir de la Parole par la foi; mais je dis hardiment, que je n'attends pas le royaume pour savoir ce qu'est la gloire. Je regarde en haut et je vois l'Agneau dans des gloires qu'il a *acquises*; je regarde en bas et je vois le saint dans des gloires qui lui ont été *données*. Ici commence l'application morale.

« Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus. » Là, je me vois moi-même; et quelqu'un dira-t-il qu'il n'y a pas de gloire dans une pareille condition? C'est là mon droit. Maintenant l'exhortation est, que vous devez jouir de votre droit. Jouir, c'est obéir. La première chose que vous devez à Dieu, c'est de jouir de ce qu'Il vous a fait être, et de ce qu'Il vous a donné. « Approchons. » Usez de votre privilège comme nous disons. C'est le premier grand devoir de la foi, et j'ose dire que c'est le devoir de la foi le plus agréable. De quelle étroitesse nous som-

mes quand il s'agit de jouir de ces gloires ! Vous êtes-vous jamais regardés dans le miroir de la Parole ? Nous sommes fort accoutumés à nous contempler dans le miroir des circonstances, dans le miroir de nos relations. Si, dans le secret de nos cœurs, nous nous écrivons avec un transport d'allégresse spirituelle : « Je suis un enfant de Dieu ! » ; si avec un transport d'allégresse spirituelle, nous nous écrivons : « Je suis un cohéritier de Christ ! » alors nous commençons à obéir. Ici, c'est précisément cela. « Approchons avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi. » Nous devons nous considérer comme la sacrificature de Dieu. Les sacrificateurs d'autrefois étaient lavés quand ils entraient en charge ; ensuite, ils se lavaient tous les jours les pieds avant d'entrer dans le tabernacle pour servir l'Éternel. Le pavé du lieu de la présence mystique de Dieu n'était point souillé par le pied du sacrificateur. Il entrait d'une manière digne du lieu. Est-ce que vous vous tenez tout le long du jour en la présence de Dieu, dans la conscience que vous êtes dignes de son lieu ? Comment Lui serez-vous bientôt présentés ? Jude vous le dit : — « Irrépréhensibles devant sa gloire avec abondance de joie. » Il vous faut savoir que vous êtes en sa présence, *maintenant*, irrépréhensibles ou sans tache. Nous ne saurions nous placer trop bas dans la *chair*, et nous ne saurions nous placer trop haut en *Christ*. Nous trouvons beaucoup plus facile, si nous pouvons



parler les uns pour les autres, de nous rabaisser dans la chair, que de nous magnifier en Christ. C'est cette dernière chose que l'Esprit fait ici. Il me dit, maintenant que je suis entré dans le lieu très saint, ce que j'y dois faire! Si je connais mon droit d'être dans la présence de Dieu, que je sache aussi que je suis là comme héritier de la gloire promise; j'y suis pour y être *gardé* jusqu'à ce que la gloire brille. Nous sommes les témoins d'une catégorie de gloires, absolument comme le Seigneur Jésus est le témoin d'une autre catégorie. Nous sommes dans un lieu opulent; et, entrés là, nous devons retenir notre espérance sans tremblement. « Retenons la profession de notre espérance sans chanceler. » Si nous sommes entrés sans tremblement, nous devons retenir notre espérance sans tremblement. C'est à cela que Dieu nous a appelés. Nous sommes là avec une pleine liberté; et, y étant, nous devons parler de notre espérance. Mais nous devons aussi parler de charité, « nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres. » Quel service exquis! Qui peut dire la beauté de ces choses? « N'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes; mais nous exhortant l'un l'autre. » Quand vous êtes dans la maison, que devez-vous faire ensemble? Devez-vous être abattus dans la conscience d'une profonde ruine? Non; mais vous exhorter l'un l'autre à l'amour et aux bonnes œuvres. Voilà l'activité qui se déploie dans la mai-

son. Nous habitons ensemble dans une maison heureuse, nous exhortant l'un l'autre et d'autant plus que nous montrons le ciel et disons : « Regardez ! l'aurore approche ; le ciel s'ouvre. » Nous avons beaucoup plus besoin de nous exhorter les uns les autres à connaître notre dignité en Christ, qu'à connaître notre abjection en nous-mêmes. C'est très bien de nous savoir de pauvres viles créatures. Faire confession est extrêmement convenable ; mais se ceindre l'esprit pour l'intelligence de notre dignité, est une œuvre beaucoup plus acceptable et beaucoup plus sacerdotale que d'être toujours dans les lieux profonds. « Je t'invoque des lieux profonds. » Ici, nous nous voyons acceptés, retenant notre espérance sans chanceler, nous exhortant l'un l'autre, et disant, en montrant l'Orient : « L'aurore vient. »

Puis, après nous avoir ainsi conduits au v. 25, l'Apôtre prononce une parole solennelle touchant le péché volontaire. La contre-partie de ceci se trouve en Nombres XV, où le péché par fierté est considéré. Il y avait sous la loi deux sortes d'offenses. Il se pouvait qu'un homme trouvât une chose appartenant à son prochain et se comportât déloyalement à ce sujet, ou bien encore qu'il mentît à son prochain ; il était pourvu aux péchés de ce genre par le sacrifice pour le délit. Mais si un homme ramassait du bois le jour du Sabbat, il devait être immédiatement lapidé. Il ne restait plus rien

pour lui, si ce n'est « une certaine attente terrible de jugement et l'ardeur du feu. » C'était le péché commis par fierté, insultant au Législateur. Tel est le péché volontaire du Nouveau Testament. Il se donne carrière à la face de Dieu de cette dispensation, comme le ramasseur de bois commettait le sien à la face du Dieu de la loi. Nous ne devons pas être indifférents à l'égard du péché. Si nous commettons le moindre péché, nous devons en avoir le cœur contrit et brisé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici : il s'agit de l'abandon du Christianisme.

Puis, arrivé au verset 32, il les exhorte à « rappeler dans leur mémoire les jours précédents. » Permettez-moi de vous demander, si tous vous vous souvenez du jour où vous fûtes illuminés. Quelqu'un dira peut-être : « La lumière a rayonné sur moi d'une manière de plus en plus brillante. » Je crois que tel a pu être le cas de Timothée. J'ai souvent pensé que, sous l'éducation de sa pieuse mère, Timothée avait pu passer doucement dans le troupeau de Dieu. Mais la plupart des gens savent quel jour ils ont été illuminés; et s'il se trouve dans l'histoire d'une âme un moment d'énergie morale, c'est le jour où elle reçut la vie. Pourquoi vous et moi ne portons-nous pas avec nous la force de ce moment? Est-ce un Jésus différent que nous avons aujourd'hui? Quand je sais qu'il y a eu un jour où tout fut fini entre Dieu et moi,

et que maintenant ce jour est venu où tout est fini entre le monde et moi, c'est là le christianisme pratique. Qu'était ce jour dont il les invitait à se souvenir? Le jour où, après avoir été illuminés, ils « acceptèrent avec joie l'enlèvement de leurs biens ». Pourquoi cela? De quelle manière l'explique-t-il? Leur regard était fixé sur un meilleur héritage. Que je saisisse le plus riche objet, et peu m'importe que le plus pauvre disparaisse. Nous pouvons expliquer la victoire sur le monde aussi aisément que nous pouvons expliquer l'accès auprès de Dieu. C'est là précisément le nœud que fait cette Épître. Elle vous place en dedans du voile, hors du camp. Dans le Christianisme, avec son merveilleux, divin caractère moral, la grâce et le sang de Christ opèrent d'une façon parfaitement contraire au mensonge du serpent. Le mensonge du serpent rendit Adam étranger à Dieu, et lui fit prendre pour patrie ce monde souillé — dans le camp et hors du voile. Le Christianisme renverse cela. Il nous rétablit dans notre bourgeoisie dans la présence de Dieu, et nous restitue notre caractère d'étrangers dans le monde; et le verset 35 de ce chapitre est le verset de cette épître qui lie ces choses ensemble.

« Retenez ferme votre confiance, et ce sera le secret de votre force. Où trouvons-nous la victoire sur le monde? Chez ceux qui sont les plus heureux en Christ. Pourquoi sommes-nous, vous

et moi, si misérablement bas dans le trafic du monde? Parce que nous ne sommes pas aussi heureux en Christ, que nous devrions l'être. Donnez-moi une âme qui ait pleine liberté et joie dans la présence de Dieu, et je vous en montrerai une victorieuse du monde.

Maintenant, l'Apôtre nous annonce qu'entre le jour où nous fûmes illuminés et celui où nous serons glorifiés, doit s'écouler une vie de patience. Je ne dois point compter sur un sentier de plaisirs. — un sentier d'aises — un sentier de prospérité. — m'attendre à être plus riche ou plus distingué demain qu'aujourd'hui; mais je dois compter sur un sentier de *patience*. Et n'y a-t-il pas de gloire en cela? Oui; il y a la compagnie de Christ. Il n'y a ni ne peut y avoir pour nous de gloire plus grande, que d'être le compagnon de votre Maître rejeté. Voilà votre sentier. « Si quelqu'un se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui. » Il n'eut point honte d'être le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ils étaient étrangers ici. Mais si nous devenons ici citoyens, au lieu d'y être étrangers — si nous faisons alliance avec le monde — Celui qui pouvait dire: « Je suis le Dieu de mes étrangers, » peut dire du citoyen du monde: « Je ne prends pas plaisir en lui. »

Puissions-nous, vous et moi, nous exhorter l'un l'autre à l'amour et aux bonnes œuvres, et montrant le ciel vers l'Orient, dire: Le jour va poindre! Amen.

## CHAPITRE XI.

Nous sommes arrivés au chap. XI. Je pense que nous avons remarqué que le chapitre X vers. 35, était un lien qui rattachait l'une à l'autre les deux grandes pensées de l'Épître — que le christianisme vous place *en dedans* du voile et *hors* du camp : c'est à dire qu'il détruit l'œuvre de Satan qui vous rendit étrangers à Dieu et vous fit citoyens d'un monde corrompu. La religion de Jésus vient juste pour renverser l'œuvre de Satan. Rien de plus beau que cette antithèse qui se montre ainsi d'elle-même entre le serpent et Celui qui le brise.

La « grande récompense » se montre dans la vie de la foi, qui va nous occuper maintenant. Nous sommes appelés, comme dit Bunyan, « à faire l'homme. » Si nous sommes heureux *dedans*, nous devons combattre *dehors*. Ce chapitre XI nous montre les élus de tous les âges « faisant l'homme » dans la puissance de ce principe de confiance. « Ne rejetez pas loin de vous votre confiance, » car il est ainsi manifesté qu'elle « a une grande récompense. » La foi est un principe qui saisit en Dieu deux choses différentes. Elle Le voit comme Celui qui justifie l'impie, comme, par exemple, en Rom. IV; mais *ici* elle comprend Dieu comme « le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » Du moment que vous saisissez Dieu par une foi qui *ne fait pas* des œuvres, vous entrez dans une

foi qui *fait* des œuvres. Et tandis que nous chérissons justement une foi qui sauve nos âmes, ne soyons pas indifférents à une foi qui sert notre Sauveur. Comme nous *affirmons* quelquefois *hardiment* notre titre à l'héritage ! Mais *apprécions-nous* notre héritage lui-même ? C'est une pauvre chose de nous glorifier de notre titre, et de montrer avec cela que l'espérance de l'héritage agit peu sur notre cœur. Si je me glorifie d'une foi justifiante, c'est une pauvre chose d'être indifférent à la foi que nous avons ici, au chap. XI. « Or, la foi est *l'assurance* des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit pas. » Il vous est dit ensuite qu'elle faisait la force de tous les hommes illustres des temps anciens, qui par elle « ont reçu témoignage. » C'est une preuve de plus que, comme nous l'avons dit, toutes choses sont mises de côté, dans cette épître, pour introduire Christ. Ici, la foi arrive pour mettre de côté la loi. Si je prends la loi comme la puissance secrète de mon âme pour faire quelque chose pour Dieu, je ne le fais pas pour *Dieu*, mais pour *moi-même*. La loi peut me châtier, me flageller, et me sommer de gagner le droit à la vie : mais ce serait là me servir moi-même. La Foi met la Loi de côté. Ensuite, après avoir ainsi établi la foi comme un principe qui travaille, l'Apôtre commence à nous en développer les phases diverses depuis le commencement. Je pense que le v. 3 peut être une allusion

à Adam. Si Adam fut un adorateur dans le jardin, ce fut par la foi. Il peut avoir regardé derrière toutes les merveilles qui l'entouraient, et saisi le Grand Ouvrier.

Il y en a qui disent qu'ils peuvent adorer Dieu dans la nature; mais, quand nous avons perdu l'innocence, nous avons perdu la création comme Temple, et nous ne pouvons y revenir. La nature était un temple pour Adam; mais, si j'y retourne, je retourne à Caïn. Ici, nous arrivons à Abel et à la révélation. Nous sommes pécheurs, et la révélation qui manifeste la Rédemption doit nous bâtir un Temple. Il faut que vous preniez votre place comme adorateur dans le Temple que Dieu en Christ a bâti pour vous.

Nous voici à Enoch. La vie d'Enoch fut une vie ordinaire; mais il la passa avec Dieu.

La Genèse nous apprend qu'il marcha avec Dieu, et nous apprenons ici qu'il plut à Dieu. Comme s'exprime l'Apôtre en 1 Thess. IV : « Vous avez reçu de nous de quelle manière il vous faut marcher et plaire à Dieu. » Marcher avec Dieu, c'est lui plaire. Peut-il y avoir quelque chose de plus agréable, de plus cher pour nous, que la pensée que nous pouvons donner de la satisfaction à Dieu? La vie d'Enoch n'a pas fourni de quoi faire une histoire; mais, quelle que soit la condition de la nôtre, notre affaire est d'y marcher avec Dieu. C'est beau de voir ainsi une vie que rien n'a distingué.



précéder une vie pleine de grands événements. On peut entendre quelquefois des paroles comme celles-ci : « Je suis une pauvre chose inaperçue, comparé à d'autres qui ont été distingués dans le service du Seigneur. » — « Eh bien ! vous êtes un Enoch ! » telle est ma réponse. — La vie de Noé fut, par contre, très distinguée. La foi saisit l'avertissement. La foi n'attend pas le jour de la gloire ou le jour du jugement pour voir la gloire ou le jugement. La foi, dans le prophète, ne demandait pas que ses yeux fussent ouverts. Ici, la foi, pendant cent vingt ans, semblait de la folie. Noé construisait un vaisseau pour la terre ferme, et il peut bien avoir été la moquerie de ses voisins : mais, il voyait la chose qui était invisible. Quel reproche pour nous ! Supposez que la gloire qui vient eût sur notre vie, à vous et à moi, toute son autorité, toute son efficacité puissante : quels fous nous serions !

Mais je ne dois pas sauter la parole que j'ai prise pour mon texte : « Il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » Je le répète hardiment, vous n'auriez pas voulu trouver cette définition de la foi en Rom. IV : « Le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » — « Quel langage légal ! » diraient quelques-uns, s'ils le lisaient dans un livre. Ah ! mais à sa place il est de toute beauté. La foi d'un *Saint* est une chose qui travaille vigoureusement. Dieu sera-t-il redevable à qui que ce soit ? Non. Il ren-

dra à ceux qui sèment, *avec une entière liberté.*

La vie d'Abraham est la suivante, et nous présente la tableau des exercices divers de la foi. Il y avait dans la foi de Christ de la magnificence, un air victorieux, une belle et délicate conception : toutes ces qualités de la foi ressortent dans la vie d'Abraham. Il partit les yeux fermés ; mais le Dieu de gloire le conduisait par la main. C'est de cette manière qu'il arriva au pays ; mais il ne lui en fut pas donné un pied. Il dut avoir la *patience* de la foi ; mais, *quoi que ce fût* qui tombât des lèvres de Dieu, c'était le bienvenu auprès d'Abraham. Il marcha toute sa vie dans la puissance du souvenir de ce qu'il avait vu quand il était sous la main du Dieu de gloire. Supposez maintenant que je vous dise que la vision d'Étienne a passé devant chacun de vous : vous n'avez pas besoin d'attendre la même vision que contempla Étienne, car vous l'avez vue *en lui*. On peut vous traîner au bûcher ; mais vous pouvez dire : « J'ai vu les cieux ouverts sur moi, et Jésus se tenant à la droite de Dieu. » Si nous sommes, vous et moi, des cœurs simples, des cœurs sincères, nous avancerons, juste comme fit Abraham quand il eut vu le Dieu de gloire.

Ensuite, la foi de Sara fut d'une autre espèce. Il *faut* que nous voyions Dieu comme Celui qui vivifie les morts. Noé comprit Dieu de cette manière. Les Israélites, sous le linteau

arrosé de sang; Le reçurent dans le même caractère. La mort était là, et s'attachait à chaque maison dans le pays; mais les Israélites connaissaient Dieu comme Celui qui vivifie les morts. C'est ce que Noé, Abraham, Sara, comprirent de Dieu. Si je fais de Dieu quelque chose de moins que Celui qui vivifie les morts, je fais de moi-même quelque chose de plus qu'un pécheur mort. C'est comme Celui qui vivifie les morts qu'il me faut Le rencontrer.

Le verset 13 est extrêmement beau. La première chose à faire à l'égard d'une promesse, c'est de la saisir — puis, d'exercer la *foi* à son sujet, et enfin de la recevoir par le cœur. Les ayant « embrassées » (*vers. angl.*); leurs cœurs les serrèrent étroitement. Jusqu'à quel point mon cœur a-t-il serré étroitement les promesses? Chacun connaît sa propre « maigreur ». Mais, certainement, plus nous les serrons étroitement, plus nous consentirons avec bonheur à être étrangers et pèlerins dans ce monde. C'est là un admirable tableau d'un cœur fixé dans la foi. Est-ce parce qu'ils avaient quitté la Mésopotamie, qu'ils parlaient d'eux comme étrangers? Non; mais parce qu'ils n'étaient pas arrivés au ciel. Ils eussent pu trouver le chemin pour s'en retourner; Abraham put l'indiquer à Eliézer; mais cela n'eût pas remédié à leur caractère d'étrangers.

Supposez qu'il survint un changement dans vos circonstances: cela remédierait-il à votre

position d'étrangers? Non, si vous faites partie du peuple de Dieu. La Mésopotamie n'était point la guérison. Rien ne pouvait remédier, ou mettre fin, à leur caractère d'étrangers, si ce n'est l'héritage. Ils poursuivent la route vers le ciel, et Dieu n'a pas eu honte d'être appelé leur Dieu. *offizi / imp mto / imp amom de solo*

Nous lisons, dans le chap. II, que Christ ne prend pas, à honte, de nous appeler frères; et ici, que Dieu n'a pas eu honte d'appeler Siens ces étrangers. Pour quelle raison Christ ne prend-il pas à honte de les appeler frères? Parce qu'ils sont compris avec Lui dans le même plan divin, éternel. La famille embrasse les élus et Christ. Comment pourrait-Il avoir honte d'un tel peuple? Et si vous avez rompu avec le monde, Dieu n'a pas honte de vous, car Dieu lui-même a rompu avec lui; et Il ne peut avoir honte de vous, parce que vous êtes une même pensée avec lui. Aussi, quand ils se disaient étrangers, Dieu s'appelait-il lui-même leur Dieu. Quels terribles reproches il y a en tout ceci pour nos cœurs, toujours si lents, si paresseux à en finir avec toute alliance, toute amitié avec le monde!... Abraham nous apparaît ensuite sous un autre jour. Toutes ses espérances se rattachaient à Isaac. Abandonner Isaac semblait non seulement faire banqueroute au monde, mais même faire banqueroute à Dieu. Il aurait pu dire: «Dois-je faire banqueroute à Dieu et à la Mésopotamie?» Il ne saurait y

avoir de plus haute portée dans le principe de la foi. Avez-vous jamais craint que Dieu vous fit faire banqueroute à Lui-même? S'est-Il éloigné pour ne jamais revenir?

— Bien; Abraham reçut Isaac en figure, scellé comme un nouveau témoin de la résurrection. Avons-nous jamais perdu quelque chose pour nous être confiés à Dieu en aveugles? Si quelqu'un s'est jamais confié en Dieu en aveugle, c'est Abraham.

— Après lui, nous trouvons Isaac. Isaac montra sa foi en bénissant Ésaü et Jacob à l'égard des choses à venir. C'est là le seul petit moment de sa vie que l'Esprit considère. Si nous parcourons sa vie, nous trouverons que ce fut là en effet en elle l'œuvre éminente de la foi. Cet acte brille sous l'œil de Dieu.

Jacob est plus remarquable, comme Noé avait été plus remarquable qu'Énoch. Sa vie fut pleine d'événements; mais la seule chose qui soit signalée ici, — c'est que « par la foi il bénit chacun des fils de Joseph. » Ceci est extrêmement beau. Nous y apprenons combien la vie chrétienne peut contenir de rebut. Je ne crois pas que la vie de Jacob nous présente un serviteur de Dieu; elle est le tableau d'un saint qui s'égara, et dont toute la vie fut occupée à revenir; et nous ne trouvons cet acte de foi que lorsque nous sommes arrivés à la fin, quand il « bénit chacun des fils de Joseph. » Là, il entra en contact avec les choses invisibles, et

avec les choses qui contrariaient le cours de la nature. Sa vie fut la vie d'un homme qui se rétablit; et, précisément à la fin, il accomplit ce beau service de la foi envers Dieu, malgré tout ce que ressentait son cœur, et la réclamation de son fils Joseph.

Mais quelle aimable vie que celle de Joseph! une vie de foi dès le commencement. Joseph fut constamment un saint homme; mais c'est à la fin que sa foi brilla magnifiquement d'un éclat suprême. Il avait eu sa main sur les trésors de l'Égypte, et son pied sur le trône de ce puissant royaume; néanmoins, au milieu de tout cela, il parla du départ de ses frères. C'était voir les choses invisibles, et c'est aussi la seule chose que l'Esprit ait signalée comme un acte de foi. Pourquoi parla-t-il de cette manière? Il aurait pu dire: « Ah! je ne marche point par la vue; je sais ce qui va arriver, et, je vous le déclare, vous sortirez de ce pays, et quand vous partirez, prenez-moi avec vous. »

Le cours général de sa vie fut irréprochable; toutefois, c'est dans les paroles qu'il prononça au moment de déloger, que nous trouvons la plus belle expression de la foi. Et maintenant, quelle est la chose dont vous et moi avons besoin? Avez-vous besoin seulement d'être justes? Il *faut* que vous le soyez; mais cela constituera-t-il une vie de foi? Il vous faut chercher à être sous la puissance des choses qu'on espère — des choses qu'on ne voit pas.

— de l'attente du retour du Seigneur; et jusqu'à ce que vous fassiez cela avec quelque énergie, vous pouvez être irrépréhensibles, mais vous ne marchez point dans cette voie de la foi par laquelle « les anciens ont reçu témoignage. » Ainsi, jusque-là nous voyons la foi comme un principe qui travaille. Ce n'est pas la foi du pécheur qui est une foi qui ne travaille point. Au moment que la foi qui *ne travaille point* a fait de moi un saint, il me faut saisir la foi *qui travaille* et vivre dans l'efficacité de sa puissance.

Mais nous devons poursuivre. Nous ne voulons pas oublier ce que nous avons fait entendre — que tout ce chap. XI se rattache au vers. 35 du chapitre X, et en est comme l'illustration. Plus notre foi est forte, plus notre âme est en possession d'une puissante énergie morale? Ce chapitre montre comment le principe de la foi remportait la victoire. Ne le lisez pas comme si c'étaient les louanges de Noé, d'Abraham, de Moïse et d'autres saints de Dieu; ce sont les louanges de la *foi*, comme elle se déployait en ces saints. Quelle chose simple, bénie, est le Christianisme! J'en suis dans l'admiration quand je vois comment le Diable a effectué un double mal en nous mettant hors du voile — dans le camp; et comment Christ a effectué un double remède correspondant. Me réjouirai-je dans la pensée que j'ai gagné Dieu, quoique avec la perte du monde? Voilà le Christianisme.

« Par la foi, Moïse, étant né, fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau. » Que signifie cela? Cela veut dire que, lorsqu'il fut né, il y avait sur son visage une expression que la foi sut dire: « Beau pour Dieu », tel est le sens du terme original (Act. VII, 20). Il y avait en lui une certaine beauté qui réveilla la foi d'Hamram et de Jokbed; et ils lui obéirent: N'y avait-il pas de la beauté sur le visage d'Étienne mourant? Ses meurtriers n'auraient-ils pas dû aussi lui obéir? Quel contraste moral ils font avec les parents de Moïse! Sous le doigt de Dieu, ils virent le dessein de Dieu, et cachèrent l'enfant.

Maintenant, nous remarquons en Moïse une belle puissance de la foi. Elle remporta une triple victoire — trois brillantes victoires, et les victoires mêmes auxquelles vous êtes appelés. D'abord, sa foi remporta la victoire sur le monde. C'était un enfant trouvé, retiré du Nil, et adopté comme fils de la fille de Pharaon. D'une condition personnelle abjecte, il avait été transporté dans les magnificences d'une royale adoption. Que fit-il de cela? Il *refusa* d'être appelé fils de la fille de Pharaon. Quelle victoire ce fut là sur le monde! Nous aimons ce qui nous met en honneur dans le monde. Moïse n'en voulut pas; et je suis assuré qu'au jour actuel, la foi se trouve engagée dans le même combat, et est appelée à remporter la même victoire. Ensuite, nous voyons Moïse



reemportant la victoire au milieu des épreuves et des alarmes de la vie. « Par la foi, il quitta l'Égypte, ne craignant pas la colère du roi! » Quelle terrible chose est pour la nature la vie de la foi! Vous avez gagné une victoire aujourd'hui — il vous faut encore tenir ferme demain! « Afin que... vous puissiez résister, et après avoir tout surmonté, *tenir ferme.* » Ici, c'étaient les souffrances de la vie qui fondaient sur Moïse, après que les *douceurs* de la vie avaient reçu leur réponse. Puis, dans le troisième cas, Moïse eut une réponse pour les droits de Dieu. C'est magnifique de voir une âme serrée des puissantes étreintes d'une foi comme celle-ci. « Par la foi, il fit la Pâque. » L'ange destructeur allait par le pays, mais le sang était sur le linteau. Dès le premier moment, la grâce a pourvu le pécheur d'une réponse aux droits de Dieu, et tout ce que la foi a à faire, c'est de mettre en avant cette réponse. Dieu a procuré le sang, et la foi en use. Christ est la provision de Dieu pour le pécheur. Il est la grande ordonnance de Dieu pour le salut; et la foi chemine avec Lui de la Croix aux royaumes de gloire.

Ensuite, « par la foi, ils traversèrent la mer Rouge, — par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, — par la foi, Rahab la prostituée ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru. » Et, que dirons-nous encore? Le temps manque — nous ne pouvons pas parcourir l'histoire. C'est l'his-

toire qui anime toute l'Écriture. « L'histoire de la grâce et de la foi — la grâce du côté de Dieu, et la foi de notre côté — donne la vie à tout le Livre de Dieu. Nous ne sommes jamais appelés hors du camp jusqu'à ce que nous soyons en dedans du voile. Les premiers chapitres de cette Épître montrent au pécheur son titre à une demeure en la présence de Dieu; et puis, vous devez vous avancer de cette demeure et faire connaître au monde que vous êtes un étranger au milieu de lui. Telle est la structure de cette belle Épître. Elle nous dit notre droit à être en la présence de Dieu, avant d'ouvrir devant nous la voie dans laquelle nous sommes appelés à marcher. Avant qu'Abraham fût appelé à sortir pour marcher vers un pays qu'il ne connaissait pas, le « Dieu de gloire » lui apparut. Envoie-t-il jamais un homme à la guerre à ses propres dépens? Vous envoie-t-il jamais combattre avec le monde avant que vous soyez en paix avec Lui-même? Tout est *pour* moi, du moment que je retourne à Dieu. Je suis appelé en Dieu à tout ce qui est pour moi. Je suis venu « à la Montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, » etc. C'est là le chapitre XII. Avant que David fût pourchassé comme une perdrix, il avait sur lui l'huile de l'onction de Dieu.

Il faut nous arrêter un peu sur les deux derniers versets. Ils sont très importants, très précieux, tout pleins de choses. Ces anciens,

dont nous venons de contempler la vie de foi, ont reçu témoignage; mais avec le témoignage, ils n'ont pas reçu l'effet de la promesse. Cela me rappelle Malachie. « Et on a écrit un livre de mémoires devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel et qui pensent à son nom; et ils *seront* miens, a dit l'Éternel des armées, lorsque je mettrai à part mes plus précieux joyaux. » Ils ne sont pas encore Ses joyaux mis à part, mais Il a leurs noms dans Son livre, et bientôt Il les mettra à part et les manifestera comme ses précieux joyaux. Il en est de même pour ces anciens. Pourquoi n'ont-ils pas encore reçu l'effet de la promesse? Parce qu'il faut que *nous* entrions d'abord dans le riche ameublement de cette dispensation évangélique; ou bien tout ce qu'ils avaient dans leur *misérable* dispensation n'aurait jamais fait pour eux. Le mot « meilleur », se rencontre constamment dans cette Épître. « Un *meilleur* testament » — « une *meilleure* alliance » — « quelque chose de *meilleur* pour nous » — « qui prononce de *meilleures* choses que celui d'Abel. » Le terme « parfait » y est aussi d'un emploi constant, parce que tout est parfait maintenant. Tout ce en quoi Dieu trouve son repos est parfait, comme nous l'avons dit déjà, et Dieu n'attend de satisfaction que de ce que Christ lui donne. Il a son droit satisfait, — sa gloire maintenue, — son caractère révélé, — et tout cela en Christ. Maintenant, en quoi

consiste ce « quelque chose de meilleur » dont parle le dernier verset? Si nous n'avions pas introduit *notre Christ*, pour ainsi dire, rien n'eût été fait. Dieu ayant introduit Christ dans cette dispensation, tous les Saints anciens qui en dépendaient sont rendus parfaits. Car, à sa lumière, nous considérons cette Épître (ainsi que nous allons le faire en quelques mots et rapidement) « comme un traité sur la perfection. — Ainsi, nous lisons au chapitre II, qu'il convenait à la gloire de Dieu qu'Il nous donnât un Sauveur *parfait*; ce n'est pas simplement ma nécessité extrême, mais la gloire de Dieu qui le demandait. — « Il était *convenable* pour Lui » — prenant conseil de Sa propre gloire. Il était convenable pour Lui qu'Il donnât au pécheur un auteur pour *commencer* le salut, et un capitaine pour l'*achever*. La différence entre un auteur et un capitaine est précisément la différence qu'il y a entre Moïse et Josué. Moïse fut l'*auteur* du salut quand il retira d'Égypte les pauvres captifs; Josué fut le *capitaine* du salut quand il les conduisit, à travers le Jourdain, droit dans la terre promise. Christ est Celui qui nous conduit à la fois à travers la mer Rouge et à travers le Jourdain, — Celui qui a fait l'œuvre de Moïse et l'œuvre de Josué: l'Auteur et le Consommateur du salut. (1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8) (9) (10) (11) (12) (13) (14) (15) (16) (17) (18) (19) (20) (21) (22) (23) (24) (25) (26) (27) (28) (29) (30) (31) (32) (33) (34) (35) (36) (37) (38) (39) (40) (41) (42) (43) (44) (45) (46) (47) (48) (49) (50) (51) (52) (53) (54) (55) (56) (57) (58) (59) (60) (61) (62) (63) (64) (65) (66) (67) (68) (69) (70) (71) (72) (73) (74) (75) (76) (77) (78) (79) (80) (81) (82) (83) (84) (85) (86) (87) (88) (89) (90) (91) (92) (93) (94) (95) (96) (97) (98) (99) (100) (101) (102) (103) (104) (105) (106) (107) (108) (109) (110) (111) (112) (113) (114) (115) (116) (117) (118) (119) (120) (121) (122) (123) (124) (125) (126) (127) (128) (129) (130) (131) (132) (133) (134) (135) (136) (137) (138) (139) (140) (141) (142) (143) (144) (145) (146) (147) (148) (149) (150) (151) (152) (153) (154) (155) (156) (157) (158) (159) (160) (161) (162) (163) (164) (165) (166) (167) (168) (169) (170) (171) (172) (173) (174) (175) (176) (177) (178) (179) (180) (181) (182) (183) (184) (185) (186) (187) (188) (189) (190) (191) (192) (193) (194) (195) (196) (197) (198) (199) (200) (201) (202) (203) (204) (205) (206) (207) (208) (209) (210) (211) (212) (213) (214) (215) (216) (217) (218) (219) (220) (221) (222) (223) (224) (225) (226) (227) (228) (229) (230) (231) (232) (233) (234) (235) (236) (237) (238) (239) (240) (241) (242) (243) (244) (245) (246) (247) (248) (249) (250) (251) (252) (253) (254) (255) (256) (257) (258) (259) (260) (261) (262) (263) (264) (265) (266) (267) (268) (269) (270) (271) (272) (273) (274) (275) (276) (277) (278) (279) (280) (281) (282) (283) (284) (285) (286) (287) (288) (289) (290) (291) (292) (293) (294) (295) (296) (297) (298) (299) (300) (301) (302) (303) (304) (305) (306) (307) (308) (309) (310) (311) (312) (313) (314) (315) (316) (317) (318) (319) (320) (321) (322) (323) (324) (325) (326) (327) (328) (329) (330) (331) (332) (333) (334) (335) (336) (337) (338) (339) (340) (341) (342) (343) (344) (345) (346) (347) (348) (349) (350) (351) (352) (353) (354) (355) (356) (357) (358) (359) (360) (361) (362) (363) (364) (365) (366) (367) (368) (369) (370) (371) (372) (373) (374) (375) (376) (377) (378) (379) (380) (381) (382) (383) (384) (385) (386) (387) (388) (389) (390) (391) (392) (393) (394) (395) (396) (397) (398) (399) (400) (401) (402) (403) (404) (405) (406) (407) (408) (409) (410) (411) (412) (413) (414) (415) (416) (417) (418) (419) (420) (421) (422) (423) (424) (425) (426) (427) (428) (429) (430) (431) (432) (433) (434) (435) (436) (437) (438) (439) (440) (441) (442) (443) (444) (445) (446) (447) (448) (449) (450) (451) (452) (453) (454) (455) (456) (457) (458) (459) (460) (461) (462) (463) (464) (465) (466) (467) (468) (469) (470) (471) (472) (473) (474) (475) (476) (477) (478) (479) (480) (481) (482) (483) (484) (485) (486) (487) (488) (489) (490) (491) (492) (493) (494) (495) (496) (497) (498) (499) (500) (501) (502) (503) (504) (505) (506) (507) (508) (509) (510) (511) (512) (513) (514) (515) (516) (517) (518) (519) (520) (521) (522) (523) (524) (525) (526) (527) (528) (529) (530) (531) (532) (533) (534) (535) (536) (537) (538) (539) (540) (541) (542) (543) (544) (545) (546) (547) (548) (549) (550) (551) (552) (553) (554) (555) (556) (557) (558) (559) (560) (561) (562) (563) (564) (565) (566) (567) (568) (569) (570) (571) (572) (573) (574) (575) (576) (577) (578) (579) (580) (581) (582) (583) (584) (585) (586) (587) (588) (589) (590) (591) (592) (593) (594) (595) (596) (597) (598) (599) (600) (601) (602) (603) (604) (605) (606) (607) (608) (609) (610) (611) (612) (613) (614) (615) (616) (617) (618) (619) (620) (621) (622) (623) (624) (625) (626) (627) (628) (629) (630) (631) (632) (633) (634) (635) (636) (637) (638) (639) (640) (641) (642) (643) (644) (645) (646) (647) (648) (649) (650) (651) (652) (653) (654) (655) (656) (657) (658) (659) (660) (661) (662) (663) (664) (665) (666) (667) (668) (669) (670) (671) (672) (673) (674) (675) (676) (677) (678) (679) (680) (681) (682) (683) (684) (685) (686) (687) (688) (689) (690) (691) (692) (693) (694) (695) (696) (697) (698) (699) (700) (701) (702) (703) (704) (705) (706) (707) (708) (709) (710) (711) (712) (713) (714) (715) (716) (717) (718) (719) (720) (721) (722) (723) (724) (725) (726) (727) (728) (729) (730) (731) (732) (733) (734) (735) (736) (737) (738) (739) (740) (741) (742) (743) (744) (745) (746) (747) (748) (749) (750) (751) (752) (753) (754) (755) (756) (757) (758) (759) (760) (761) (762) (763) (764) (765) (766) (767) (768) (769) (770) (771) (772) (773) (774) (775) (776) (777) (778) (779) (780) (781) (782) (783) (784) (785) (786) (787) (788) (789) (790) (791) (792) (793) (794) (795) (796) (797) (798) (799) (800) (801) (802) (803) (804) (805) (806) (807) (808) (809) (810) (811) (812) (813) (814) (815) (816) (817) (818) (819) (820) (821) (822) (823) (824) (825) (826) (827) (828) (829) (830) (831) (832) (833) (834) (835) (836) (837) (838) (839) (840) (841) (842) (843) (844) (845) (846) (847) (848) (849) (850) (851) (852) (853) (854) (855) (856) (857) (858) (859) (860) (861) (862) (863) (864) (865) (866) (867) (868) (869) (870) (871) (872) (873) (874) (875) (876) (877) (878) (879) (880) (881) (882) (883) (884) (885) (886) (887) (888) (889) (890) (891) (892) (893) (894) (895) (896) (897) (898) (899) (900) (901) (902) (903) (904) (905) (906) (907) (908) (909) (910) (911) (912) (913) (914) (915) (916) (917) (918) (919) (920) (921) (922) (923) (924) (925) (926) (927) (928) (929) (930) (931) (932) (933) (934) (935) (936) (937) (938) (939) (940) (941) (942) (943) (944) (945) (946) (947) (948) (949) (950) (951) (952) (953) (954) (955) (956) (957) (958) (959) (960) (961) (962) (963) (964) (965) (966) (967) (968) (969) (970) (971) (972) (973) (974) (975) (976) (977) (978) (979) (980) (981) (982) (983) (984) (985) (986) (987) (988) (989) (990) (991) (992) (993) (994) (995) (996) (997) (998) (999) (1000)

— Nous lisons encore au chapitre V, « ayant été consommé » (*rendu parfait*) Il est devenu

l'auteur du salut éternel. » Il ne s'agit pas de perfection morale; — nous savons tous qu'il était *moralement* sans tache — mais de perfection comme « auteur du salut. » Il n'eût jamais été parfait *dans ce sens*, s'il ne fût pas allé à la mort; mais comme il convenait à Dieu de nous donner un parfait Sauveur, de même il convenait à Christ de se faire un parfait Sauveur. Puis, au chapitre VI : « Avancons vers *l'état d'hommes faits* » (*perfection*), dit l'Apôtre : c'est à dire, « *apprenons notre leçon sur ce sujet.* » Quelques-uns comprennent cette parole, comme s'ils devaient poursuivre jusqu'à ce qu'ils ne trouvent plus le péché en eux. Ce n'est pas ce dont il s'agit ici. C'est comme si l'Apôtre disait : « Je vais vous lire un traité sur la perfection, et il vous faut venir et apprendre avec moi. » Puis, il continue ce sujet dans le chapitre VII. Vous ne pouvez, dit-il, trouver cette perfection dans la *Loi* : « La Loi n'a rien amené à la perfection; » il vous faut regarder ailleurs. La Loi ne signifie pas ici les dix commandements, mais les ordonnances lévitiques. Au milieu de ces misérables éléments vous devez regarder ailleurs pour la perfection. En conséquence, le chapitre IX vous montre qu'elle est *en Christ* et vous déclare que du moment que la foi a touché le sang, la conscience est purifiée; et le chap. X, que du moment que Christ *vous* touche, vous êtes *rendus parfaits à perpétuité*. Il ne s'agit pas d'un état

moral sans tache dans la chair — il n'y a rien de pareil ici. Aussitôt que Christ touche à l'*Apostolat*, il le rend parfait! Aussitôt qu'il touche à la *Sacrificature*, il la rend parfaite! Aussitôt qu'il touche à l'*Autel*, il le rend parfait! Aussitôt qu'il touche au *Trône*, il le rend parfait! Et s'il rend ces choses parfaites, il vous rendra aussi, vous, *pauvre pécheur*, parfait pour ce qui est de votre conscience! De sorte que cette Épître est, d'une manière éclatante, un traité sur la perfection. Dieu vous a donné un parfait Sauveur — Christ s'est fait lui-même un parfait Sauveur. Laissez-moi avancer vers la perfection. Si je la cherche dans la *Loi*, je suis dans un monde d'ombres. Lorsque je viens à Christ, je me trouve au milieu de la perfection — « et je me tiens là, pauvre ver, » comme dit Gambold.

Ces Saints ne pouvaient donc obtenir l'héritage jusqu'à ce que nous fussions entrés, chargés de toutes les gloires de cette dispensation. Mais maintenant ils peuvent partager l'héritage avec nous, quand le temps sera accompli. Quelles gloires brillent dans cette Épître! Quelles gloires remplissent le ciel, parce que Christ y est! Quelles gloires s'attachent à nous, parce que Christ nous a touchés! N'est-ce pas de la gloire, que d'avoir une conscience purifiée — que d'entrer dans les lieux saints avec une pleine liberté — que de dire à Satan, « Qui êtes-vous pour toucher le trésor de Dieu? »

Nous rampons et nous nous traînons, quand nous devrions être au milieu de ces gloires et encourager nos cœurs.

### CHAPITRE XII.

Nous lirons maintenant le chap. XII. Nous avons étudié la doctrine de l'Épître. Ici, nous nous trouvons éminemment dans sa partie pratique, quoique la bénédiction de la doctrine y brille aussi. Je voudrais d'abord dire ceci. — Nous avons considéré les divers caractères dans lesquels le Seigneur est entré dans le ciel; maintenant, au vers. 1, nous Le voyons dans le ciel dans un autre caractère. Est-ce que plusieurs diadèmes ne Lui appartiennent pas? N'êtes-vous pas habitués à mettre sur sa tête une couronne *royale* — une couronne *sacerdotale*? Pouvez-vous y en mettre trop? Quel groupe de gloires remplit l'œil, quand nous contemplons Christ dans le ciel à la lumière de cette magnifique Épître! Maintenant, entre autres caractères, nous Le voyons là comme Quelqu'un qui a accompli une vie de foi sur la terre — « le Chef et le Consommateur de la foi. » Le conseil de Dieu est occupé à couronner Jésus. Ce sont les délices du conseil de Dieu de Le couronner — ce sont les délices de l'Esprit de Dieu de Le produire comme couronné — et ce sont les délices de la foi de Le voir couronné. Dieu, l'Esprit, et la foi du pauvre pécheur croyant, s'assemblent tous autour de

Lui, soit pour Le couronner, soit pour se réjouir en Le voyant couronné.

Ici, nous Le voyons reconnu dans le ciel comme Celui qui a accompli la vie de la foi. Il l'a parcourue dans la perfection, de la Crèche à la Croix, et il est accepté ainsi dans les plus hauts cieux. Une vie pareille Le mit naturellement en collision avec *l'homme*. « Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » — déclaration magnifiquement toute pleine de la pensée qu'il était « *séparé des pécheurs* ». Vous n'oseriez pas prendre pour vous ce langage. C'est un ton trop élevé pour qu'il convienne à quelqu'autre qu'au Fils de Dieu. A-t-il été dit quelque chose de pareil d'Abraham ou de Moïse ? Non ; le Saint-Esprit n'eût pas parlé ainsi d'aucun d'eux. Lors donc, que vous placez le Seigneur dans les souffrances de la vie, dans la compagnie des martyrs, vous le voyez, comme en tout le reste, prendre la prééminence. C'est si *naturel* pour l'Esprit de glorifier Christ ! S'il L'envisage dans ses offices, ainsi qu'Il fait dans la première partie de cette épître, il est facile de Le voir avec beaucoup, beaucoup de diadèmes sur son front. Ou, s'Il Le contemple ici, c'est chose aisée pour l'Esprit de placer sur Sa tête cette couronne d'une beauté particulière ; « Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. » C'est un portrait que vous ne sauriez vous ap-



pliquer à vous-même, sans que votre propre cœur vous condamnât, lors même que vous seriez appelé au bûcher. Sous un rapport, la croix était un martyr. Jésus fut autant un martyr de la main de l'homme, qu'il fut une victime de la main de Dieu. C'est comme martyr que nous le voyons ici — et comme tel nous sommes mis en compagnie avec lui: «Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché.» Entre tous les ennemis contre lesquels vous ayez à combattre, il n'en est pas de plus acharné que votre propre cœur. Ce fut le péché dans les Phariséens — le péché dans la multitude, — le péché dans les principaux sacrificateurs — qui conduisit le Seigneur Jésus à la croix. Mais il n'eut jamais en Lui-même la plus légère trace de péché à combattre. Ce qu'il eut à combattre, c'est le péché dans les autres. L'Apôtre continue en vous plaçant, comme souffrant sous le châtiement, en compagnie avec le *Père*? Ici nous laissons la compagnie de Christ, car, Il ne se trouva jamais, *Lui*, sous le châtiement du Père. Du moment que je suis sous le fouet et la discipline du Père, je suis sorti de la compagnie de Christ. Je suis profondément *dans* sa compagnie quand je marche sur le sentier du martyr. Je ne fais pas un pas de compagnie avec Lui quand je suis sous le châtiement du *Père*. Ainsi, du vers. 5 en avant, vous êtes dans la compagnie de votre Père céleste. Oh! les tou-

ches sacrées! les touches divines! — qui savent quand introduire Christ, et quand Le laisser disparaître! quand, ou sous quelle forme d'excellence et de gloire Le révéler, et comment L'ôter de devant les yeux! Quelle gloire, quelle perfection aussi dans la manière même dont le Saint-Esprit remplit sa tâche! *Christ* marche à travers la vie endurant la contradiction de la part des pécheurs. *Je* la traverse, *moi*, en combattant contre le péché. Alors je suis dans la compagnie du châtiment du Père — tout cela aboutissant pour moi à une participation bénie à Sa sainteté, mais Christ n'est point là avec moi. Quand même vous mettriez ensemble tout l'esprit de toutes les intelligences réunies, pourrait-il vous donner ces touches qui brillent dans le Livre de Dieu?

Au verset 12, nous sommes exhortés à ne pas laisser nos mains se lasser. Il n'y a pas de raison pour qu'il en soit ainsi. Bien que vous soyez sous le fouet, il n'y a pas un seul motif pour que vos mains se lassent, ou que vos genoux se déjoignent; car l'Esprit vous a montré vous-même d'abord dans la compagnie de Christ, et ensuite dans celle de votre Père qui vous aime. Y a-t-il quelque raison pour que vous marchiez comme si vous ne connaissiez pas la route? C'est là une bien belle conclusion. Nous savons tous comment les mains se lasseront; mais je mets mon sceau à chacune de ses paroles, et je dis: «C'est vrai, Seigneur.» Il n'y a

pas de motif, pour que nous perdions courage. Arrivé là, il regarde autour de lui. Ne laissez pas faiblir vos mains; et, à l'égard des autres, poursuivez la paix; — à l'égard de Dieu, poursuivez la sainteté. « Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres? — et quel accord de Christ avec Béliar? » « Veillant de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu, et que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut ne vous trouble. » Si vous consultez, à votre loisir, Deut., XXIX, vous y trouverez mentionnée (vers. 18) une racine d'amertume. Mais c'est une espèce différente de celle-ci. Là, elle provenait de quelque homme qui prenait les faux dieux. — ici, elle vient de ce que l'on manque de la *grâce* de Dieu. Toute l'Épître a comme pour but de clouer votre oreille (pour nous servir du langage de l'Écriture) à la porte de Celui qui parle de *grâce*. Ce n'est pas un *Législateur* que l'on entend, mais Quelqu'un qui publie le salut du haut des cieux. Les Anges, les Autorités et les Puissances sont assujétis au Purificateur de nos péchés; et le Purificateur de nos péchés a pris notre conscience avec Lui dans les plus hauts cieux, et toute langue qui tenterait accusation contre nous est réduite au silence, ainsi que nous lisons en Rom. VIII (Voyez aussi 1. Pier. III, 21-22.) Maintenant, prenez garde que vous ne manquiez de la grâce ainsi publiée. Cela peut aboutir au caractère profane d'Ésaï. Un autre a dit que cette allu-

sion à Ésaü doit avoir extrêmement frappé l'esprit d'un Juif. « Si vous manquez de la grâce de Dieu, vous serez laissés dans la position d'un homme que votre nation a répudié. » Je ne m'occupe pas de ce que vous prenez à la place de Christ; si vous vous détournez de Lui, vous pouvez être demain dans la position du réprouvé Ésaü. Comment considérez-vous Ésaü? Comme le type de cette génération qui bientôt dira: « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous. » Mais leurs larmes seront aussi vaines que le furent celles d'Ésaü au chevet du lit de son père mourant. Il vint trop tard. De même, lorsque Dieu se sera levé et aura fermé la porte, ils ne trouveront pas lieu à la repentance. Ce verset 17 est très solennel. Il me dit que cette action d'Ésaü est la présentation à nos pensées de ce qui a encore à se réaliser dans une génération animée de l'esprit d'Ésaü — et dans une pareille génération *seulement*. — « Voyez, contempteurs, et vous étonnez, et soyez anéantis. » Ésaü méprisa son droit d'aînesse, et cette génération a refusé la grâce de Dieu, et méprisé le Christ qui a passé à travers le monde et est mort pour les pécheurs.

Après cela, dans le 18<sup>me</sup> verset, nous trouvons un magnifique tableau des deux dispensations. C'est comme si l'Apôtre avait dit: « Je vous ai montré une voie de martyr, mais à présent je vous dis, que du moment que vous regardez à Dieu, tout est *pour* vous. » Le chemin

du martyre et le châtement du Père ne sont que de nouvelles preuves d'amour. Maintenant, laissant *Christ* et le *Père*, nous venons à *Dieu*; et vous voyez que tous les conseils éternels de Dieu se sont réunis pour faire de vous quelqu'un dont on dise, le béni: comme ils se sont réunis pour faire de *Christ*. Quelqu'un dont on dise: Le *glorieux*. N'ayez point peur. Vous n'êtes pas venus à la montagne qui se peut toucher, et qui était tout en feu. Tournez-lui le dos. Plus je lui ai tourné le dos résolument — plus aussi j'ai résolument rencontré la grâce et la sagesse de Dieu, y ai répondu, et ai rendu l'obéissance de la foi. Dois-je tourner la tête de tous côtés — regarder par dessus mon épaule — lui donner quelques coups d'œil? Est-ce là l'obéissance de la foi? Ensuite quant à ma face. Vers quoi est-elle tournée? Vers un entassement de bénédictions. Je fus conduit à la Loi par ma propre confiance en moi-même, et je ne trouvai pas *une chose pour moi*. Maintenant j'ai tourné ma face d'un tout autre côté et je vois toute chose pour moi. « Vous êtes venus à la montagne de Sion; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle; et à l'assemblée des premiers-nés; et à Dieu juge de tous. » Le Seigneur, même dans le jugement, est pour nous, car c'est l'affaire d'un juge de venger les opprimés. Ensuite, « aux esprits des justes consommés: et à Jésus, médiateur de la

nouvelle alliance! et au sang d'aspersion. »  
 Tout est pour vous. Voilà la direction dans la-  
 quelle vous devez toujours tenir votre face  
 tournée, sans vous en laisser jamais détourner.  
 Que votre face soit parfaitement tournée vers  
 l'une des deux montagnes, et votre dos sera  
 parfaitement tourné vers l'autre.

Mais ici, à ce passage même, dans le chapi-  
 tre XII, vous vous retrouvez au commence-  
 ment de l'Épître. Nous lisons au chap. II :  
 « Comment échapperons-nous, si nous négli-  
 geons un si grand salut, qui ayant commencé  
 d'être annoncé par le Seigneur. » Et mainte-  
 nant nous lisons : « Prenez garde que vous ne  
 refusiez pas celui qui parle. » Du commence-  
 ment à la fin, l'Esprit cloue votre oreille à la  
 porte de la maison du maître de la grâce.

Puis il se termine d'une manière fort solen-  
 nelle : « Notre Dieu est un feu consumant, »  
 c'est à dire, le Dieu de cette dispensation. De-  
 puis le feu brûlant de Sinaï il y a eu délivrance,  
 en se convertissant et se réfugiant en Christ ;  
 mais il n'y a pas de délivrance si la délivrance  
 de Dieu est méprisée ! Si vous vous détournez  
 de la délivrance apportée par cette dispensa-  
 tion, il n'y a plus de délivrance. « Notre Dieu  
 est un feu consumant. »

Qu'est-ce qui vous place, je vous le demande,  
 dans la compagnie de Dieu, comme la simpli-  
 cité de la foi ? Ainsi que nous le disions précé-  
 demment, le dessein des plans éternels, et la

joie de l'Esprit, c'est de poser des couronnes sur la tête de Christ; et quand je suis simple dans la foi, je prends mes délices à remplir de ces gloires le champ de ma vision. Je me trouve par là dans la compagnie la plus illustre dans laquelle je puisse être — celle de Dieu et du Saint-Esprit. — Que le Seigneur nous accorde d'y être à vous et à moi. Si nous savons ces choses, heureux, trois fois heureux sommes-nous si nous nous y tenons!

CHAPITRE XIII.

Nous arrivons à la fin de l'Épître, et nous y trouvons ce qui est commun à toutes les Épîtres, — quelques petits détails. — C'est éminemment la méthode de Paul, de commencer par la doctrine, et de terminer par des exhortations. C'est ce qu'il fait ici : « Que l'amour fraternel demeure. » Puis, un frère peut être un étranger : « N'oubliez pas l'hospitalité. » Et pour les encourager dans l'accomplissement de ce devoir, il leur rappelle que quelques-uns, dans leur propre histoire, ont logé des anges à leur insu. Vient ensuite un autre devoir : « Souvenez-vous des prisonniers, » et l'encouragement avec « comme si vous étiez liés avec eux. » Prenez votre place dans le corps de Christ comme Ses prisonniers, non pas prisonniers *quant au corps*, mais *d'une manière mystique*. Quand il parle des souffrances endurées pour l'amour de Christ, il vous

fait appel dans votre position mystique; mais quand il s'agit des souffrances de l'adversité (vers. 3), dans le sens ordinaire, il fait appel à la vie naturelle, « comme étant vous-mêmes dans le corps. »

Après cela, nous trouvons les divins devoirs de la pureté, et d'un train de vie qui tranche avec celui du monde. Ce caractère de la conduite du chrétien est exprimé dans les paroles, « contents de ce que vous avez présentement, » ne cherchant pas à être plus riches demain qu'aujourd'hui. Ensuite le Seigneur parle dans le vers. 5, et vous Lui répondez au vers. 6. C'est la réponse de la foi à la grâce — la réponse du cœur du croyant au cœur de l'Éternel Dieu. Puis vient le devoir de la soumission: — « Souvenez-vous de vos conducteurs. » Il ne s'agit pas de les suivre en aveugles, comme lorsqu'ils étaient païens (1 Cor. XII, 12) entraînés après des idoles muettes. Devez-vous être conduits comme des aveugles? Non; vous devez l'être d'une manière intelligente: « Nul ne peut dire « Seigneur Jésus » si ce n'est pas l'Esprit Saint. Nous sommes le peuple vivant d'un temple vivant. Aussi est-il ajouté: « Considérant l'issue de leur foi. » Ils moururent dans la foi, comme ils prêchèrent la foi.

Maintenant il laisse tout cela, et part au

1 Comme quelqu'un a dit un peu avant de mourir: « J'ai prêché Jésus — j'ai vécu Jésus — et il me tarde d'être avec Jésus. »



verset 8 d'un autre point; et on peut fort bien appeler ce verset 8 la devise de l'Épître: à un point de vue seulement, je l'accorde. Ce que je veux dire, c'est que, comme nous l'avons vu auparavant, l'Esprit de Dieu, dans cette Épître, considère une chose après l'autre — jetant un coup d'œil rapide sur les anges, sur Moïse, sur Josué, sur Aaron, sur l'ancienne alliance, sur les autels avec leurs offrandes, et les met tous de côté pour introduire Christ. Et vous ne le voudriez pas autrement. De tout votre cœur et de toute votre âme vous mettez votre sceau à cela. Que tout parte pour faire place à Christ: et lorsque Christ est introduit, ne Le lâchez point pour quoi que ce soit. C'est là ce que vous avez dans le verset 8. Paul considère un moment le but de l'Épître: « J'ai », dit-il, « déplacé tout pour introduire Christ, et maintenant gardez-Le devant vous. » C'est une très précieuse péroraison de tout l'enseignement de l'Épître.

Mais cela a une conséquence. « Ne soyez pas séduits par des doctrines diverses et étrangères, » des doctrines étrangères à Christ. Vous avez tout trouvé en Christ; prenez garde de vous tenir fermement à Lui. Puis, si Christ est ma religion, j'ai la grâce. « Il est bon que le cœur soit affermi par la grâce. » Le Seigneur est établi devant vous et devant moi comme résumant en Lui toute notre religion, et cette religion est une religion qui respire la grâce

pour le pauvre pécheur. Gardez-vous de lire le verset 9 comme si vous pouviez, en quelque mesure, affermir vos cœurs par les viandes. Remarquez la ponctuation: Un point et virgule après « grâce » (vers angl.) la sépare de la fin du verset. Les viandes ne vous profitent de rien, comme il vous dit dans un autre passage: — « Ne prends, ne goûte, ne touche pas. » Elles ne vous apportent ni profit ni honneur. Supposez que vous entassez les observances religieuses charnelles. Si le chap. II de l'Épître aux Colossiens me déclare qu'il n'y a pas d'honneur à marcher dans ces choses, celui-ci m'apprend qu'on y marche sans *profit*. Si on les met à l'épreuve et qu'on les scrute soigneusement, on voit qu'elles sont toutes pour la satisfaction de la chair. Aussitôt que j'ai trouvé le Seigneur, mon cœur est affermi par la grâce. Avez-vous jamais entendu faire la remarque qu'entre toutes les religions professées sur la terre, il n'y a que la seule religion divine qui prenne la *grâce* comme son secret? Chercher à apaiser Dieu, si c'est possible, voilà ce qu'elles font toutes. La religion de Dieu est la seule religion connue qui ait pour fondement la grâce. C'est précisément ce qui nous est présenté ici. Ne soyez pas séduits par des doctrines étrangères à Christ. « Nous avons un autel. » Quel est l'autel de cette dispensation? C'est un autel exclusivement pour des holocaustes — des services eucharistiques. Les Juifs avaient un autel pour

le sacrifice expiatoire. Nous *n* avons *pas* d'autel semblable. *Christ* a été sur l'autel d'expiation, et maintenant, nous, comme sacrificateurs, nous servons à un autel de services eucharistiques. Nous nous souvenons que le Fils de Dieu a versé son sang, et nous servons à un autel où nous savons que le péché a été effacé, ôté, et jeté derrière le dos; et là, à votre autel, vous remplissez constamment un service d'actions de grâces. Mais ceux qui retournent aux services du tabernacle n'ont pas le droit ni le pouvoir de se tenir comme sacrificateurs à l'autel de cette dispensation. Bien des âmes aimées et aimantes sont en lutte avec l'esprit légal; mais c'est une chose tout autre que de déplacer *Christ* pour quoi que ce soit, comme faisaient les Galates qui lui donnaient une béquille. Dans cette Épître, l'Esprit ne dispute pas avec les pauvres âmes en lutte; mais si vous cherchez à offrir des sacrifices expiatoires et ne retenez pas d'un cœur jaloux votre autel pour les services eucharistiques, vous blasphémez le sang du Fils de Dieu.

Maintenant, après vous avoir placés à votre autel, et aussi dans les lieux saints, il vous montre votre place hors du camp. *Jésus* fut accepté dans les lieux saints par Dieu, et Il fut mis hors du camp par les hommes. Vous devez être exactement avec *Christ* dans l'une et l'autre de ces positions. C'est là que vous place la dispensation actuelle; et si jamais la gloire

morale s'est attachée à une créature de Dieu, c'est celle qui s'attache à vous au moment présent. Appelés hors du camp avec Christ, pour porter son opprobre ! Les anges sont-ils dans de pareilles conditions ? Christ leur a-t-il jamais dit : « Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations ? » Les anges ne sont pas invités à être les compagnons de ses douleurs. Il n'a jamais conféré aux anges un honneur pareil à celui dont il vous a revêtus. Aussi, bientôt, l'Église sera-t-elle plus près du trône que les anges. « Nous n'avons pas ici de cité permanente. » Christ n'en a pas eu. Mais continuons :

Le verset 16 nous présente une autre chose bien belle ; une autre sorte de service pour votre autel. « N'oubliez pas la bienfaisance et de faire part de vos biens. » Nous voyons dans divers passages, que plus nous aurons de la joie en Dieu, plus aussi nous aurons le cœur large les uns pour les autres. Il est de la nature même de la joie d'érager le cœur. Comme en Néhémie, chap. VIII, où le prophète dit au peuple : « Allez, mangez du plus gras, et buvez du plus doux ; *et envoyez-en des portions à ceux qui n'ont rien de prêt ; car ce jour est saint à notre Seigneur ; ne soyez donc point tristes, puisque la joie de l'Éternel est votre force. Ainsi le peuple s'en alla pour envoyer des présents, et pour faire une grande réjouissance. »* Un homme qui est heureux

lui-même, a de quoi regarder autour de lui et faire participer les autres à son bonheur.

Après cela, l'Apôtre arrive aux conducteurs *actuels*. Ceux du verset 7 sont ceux qui étaient morts. Est-ce là, je le demande encore, une soumission aveugle? Non; vous devez prendre connaissance d'eux. « Ils veillent pour vos âmes. » L'office sans la puissance, sans l'onction du Saint-Esprit, est une chose inconnue dans la dispensation actuelle; et si nous la connaissons, nous sommes entrés dans son élément corrompu, et sommes sortis de l'élément de Dieu. C'est une partie de votre fidélité à Dieu, (que vous reteniez la dispensation dans sa pureté; et une autorité simplement officielle est une idole.

Ce vase du Saint-Esprit, ce serviteur le plus puissant de tous ceux qui ont jamais servi au nom de Dieu, s'abaisse jusqu'au niveau du saint le plus faible: « Priez pour nous », et il le demande au nom d'une bonne conscience. Pouvez-vous demander à un autre de prier pour vous si vous vous proposez de vous égarer? Je répondrai que vous ne le pouvez pas. Et ici c'est sur le fondement d'une bonne conscience que l'Apôtre demande des prières. Puis il leur donne un sujet de prières. Quel esprit de familiarité intime respire dans l'Écriture! Elle ne vous fait pas sortir de votre propre monde d'affections et de sympathies. Puis l'Apôtre répand son cœur dans une doxologie tout particulièrement solennelle.

Maintenant, si nous nous rappelons ce que nous disions un jour, nous trouverons ici quelque chose de nouveau et d'étrange. Ce vers. 20 nous présente le Seigneur dans sa résurrection, non dans son ascension. Le grand but de l'Épître, comme nous l'avons vu depuis le commencement jusqu'ici, est de nous *montrer Christ dans le ciel avec les divers caractères dans lesquels il s'y trouve*; mais dans le verset qui nous occupe, l'Apôtre ne va pas au delà de la résurrection. Pourquoi en terminant fait-il descendre Christ du ciel? A-t-il tenu nos regards constamment fixés sur Lui dans le ciel, pour précisément à la fin le faire descendre sur la terre? Oui; car il est très doux de savoir que nous n'avons pas besoin d'attendre la mort et la résurrection pour entrer en rapport avec le Dieu de paix. Vous avez atteint le Dieu de paix quand vous avez atteint le Dieu de résurrection. La résurrection prouve que la mort est abolie. Or, la mort étant le salaire du péché, si la mort est abolie, le péché est aussi aboli, parce que la mort suit le péché comme l'ombre le corps. L'alliance est appelée « éternelle » parce qu'elle ne doit jamais disparaître. L'ancienne alliance a disparu. La nouvelle est toujours nouvelle et ne sera jamais abrogée. Le sang est aussi frais aujourd'hui pour parler de paix à la conscience que lorsqu'il déchira le voile. Ainsi, quand nous en venons à la vie journalière, nous sommes ramenés en bas pour nous

voir en toute simplicité dans la compagnie du Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le Grand Pasteur des brebis; dans la puissance du sang qui a scellé la rémission de nos péchés pour toujours. Vous pouvez donc oublier le péché. Dans un sens élevé, nous nous en souviendrons toujours; mais quant à ce qui constitue votre condition devant Dieu, vous pouvez l'oublier pour toujours. Il prie ensuite pour que Dieu nous forme, nous façonne, pour faire sa volonté. Quel pauvre résultat a eu en vous et en moi cette œuvre de notre façonnement; si nous le comparons avec ce verset. Nous sommes maladroits dans notre affaire, comme si nous n'y étions pas chez nous. Et puis, à la fin, il termine par quelques paroles ordinaires adressées aux frères. « La grâce soit avec vous tous. Amen. »

#### CONCLUSION.

Nous pouvons nous souvenir que j'ai observé plusieurs lignes distinctes de pensées se déroulant dans cette Épître. En la quittant, nous pouvons examiner cela; et voir de quelle manière ces diverses lignes sont toutes en harmonie et nous donnent, en résultat, une conclusion infiniment divine.

Voici les lignes de pensées :

- 1° L'Esprit met de côté une chose après l'autre pour introduire Christ;
- 2° Après avoir introduit Christ, l'Esprit Le

présente dans les gloires diverses dans lesquelles Il remplit les cieux maintenant;

3° L'Esprit fait voir comment, une fois introduit, Christ agit sur tout pour le rendre parfait; il fait voir que quoi que ce soit que touche un Christ glorifié, Il le rend parfait; et, qu'entre autres choses, Il rend nos consciences parfaites;

4° Cela étant ainsi, sur le principe de ma réconciliation comme pécheur, je suis introduit dans le temple de louange.

Ces quatre suites de pensées peuvent être considérées séparément; toutefois, il est très précieux de voir qu'elles acquièrent une gloire nouvelle lorsqu'on les voit en rapport les unes avec les autres. Or, je dis qu'il y a dans un écrit divin pareil une magnificence qui dit par elle-même sa gloire. Je m'y trouve en contact avec quelque chose qui est infiniment la pensée de Dieu, avec quelques-unes des plus merveilleuses révélations que Dieu puisse me donner de lui-même.

Mais avant de quitter notre douce et heureuse tâche, nous examinerons un peu particulièrement ces quatre choses. Dans les chap. I et II l'Esprit met les anges de côté pour introduire Christ. Dans les chap. III et IV, c'est Moïse et Josué qu'il déplace. Dans les chap. V, VI et VII, il déplace Aaron. Au chap. VIII, il met de côté l'ancienne alliance avec laquelle Christ n'a rien à faire. Au chap. IX, il met de



côté les ordonnances du vieux sanctuaire avec ses autels et ses services, pour introduire l'autel, où Jésus se trouve comme l'Agneau de Dieu. Il prend et met de côté une chose après l'autre pour faire place à Jésus. C'est une tâche délicate pour l'Esprit. Dieu connaît ses propres délices. Si l'Esprit peut être contristé, il peut aussi être réjoui. Puis, après avoir introduit Christ, que fait-Il de Lui? Il Le garde là pour toujours. Christ n'a pas de successeur. Quand l'Esprit a fait entrer Christ, Il Le contemple. Et qu'est-ce que c'est qu'être spirituel? C'est avoir la pensée du Saint-Esprit. Avez-vous jamais pris vos délices à sortir de la maison, pour faire place à Christ? L'Esprit parle avec indignation des choses que nous venons de voir, comme de « misérables éléments. » Les avez-vous jamais traitées de cette manière? L'Esprit ne voit pas de successeur à Christ. Dans les conseils de Dieu, il n'y a personne après Lui. En est-il ainsi dans les conseils et les pensées de nos âmes?

Ainsi, après L'avoir fait entrer, Il Le contemple. Et que voit-il en Lui? Il voit gloire sur gloire. Dans le chap. I, il Le voit assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, comme le Purificateur de nos péchés, et entend une voix qui dit : « Ton trône, ô Dieu! demeure aux siècles des siècles. » Il regarde dans le chap. II et Le voit comme notre Apôtre qui nous parle du salut. Puis il Le trouve comme le Proprié-

taire d'une maison permanente, comme le Donateur du repos éternel, et Le voit dans le sanctuaire céleste, placé là avec un serment et entend Dieu L'accueillir de cette glorieuse salutation : « Tu es sacrificateur éternellement selon l'ordre de Melchisédec. » C'est de ces diverses manières que l'Esprit prend ses délices en Christ. Puis, dans le chap. IX, nous Le voyons considéré dans les cieus comme le Dispensateur de l'héritage éternel après avoir d'abord obtenu une rédemption éternelle. Dans le chap. X, nous Le voyons assis là dans un autre caractère, accueilli avec cette salutation : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Avez-vous jamais suivi Christ en esprit jusqu'au ciel, et entendu ces voix lui parlant. Nous avons besoin de donner la *personnalité* à la vérité. Nous sommes terriblement enclins à en faire simplement un dogme. Je redoute extrêmement de l'avoir devant moi comme une chose que je puis apprendre d'une façon intellectuelle. Dans cette Épître, c'est la *Personne* qui est gardée devant vous, c'est avec Quelqu'un de vivant que vous avez à faire. Voilà les réalités célestes. Moïse dressa un temple dans le désert; Salomon dressa un temple dans le pays; Dieu a dressé un temple dans le ciel. Et, comme cela fait voir le profond intérêt que Dieu porte au pécheur, puisqu'Il a bâti un sanctuaire pour notre Sacrificateur, et cela *parce* qu'il est no-

*tre sacrificateur*, et traite de nos intérêts. Puis, au chap. XII, lorsqu'il fut monté, Il fut reçu et s'assit dans le ciel comme l'Auteur et le Consommateur de la foi. Voilà la seconde ligne de pensées, et nous voyons comme elle se rattache à la première. Après avoir fixé Christ devant nous, l'Esprit en déploie devant nous toutes les gloires.

La troisième chose que nous trouvons dans cette Épître, c'est la *perfection*. Si je vois Christ parfait comme *Sauveur*, je me vois parfait moi-même comme *sauvé*. Si je ne suis pas sauvé, Christ n'est pas un Sauveur. Je ne parle pas maintenant d'une âme aux prises avec l'esprit légal, mais de mon *titre* — et je n'ai pas plus de doute quant au *droit* que j'ai de me regarder comme un pécheur sauvé, que quant au droit qu'a Christ de se regarder Lui-même comme un parfait Sauveur. Le salut est une chose relative. Si je viens à Christ comme pécheur, et que je doute que je sois sauvé, il faut que j'aie quelque doute quant à la perfection de son œuvre. Mais nous avons déjà envisagé l'Épître comme un traité sur la perfection. Il était convenable pour Dieu qu'Il ne me donnât rien de moins qu'un parfait Sauveur. C'est merveilleux! Il a rattaché sa gloire à la perfection de ma conscience devant lui! Il a daigné me faire savoir que cela était *convenable* pour lui! Est-ce *convenable* pour vous que vous veniez et que vous me serviez dans quelque mesure? Vous

pourriez le faire par bonté, mais je n'aurais point la pensée de parler ainsi. Tel est pourtant le langage dont Dieu se sert.

Nous trouvons donc, en troisième lieu, que cette Épître est un traité sur la perfection. Non pas, cependant, la perfection de la période millénaire. Christ sera le Réparateur de toutes les brèches. Mais la plus grande de toutes les brèches, était dans la *conscience du pécheur*. Le mal et la confusion règnent encore dans la création. Le mal règne dans la maison d'Israël. Christ n'a pas encore mis la main à la réparation de *cela*. Il y a une brèche au trône de David — Christ ne s'est pas encore mis à la réparer. Mais la brèche la plus énorme de toutes se trouvait entre vous et Dieu. Bientôt Il changera en chants de louanges les gémissements de la création; mais Il a débuté dans son caractère de Réparateur, en se mettant à réparer la brèche qui vous séparait de Dieu; et maintenant nous avons pleine liberté pour entrer dans les lieux saints.

Ensuite, en quatrième lieu, nous trouvons dans cette Épître l'Esprit ne faisant rien moins que bâtir un Temple pour la louange. S'occupe-t-il à rattacher de nouveau le voile que le sang de l'Agneau de Dieu déchira en deux? Va-t-il faire revivre les choses qu'il a traitées avec indignation de « misérables éléments? » Que cette quatrième et dernière chose est ineffablement glorieuse! L'Esprit de Dieu vous a bâti un Tem-

plé pour louer Dieu — pour le fruit de vos lèvres bénissant Son nom. Que n'avons-nous pas dans cette Épître ! Quoique nous puissions considérer séparément chacune de ces lignes de pensées, elles reçoivent l'une de l'autre un redoublement de gloire exquise. L'Esprit fait, pour ainsi dire, un fouet de petites cordes, et ordonne à tout de s'en aller pour faire place à Jésus. Naturellement, je sais qu'ils s'en allaient tous *volontiers* et d'un cœur joyeux. Jean le Baptiseur exprimait leur sentiment à tous, quand il dit : « Celui qui a l'épouse, est l'Époux ; mais l'ami de l'Époux, qui assiste et l'entend, est tout réjoui à cause de la voix de l'Époux. Cette joie-ci, qui est la mienne, est accomplie. » Moïse, Aaron, les Anges — *tous* étaient heureux d'être mis hors de la maison pour faire place à Christ.

Ces choses coopèrent ensemble pour le service de votre âme en vous amenant à une intelligence plus profonde du Christ de Dieu. Quel serviteur le Saint-Esprit est pour nos âmes dans cette dispensation ! — comme le Seigneur Jésus fut serviteur, de la crèche au Calvaire.

Je crois que nous avons besoin, chacun individuellement, d'être fortifiés dans la vérité. Nous ne savons pas jusqu'où peuvent aller l'Incrédulité et le Romanisme. Si nous n'avons pas la vérité, nous pouvons être demain le jouet de Satan. Je vous en citerai un exemple. Les Galates étaient un peuple ardent, prompt à s'exciter ; — ils se seraient arraché les yeux pour

l'Apôtre; mais le jour vint où il eut de nouveau à commencer avec eux par le tout premier commencement. « Mes petits enfants, pour l'enantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous! » Il y avait de l'excitation sans le fondement solide de la vérité; et quand le mal entra, les pauvres Galates furent sur le point de faire naufrage — et cette épître-ci témoigne de la même chose. Les Saints Hébreux étaient ignorants dans la Parole. Mais nous devons être fortifiés par la vérité. Un état d'excitation a besoin de l'affermissement que donne la vérité de Dieu.

‘Et maintenant que dirons-nous? O profondeur des richesses! Hauteur de la gloire! — Immensité de la grâce! Merveilles des Merveilles! — Dieu se révélant d'une telle manière que nous pouvons bien couvrir nos faces, tout en nous confiant en Lui dans le silence, et L'aimant avec les plus profondes émotions de nos âmes! Mais sûrement quelques-uns de nous peuvent dire: « Maigreur sur moi, maigreur sur moi! »

---

L'article ci-dessus se compose de notes prises à des réunions, et qui n'ont pu être corrigées par celui qui les avait tenues.

Il en est qui, parce que l'Épître ne parle pas de nous en tant que l'Église, n'y voient rien pour nous. Et véritablement, elle NE traite PAS *de nous*; elle ne s'occupe que de Christ.

## ESQUISSE DE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS

AU POINT DE VUE DE L'ORDRE SUIVI DANS LA TRACTATIO  
DU SUJET PRINCIPAL

Je vous envoie, cher frère, une petite esquisse de l'ordre que suit l'Épître aux Romains en traitant le sujet principal qu'elle renferme. Cet exposé de l'ordre de l'Épître implique nécessairement un développement de sa doctrine sur le sujet de notre justification et de notre position devant Dieu. Cette esquisse, tout en signalant la forme de l'Épître et la distribution des sujets qu'elle traite, sera, il me semble, utile à vos lecteurs pour le fonds. Au moins, ai-je trouvé moi-même ce point de vue et utile et intéressant. Ce que j'ai à dire sera très simple, bien que se liant, en même temps, pour une partie, aux expériences parfois compliquées des chrétiens; mais aussi les explique-t-il.

Les sept premiers versets du 1<sup>er</sup> chapitre contiennent l'adresse de l'Épître; seulement ils renferment, en donnant le titre que possède l'Apôtre à l'attention des chrétiens de Rome, le contenu de l'évangile qui fait le sujet de son apostolat, l'accomplissement des promesses faites à l'égard du Fils de David, et le témoignage rendu par la résurrection que ce même Être bén est aussi Fils de Dieu selon l'Esprit de sainteté. Puis, suivent, jusqu'à la fin du vers. 17, quelques explications à l'égard de ce qui l'avait empêché de les voir plus tôt, explications qui

se terminent par une déclaration que ce n'était pas qu'il eût eu honte de l'évangile; car dans cet évangile, la justice de Dieu lui-même était révélée sur le principe de la foi pour la foi.

Ceci introduit naturellement son sujet. Mais il expose premièrement la nécessité qu'il y avait pour cet évangile, vu l'état où l'homme se trouvait. La colère de Dieu pesait sur les hommes, colère que l'état de péché où l'homme se trouvait avait allumée. Mais ce n'était plus simplement une colère qui s'embrasait à la vue des rébellions d'un peuple qu'il avait pris pour lui-même sur la terre, du milieu des nations qui se répandaient sur sa surface, colère qui s'exécutait et s'apaisait par des punitions qui, dans leur sphère, ne dépassaient pas le monde où le gouvernement visible de Dieu s'exerçait et se manifestait; mais c'était la colère de Dieu qui se *révéla*t du *ciel* contre toute impiété et injustice des hommes qui voient la vérité en marchant dans l'injustice, c'est à dire contre tout le monde Gentil et Juif. Il développe sa thèse depuis le vers. 19 jusqu'à la fin du chapitre. L'état épouvantable du monde des Gentils est exposé (vers. 19 et 20). Ils sont coupables à cause du témoignage de la création (vers. 21 et suivants); ils ont abandonné la connaissance de Dieu quand ils la possédaient.

CHAP. II. — L'Apôtre condamne les philosophes qui moralisaient et n'étaient pas meilleurs que la masse, et ainsi amassaient la colère pour



le jour de la colère. Car Dieu voulait de la réalité. La forme de la loi ne profiterait de rien. Tous seraient jugés selon leurs œuvres, Juif ou Gentil, et le Gentil qui, poussé par sa conscience naturelle, accomplirait ce que la loi demandait, serait en meilleur cas que le Juif qui possédait cette loi et la violait. Ceux qui avaient péché sans loi, périraient sans loi, et ceux qui avaient péché sous la loi, seraient jugés par la loi au jour que Dieu jugerait les *secrets* des cœurs (non la conduite de la nation par des jugements terrestres) selon l'évangile confié à l'Apôtre.

Voilà l'exposé général des voies de Dieu en jugement sur toute âme d'homme, jugement fondé sur le témoignage de la création, la connaissance que l'homme (en Noé) avait eue de Dieu, le témoignage de la conscience naturelle, le témoignage positif de la loi, en ajoutant qu'on méprisait la bonté de Dieu qui conviait l'homme à la repentance. Mais les Juifs, qui prétendaient à des privilèges spéciaux, exigeaient quelques paroles de plus. L'Apôtre les montre coupables par la loi même. Le Juif se vantait auprès des Gentils, de la loi, de ses lumières, de son instruction divine, puis faisait tout le contraire de ce que cette lumière et cette loi demandaient de sa part. Encore une fois, Dieu veut ce qui est réel et vrai, et le Gentil qui sans loi faisait ce que la loi demandait, serait mieux placé que le Juif qui avait la loi et la violait. Le Juif n'avait-il donc pas

des avantages sur le Gentil? Il, en avait sans aucun doute et de toute manière. En particulier, il possédait les oracles de Dieu. Voyons, dit l'Apôtre, ce qu'ils disent. Ils sont, disait le Juif, pour nous seuls; les Gentils n'ont rien à y voir. D'accord, dit l'Apôtre. Ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi. Elle vous montrera donc à vous mêmes. Vous voici: Personne de juste, personne qui recherche Dieu, personne qui me comprenne. — Voilà ce qu'elle dit, de votre propre aveu, de vous-mêmes. Les Gentils n'ont rien à y voir. En dehors de toute justice et esclaves du péché, il n'en est pas question ici. Voilà donc le tableau que Dieu fait de votre état, et toute bouche fermée; et le monde entier coupable devant Dieu.

J'arrive à ce qui m'a conduit à vous envoyer ces lignes, le remède que Dieu lui-même a préparé et qu'il nous présente, pour l'état de misère où le péché nous a plongés.

Depuis le vers. 21, du chap. III jusqu'à la fin du 11<sup>me</sup> vers. du chap. V, l'Apôtre traite la question des péchés; et depuis le vers. 12 de ce dernier chapitre jusqu'à la fin du chap. VIII, la question du péché. Dans les deux cas, il fait voir la bénédiction qui est le résultat de l'intervention de Dieu en grâce. A la fin du chap. III, le sang de Jésus nous est présenté comme le moyen de notre justification; Dieu lui-même nous a présenté Jésus comme propitiation par la foi en son sang. La justice de Dieu dans la ré-

mission des péchés des fidèles de l'Ancien Testament est manifestée; justice qui sert de fondement pour nos espérances, dès le temps présent, c'est à dire depuis l'accomplissement de l'œuvre du Christ. Au chap. IV, il parle de l'effet de la résurrection du Christ sur cette question. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. L'efficace de la mort de Christ a été démontrée par la résurrection, ainsi que la puissance d'une vie nouvelle pour nous, la vie de Jésus ressuscité, qui a sa place quand tous nos péchés ont été expiés par Christ. Mais tout ceci se rapporte aux péchés, à ce qui a été commis. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Les onze premiers versets du chap. V nous montrent les bénédictions qui en découlent, paix et grâce à présent, gloire en espérance et connaissance de l'amour de Dieu par le Saint-Esprit qui nous a été donné; de sorte que nous nous glorifions aussi dans les tribulations, étant rendus capables, par cet amour, de les interpréter; ensuite, nous nous glorifions en Dieu Lui-même. Ce chapitre dépasse même le huitième en ceci, que le cinquième nous présente davantage Dieu dans sa grâce souveraine et notre joie en Lui-même, tandis que le chap. VIII représente davantage notre position devant Lui et ce qu'Il est pour nous. Toutefois, dans ce dernier, il y a des *expériences* plus profondes.

Au verset 12 du chap. V commence l'instruction de l'Apôtre à l'égard du péché. La diffé-

rence est évidente. S'il s'agit des péchés, vous, mon lecteur, vous avez les vôtres, moi j'ai les miens. S'il s'agit de notre nature, de notre chair, nous ne sommes qu'un, une seule nature, une seule masse. Aussi, l'Apôtre se tourne vers les chefs et les sources de notre nature, soit en bien, soit en mal : Adam et Christ.

Maintenant, jusqu'à la fin du chap. VIII, il s'agit du péché et non des péchés. Le péché n'aura pas de domination sur vous, — le péché prenant occasion par la loi. Ici, Christ est mort au péché, non pour nos péchés. J'apprends non ce que j'ai fait, mais ce que je suis; je sais qu'en moi, c'est à dire dans ma chair, il n'existe pas de bien. Ainsi, l'expérience est plus profonde; souvent, aussi, faite après avoir compris le pardon de nos péchés, et jetant, par conséquent, l'âme dans l'embarras et dans l'incertitude. Mais la paix aussi est beaucoup plus profonde, une fois qu'elle est fondée sur la vérité qui est enseignée ici; mais elle s'apprend d'une manière expérimentale. Ma foi, ici, ne se repose pas sur le fait que Christ est mort pour mes péchés, mais sur la vérité que, Lui étant mort, je suis mort avec Lui. Aussi, remarquez-le bien, il ne s'agit pas de pardon ici. Je pardonne à mon enfant ses fautes, je ne pardonne pas la mauvaise disposition qui les a produites. Je cherche à la corriger. La correction du péché dans la chair, c'est la mort. Or, nous sommes morts en Christ. L'Apôtre commence cette ins-

truction en faisant voir que, par l'obéissance de Christ seul, ceux qui sont attachés à Lui aux yeux de Dieu sont constitués justes; que, de même que la désobéissance d'Adam plaçait dans la position de pécheurs devant Dieu tous ceux qui se rattachaient à Adam par la descendance, ainsi l'obéissance du Christ plaçait tous ceux qui se trouveraient rattachés à Lui par la grâce dans la position de personnes justes, et ceci en contraste avec la loi qui tuait chaque pécheur coupable pour ses propres fautes. Sans doute, chacun d'entre nous, nous avons commis nos propres péchés, complétant le mal chacun pour son propre compte. Mais il n'en est pas moins vrai que, si la désobéissance d'Adam nous a constitués pécheurs, l'obéissance du Christ nous a constitués justes, nous qui croyons en Jésus.

L'objection faite à la doctrine de la justification par l'obéissance du Christ se présente d'abord à l'Apôtre. La valeur de l'œuvre du Christ ne s'arrête pas en Lui qui l'a accomplie, et s'étend à d'autres. Donc, peu importe s'ils continuent à vivre dans le péché. — Voici la réponse : Comment vivre quand nous sommes *morts*? C'est une chose bien simple. Nous sommes baptisés pour sa mort, plantés dans la ressemblance de sa mort. Notre part, en ce qu'il est mort au péché une fois, et qu'il vit à (pour) Dieu, est de faire notre compte que nous sommes morts, et vivants à (pour) Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. Nous obéissons

ainsi à Dieu selon la nouvelle vie à laquelle nous participons. Cette même vérité de la mort s'applique (chap. VII) à la loi, car elle a pouvoir sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Mais nous sommes morts; la nature, le vieil homme auquel la loi s'appliquait, n'existe plus pour la foi. Nous *étions* dans la chair, nous ne le sommes pas, c'est à dire non pas dans l'Adam, mais dans le Christ. La fin du chap. VII est l'expérience faite de l'effet de la loi sur l'âme de l'homme renouvelé encore sous la loi, connue maintenant pour être spirituelle.

Dans ces expériences, l'âme apprend, par l'enseignement de Dieu, que le péché n'est pas le vrai moi, qui, en effet, déteste le péché, mais le péché qui demeure en moi; ensuite, que le péché domine sur le moi, bien que celui-ci veuille le bien. Elle apprend qu'en elle, dans le moi, c'est à dire dans la chair, il n'existe pas de bien. Voilà la leçon si nécessaire, mais si humiliante: on est arrivé à la fin de ce qu'est l'homme en tant qu'enfant d'Adam, inimitié contre Dieu; mais celui qui, ne le voulant pas, avait été esclave, est délivré par la rédemption. Il est en Christ, mort au péché et vivant à Dieu par Lui. Il rend grâce à Dieu; il n'est pas dans la chair du tout. Ce n'est pas, nous l'avons dit, Christ mort, en tant que portant nos péchés en son corps sur le bois, que le fidèle reconnaît pour libérateur, quelque précieuse et nécessaire que soit cette vérité: mais

Christ mort au péché, et le fidèle mort avec Lui. Notre résurrection avec Lui est moins en évidence ici ; mais nous devons nous tenir pour morts au péché et vivants à (pour) Dieu par Lui.

Ainsi, cette seconde partie de l'instruction de l'Épître nous montre morts en tant que vieil homme, quant à la chair, pour la foi, c'est à dire, quant à notre position comme enfants d'Adam, et vivants à (pour) Dieu par Christ. L'effet des désirs du nouvel homme, quand nous sommes placés sous la loi, est de nous rendre malheureux ; mais nous apprenons, par cette discipline morale, à en finir avec la chair pour la foi, en distinguant entre moi et la chair, et ayant appris que la chair est trop forte pour moi. Mais alors la rédemption intervient, et nous sommes en Christ ressuscité, et non dans la chair ; au second mari, Christ ressuscité, et pas au premier. Mais nous apprenons que la chair a été, non pas pardonnée, mais condamnée. Quand ? Lorsque Christ a été (sacrifice) pour le péché. La chair est morte et condamnée déjà, quand je suis à Lui qui est ressuscité ; mais je ne suis pas dans la chair, je suis en Christ.

Dans cette seconde partie de la doctrine, nous trouvons donc notre place en Christ, devant Dieu, comme nous avons vu dans la première que Dieu a effacé nos péchés, en tant qu'êtres responsables dans la chair, par la mort de Christ.

Je ne développe pas les conséquences heureuses qu'en tire l'Apôtre au chapitre VIII. En-

fants, le Saint-Esprit demeure en nous, nous montre notre héritage et nous aide dans nos infirmités, tandis que tout est sûr; vu que Dieu est pour nous comme Celui qui donne et Celui qui justifie, et que son amour en Christ, qui a passé en grâce par toutes nos misères, et est maintenant à la droite de Dieu, nous garde quand nous en faisons l'expérience.

Les chap. IX, X, XI concilient la non-différence du Juif et du Gentil avec les privilèges spéciaux des Juifs : c'est un supplément ajouté à la doctrine principale de l'Épître. Mais mon but est atteint si j'ai présenté clairement au chrétien la différence de l'œuvre de Christ pour nos péchés, III, 21—V, 11, et de Christ mort au péché, et nous morts avec Lui, de sorte que, pour la foi, nous en avons fini avec le péché, V, 12; — à la fin du chap. VIII, le péché ayant été condamné quand Christ est mort sur la croix, et nous, en tant qu'ayant part à sa mort, morts avec Lui à ce qui a été condamné, étant aussi au second mari, Christ ressuscité. Nous avons la paix par le pardon, la délivrance par l'Esprit de vie, en ce que nous sommes en Lui et vivants par Lui à la suite de la rédemption accomplie.

Mort pour le péché, mort au péché; et nous en Lui à la suite de la rédemption : voilà la doctrine de l'Épître aux Romains, qui en distingue nettement les deux parties. J. N. D.

(Dublin.)





## CORRECTIONS A FAIRE

DANS LES REMARQUES SUR L'APOCALYPSE.

### Echo du Témoignage. — TOME II.

|          |          |         |   |
|----------|----------|---------|---|
| Page 266 | ligne 24 | lisez : | le titre et la conscience.  |
| » 267    | » 15     | »       | avec son peuple.  |
| » 268    | » 18     | »       | combien encore.   |
| » 273    | » 12     | »       | erreur fondamentale.  |
| » 278    | » 17     | »       | œuvre accomplie.  |
| » 285    | » 20-21  | »       | Ils sont tous liés ensemble. C'est avec.  |
| » 289    | » 4-5    | »       | et de celui que nous avons à juger en nous-mêmes.   |
| » 294    | » 10     | »       | Mais la tête.   |
| » 295    | » 5      | »       | Tel est Christ personnellement. Dans le vers. 16, ce qui est décrit est relatif. Et il avait.     |
| » 297    | » 12     | »       | Et cela devait être écrit — cette révélation de Jésus, comme il avait été vu par Jean, ainsi que. |
| » id.    | » 23     | »       | c'est respectivement.   |
| » 439    | » dern.  | »       | (Act. XIII, 15).  |
| » 446    | » 1      | »       | estimer avant tout des cœurs.   |
| » id.    | » 9-10   | »       | piété, quoique cela soit éminemment vrai et important.  |
| » 447    | » 3      | »       | nous délivrer de tout borbier.  |
| » id.    | » 5      | »       | c'est maintenir.  |
| » 450    | » 4-5    | »       | danger de mal, danger peu senti.  |
| » 451    | » 12     | »       | C'est celui.  |
| » 451    | » 18     | »       | 2 Cor. I. 5.  |
| » 466    | » 7-8    | »       | semble indiquer plus de réserve.  |
| » 469    | » 14     | »       | Rom. VII.   |
| » 471    | » 22     | »       | son symbole dans Jésabel, est.  |
| » 477    | » 18     | »       | ta femme.   |
| » id.    | » 24     | »       | aux idoles, montre le.  |
| » id.    | » 29     | »       | quoique les hommes  |
| » id.    | » 30     | »       | et que.   |
| » 481    | » 20     | »       | d'être associé à Christ.  |
| » 490    | » 3      | »       | sentiments des Juifs.   |
| » 493    | » 3      | »       | professante.  |
| » 497    | » 19     | »       | avait passé.  |
| » 498    | » 24     | »       | Bible et par les travaux missionnaires, a   |
| » 499    | » 18     | »       | l'autre Consolateur.  |
| » 500    | » 7      | »       | comme Jéhovah.  |
| » 504    | » 21-22  | »       | Il les avait fait sortir au large, et il n'y avait.   |
| » 508    | » 17-18  | »       | mauvais que l'iniquité de l'Eglise, si ce n'est ce qui est.                                       |

CORRECTIONS A FAIRE.

|          |         |         |   |
|----------|---------|---------|---|
| Page 509 | ligne 6 | lisez : | qu'on en jouit.   |
| » 511    | » 7     | »       | nous ne reconnaissons.  |
| » 512    | » 7-8   | »       | de cela. Comme dans le cas du jugement de Salomon, la fausse. |
| » 517    | » 11-12 | »       | laissant ainsi au monde souillé.                              |
| » 523    | » 29    | »       | comme tout ce que vous devriez être.                          |

TOME III.

|       |          |   |  |
|-------|----------|---|--|
| » 12  | » 33     | » | chefs, au lieu de membres.   |
| » 16  | » 7      | » | auraient vu des pécheurs.  |
| » 17  | » 7      | » | chérubins semblent encore.   |
| » 18  | » 17     | » | quand il exprime la.   |
| » 21  | » 7      | » | et l'aigle, celui des oiseaux. Le lion suggère l'idée de la force ou de la puissance majestueuse; le bœuf, celle de la patience qui endure; l'homme, celle de l'intelligence; l'aigle, celle de la rapidité. |
| » 25  | » 21     | » | Dieu dévoilant   |
| » 29  | » 3      | » | toujours vrai que « la loi fut donnée par Moïse (et il était éminemment un serviteur honoré de Dieu) mais la grâce.  |
| » 31  | » 31     | » | de l'Eglise, comme corps.  |
| » 148 | » 32     | » | ce que nous avons lu, c'est.   |
| » 152 | » 10     | » | chap. xix.   |
| » 165 | » dern.  | » | de nouveaux actes providentiels de Dieu en jugement, par diverses.   |
| » 166 | » 13     | » | c'était à peine assez.   |
| » 167 | » 25     | » | repos en la présence de Dieu.  |
| » 168 | » 14     | » | appeler des saints.  |
| » 171 | » 18     | » | sont en partie reconnus.   |
| » 175 | » 21     | » | de la justice pratique, de la bénédiction morale de la loi.  |
| » 193 | » 6-7    | » | à la vaste affluence des Juifs convertis qui se trouva sous.   |
| » 195 | » 33     | » | limitée, de même qu'il s'agissait.   |
| » 218 | » 26     | » | Il est fait ici allusion aux deux. S'il était.   |
| » 239 | » 29     | » | la terre pendant l'accomplissement.  |
| » 317 | » 28     | » | fanatisme, leur plus forte armure.   |
| » 488 | » 16     | » | ressemblance dans la nature.   |
| » 491 | » 20     | » | se mêle des Juifs.   |
| » id. | » 22     | » | Ce pouvoir.  |
| » 493 | » 23     | » | politiquement de   |
| » 506 | » 9      | » | et imposera l'idolâtrie.   |
| » 507 | » 28     | » | avec son dernier état.   |
| » 510 | » 17     | » | en fait peu de cas jusqu'à.  |
| » 514 | note 2   | » | grand nombre de cursives.  |
| » id. | id. 8    | » | glorieuse justification.   |
| » 529 | ligne 25 | » | vue qui embrasse tout ce qui.  |

## CORRECTIONS A FAIRE.

## TOME IV.

|      |     |       |       |         |  |
|------|-----|-------|-------|---------|--|
| Page | 5   | ligne | 19    | lisez : | Rom. ix.   |
| »    | 11  | »     | 24    | »       | peuple et de son triomphe pour son.  |
| »    | 12  | »     | 19-20 | »       | elle aura tout dans la perfection.   |
| »    | 18  | »     | 19    | »       | se rattachant à l'histoire.  |
| »    | 20  | »     | 25    | »       | les diadèmes sont, non pas sur.  |
| »    | 38  | »     | 8-9   | »       | peuple, dessein qui attend encore son exécution.   |
| »    | 146 | »     | 3-4   | »       | C'est bien là ce à quoi nous avons pu nous attendre, car Dieu  |
| »    | 148 | »     | 17    | »       | demi (de quelque manière qu'il faille les comprendre).   |
| »    | 152 | »     | 18    | »       | une sphère donnée du.  |
| »    | 168 | »     | 1     | »       | le côté spécial Juif.  |
| »    | 175 | »     | 7-8   | »       | notre place d'autorité.  |
| »    | 186 | »     | 13    | »       | le Fils du Père.   |
| »    | 187 | »     | 23-26 | »       | chrétiens à laisser demeurer en eux ce qu'ils avaient entendu dès le commencement afin de demeurer dans le Fils.   |
| »    | 198 | »     | 5     | »       | plus ancien.   |
| »    | 199 | »     | 28    | »       | Le 41 <sup>me</sup>  |
| »    | 316 | »     | 7     | »       | ou qu'il n'a pas péché.  |
| »    | 320 | »     | 29-31 | »       | Satan ne put amener le Fils de Dieu à se prosterner devant lui, mais au.   |
| »    | 322 | »     | 11    | »       | disciples, pendant son ministère sur la terre; mais.   |
| »    | 323 | »     | 8     | »       | bénédictio sur la terre, dans le.  |
| »    | id. | »     | 26    | »       | attentifs. (Comp. Ps. xvi et Math. xxiv, 14, et les résultats en Math. xxv, 31-46.)  |
| »    | 327 | »     | 29    | »       | suivent. Le Saint-Esprit ajoute l'expression de sa douce sympathie — fidèle envers les saints dans la joie et dans la tristesse, leur étant en aide dans les infirmités, et entrant dans les joies de leur récompense et de leur triomphe. |
| »    | 332 | »     | 20-21 | »       | données, ou nous n'en avons aucune. Les.   |
| »    | 339 | »     | 15-16 | »       | la clause, « et sa marque », n'a rien.   |
| »    | 447 | »     | 18    | »       | principes actifs revêtent.   |
| »    | 450 | »     | 5     | »       | un lien relativement.  |
| »    | 453 | »     | 19    | »       | occidentales, mais aussi les orientales.   |
| »    | 455 | »     | 3     | »       | sont sortis pour.  |
| »    | 460 | »     | 24    | »       | lorsque la dernière.   |
| »    | 461 | »     | 8     | »       | mal selon toute apparence.   |
| »    | 469 | »     | 31    | »       | du verset premier.   |
| »    | 474 | »     | 2     | »       | Il ne.   |
| »    | 481 | »     | 6     | »       | couvrirent l'empire romain.  |

CORRECTIONS A FAIRE.

Page 487 ligne 23 lisez : le vers. 12.  
 » 488 » 40 » l'histoire est *reprise*.  
 » 491 » 14 » toutes les *voies* de Dieu.

TOME V.

» 18 » 16 » toute *voix* qui.  
 » *id.* » 22 » sera *absorbé* par.  
 » 20 » 12 » toute *chose* semblable.  
 » 23 » 14-15 » n'est qu'une *fausse apparence*.  
 » 33 » 15 » la *conclusion* de ce récit.  
 » *id.* » 31 » et la fin alors qu'il.  
 » 36 » 17 » bientôt, et tout sera complet quand.  
 » *id.* » 28 » avec Lui maintenant qu'ils.  
 » 45 » 10 » passé alors.  
 » 49 » 11 » la gloire et la *parole* de Christ.  
 » 50 » 28 » objet *moral* en vue.  
 » 51 » 9 » Luc ix, 26.  
 » 52 » 24 » participe, pour ce qui concerne le  
     *monde*.  
 » 60 » 1 » apparences *tranquilles* et *bonnes*.  
 » *id.* » 21-22 » de culpabilité *présente* et de misère  
     *éternelle*.  
 » 226 » 26 » devons-nous *tirer* de cela.  
 » 270 » 12 » tout ce que Dieu.